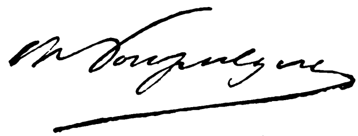
Le Cardinal

Lavigerie

Propriété



ABBÉ FÉLIX KLEIN

Le Cardinal Lavigerie

ET

SES ŒUVRES D'AFRIQUE

« Mgr Lavigerie, un des trois ou quatre hommes de notre génération qui laisseront une trace impérissable dans l'histoire. »

JULES SIMON (*Le Temps*, 26 septembre 1890.)

DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE CH. POUSSIELGUE
RUE CASSETTE, 15

1890

AUX ÉVÊQUES

ET

A TOUT LE CLERGÉ

DE L'AFRIQUE FRANÇAISE

HOMMAGE

DE RECONNAISSANCE ET D'AFFECTUEUX RESPECT

Ceci est de l'histoire vivante. L'auteur a consulté des écrits, mais il a surtout interrogé des témoins et regardé sur place les œuvres dont il parle.

Les deux premiers chapitres étaient faciles à étudier. Les faits qu'ils racontent se sont passés en France ou sont relatés dans des documents complets.

Le troisième chapitre, qui touche à l'administration du diocèse d'Alger, a été écrit à Alger, après six mois de séjour.

Ce qui concerne les villages d'Arabes chrétiens a été composé dans ces villages mêmes.

Quand il a fait son chapitre sur les Pères Blancs, l'auteur avait visité la plupart de leurs établissements; il s'était entretenu avec un grand nombre d'entre eux à Alger, à Maison-Carrée, en Kabylie, à Saint-Louis de Carthage, à la procure de Paris.

Il n'a pas vu ce qu'il raconte des Missions de l'Afrique équatoriale; mais il s'en est longuement entretenu avec Mgr Livinhac, et il l'a relu, la plume

à la main, avec le P. Girault, qui a vécu douze a aux Grands Lacs.

L'histoire de l'antiesclavagisme est assez récent chacun a pu la suivre dans les journaux ou les assen blées.

Ce qui se rapporte à la Tunisie a été écrit à Ca thage et montré au P. Delattre.

Le récit des relations de l'archevêque d'Alger av la France repose sur des témoignages officiels.

L'idée qui est présentée du cardinal Lavigeri écrivain ne saurait non plus être contestée; car on s contente d'énumérer ses écrits et de citer l'un de se discours.

J'ai cru, dans ces conditions, pouvoir écrire l'his toire d'un vivant, ou plutôt celle de ses œuvres.

A ceux qui me demanderaient pourquoi je n'ai pa attendu sa mort pour parler de lui, je ferai deu réponses. La première, c'est que je pourrais bie mourir avant lui. La seconde, c'est qu'il paraît utile à cette heure plus qu'à toute autre, de faire connaîtr les questions africaines, et de dire des choses qui, e intéressant les Français de toute opinion, soient d nature à favoriser le rapprochement des divers partis

LE

CARDINAL LAVIGERIE

ET

SES ŒUVRES D'AFRIQUE

CHAPITRE PREMIER

AVANT L'ÉPISCOPAT

I

Charles Lavigerie est né à Bayonne le 31 octobre 1825. Il a dit lui-même : « Je suis Basque, et, à ce titre, entêté lorsqu'il le faut. »

La vocation sacerdotale lui vint de bonne heure; mais il ne la fit connaître à ses parents que vers l'âge de quatorze ans. Il fut alors présenté par son père à l'évêque de Bayonne, Mgr Lacroix, qui l'avait confirmé l'année précédente. Aux questions du prélat, il répondit, d'un ton déjà résolu, qu'il voulait être prêtre; et, comme l'évêque lui demandait pourquoi, il ajouta sans hésiter : « Pour être

curé de campagne. » Cette naïve ambition r
vait guère se réaliser.

Bien des années plus tard, l'archevêque d'
rappelait ces souvenirs au même évêqu
Bayonne et à M. Franchisteguy, vicaire gé
qui l'avait préparé à sa première commun
« Avouez, leur dit-il, qu'il a dû se rencontr
rement qu'un archevêque à barbe blanche s
trouvé entre le prêtre qui lui a fait faire s
mière communion, et l'évêque qui l'a confirr
ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est q
l'air le plus vieux des trois. »

Mgr Lacroix se récria : « J'ai plus de qu
vingts ans, et vous n'en n'avez pas beaucou
de cinquante.

— Il est vrai, Monseigneur, répondit en
l'archevêque, mais Votre Grandeur ignore,
doute, les manières diverses de supputer
course en ce monde. On peut compter pa
nées, et on peut aussi compter par kilomètre
kilomètres, lorsqu'on les multiplie, usent a
que les années. Or, si vous avez trente ans d
que moi, j'ai, à coup sûr, cent mille kilomèt
plus que vous, et cela rétablit la balance. »

Charles Lavigerie passa d'abord un an au
séminaire de Laressore, qui est situé au-
des vallées de la Nive, sur les premiers c
forts des Pyrénées. Ce fut de ce charmant p
qu'il fut transporté, en octobre 1840, au pe
minaire de Saint-Nicolas, à Paris. Les so
murs de cette maison et ses tristes alentou

Le Cardinal

Lavigerie

d'ici et ces élèves du cher séminaire où j'ai |
des années si heureuses, et cet autel où j'ai
les saints Ordres, et ces dalles mêmes où j
suis étendu trois fois pour l'émouvante cérém
de la prostration. Mais à ces doux souveni
mêlent aussi des idées plus austères. L'archev
de Paris qui m'a fait sous-diacre a été tué su
barricades ; l'archevêque de Paris qui m'a
prêtre a été assassiné dans le sanctuaire ; l'ar
vêque de Paris que j'ai remplacé sur mon pre
siège épiscopal a été fusillé comme otage. G
Dieu ! à quels temps sommes-nous donc rever
Malheur à toi, Jérusalem, qui tues les Prophèt
qui mets à mort ceux qui te sont envoyés ! Et v
mes chers enfants, l'honneur et l'espoir de l'Ég
comprenez ce qu'il vous faudra de zèle, de v
lance et de piété pour être dignes de votre
tinée. »

Le grand séminaire avait été interrompu p
l'abbé Lavigerie par une année de séjour à l'É
des Carmes. Signalé déjà par les témoignages
ses professeurs, il avait été appelé dans c
maison par Mgr Affre, qui venait de la fonder p
en faire comme l'École Normale des petits sé
naires et des collèges libres de France. Un an
suffit pour préparer sa licence ès lettres.

Ordonné prêtre à moins de vingt-quatre ans
fut, après un court séjour au petit séminaire, r
pelé à l'École des Carmes par l'abbé Cruice, dep
évêque de Marseille ; et il y prépara, égalem
en une seule année, ses examens de doctorat.

Le 12 juillet 1850, il soutint en Sorbonne une thèse latine, *de Hegesippo*, et une thèse française qui avait pour titre : *Essai sur l'école chrétienne d'Édesse*. Les examinateurs, qui étaient MM. Victor le Clerc, Villemain, Cousin, Ozanam, Saint-Marc Girardin et Wallon, le reçurent à l'unanimité.

Trois ans plus tard, il devait prendre en Sorbonne le titre de docteur en théologie. Il y ajouta en 1861, à Rome, les doctorats en droit civil et en droit canonique.

Est-ce une preuve suffisante (soit dit en passant) que les grades ne nuisent pas toujours au développement du zèle sacerdotal ?

Ajoutons qu'il dédia l'une de ses thèses au Doyen de la Faculté des Lettres, et, au risque de causer un peu de scandale, à gauche ou à droite, que les relations ne sont pas aujourd'hui plus mauvaises entre les élèves de l'École des Carmes et les professeurs de Sorbonne.

Le nouveau docteur devint immédiatement professeur de littérature latine à l'École des Carmes. La maison n'étant pas assez riche pour faire à ses maîtres une situation suffisante, il fut en même temps nommé aumônier de deux couvents de religieuses.

En décembre 1853, l'abbé Lavigerie concourut, sur l'invitation de Mgr Sibour, pour une chapellenie du chapitre de Sainte-Geneviève. Il obtint la première place.

Ce nouveau succès acheva sa réputation, et M. Maret, doyen de la Faculté de théologie,

depuis archevêque de Lépante, le demanda
la suppléance de la chaire d'histoire eccl
tique en Sorbonne. L'archevêque de Paris
ministre de l'Instruction publique agréèrent
demande, et il commença son cours dans les
miers mois de 1854, pour le continuer pe
sept années. Au bout de trois ans il fut no
professeur titulaire. Ses collègues étaient,
Mgr Maret, le P. Gratry, les abbés Bautain,
quesnay, Hugonin et Freppel.

Un petit incident signala ses leçons sur le
sénisme (nous ne voyons guère aujourd'hu
cardinal Lavigerie enseignant à vingt perso
de tout âge et de tout sexe, l'histoire des
propositions). Ces fameuses propositions av
alors leurs partisans, et peut-être en ont-
encore. Elles avaient même leur journal, *l'O*
vateur. Les rédacteurs de cette feuille, qu'il s
téméraire de qualifier de publique, se firent
devoir d'assister à des cours consacrés à un s
si brûlant. Comme il fallait s'y attendre, les i
du professeur ne furent pas de leur goût, et
demandèrent sa destitution :

« Nous devons, écrivirent-ils, dénoncer pu
quement son enseignement *hérétique et rationa*
à Mgr l'archevêque de Paris, qui est le surveill
de la doctrine dans son diocèse et qui ne peut
toriser un enseignement aussi pernicieux. P
remplacer les vieux dogmes catholiques, M. La
gerie en a proclamé plusieurs nouveaux, e
autres l'infaillibilité du Pape. »

Comme on peut le croire, le professeur « hérétique et rationaliste » n'en continua pas moins ses cours.

Il sentait pourtant que là n'était point sa vraie vocation, et il préludait à sa vie active en aidant M. Beluze, de pieuse mémoire, à fonder le cercle catholique des Étudiants, aujourd'hui si connu sous le nom de cercle du Luxembourg. Quand on y établit la *Conférence Ozanam*, il en devint le président, et il l'est resté à titre honoraire.

Mais bientôt une plus vaste carrière s'ouvrait à son zèle, et il cessait d'enseigner l'histoire, pour la faire à son tour.

II

L'œuvre des écoles d'Orient avait été fondée en 1855, pour promouvoir dans le Levant, par le moyen de l'enseignement public, l'influence catholique et française.

Les premières réunions, tenues chez le savant Cauchy, étaient généralement dirigées par Charles Lenormant, cette belle intelligence et ce grand cœur, et par le P. Gagarin, un prince russe converti, qui de diplomate s'était fait Jésuite, et qui avait donné pour but à sa vie de faire entrer dans la véritable Église ses frères de l'Église orientale. Autour d'eux se groupèrent bientôt des hommes d'élite, qu'il suffit de nommer : le maréchal Bosquet, le contre-amiral Mathieu ; MM. de Montalembert,

de Falloux, de Broglie, de l'Académie française; Wallon, de Saulcy, de Rougé, Séguier, de Wailly, Tulasne, de Vitte, Garcin de Tassy, Flandrin, membres de l'Institut; Melchior de Vogüé, de Gabriac, Faugère, Charles de Bourmont, fils du vainqueur d'Alger, de Parieu, Le Serrurier, Auguste Nicolas, Benoist d'Azy, de Mas-Latrie, de Bertou; les comtes de Cotte et de Goyon, aides-de-camp de l'empereur, et enfin l'admirable Ozanam.

Malgré le zèle de tant d'hommes supérieurs, on n'avait pu réunir plus de seize mille francs en une année, lorsque, vers la fin de 1856, la pensée vint aux membres de l'œuvre d'en confier la direction à un prêtre, plus apte, par son caractère même, à solliciter la charité des fidèles. Ils choisirent l'abbé Lavigerie, et, pour être plus sûrs de le voir accepter cette charge, ils s'adressèrent à son confesseur.

C'était le P. de Ravignan.

Celui-ci, qui voyait pour lui un autre horizon que l'enseignement et l'étude, se prêta volontiers aux désirs des membres de l'œuvre. Il transmit la proposition à l'abbé Lavigerie, qui, sans être surpris ni troublé d'une telle ouverture, dit simplement : « Si vous croyez, mon Père, que ce soit la volonté de Dieu, je suis prêt. — Je le crois », répondit le P. de Ravignan. Et tout fut conclu.

Le lendemain, le P. Gagarin vint prendre l'abbé Lavigerie dans le petit appartement qu'il occupait,

dans une maison de la rue du Regard, celle qui porte le numéro 12, et où se trouve depuis lors le siège de l'œuvre des écoles d'Orient. Il le présenta aux membres du conseil, qui lui exprimèrent toute leur reconnaissance, et lui remirent, avec les registres, la caisse trop facile à porter. En sortant, le P. Gagarin lui dit, avec un franc rire : « Vous voilà à l'eau, mon cher abbé, maintenant il faut nager. »

Et il « nagea », avec cette confiance et cette décision que nous retrouverons partout.

Pour assurer le succès de l'œuvre, il fallait la faire connaître, la prêcher. Le nouveau directeur entra en campagne. Ses sermons de Paris ayant eu des résultats encourageants, il s'en alla parler, autant que ses cours le lui permettaient, dans les villes de province. Après les entretiens, il recueillait les offrandes et créait des comités.

Que de fois il devait revenir, dans la suite, à cet apostolat de frère quêteur !

Ce n'est pourtant pas que ses débuts ne lui aient laissé que de doux souvenirs. S'il fut, le plus souvent, accueilli avec sympathie, il se fit, d'autres fois, éconduire en termes aussi peu flatteurs pour sa personne que pour sa mission. On ne connaissait, disait-on, ni les écoles d'Orient, ni la Sorbonne, ni l'abbé Lavigerie. S'il insistait, raconte-t-il lui-même, on lui faisait entendre qu'il pourrait bien être l'*escroc* qui s'était présenté depuis peu dans les villes voisines, sous l'habit ecclésiastique, et que la gendarmerie recherchait partout.

Des compliments plus flatteurs n'étaient toujours le signe d'un meilleur accueil. L'ar vêque de Besançon, Mgr Mathieu, qui ne conn sait pas alors l'abbé Lavigerie, mais qui fut, puis, l'un de ses amis les plus chers, avait l'autoriser à prêcher dans sa cathédrale, bien q eût lui-même, à ce moment, une grande églis faire bâtir et qu'il craignît de voir dériver aille les ressources de la charité diocésaine. Il cher donc à tout concilier et s'absenta lorsqu'il ap la venue du prédicateur, laissant à son grand caire la mission de le décourager et d'arrêter t élan des fidèles.

Le grand vicaire s'acquitta en conscience de mission. « Ah ! mon pauvre abbé, disait-il à t instant, vous aurez bien des maux !... On a d prêché et quêté dans notre cathédrale plusieu fois depuis quelques semaines. Et puis, dans pays, on est de glace pour toutes les œuvres et ne se laisse pas facilement émouvoir par des étra gers. Croyez-moi, renoncez à prêcher, votre i succès est certain.

— N'ayez crainte, répondait l'abbé Lavigeri Pour le sermon, je suis à bonne école. A la So bonne, les auditeurs ne sont pas nombreux. Comn saint François de Sales, je me contente de tro personnes. »

Quand il fut question des visites à faire aux h bitants les plus recommandables, ce fut une aut tactique. Jamais le grand vicaire ne voulut con sentir, sous prétexte qu' « il connaissait trop sc

devoirs », à laisser l'abbé faire ses visites seul, et, à peine entré dans un salon, il se hâtait de dire que, dans le diocèse, on était accablé par les œuvres locales et très froid pour tout ce qui venait du dehors.

Le dimanche suivant, l'abbé Lavigerie usa en chaire de tous ses moyens pour emporter une place si soigneusement défendue. L'auditoire fut enthousiasmé. Comme la quête était interdite dans l'église, il fut suivi à la sacristie par une grande partie des fidèles. On souscrivit sur l'heure 162 dizaines, ce qui faisait 1620 francs de revenu annuel pour les écoles d'Orient. Le grand vicaire était là, décontenancé et songeur. L'heureux orateur ne put s'empêcher de l'entreprendre un peu à son tour : « Eh bien ! Monsieur le vicaire général, lui dit-il, voyez si vous avez calomnié Monseigneur et votre bon diocèse. Nulle part je n'ai obtenu un succès semblable ! »

Un curé de cathédrale alla plus loin encore que ce grand vicaire; il mit le quêteur à la porte pour tout de bon et sans métaphore. Peu d'années après, l'évêque de ce diocèse étant mort, il fut question de lui donner l'abbé Lavigerie pour successeur. Le cardinal raconte qu'il ne put s'empêcher de sourire en lui-même, en pensant à la figure du pauvre curé, obligé de faire entrer solennellement dans son église celui qu'il en avait si peu cérémonieusement éconduit. « Mais, ajoute-t-il, je perdis l'occasion de lui rappeler, selon l'usage, que les rois de France ne vengent pas les injures

des ducs d'Orléans, car je fus nommé évêque de Nancy. »

Malgré ces difficultés, d'ailleurs assez rares, la campagne oratoire de l'abbé Lavigerie eut un grand succès auprès des fidèles.

Pour faire entrer plus complètement dans la vie catholique l'œuvre des écoles d'Orient, le conseil, jusqu'alors composé de laïcs, s'adjoignit peu à peu un nombre égal de prêtres, et il obtint d'encourageantes approbations du cardinal Morlot ainsi que du Pape lui-même.

Il ne manquait plus à l'œuvre que la recommandation des services rendus. Le moment de la mériter se présenta bientôt.

III

A la fin de 1859 et au commencement de 1860, la Syrie et surtout le Liban furent le théâtre d'affreux massacres. Des milliers de chrétiens tombèrent sous les coups des Druses et des Métualis. Les autorités turques, loin d'empêcher ces troubles, les favorisèrent de leur complicité, quand elles n'en prirent pas elles-mêmes l'initiative. En beaucoup d'endroits l'armée régulière s'unit aux bandes d'assassins. Les cruautés les plus infâmes marquèrent ces scènes de carnage, dont le pillage et l'incendie rendaient les conséquences plus funestes et plus durables pour les malheureux survivants.

Pour nous borner à quelques exemples, tous tirés du récit de témoins oculaires, à Saïda et dans les environs, les hommes, les femmes et les enfants qui n'avaient pu fuir assez vite avaient été égorgés ; quarante villages avaient été brûlés, les églises et les couvents renversés, plus de cent cinquante mille têtes de bétail enlevées.

Dans la seule ville de Damas, il avait péri huit mille chrétiens. Des maisons où ils demeuraient, pas une n'était restée debout. Elles étaient toutes détruites, rasées de telle sorte qu'il n'en restait plus un seul débris habitable; et, de ces débris mêmes, tout ce qui pouvait être d'une valeur quelconque avait été enlevé soit par les habitants de la ville et des faubourgs, soit par les Bédouins accourus du désert pour prendre part à cette immense curée. Le pillage avait duré vingt-deux jours, sous les yeux complaisants du gouverneur turc.

Ce qui s'était passé à Damas et à Saïda s'était reproduit à Djezzin, Rachaya, Hasbaya, Metten, Zahleh, Deir-El-Kamar. Les ruines sanglantes de ces malheureuses villes recouvraient les cadavres de près de vingt mille victimes de tout âge et de tout sexe. Deux cent mille chrétiens, appartenant à toutes les communions, erraient sans asile, sans vêtements et sans pain; trois cent mille autres attendaient avec anxiété le même sort que leurs frères.

Ces nouvelles suscitèrent dans l'Europe une émotion profonde. La Russie, l'Angleterre, la Grèce, l'Autriche envoyèrent sur les côtes de Syrie des navires de guerre pour protéger les popula-

tions du littoral et pour offrir, au besoin, refuge à la colonie européenne.

Protectrice traditionnelle des chrétiens d'Or et plus accessible que toute autre nation aux s timents d'humanité, la France fit davantage.] ne se contenta pas d'offrir sur ses vaisseaux asile sûr à ceux qui redoutaient la continuat des massacres, elle accorda à ces foules indiger tous les secours nécessaires; le commandant l'escadre leur distribua, dès le début et av toute souscription, trois cent mille francs d' mônes et plus de dix mille rations par jour. Grèce, il faut le dire à son honneur, ne tarda à suivre ce généreux exemple.

Pour prévenir le retour de pareilles atroci une expédition militaire était indispensable fallait châtier les Druses et faire punir les au rités complices. La France en prit l'initiative, afin d'éviter tout froissement politique, elle p posa à toutes les puissances de partager avec les charges et les périls de l'expédition. Auc gouvernement n'ayant offert sa coopération, troupes françaises, conduites par le général Beaufort d'Hautpoul, débarquèrent à Beyrou Dès ce moment, la sécurité des chrétiens assurée, et la gloire en rejaillit tout entière notre patrie. Les évêques de tous les rites ori taux purent dire dans une adresse collectiv Pie IX: « C'est à la France, Très Saint-Père, c'e cette nation généreuse que nous devons d'av vu cesser le massacre des chrétiens, c'est à elle c

nous devons d'exister encore. Sans la protection de ses soldats, peut-être ne trouverait-on plus un seul chrétien dans toute l'étendue de la Syrie. »

Mais était-ce un si grand bienfait d'assurer la vie à ces peuples, si on ne les aidait à la soutenir dans une telle détresse? Ne les arrachait-on à la violence du sabre que pour les laisser succomber, par une mort plus pénible, aux longues privations de la misère et de la faim? La charité catholique ne le souffrit pas; elle vint à leur aide avec des attentions vraiment fraternelles.

L'œuvre des écoles d'Orient, représentée par l'abbé Lavigerie, servit d'intermédiaire entre la générosité des chrétiens d'Europe et la reconnaissance des chrétiens d'Asie. Son directeur adressa au clergé de France un éloquent appel, qui, répété par tous les évêques, produisit les aumônes les plus abondantes. Bien que le *Moniteur*, journal officiel de l'empire, eût ouvert en même temps une souscription qui s'éleva jusqu'à un million de francs, M. Lavigerie put recueillir encore près de trois millions. Sur cette somme considérable, trois cent mille francs lui étaient venus des évêques de Belgique, d'Irlande, d'Angleterre, d'Espagne, d'Italie et d'Allemagne.

IV

Il restait à employer ces ressources de la façon la plus utile. L'abbé Lavigerie fut délégué par le

conseil de l'œuvre des écoles d'Orient pour al
répartir les offrandes. Il quitta Paris le 27 se
tembre 1860 et débarqua à Beyrouth dans les pı
miers jours d'octobre.

Dès ses premiers pas dans cette ville, qui av
servi de principal refuge aux chrétiens poursuiv
il fut entouré de veuves, de vieillards, d'enfaı
abandonnés, de tous les malheureux qui avai
survécu au massacre. L'hôtel où il était descen
fut bientôt assiégé de ces chers solliciteurs,
point qu'il crut sage d'accepter l'hospitalité q
lui offraient à l'envi les plus riches chrétiens
Beyrouth. Un honorable banquier lui céda pc
trois mois, et sans rétribution, la jouissance co
plète de toute sa maison, et se réduisit avec
famille à occuper un appartement étranger.

Durant son séjour à Beyrouth, il s'entendit a
les évêques orientaux, les représentants de
France et les chefs de notre armée, pour fon
des comités et assurer la meilleure distributi
des secours dont il disposait.

Pour ne pas laisser plus longtemps exposés a
dangers de la misère et de l'abandon les nombre
orphelins qui erraient dans la ville et dans tou
pays, il créa dès les premiers temps, à Beyroı
même, un orphelinat pour quatre cents jeuı
filles maronites qu'il confia aux Sœurs de
Charité, et à Zahleh, dans l'Anti-Liban, un orpl
linat de garçons qu'il remit aux soins des Jésuit

Mais Beyrouth, qui avait servi de refuge à
grand nombre de victimes, n'avait pas été el

même éprouvée par la persécution. Pour mieux juger du mal et le réparer plus efficacement, il fallait visiter les contrées qui avaient été le théâtre des massacres. Après avoir remis la somme de cent mille francs au comité qu'il avait établi à Beyrouth, l'abbé Lavigerie partit pour la montagne afin d'y organiser la distribution des secours.

Il se dirigea tout d'abord vers Deir-el-Kamar. Le récit de cette première visite donnera une juste idée de ce que fut le reste de son voyage dans le Liban.

Dans les localités ruinées qu'il traversa avec le consul de France avant d'arriver à Deir-el-Kamar. le clergé se portait à leur rencontre avec des lambeaux d'ornements soustraits au pillage, les femmes faisaient fumer l'encens sur des assiettes de terre, et les pauvres paysans, en haillons ou revêtus des habits qui venaient de leur être distribués, déchargeaient leurs armes en signe de joie, entonnaient leurs chants de guerre en l'honneur de la France.

Dans la ville même tout portait l'empreinte de la mort. Le sang n'était pas encore effacé sur le pavé des chambres et des terrasses du sérail, où le pacha avait laissé massacrer six cents chrétiens, qu'il avait désarmés en leur promettant la vie sauve. Un seul avait échappé à la mort; il montrait lui-même aux visiteurs profondément troublés la terrasse d'où le plus grand nombre de chrétiens avaient été précipités par les soldats turcs pour

être reçus sur la pointe des poignards des Dru

L'abbé Lavigerie célébra la messe dans glise des Maronites entièrement dévastée. Tous chrétiens de Deir-el-Kamar s'y étaient ren avec empressement. Lorsque le consul et nos c ciers se présentèrent à la porte, il alla les y re voir en grande cérémonie, pour les conduire lennellement dans le sanctuaire; et les chrétie voyant passer ainsi au milieu d'eux les représe tants de la France, relevaient leurs fronts pour première fois. Quand, au moment de la consécr tion, la voix de l'officier français qui command la troupe fit entendre le cri : « Genou terre! » qu'ensuite nos tambours résonnèrent sous vieilles voûtes à demi détruites et témoins de ta de crimes, l'émotion de tous fut profonde. Cet pauvre population, prosternée le front cont terre, pleurait à la fois de joie et de tristesse, les Français qui étaient là ne pouvaient, eux ne plus, retenir leurs larmes.

Le voyage ne s'accomplit pas sans quelqu dangers. En traversant l'un des chemins les pl abrupts du Liban pour se rendre à Haman l'abbé Lavigerie fit sur les rochers une chute cheval qui lui déboîta l'épaule et lui rompit coude. Il aurait même pu en résulter des cons quences graves sans les soins immédiats du doc teur Jaulerry, qui l'accompagna dans toute s mission : « Le cheval était fort mauvais, raconte t-il, soit dit pour l'excuse de la pauvre bête pour la mienne. » Il dut rentrer prendre quelqu

epos à Beyrouth, aussitôt qu'il eut établi la commission de Hamana.

Il repartit bientôt de Beyrouth pour Saïda, Sour, Acre, Caïpha, partout distribuant avec un èle éclairé les ressources qui lui étaient confiées, partout regardé comme un envoyé du ciel et accueilli avec les plus vifs témoignages de reconnaissance.

Caïpha n'est qu'à une faible distance de Jérusalem. Il ne put résister au désir de visiter la Judée, de prier sur le tombeau du Sauveur et au lieu de sa naissance. Ce pèlerinage fit sur lui une grande impression, et c'est de là peut-être que lui vint plus tard l'idée d'établir à Jérusalem une maison de ses missionnaires d'Alger.

De la ville sainte il retourna encore une fois à Beyrouth avant de visiter Zahleh et Damas.

Durant la semaine qu'il passa dans cette dernière ville, il put se rendre compte, mieux que partout ailleurs, de ce qu'avait été la fureur des Druses et des Turcs. Tout le quartier chrétien, peuplé naguère de trente mille habitants, n'était qu'un monceau de ruines; on eût dit qu'un immense tremblement de terre avait arraché toutes les maisons de leurs fondements. Les rues avaient disparu sous les décombres. Nulle trace de construction régulière. Une seule demeure était debout, vivant reproche à l'ingratitude fanatique des musulmans; c'était celle des Sœurs de Charité, où ils étaient venus tant de fois recevoir des secours et faire soigner leurs malades. Des

gerie quitta l'Orient et rentra en France, où l'
pereur, ayant appris par les rapports du mini
des Affaires étrangères et du ministre des Cu
« combien sa conduite avait été digne d'élog
honorable pour notre pays », lui donna aussit
croix de chevalier de la Légion d'honneur.

Les témoignages de reconnaissance qu'il r
des fidèles et du clergé de Syrie, des populat
musulmanes elles-mêmes, lui furent plus préci
encore. Les patriarches, archevêques et évê
catholiques de l'Orient, au nombre de dix-h
envoyèrent au Pape une adresse où ils attribua
au directeur de l'œuvre des écoles d'Orient la
grande partie du bien qui leur avait été fait. I
une autre adresse envoyée à l'épiscopat, au cl
et au peuple de France, les évêques orientau
rendaient pas un moindre hommage à celui q
appelaient eux-mêmes l'ambassadeur de la ch
française.

V

Des manifestations aussi éclatantes ava
attiré sur le directeur de l'œuvre des écoles
rient la bienveillance du Saint-Siège et cell
gouvernement français. La charge d'auditeu
Rote pour la France étant venue à vaquer p
nomination à l'épiscopat de Mgr de la Tour d'
vergne, le ministre des Affaires étrangères, de
dépend la présentation à ce poste, pensa nat

ement au prêtre qui avait rendu de si grands services à notre influence en Orient. Pie IX, qui connaissait personnellement le candidat, agréa volontiers la proposition qui lui était faite, et Mgr Lavigerie, devenu prélat de la maison de Sa Sainteté et membre du premier tribunal de la cour romaine, partit pour l'Italie au mois d'octobre 1861.

Sa rapide promotion à l'épiscopat ne lui permit d'y rester qu'un an et demi. Mais ce temps lui suffit pour s'attacher du fond du cœur à l'autorité du Souverain-Pontife, avec lequel nous le trouverons toujours en parfaite communion d'idées et de sentiments. La Providence voulait aussi, en vue de sa mission future, qu'il pût se perfectionner à loisir dans la connaissance de l'italien, qui devait être, à Alger et à Tunis, la langue d'un grand nombre de ses diocésains.

Ajoutons que son séjour à Rome, en lui faisant connaître dans tous ses détails l'administration pontificale, ne dut pas contribuer pour une petite part au succès si rapide qui signala, dans la suite, tous ses rapports avec le gouvernement central de l'Église.

L'honorable magistrature de l'auditorat de Rote ne suffisait qu'à demi aux aspirations tout apostoliques de Mgr Lavigerie. Il n'avait, du reste, accepté cette dignité qu'à la condition expresse de garder la direction de l'œuvre des écoles d'Orient, et d'en former un deuxième conseil à Rome. Il fut fait suivant ses désirs. Le conseil de Rome

eut pour président le cardinal de Reisach, et compta parmi ses membres des prélats aussi nents que Mgr Siméoni et Mgr Jacobini, qu été dans la suite secrétaires d'État, l'un de Pi et l'autre de Léon XIII.

Ce fut à la prière des membres de ce co qu'aux fêtes données à Rome en 1862, Mgr Du loup prêcha à Saint-André-della-Valle, en fa de l'œuvre des écoles d'Orient, ce sermon cél qui fut à plusieurs reprises, malgré la saintel lieu, couvert d'applaudissements.

Peu de temps auparavant, Mgr Lavigerie parlé sur le même sujet dans l'église Saint-L des-Français. Il prévoyait, dans son discour crises nationales auxquelles nous assistons d quelques années :

« Les troubles profonds qui agitent l'Or disait-il, amènent le réveil des pensées religie si intimement unies, dans ces contrées, aux sées politiques. L'empire turc, que le glai rendu longtemps redoutable, n'est plus redout aujourd'hui que par sa faiblesse et par la diffi de partager ses ruines.

« Dans cet état de choses, les restes des na autrefois conquises s'agitent sourdement pou trouver leur place au soleil de la liberté. lexandrie à Jérusalem, de Jérusalem au Li du Liban à Constantinople et aux rives du nube, tout annonce des changements profc Or, en Orient, nationalité et religion sont s nymes. C'est leur foi qui a conservé partou

ationalités distinctes des Arméniens, des Syriens, es Maronites, des Grecs, des Bulgares, et leur éveil national est en même temps un réveil relieux. »

Il montrait ensuite comment il fallait secourir la fois, chez les chrétiens d'Orient, les besoins u corps et les besoins de l'âme; il excitait les idèles de France et tout le monde catholique à miter la sollicitude de Pie IX, qui se préparait, n ce moment même, à établir la Congrégation péciale de la Propagande pour les Rites Orientaux.

Mgr Lavigerie fut nommé d'avance par le Pape onsulteur de cette nouvelle Congrégation, et il nstalla bientôt après à Civita-Vecchia un comité our les Bulgares.

Ainsi son zèle d'apôtre débordait ses fonctions l'auditeur de Rote comme autrefois celles de proesseur d'histoire.

Le Saint-Siège et le gouvernement français ensèrent dès lors que l'épiscopat lui conviendrait nieux qu'une judicature sédentaire, et, d'un ommun accord, ils l'appelèrent à l'évêché de Nancy.

Nommé à Paris le 5 mars 1863, il fut préconisé e 16 et sacré le 22 du même mois.

Pie IX, qui l'avait en particulière affection, avait d'abord témoigné le désir de faire le sacre lui-même; mais, empêché par la maladie, il se fit remplacer par le cardinal Villecourt, auquel il donna pour assistants son aumônier, qui était le

cardinal de Hohenlohe, et son évêque sacri Mgr Marinelli.

Le sacre eut lieu avec une grande pompe (l'église nationale de Saint-Louis-des-Français présence d'une foule considérable d'assista parmi lesquels se distinguaient l'ambassadeu France, prince de la Tour d'Auvergne, acc pagné de tout le personnel de l'ambassade, le bunal de la Rote, la plupart des prélats et princes romains.

Le nouvel évêque écrivit de Rome mêm(jour de Pâques, 5 avril 1863, sa lettre de pris possession.

On y lisait : « Comme évêque, je ne dois porter, et je n'apporte au milieu de vous q seul drapeau, celui de Jésus-Christ et de Église. Je resterai, avec la grâce de Dieu, jours étranger aux passions, aux intérêts, divisions d'ici-bas. Placé en dehors et au-de du monde, je ne veux qu'une seule chose, le s de vos âmes; et vos âmes, je les aime toutes lement, de quelque point de l'horizon qu' puissent venir à moi. »

CHAPITRE II

ÉPISCOPAT DE NANCY

Mgr Lavigerie fit son entrée solennelle dans la cathédrale de Nancy le dimanche 10 mai 1863.

Grâce à une succession ininterrompue d'évêques éminents, qui s'appelaient d'Osmond, de Forbin-Janson, Donnet, Menjaud et Darboy, grâce aussi à la fermeté de caractère qui est le propre des Lorrains, le diocèse de Nancy était certainement l'un des plus religieux de la France. On jugera, par le peu que nous allons dire, si les quatre ans d'épiscopat de Mgr Lavigerie ont contribué à maintenir ce florissant état de choses.

I

Il n'eut point, durant son épiscopat, de plus grande préoccupation que de favoriser l'enseignement dans son diocèse.

« J'ai considéré les établissements d'éducation, écrivait-il en 1867, comme l'appui le plus solide

des travaux apostoliques des prêtres de nos
roisses, comme la base la plus ferme du bien
je voyais à réaliser au double point de vue
gieux et social, et c'est de ce côté que j'ai
devoir, en conséquence, diriger une grande p
de mes travaux et de mes soins. »

Sa sollicitude se porta tout d'abord, comm
convenait, sur la formation des professeurs.

Dans le compte-rendu de son administra
qu'il adressait au Pape en 1867, il constatait
si la réputation des maisons d'éducation diri
par le clergé était supérieure à celle des établ
ments laïcs par le côté religieux et moral, il
était pas toujours de même au point de vue sc
tifique. « On considère leurs professeurs, disai
comme étant au-dessous des professeurs de l'U
versité. Cela tient surtout à ce que les profess
de l'Université se préparent dans des écoles
ciales et prennent les grades de licenciés, de
teurs, d'agrégés, devant les jurys de l'instruc
publique. Les ecclésiastiques ne le font pas
dès lors, ils n'offrent pas les mêmes garan
extérieures. C'est peut-être un tort, et c'est cer
nement un malheur, parce que cela empêche
certain nombre de familles chrétiennes de
confier leurs enfants. »

Il eut promptement fait de remédier à c
situation. La première année de son épiscopa
choisit un certain nombre de jeunes ecclés
tiques pour les envoyer à l'École des Carmes p
parer leurs examens, et au bout de trois an

avait quinze licenciés. Il voulut faire plus encore, et il établit à Nancy même une école ecclésiastique des Hautes-Études, qui ne tarda pas à obtenir de brillants succès aux examens de licence. Les candidats qui voulaient se préparer au doctorat et à l'agrégation continuèrent d'être envoyés à Paris, où ils trouvaient plus de secours pour des études spéciales.

Aujourd'hui, grâce à de telles mesures, le diocèse de Nancy est celui de France où les prêtres pourvus de grades universitaires sont le plus nombreux, et où les établissements d'éducation religieuse sont le plus florissants.

Il est permis de regretter que Mgr Lavigerie n'ait pas eu plus tôt des imitateurs. On eût ainsi évité plus d'un embarras. Mais l'esprit sectaire de quelques hommes politiques y a inconsciemment pourvu, en menaçant d'exiger les diplômes officiels pour tous les professeurs de l'enseignement libre. Aujourd'hui la plupart des diocèses sont prêts. A quelque chose malheur est bon.

L'évêque de Nancy ne veillait pas seulement à l'instruction de ses professeurs; il se préoccupait encore de leurs besoins temporels. Il se proposa d'établir entre eux une sorte de solidarité; il plaça les économes des diverses maisons sous la direction d'un vicaire général *ad hoc*, ordonna que le dixième du revenu serait versé dans une caisse particulière destinée à secourir les établissements qui se trouveraient momentanément dans la gêne, à payer une partie des frais qu'exigeait la forma-

tion des maîtres futurs, et enfin à constituer po
ceux qui auraient vingt-cinq ans d'enseigneme
des traitements de chanoines prébendés à l'égli
cathédrale[1].

« Il ne m'a pas semblé juste, écrivait-il, qu'apr
avoir épuisé leur vie dans les travaux et da
l'abnégation du professorat, ils fussent contraint
dans leurs vieux jours, d'accepter, pour suffire
leurs besoins, une situation d'autant plus pénib
pour eux qu'elle serait plus nouvelle, et de recon
mencer une carrière à l'âge où se fait sentir
besoin de repos. »

Il s'intéresse en personne aux travaux de s
professeurs, et il témoigne ouvertement l'estim
particulière qu'il a de leur mission. « L'enseign
ment chrétien de la jeunesse, dit-il aux prêtres d
son diocèse, est l'un des plus grands services qu
nous puissions rendre à la société. » Et il le
engage tous à favoriser de leur mieux les établis
sements libres, leur faisant comprendre que l'édu
cation chrétienne des enfants de leurs paroisse
est « le complément et le soutien le plus efficac
de leur propre ministère ».

Lui-même joint l'exemple à la parole. Il aug
mente le nombre de ses maisons d'enseignement
Au collège de la Malgrange et à l'école Saint
Léopold il ajoute, en les adoptant ou les transfor
mant, les collèges de Vic et de Blâmont, laïcisé

1. Ces dernières mesures sont restées sans effet. Elle
indiquent, du moins, ce qu'il faudra faire quand les cir
constances seront favorables.

lepuis, et le collège du bienheureux Pierre Fourier, à Lunéville. Il fait de fréquentes visites aux maisons qui sont à sa portée ; il invite à sa table, comme récompense et marque d'honneur, les enfants qui se font le plus remarquer par leurs succès.

La ville de Nancy obtint en 1864 une Faculté de droit. Mgr Lavigerie, cédant à l'inspiration qui devait provoquer plus tard la création des Universités catholiques, voulut faire participer aux bienfaits de l'éducation religieuse les élèves mêmes de l'enseignement supérieur. Il institua pour les nouveaux étudiants de sa ville épiscopale une maison où ils trouvaient une pension confortable et peu coûteuse, une bibliothèque, un salon de lecture, des jeux, tous les avantages de la vie commune entre jeunes gens bien choisis, et, ce qui valait mieux encore, la compagnie et la direction de trois prêtres expérimentés, qui leur faisaient du bien sans les empêcher d'être libres [1].

Cette protection éclairée ne se borna pas à l'éducation des jeunes gens ; elle s'étendit, plus peut-être que ne le désiraient d'abord les institutrices religieuses, à l'enseignement des filles.

Convaincu, non pas certes sans motif, qu'il se préparait en France, dans l'esprit d'un certain public, un mouvement très marqué contre les pri-

1. La Maison des Étudiants a été réunie, en 1881, à la florissante école de Saint-Sigisbert.

vilèges accordés aux communautés religieuses matière d'instruction, et reconnaissant que qu ques-unes pouvaient réellement ne point justi par une science suffisante le droit de professer s subir d'examen préalable, il adopta, en août 18 une mesure qui ne laissa pas de surprendre certain nombre de bonnes âmes. Il exigea, par ordonnance, que toutes les novices des congré tions religieuses enseignantes subiraient, av d'entrer dans l'enseignement, et devant une co mission épiscopale composée des ecclésiastiq les plus instruits, un examen égal en sévérit celui des institutrices laïques. Le diplôme conf à la suite de ces épreuves serait désormais ab lument requis pour diriger même la plus hum école dans le diocèse.

Le premier moment de surprise passé, les re gieuses se préparèrent à obéir et se présentèr devant les jurys d'examen. L'épreuve fut h reuse et tourna, comme se le proposait l'évêq à l'honneur de l'enseignement congréganiste, fut désormais au-dessus des critiques de la m veillance. De si heureux succès firent promp ment tomber la légère opposition qui avait pu soulevée, à Nancy, par l'ordonnance du mois d'ac

Mais, chassé du diocèse, l'orage se reforma p loin. Deux évêques trouvèrent que leur collè avait fait une concession regrettable à l'esprit siècle et ouvert la porte à toutes sortes d'abus. nonce du Pape ne dédaigna pas de prêter l'ore à leurs plaintes; il s'émut du péril imaginaire

l'évêque de Nancy faisait courir à l'Église de France; il lui écrivit que le Saint-Père avait vu avec peine la publication de son ordonnance et l'invitait à la retirer avec les ménagements qu'il jugerait convenables.

Mgr Lavigerie n'était pas homme à agir contre un ordre du Saint-Siège; mais il n'était pas homme, non plus, à céder sans autre façon dans une matière où il savait le bon droit de son côté. Prêt, non pas certes à passer outre, mais à donner sa démission si on l'obligeait à rétracter son ordonnance, il se résolut à éclaircir promptement la question.

Il partit aussitôt pour Rome; et trois jours après avoir reçu la lettre du nonce, sans que personne en France fût informé de rien, il entrait au Vatican pour voir Pie IX. Comme on lui opposait les difficultés ordinaires, il répliqua que l'affaire était pressée, et il demanda qu'on s'informât sans retard si le Pape voulait lui accorder un entretien immédiat ou lui assigner un rendez-vous précis pour le lendemain.

Pie IX, qui avait pour le jeune évêque une vive affection, le reçut à l'instant même, non sans témoigner une grande surprise de ce voyage imprévu et sans lui demander ce qui l'amenait : « Mais, Très Saint-Père, c'est l'ordre que vous m'avez fait transmettre de retirer mon ordonnance épiscopale. — Quelle ordonnance? s'écria le Pape de plus en plus étonné. Moi, je vous ai dit de retirer une ordonnance? »

Mgr Lavigerie lui montra la lettre du nonce.

Pie IX, peu satisfait du zèle excessif de son re présentant officiel, en exprima tous ses regrets l'évêque. Mais celui-ci n'entendait point que l'a faire se terminât de la sorte. Il obtint que son or donnance fût examinée sans délai par la Congré gation des Évêques et Réguliers, et les cardinau peu habitués à une telle précipitation, procéd rent, toute affaire cessante, à cet examen. Le ré sultat fut qu'ils approuvèrent hautement la mesur qui leur était soumise, et exprimèrent le vœ qu'elle fût imitée dans les autres diocèses.

Muni de cette décision, l'évêque de Nancy repri le chemin de la France et se rendit directemen chez le nonce, qui, ne sachant absolument rien d ces démarches, commença par lui renouveler l malencontreuse invitation d'avoir à retirer l'or donnance du mois d'août. Mgr Lavigerie tira d son portefeuille et lut, pour toute réponse, l'ap probation qu'il venait de recevoir à Rome. Puis i sortit avant que le nonce eût trouvé un mot à lu dire.

II

On ne s'étonnera pas que Mgr Lavigerie ait pri encore plus d'intérêt à la formation de son clerg qu'à l'éducation chrétienne des jeunes gen laïcs.

Il rappelait souvent à ses prêtres la nécessité d

ıltiver avec soin les vocations naissantes, leur ıontrant l'importance du service ainsi rendu à Église et l'avantage qu'un travail si excellent ;ur offrait à eux-mêmes dans l'inaction des presytères de campagne.

Pour accueillir les enfants pauvres qui se senıient appelés au sacerdoce sans pouvoir faire les :ais de leurs études, il créa à Nancy une maîtrise ont les élèves, gratuitement admis, faisaient leurs remières classes de latin et remplissaient, en etour, les fonctions d'enfants de chœur dans église cathédrale.

Le diocèse de Nancy comptait alors deux petits éminaires, celui de Fénétrange, aujourd'hui à Allemagne, et celui de Pont-à-Mousson, qui était plus important. Il ne voulut pas qu'on y admît, xcepté dans les classes inférieures, les enfants ui ne se destinaient point aux Ordres, et qui pouaient si facilement recevoir l'éducation religieuse ans les autres établissements du diocèse. Cela ne empêcha pas de maintenir dans les études du etit séminaire le programme classique de l'Uniersité, avec plus d'esprit religieux dans le choix es textes et dans la direction. Il recommanda de ıvoriser, par des études scientifiques et littéraires rès solides, les jeunes gens qui devaient subir les preuves du baccalauréat, sachant bien que, si de els examens peuvent, une fois sur mille, faire erdre la vocation à quelque tête peu solide, ils nt aussi, mille fois contre une, l'avantage de prourer aux prêtres plus d'autorité sur la foule.

Peut-être aussi leur inspirent-ils une plus grande habitude du travail intellectuel.

Le nombre des élèves du grand séminaire, qui atteignait jusqu'à deux cents, lui permit de créer, comme dans d'autres grands diocèses, un séminaire spécial de philosophie. Il supprima quelques exercices qui, sous le nom de conférences, lui semblaient perdre un temps précieux, et il les remplaça par un cours nouveau de droit canonique. Il créa, comme à Saint-Sulpice, deux chaires de plus pour la théologie. Dans l'une on enseigna les éléments du dogme, et dans l'autre les éléments de la morale. Avec le système qui consiste à partager toute la théologie en trois ou quatre années de cours, et à jeter les débutants, de prime abord et comme au hasard, dans les traités qu'amène le cycle des études, il est presque impossible aux nouveaux élèves de bien comprendre la matière de leur programme, l'importance relative des questions, le sens exact des termes qu'ils emploient, la valeur des différentes preuves.

La formation des jeunes clercs aux vertus sacerdotales l'intéressait plus encore que leurs études. Il voulait surtout qu'on les habituât à l'obéissance et à l'humilité. Il allait souvent leur parler lui-même sur ce point. Non content des exhortations publiques, il les recevait plusieurs fois chaque année individuellement dans son appartement du séminaire ; il les interrogeait, les reprenait, s'il en était besoin, cherchait à les mieux connaître

afin de les mieux diriger pour le présent et pour l'avenir.

Il n'abandonnait pas ses prêtres à eux-mêmes au sortir du séminaire. Il favorisa les études du clergé en maintenant les conférences ecclésiastiques établies par ses prédécesseurs, et en y ajoutant un contrôle efficace par la création d'un conseil central. Il obtint de Rome le pouvoir de conférer les grades du baccalauréat et de la licence en théologie aux clercs soumis à sa juridiction, et il eut la satisfaction de voir un certain nombre de ses prêtres profiter de ce privilège.

Voyant combien l'absence d'un code précis de lois diocésaines pouvait offrir d'inconvénients pour la discipline ecclésiastique, il fit une exacte recherche des anciens règlements qui s'y rapportaient. Il les vérifia, les examina et les promulgua de nouveau sous le titre de *Recueil des Ordonnances Episcopales, Statuts et Règlements du diocèse de Nancy.*

Il resserra encore les liens de la discipline ecclésiatique par la création d'une officialité diocésaine. Auparavant l'évêque prononçait seul, selon sa conscience, sur les accusations portées contre ses clercs. Conformément à l'ancien usage de l'Église, Mgr Lavigerie substitua à cette juridiction un tribunal composé de prêtres choisis dans tous les degrés de la hiérarchie ; il ne réserva à l'évêque que le droit de faire grâce. Ses règlements reçurent les éloges du ministre des Cultes, et le Saint-Siège, estimant « qu'ils étaient parfaitement

adaptés à la situation présente de l'Église de France », invita nos évêques à établir chez eux cette sage institution[1].

Mgr Lavigerie se préoccupa, dès son arrivée à Nancy, du sort des prêtres qui, accablés par les années ou les infirmités, étaient obligés de renoncer au saint ministère et aux modiques ressources qui y sont attachées.

« Que faire alors ? écrivait-il à son clergé, et n'est-ce pas pour le prêtre le cas de cette détresse extrême dont parle l'Évangile : Je ne puis travailler, nous dit-il, *fodere non valeo;* mendier, les lois, l'habit que je porte, l'honneur même du sacerdoce me l'interdisent : *mendicare erubesco.* »

Il fallait doter le diocèse d'une caisse de retraite ou de prévoyance. C'est ce qu'il fit par une ordonnance du 6 septembre 1863. Tout fut prév

1. Peut-être est-ce pour avoir expérimenté la sévérité de cette institution qu'un prêtre de Nancy aurait gardé un mauvais souvenir de son évêque, et se serait exposé à la mésaventure que conte l'anecdote suivante, dont je n'ose pas, du reste, garantir l'authenticité.

Mgr Lavigerie, depuis longtemps archevêque d'Alger, se promenait un jour sur le quai d'une gare, en France, sans aucun signe apparent de sa dignité, lorsqu'il se vit aborder par un prêtre qui, comme lui, attendait le départ du train. Après l'avoir salué sans façon, ce prêtre engagea avec lui ce petit dialogue :

« Pardon, mon Père, vous êtes missionnaire, n'est-ce pas? Cela se voit à votre barbe. — Hé! oui, monsieur l'abbé, je suis missionnaire. — Où cela, sans indiscrétion? — Il n'y a pas d'indiscrétion, je suis en Algérie. — Ah! vous êtes en Algérie! Alors vous devez connaître notre ancien évêque, Mgr Lavigerie (car je suis de Nancy). — Je crois bien que je le connais! — Est-ce qu'il est toujours aussi?

pour assurer la libre gestion de cette caisse. Son conseil d'administration était composé de onze membres dont la majorité était élue par le clergé diocésain, c'est-à-dire par les intéressés, et renouvelée de même tous les cinq ans. Un compte rendu des opérations devait être, en outre, publié chaque année, et envoyé à tous les souscripteurs. On ne pouvait trouver de meilleures garanties de durée et de bonne gestion; et le succès couronna sans retard cette sage initiative. Quand Mgr Lavigerie quitta son diocèse, quatre ans plus tard, la caisse de retraite possédait un capital respectable, et elle avait déjà secouru un grand nombre d'ecclésiastiques infirmes.

— Aussi? — Aussi peu commode? — Ah! monsieur l'abbé, il est pire que jamais, maintenant que le soleil d'Afrique lui a donné sur la tête. — Cela ne m'étonne pas, allez, mon Père. Moi qui vous parle, j'avais deviné du premier coup son caractère, car j'ai bientôt fait de reconnaître mon monde. — Cela se voit tout de suite, monsieur l'abbé. — — Figurez-vous qu'il voulut, un moment, me faire son vicaire général. — Ah! vraiment? — Oui, mon Père, son vicaire général. Mais je savais à qui j'avais affaire, et je me gardai d'accepter. »

Les deux interlocuteurs, devenus tout à fait amis, continuèrent à médire ensemble de l'ancien évêque de Nancy, jusqu'à ce que le train fût en gare. A ce moment, l'archevêque d'Alger, entr'ouvrant son manteau pour laisser voir sa croix pectorale, dit à l'abbé : « Eh bien, monsieur l'abbé, dans ce que nous avons dit, il y a du vrai, il y a du faux. Ce qu'il y a certainement de faux, *c'est que je vous aie jamais demandé pour vicaire général.* » Et il s'en alla en souriant. L'abbé, dit-on, ne souriait pas.

III

Le principal sujet de ce livre étant l'œuvr africaine du cardinal Lavigerie, il n'y a guère li d'exposer ici que ce qui est de nature à le fai connaître lui-même. Le peu qui vient d'être d montre déjà son caractère et ses idées; quelqu mots maintenant sur son zèle religieux.

Il établit l'uniformité dans la liturgie de s diocèse en imposant à toutes les paroisses le cérémonial romain; toutefois il obtint du Saint-Siè le maintien d'anciennes coutumes locales qu étaient chères au clergé et aux fidèles des campagnes.

Il s'attacha à donner un éclat extraordinaire aux cérémonies religieuses de sa cathédrale, dans l'espérance, justifiée par l'événement, qu'il attirerait ainsi plus de monde aux offices, et afin d donner aux élèves du grand séminaire, pour l'ornementation, pour le chant et tout le culte extérieur, un modèle qu'ils pourraient imiter plus tard dans la mesure des ressources de leurs paroisses.

Jamais il ne négligeait une occasion favorabl de développer dans son diocèse le respect des choses divines par des solennités capables de frapper les âmes et de les émouvoir.

On n'a pas encore oublié, à Flavigny ni à Pont-à-Mousson, les magnifiques processions qui eurent lieu dans ces deux villes, lorsque le cardinal

Donnet vint, dans la première, bénir la nouvelle abbesse des Bénédictines [1], et, dans la seconde, présider à la translation des restes du martyr saint Pius accordés par Pie IX au petit séminaire.

Le couronnement de la statue de Notre-Dame de Bon-Secours, à Nancy, fut plus solennel encore. Entre la cathédrale et le faubourg Saint-Pierre, le cortège eut à passer sous dix arcs de triomphe, et il ne rencontra pas une maison qui ne fût ornée de fleurs, de verdure et de drapeaux. Plusieurs sociétés chorales et deux musiques militaires prêtaient leur concours à la fête. Le maréchal Forey y assistait avec sa brillante escorte de hussards. Ce fut un imposant spectacle quand, après le couronnement de la statue, le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, Mgr Dupont-Desloges, le grand évêque de Metz, et Mgr Lavigerie bénirent ensemble, du haut de la tribune, l'immense foule agenouillée.

L'évêque de Nancy ne cessait de stimuler le zèle de ses prêtres par de pressantes instructions adressées aux membres des diverses fonctions ecclésiastiques, tantôt au clergé des paroisses, tantôt aux

1. C'était Mgr Lavigerie qui avait obtenu du Pape l'érection en abbaye de l'ancien monastère de Flavigny, illustré par le séjour de D. Calmet et de D. Ceillier. Disons encore, à propos de communautés religieuses, qu'il fit venir à Nancy les Dames de la Retraite, et qu'il donna des règles canoniques à deux congrégations diocésaines qui en étaient dépourvues, les Sœurs de la Sainte-Enfance de Marie et les Frères de Saint-Charles.

directeurs du grand séminaire ou aux professeurs des établissements libres. Ce fut pour intéresser son clergé au bien général du diocèse et l'exhorter d'une façon indirecte à y coopérer activement que, plusieurs fois, il lui rendit compte, par lettres circulaires, des actes de son administration épiscopale.

Le trait suivant montrera, du reste, comment il savait donner l'exemple dans ses tournées pastorales.

Estimant qu'une visite épiscopale doit toujours être, dans les paroisses qui en sont favorisées, l'occasion d'un réveil religieux, il ne trouvait aucun travail trop pénible pour obtenir un résultat si important. Il y avait dans le diocèse de Nancy, notamment dans le canton de Sarrebourg, plusieurs pays de langue allemande dont les habitants, dans leur ignorance du français, n'avaient jamais le bonheur d'entendre les exhortations de leurs évêques. Mgr Lavigerie jugea que ce serait un grand avantage et une vraie joie pour ces populations pleines de foi, de voir l'évêque du diocèse leur parler dans leur langue.

Le malheur était qu'il ne savait pas un mot d'allemand.

Cela ne l'arrêta point : « Bah ! se dit-il, en cela comme dans le reste, il suffit de vouloir. » Il voulut en effet. Trois mois le séparaient de la tournée épiscopale. Il se mit à étudier la grammaire allemande, prit quelques leçons d'un professeur du lycée, puis, à grand renfort de dictionnaire et de

syntaxe, composa trois sermons qu'il apprit par cœur.

Arrivé dans la première paroisse de langue allemande, il s'apprêta à s'exécuter. Les grands vicaires voulaient le détourner de son projet, lui disant qu'infailliblement l'assistance et eux-mêmes ne tarderaient pas à rire : « Que les fidèles se mettent à rire, leur dit l'évêque, cela ne me troublera pas; mais pour vous, c'est une autre affaire, vous seriez capable de me faire rire moi-même. Mettez-vous derrière l'autel. » Le moment venu de prendre la parole, l'évêque, debout dans le sanctuaire, commence avec une certaine anxiété, mais aussi avec beaucoup de conviction : *Es ist mir ein grosses Vergnügen mich in eurem Mittel zu befinden. Doch bedauere ich sehr dass ich eure schœne sprache nicht gut rede* [1].

Après cette phrase, il promène, un peu inquiet, ses regards sur les auditeurs. Et que voit-il sur tous les visages de ces bons paysans? — Au lieu des sourires prévus, les marques d'une émotion joyeuse, et des pleurs d'attendrissement! Profondément touché lui-même, il se retourne vers ses vicaires généraux : « Vous pouvez venir maintenant, leur dit-il, vous ne me ferez pas rire. » Et il continua son allocution.

Le futur cardinal devait parler plus tard dans les plus grandes églises du monde et devant les plus

1. C'est pour moi une grande joie de me trouver au milieu de vous. Je regrette seulement de ne pouvoir mieux parler votre belle langue...

brillants auditoires; je ne sais si ses discours d
Paris, de Londres, de Rome, de Bruxelles, d'Alger
de Naples, de Milan, de Carthage, lui ont lais-
un meilleur souvenir que son sermon allema
aux villageois du canton de Sarrebourg.

Notre conscience d'historien nous oblige à co
fesser toutefois que le succès ne fut pas le mên
auprès de tous les paroissiens sans exception. E
rentrant au presbytère, l'évêque trouva le cu
riant aux larmes, non pas certes du sermon épi-
copal, mais de l'appréciation de sa respectab
bonne, qui était sortie de l'église, absolument fu-
rieuse qu'on eût envoyé au diocèse « un évêque qu
ne savait pas seulement le français ».

IV

L'évêque de Nancy se donnait encore le droit,
par ses travaux intellectuels, d'exhorter tous le
prêtres à l'amour de l'étude.

On a pu soupçonner d'après ce qui précède, l
nombre et l'importance de ses mandements, de se
instructions pastorales, de ses lettres circulaires.
Rappelons seulement ici le mandement qu'il publia
en février 1865 à l'occasion du *Syllabus*. Plût à Dieu
que le document pontifical eût été par tous ac-
cepté, compris et présenté comme il le fut par lui!

« Après avoir pris respectueusement connais-
sance des actes récents du Saint-Siège, disait-il,
me souvenant que je suis *pasteur à votre égard et*

brebis à l'égard de Pierre, je m'unis au Vicaire de Jésus-Christ, pour condamner les erreurs qu'il a condamnées. Ces erreurs, je les condamne, non pas dans le sens odieux et faux qui leur a été donné par une partie de la presse, mais dans le sens où l'Encyclique *Quanta Cura*, du 8 décembre, qui est dans toutes les mains, les proscrit elle-même, c'est-à-dire en tant qu'elles ressuscitent ou favorisent le matérialisme, le panthéisme, l'athéisme, l'indifférentisme, le naturalisme et les autres systèmes antichrétiens dans leurs applications sociales. »

Pie IX le félicita immédiatement de cette attitude et l'assura une fois de plus de « sa bienveillance toute spéciale ». Il devait recevoir plus tard le même témoignage de Léon XIII pour son explication de l'encyclique sur la liberté humaine. Il sut toujours, sur ces délicates questions, rester en parfaite communion d'idées avec le Saint-Siège, sans prendre parti dans les fâcheuses querelles qui ont si longtemps divisé et affaibli les meilleurs catholiques de France.

Mgr Lavigerie se souvint aussi plus d'une fois qu'il avait été professeur d'histoire à la Sorbonne.

A l'occasion d'une quête que l'archevêque de Tours, Mgr Guibert, avait demandée à ses collègues pour reconstruire la basilique de Saint-Martin, l'évêque de Nancy publia une étude complète sur la vie, l'influence et le culte du thaumaturge des Gaules.

Commentant, à la fin de son travail, ce passage de notre vieille liturgie où saint Martin est loué « de n'avoir pas craint les puissants du siècle », il apprécie la conduite de l'évêque de Tours vis-à-vis de l'autorité séculière en des termes où il est bien permis de voir l'idéal qu'il se proposait à lui-même.

« Mêlé, dit-il, par la force des choses, au mouvement qui entraînait l'empire; devenu, dans les fréquentes convulsions politiques qui se produisaient, dans ce siècle, à chaque changement de maître, le protecteur, le défenseur des proscrits, des persécutés, Martin fut obligé, par cette glorieuse prérogative, comme plusieurs des évêques de ce temps, de traiter avec les pouvoirs publics, d'approcher même, à plusieurs reprises, du trône des empereurs.

« Il le fit toujours en évêque, c'est-à-dire en pasteur des âmes, chargé, pour sa part, de gouverner et de défendre l'Église, et ne mêlant à sa cause sacrée aucune passion humaine; en homme de Dieu, obligé de donner l'exemple de l'obéissance et du respect, mais restant étranger à toutes les craintes et à tous les calculs d'ici-bas.

« Également éloigné du servilisme qui se prostitue et de l'orgueil qui se révolte, soumis et intrépide, doux et fort tout ensemble, il n'approcha ceux qui dirigeaient le monde que pour remplir sa sainte mission, sachant toujours faire entendre, sans rechercher d'autre éclat que celui du devoir accompli, le langage désintéressé, respectueux et

digne de la charité, de la vérité et de la justice. »

Résistons au désir de citer, dans cette même étude, les développements patriotiques où il explique le culte universel de la France envers saint Martin par la secrète sympathie qui rattache notre caractère national à la généreuse figure du soldat-évêque. Il est, hélas! plus à propos de rappeler la lettre pastorale qu'il adressa à son clergé, en 1866, pour l'inviter à célébrer le centenaire de la réunion de la Lorraine à la France.

Après avoir rappelé, à grands traits, l'histoire de cette province toujours héroïque et longtemps indépendante, il s'écriait avec une joie qui devait, quatre ans plus tard, recevoir un si cruel démenti :

« Que le passé et l'avenir servent également de motifs à votre reconnaissance! Rendez grâces à Dieu de vous avoir fait naître de ce sang généreux d'où sortirent les Sigisbert, les Arnould, les Pépin, les Charlemagne, les Jeanne d'Arc, les René, les Léopold, et, dans une région plus sereine encore, les Léon IX, les Gérard, les Pierre Fourier. Rendons-lui grâces de nous faire vivre sur cette terre de Lorraine, si longtemps libre, indépendante, souveraine, toujours noble et généreuse. Remercions-le d'avoir uni notre sort à celui de la France, et ne conservons ni regrets stériles, ni souvenirs jaloux du changement de nos destinées. Sans rien oublier des gloires du passé, sachons estimer à leur juste valeur les gloires, la puissance et les bienfaits du présent...

« Et maintenant, Messieurs, demandons à Dieu,

pour cette patrie qui nous est doublement chère, pour la France et pour la Lorraine, les vertus qui assurent la vie des nations... Et que les fils de la Lorraine, unis à ceux de la France, restent toujours les fils aînés de l'Église. »

C'était à la fin de cette même année 1866 qu'il devait être appelé à quitter sa chère province de Lorraine. Le 18 novembre, deux jours après la mort de Mgr Pavy, évêque d'Alger, il recevait du maréchal de Mac-Mahon, qui l'avait connu à Nancy même, une lettre où le gouverneur-général de l'Algérie lui demandait l'autorisation de le présenter à l'empereur pour ce siège important et difficile. L'évêque de Nancy répondit :

« Monsieur le maréchal, après avoir réfléchi mûrement et prié Dieu de m'éclairer sur ce que je devais répondre à Votre Excellence au sujet de la demande si imprévue qu'elle m'adresse, en date d'avant-hier, je viens vous dire ma pensée avec toute franchise.

« Jamais je n'aurais songé de moi-même à quitter un diocèse que j'aime profondément et où j'ai commencé des œuvres nombreuses; et si Votre Excellence me proposait un siège plus considérable que celui de Nancy, ma réponse serait certainement négative. Mais je n'ai accepté l'épiscopat que comme une œuvre de dévouement et de sacrifice. Vous me proposez une mission pénible, laborieuse, un siège épiscopal de tous points inférieur au mien, et qui entraîne avec lui l'exil,

l'abandon de tout ce qui m'est cher; vous pensez que j'y puis faire plus de bien qu'un autre. Un évêque catholique, Monsieur le maréchal, ne peut répondre qu'une seule chose à une semblable proposition : j'accepte le douloureux sacrifice qui m'est offert, et, si l'empereur fait appel à mon dévouement, je n'hésiterai pas, quoi qu'il m'en coûte. J'autorise volontiers Votre Excellence à faire connaître ma réponse à Sa Majesté. »

Certes, l'évêché d'Alger était, humainement parlant, bien au-dessous de celui qu'allait quitter Mgr Lavigerie ; mais, placé au milieu des infidèles et sur une terre à peine conquise, il répondait mieux à sa vocation d'apôtre. Il suivait, en acceptant cette lointaine mission, l'attrait impérieux de sa jeunesse et l'appel même de Dieu. Docile instrument de la Providence, il comprit dès lors quelle devait être sa destinée, et il en accepta, avec une simplicité aussi éloignée de l'orgueil que de la faiblesse, le pénible et glorieux fardeau.

« Je ne vous quitte, disait-il à ses diocésains dans sa lettre d'adieu, je ne vous quitte que parce que ma conscience a dû faire taire mon cœur. Je vous quitte pour porter, si je le puis, mon concours à la grande œuvre de civilisation chrétienne qui doit faire surgir, des désordres et des ténèbres d'une antique barbarie, une France nouvelle. Daigne la bonté de Dieu soutenir mon courage, donner à mes lèvres la prudence, à mes mains le zèle actif, à mon cœur la charité nécessaire pour une telle œuvre ! »

Il laissa son évêché entre des mains ami-Mgr Foulon, qui lui succéda, et qui est aujourd'hui cardinal archevêque de Lyon, avait ét- Paris, tant au petit séminaire qu'à Saint-Sulp et à l'École des Carmes, l'un de ses plus ch compagnons d'étude. Aussi pouvait-il dire à s diocésains : « Vous le connaîtrez bientôt, et v pourrez apprécier, comme je l'ai fait moi-mêm durant trente années, l'élévation d'esprit et cœur, la piété, la ferme et calme sagesse de vot nouvel évêque. »

Une bulle pontificale, datée du 25 juillet 18 et publiée en France le 9 janvier suivant, ven d'ériger le diocèse d'Alger en archevêché, en l donnant pour suffragants les diocèses nouvell-ment créés, d'Oran et de Constantine. Le premi archevêque d'Alger fut nommé par décret d 12 janvier et préconisé le 27 mars. Il entra dan Alger le 16 mai 1867.

CHAPITRE III

L'ARCHEVÊQUE D'ALGER

MINISTRATION DU DIOCÈSE. — RAPPORTS AVEC ROME ET AVEC LES SUFFRAGANTS : CONCILE DU VATICAN.

Lorsque, le 16 mai 1867, les habitants d'Alger rent entrer solennellement dans leur ville cet chevêque de quarante-deux ans qui abandonnait ur jamais les dignités qui lui étaient réservées France, et dont les traits imposants et le regard cidé semblaient justifier dès l'abord tout ce l'on disait de lui jusque dans l'Orient, ils comirent qu'un tel homme portait en lui de grands sseins et de hautes destinées.

Ce qu'il devait faire désormais, Mgr Lavigerie sut et le voulut dès le premier jour, et c'est là ut le secret de sa vie. L'important et le difficile ns ce monde, c'est de voir assez tôt l'œuvre qu'on doit faire, et de s'y consacrer tout entier, sans sprit de retour.

Il avait indiqué clairement, dans une sorte de onsultation adressée à quelques évêques avant son

départ de Nancy, comment il comprenait le r
d'un archevêque d'Alger.

Ayant étudié de près en Égypte et en Sy
comme directeur de l'œuvre des écoles d'Or
ce qu'il est possible de faire au milieu des p
lations musulmanes, il ne pouvait compre
qu'après plus de trente ans d'occupation l'influ
française n'eût pas fait plus de progrès en Alg
ou plutôt, il se l'expliquait trop bien par l'abs
de toute pensée chrétienne dans l'administra
de cette colonie. Au lieu de préparer l'*assimil*
des indigènes, on les avait parqués dans l
barbarie et dans leur Coran par la crainte d
fanatisme en grande partie imaginaire, et à
moment même on essayait plus que jamais de
séparer de nous en leur créant une vie absolum
distincte de celle des colons, en les organisa
suivant un mot fameux de l'empereur, en une so
de *Royaume Arabe*.

Il voulait réagir contre ce système. Sans ri
tenter qui pût donner lieu à des troubles ou à d
révoltes, il voulait appliquer sans retard d
moyens de transformation très lents, il est vr
mais aussi très sûrs et les seuls possibles : les œuvr
de charité pour tous et les écoles françaises po
les enfants. Ainsi commencerait le rapprocheme
nécessaire, tandis qu'avec la continuation d
régime en vigueur il n'y aurait jamais da
l'Afrique du Nord un seul indigène qui cessât d'ê
musulman, ni un seul musulman qui cessât d'êtr
au fond, un ennemi de la France.

Mais son horizon ne se bornait pas aux frontières
ɜ notre colonie. L'Algérie n'était, à ses yeux,
ı'une porte ouverte par la Providence sur
Afrique entière; c'était dans tout ce vaste conti-
ɜnt, c'était à ces deux cents millions de barbares
u'il projetait de faire parvenir la foi et la civilisa-
on chrétiennes. Voici en quels termes pleins
'espérance il exposait à ses diocésains, dans sa
remière lettre pastorale, la mission providen-
elle de la jeune Église d'Afrique :

« Faire de la terre algérienne le berceau d'une
ation grande, généreuse, chrétienne, d'une autre
rance, en un mot, fille et sœur de la nôtre, et
eureuse de marcher dans les voies de la justice
t de l'honneur, à côté de la mère-patrie; répandre
utour de nous, avec cette ardente initiative qui
st le don de notre race et de notre foi, les vraies
ımières d'une civilisation dont l'Évangile est la
ource et la loi; les porter au delà du désert, avec
ɜs flottes terrestres qui le traversent et que vous
uiderez, un jour, jusqu'au centre de ce continent
ncore plongé dans la barbarie; relier ainsi l'Afrique
u Nord et l'Afrique centrale à la vie des peuples
hrétiens; telle est, je le répète, dans les desseins
le Dieu, dans les espérances de la patrie, dans
elles de l'Église, votre destinée providentielle. En
ouvez-vous concevoir de plus haute, de plus
ligne de vous et de votre patrie? »

Moins de vingt ans plus tard, celui qui tenait ce
angage devait relever le siège de Carthage, émou-
voir toute l'Europe en faveur des esclaves noirs

établir des missionnaires apostoliques auto[illegible]
Grands Lacs et recevoir du chef de l'Église l[illegible]
de *Primat d'Afrique*.

Il a même réalisé avec tant d'éclat son pr[illegible]
porter les bienfaits du christianisme au d[illegible]
l'Algérie, que ce qu'il a fait pour son propr[illegible]
cèse en est presque resté dans l'ombre. C'est c[illegible]
dant par là qu'il convient de commencer l'étu[illegible]
son action africaine. Il faut voir à l'œuvr[illegible]
chevêque d'Alger avant le cardinal civilisat[illegible]

I

Pour assurer une parfaite discipline da[illegible]
clergé qu'il voulait conduire à de telles conq[illegible]
Mgr Lavigerie commença par adresser à to[illegible]
prêtres une lettre où il leur annonçait nett[illegible]
la volonté de gouverner par lui-même, avec a[illegible]
d'énergie pour s'assurer leur obéissance q[illegible]
sollicitude pour prévenir leurs besoins :

« L'Église en nous donnant le droit de vous
verner nous impose le devoir de faire resp[illegible]
l'autorité qu'elle nous confie et de conserver [illegible]
vous les liens de la sainte discipline. No[illegible]
faillirons pas à cette obligation que vos ver[illegible]
votre obéissance nous rendront douce et f[illegible]
comme nous aurons toujours à cœur de vous
tenir, de vous aider, de vous consoler, de
encourager dans les difficultés et dans les p[illegible]
inséparables de votre saint ministère. »

n pourrait prouver par beaucoup d'exemples l a toujours conformé sa conduite à ce langage. s les traits de bonté touchent à sa vie privée, es traits de sévérité, moins nombreux du reste on ne l'a dit, seraient désobligeants pour sieurs personnes encore vivantes. C'est une erve nécessaire que de s'en tenir, sur ces deux nts, aux actes d'intérêt général.

Cependant il est bon, avant toutes choses, de e ici justice des préventions qu'on peut trou- en France contre les prêtres algériens. Après an de séjour parmi eux, celui qui écrit ces li- s tient à proclamer qu'il a rarement rencontré ensemble de vertus plus solides et plus aima- s. Sans doute il ne faudrait pas dire que tous curés du désert prennent, par vingt ans de con- t avec les Arabes et les zouaves, d'aussi bonnes nières qu'en prennent, au noble faubourg, les ires de Sainte-Clotilde. Mais la vérité est qu'il t un grand dévouement pour accepter, comme le font, sans défaillance, une vie si dure et si itaire. Il en est parmi eux qui ne voient guère prêtres qu'au moment de la retraite annuelle ; leur arrive de manquer au silence prescrit ır le temps de ces pieux exercices, qui oserait 1 scandaliser ? J'en sais un, Dieu me pardonne ! ne rencontre de confrères que cette semaine-là qui tutoie son archevêque. Mais il faut voir c quel succès, je n'ose pas dire avec quelle quence, il fait de la morale à ses zouaves !

Du reste, les prêtres algériens ne passent point

tous leur vie de l'autre côté du grand Atlas, e
hiverneurs d'Alger et de Mustapha seraie
pour me démentir, si je disais qu'on n'y tr
pas un grand nombre d'ecclésiastiques fort di
gués. Peut-être même est-ce de leurs rangs, a
le clergé de Paris et de Lyon, qu'il sort le
d'évêques.

Mgr Lavigerie se mit souvent en commun
tion avec son clergé par des lettres pastorales
caractère à la fois pratique et élevé. Plusi
ayant été publiées dans ses *Œuvres choisies* [1], i
inutile d'en extraire beaucoup de citations. R
pelons du moins celle qu'il adressa à ses pr
sur le catéchisme lorsque l'instruction religi
fut prohibée dans les écoles publiques.

« Je n'ai pas besoin, dit-il, de faire ressorti
conséquences que ces innovations auraient p
nous, si nous n'y portions point remède... S
m'inquiète, comme évêque, des périls que cou
foi des enfants, désormais privés, dans leurs
les, de toute étude de la religion, je ne m'att
pas moins, comme Français, en songeant à l'
nir d'une population comme celle de l'Alg
rassemblée de tous les points du monde, à laqu
manquent encore, dès lors, les traditions fa
qui suppléent souvent ailleurs à tout le rest
qui se trouve mise ainsi, dans la personne de
enfants, hors la tradition chrétienne... Mai
n'est plus le temps de protester, puisque la si

1. 2 vol. in-8°. Paris, Poussielgue, 1884.

est pour le moment sans remède. C'est le
ps d'agir, en tirant, comme doivent le faire les
eurs, le bien du mal lui-même, et en redou-
ıt de dévouement pour les âmes qui nous sont
fiées, pour la France elle-même, que nous ser-
s ici en donnant à sa domination le seul fonde-
ıt vraiment solide, celui du respect de Dieu et
'autorité qui vient de lui. »

près ce préambule, il exhorte instamment ses
tres à s'occuper avec un zèle tout particulier de
struction religieuse des enfants élevés dans les
les laïques ; puis il entre dans les détails les
s pratiques sur la manière de faire utilement le
échisme.

a conclusion de cette lettre si importante
ntre bien à quels motifs de foi et de patrio-
ne il faut faire appel quand on veut aller au
ır des prêtres algériens. Il y est dit en effet :

Nos ennemis eux-mêmes nous instruisent en
moment. Ils ne négligent aucun moyen pour
acher à l'influence de la religion les âmes des
ants... Ils se croient assurés du triomphe, ils
èrent arriver, un jour, après avoir banni Dieu
écoles, à le bannir de la famille et de la société.
jamais ils pouvaient réussir dans leurs com-
ts, Dieu se trouverait vengé par leur succès
me. Dès que la crainte de son nom aurait dis-
u du monde, celui-ci se trouverait livré à des
ssions sans frein, et, par conséquent, aux plus
émédiables désordres.

« Mais ils ont compté, Messieurs et chers coo-

pérateurs, sans votre zèle pour l'accomplis[illegible] d'un devoir sacré. Non, vous ne laisserez [illegible] rir, parmi les enfants de vos paroisses, la [illegible] et la crainte de Dieu. Vous redoublerez d'ar[illegible] d'amour pour le salut de leurs âmes, à m[illegible] qu'on redoublera autour de vous de haine [illegible] la vérité. Vous vaincrez le mal, non par l[illegible] mais par le bien, c'est-à-dire par votre d[illegible] ment, par vos bienfaits. Sans jamais sort[illegible] bornes de la prudence, de la sagesse et [illegible] douceur, sans vous mêler, comme je l'ai pr[illegible] ni aux haines, ni aux passions des partis, [illegible] gers à toute autre pensée qu'à celle de l'ac[illegible] plissement de votre ministère, pardonnant à [illegible] qui vous outragent, vous irez chercher les [illegible] perdues; vous ne redouterez, pour les ramen[illegible] bercail, ni les ronces, ni les épines.

« En donnant aux enfants tous les soin[illegible] votre ministère, en éclairant leurs jeunes âmes [illegible] seulement vous servirez la cause de Dieu, [illegible] vous servirez encore efficacement la cause d[illegible] société, celle de votre patrie et de cette Al[illegible] où la France chrétienne vous a placés.

« De la bonne ou de la mauvaise éducatio[illegible] ces jeunes âmes dépend, en effet, tout l'aven[illegible] Si vous réussissez dans l'accomplissement de v[illegible] grande et laborieuse tâche, si vous formez [illegible] enfants, des hommes ayant l'amour du bien [illegible] la vertu, l'avenir de ce pays qui se fonde [illegible] assuré. Si au contraire, il ne sort de vos m[illegible] que des générations sans foi et abandonné[illegible]

utes les passions qui ravagent le cœur de
iomme, notre Afrique, à peine ressuscitée,
tournera par une triste voie aux malheurs de ses
iciens jours. La France chrétienne semblait l'en
'oir tirée, mais elle ne peut réaliser son œuvre
i'en portant ici les croyances et les vertus qui
on faite elle-même ce quelle a été durant des
ècles. Ces vertus, Messieurs et chers coopéra-
urs, elle les a dues surtout aux enseignements
e ses premiers apôtres. C'est à vous, j'en ai la
nfiance, que l'Afrique les devra. »

Ce langage nous montre l'archevêque d'Alger
aitant ses prêtres, non plus seulement en chef
ii sait se faire obéir, mais en ami qui persuade,
i fraternel compagnon d'armes.

Sa sollicitude les a suivis jusque dans la mort.
Il avait souvent gémi de voir, dans les cime-
ères communs, leurs tombes plus négligées que
s autres. Pour remédier à un pareil état de
ioses, plus douloureux encore dans un pays où
s prêtres meurent loin de leurs familles, et sont
vite oubliés, il se préoccupa d'établir un cime-
ère spécialement réservé aux ecclésiastiques du
ocèse, et confié aux soins d'une corporation
ligieuse qui fût chargée de veiller et de prier sur
urs tombes. En 1874, il fit part de cette inten-
on au chapitre général de la Société des mission-
iires d'Alger, qui répondit à ses ouvertures par
résolution suivante :

« Le chapitre général de la Société des mission-
iires d'Alger, heureux de témoigner sa recon-

naissance et son respect au clergé du diocè
dont il a reçu tant de marques de bienveillanc
s'engage, vis-à-vis de Mgr l'archevêque d'Alg
et de ses successeurs, à laisser enterrer sans rede
vance aucune, dans le cimetière spécial que S
Grandeur a créé à Maison-Carrée, tous les prêtr
du diocèse qui en auront personnellement témoign
ou dont les héritiers en témoigneront le désir. »

Ainsi mis en possession d'un droit absolu po
le diocèse, Mgr Lavigerie s'occupa de tout dispos
pour rendre le cimetière digne de sa pieuse desti
nation. Des palmiers furent plantés pour ombrag
les tombes; un mur de clôture fut élevé, et u
petite chapelle fut construite, sous l'invocation d
Notre-Dame de Pitié, pour y célébrer la mess
tous les vendredis à l'intention des archevêques,
évêques et prêtres défunts de l'ancien et du nou-
veau diocèse d'Alger.

Mgr Lavigerie établit encore que, chaque anné
dans la semaine qui suivrait la Commémorais
des Morts, le plus grand nombre possible d
prêtres du diocèse se réuniraient à Maison-Carr
pour y célébrer solennellement et dans son enti
l'office des Morts qui serait suivi d'une processio
au cimetière. Lui-même donna l'exemple de l
fidélité à ce pieux devoir, et on l'a vu, en novem
bre 1889, à peine relevé de la maladie qui venai
de mettre sa vie en danger, après une veillée de
travail et une nuit d'insomnie, parcourir le mati
les 15 kilomètres qui séparent de Maison-Carré
sa demeure de Saint-Eugène, présider lui-mêm

office des Matines et Laudes, chanter ensuite la
ıesse des Morts et terminer la cérémonie par une
xhortation des plus émouvantes. Il avait le droit
'y parler de la fidélité au souvenir des morts, de
ıppeler qu'un diocèse est une famille qui doit
ırder le culte de ses membres défunts, et de
éclamer pour lui-même, quand il ne serait plus,
:s prières de ses fils spirituels et de ses frères
ıns le sacerdoce.

Un an avant de fonder le cimetière ecclésiastique
e Maison-Carrée, c'est-à-dire en 1873, il avait
ssayé d'établir dans sa ville épiscopale l'usage
e la procession solennelle au cimetière le jour
es Morts. Son appel ayant été entendu, il régla,
n 1875, que cette cérémonie aurait lieu désor-
ıais chaque année dans toutes les paroisses du
iocèse. Dans son ordonnance, il rappelait aux
ɔlons les pieuses coutumes de la mère patrie, et
leur montrait que sur la terre nouvelle où ils
taient transplantés, c'était leur mission et leur
evoir d'établir des traditions qui en feraient un
ays vraiment chrétien et civilisé. Or, il n'était
as de coutume plus religieuse, plus morale que
e culte des morts; il n'en était pas de plus con-
ɔrme aux sentiments de la nature. Les Algériens
.evaient ainsi se préparer à eux-mêmes, de la part
les générations suivantes, le respect de leur tombe
:t les secours spirituels dont leur âme aurait besoin.

Le culte des morts est maintenant en honneur
lans le diocèse d'Alger autant que dans les autres
ontrées chrétiennes. Il s'en fait même, chaque

dimanche, à Notre-Dame-d'Afrique, une ma tation toute particulière et des plus touchan

Lorsque les navires qui se dirigent de Fra d'Espagne vers Alger ont dépassé depuis qu heures les îles Baléares, les premiers point bles qui signalent la terre à l'impatience des geurs sont, à gauche, les hautes montagn Kabylie. A mesure qu'ensuite l'horizon se pr en approchant de la merveilleuse baie d'Alg voit paraître, à droite, sur le haut d'une co une église imposante qui projette sa coupole croix sur les resplendissantes profondeurs du africain. Par-dessus deux cents lieues de Mé ranée, Notre-Dame d'Afrique fait face à N Dame de la Garde. Au pied de cette bas s'étend le faubourg de Saint-Eugène qui con le cimetière d'Alger; mais la colline est si abr que du sommet on aperçoit à peine la côte étr qui la sépare des flots, et que l'on pourrait se cr sur le pont d'un navire.

Devant le portique et à l'extrémité même d colline s'élève un monument funèbre qui p l'inscription suivante :

A
LA MÉMOIRE
DE CEUX
QUI ONT PÉRI SUR LA MER
ET ONT ÉTÉ ENSEVELIS
DANS SES FLOTS.

Le dimanche, à l'heure où finissent les vêpr

étrangers qui viennent visiter ce lieu de pèle-
age voient sortir de l'église et se diriger vers le
ıotaphe une longue procession, composée des
ssionnaires d'Alger et des élèves de leur école
ɔstolique. Par-dessus sa robe de laine blanche,
religieux est revêtu d'une chape noire, comme
ı allait célébrer des funérailles solennelles.
·vant lui, quatre enfants de chœur tiennent un
ap mortuaire et le soulèvent, comme pour
tendre entre le ministre de la miséricorde et ce
ceul d'azur qui recouvre tant de victimes.

Le chœur accompagné de la musique de l'école
nmence le *Libera*, et le chante jusqu'à la fin,
nme au jour des Morts dans un cimetière.

prêtre entonne ensuite le *Pater* et prend de
au bénite qu'il jette pieusement sur le monu-
ent funèbre et au loin vers la mer. Puis l'encen-
ır lui est donné, et il l'élève trois fois, à l'orient,
'occident et au nord, pour rendre un dernier
nneur à tous les chrétiens ensevelis dans la
er immense qui s'étend sous ses yeux. Il récite
fin l'oraison accoutumée pour les morts, en
ɔutant au texte sacré qu'il prie pour les tré-
ssés qui reposent au fond des mers. Cette céré-
onie, d'une simplicité sublime, attire toujours
ıe foule nombreuse et recueillie, dans les rangs
laquelle on peut distinguer beaucoup de femmes
i pleurent et prient en conduisant par la main
s enfants vêtus de deuil.

La construction de Notre-Dame-d'Afrique a été
solue et commencée par Mgr Pavy. Mais c'e-

Mgr Lavigerie qui l'a terminée et qui a i
cérémonie précédente en exécution d'un
avait fait, en 1867, dans un péril imn
naufrage.

« J'ai voulu, écrivit-il à cette occasion
césains, qu'on allât prier, chaque sem
cette tombe immense, qui recouvre, co
drap mortuaire, les ossements de tant
tiens. J'ai voulu que, sur tous les points
où elles se trouvent inquiètes, désolées, l
les sœurs, les épouses, les filles de no
sussent qu'il est ici, près des flots, un s
vénéré, où tous les jours on demande à
Notre-Dame d'Afrique de leur ramener
saufs ceux qui leur sont chers, ou de leu
pardon et miséricorde, s'ils ne sont plus.

Notre-Dame-d'Afrique est devenue c
centre de la vie religieuse dans le diocès
Mgr Lavigerie n'a rien omis de ce qu
rendre ce sanctuaire vénérable aux
fidèles. Il en célébra très solennellement
cration le 2 juillet 1872, et pour rehaus
de la cérémonie, il la fit coïncider avec
lation, dans cette église, des restes m
Mgr Pavy, son prédécesseur.

Une fête plus belle encore eut lieu
Dame d'Afrique le 30 avril 1875. Ce j
présence de l'archevêque d'Alger, de l'é
Constantine, du R. P. Abbé de Staouëli
immense multitude de fidèles, il fut donn
de deux Brefs pontificaux dont l'un

gr Lavigerie pour couronner la statue de la
ıinte Vierge au nom du Pape, et dont l'autre
ˑigeait le sanctuaire en basilique mineure.

En accordant à Notre-Dame-d'Afrique ce titre
ͻ basilique et les privilèges qui y sont attachés,
ie IX considérait sans doute ce temple, si peu
ncien, comme le représentant des églises afri-
ɑines des premiers siècles, et l'archevêque d'Al-
er pouvait écrire à ses diocésains :

« Elles étaient dignes de cet honneur, ces
ieilles églises ensevelies sous les ruines de nos
ɜpt cents villes épiscopales, ces églises où de si
rands hommes prêchèrent la vérité, où périrent,
ans les flammes, sous le fer des Donatistes, des
'andales, des Arabes, tant de millions de martyrs,
ù la vérité catholique fit entendre, dans les con-
iles les plus illustres, des accents si vigoureux et
ι pleins de grandeur. »

La préoccupation de ranimer les souvenirs de la
ieille Église d'Afrique se montre fréquemmenι
ans les actes et les paroles de Mgr Lavigerie. Le
lus beau jour de sa vie apostolique a dû être celuı
ù, après avoir relevé, sous la protection de la
'rance, le siège primatial de saint Cyprien, il a pu
aire revivre, après douze siècles d'interruption,
a glorieuse tradition des conciles de Carthage.

C'est dans le même ordre d'idées qu'il proposa,
ɜn 1873, au concile provincial d'Alger, d'adopter
ɪn Office nouveau qui fît une plus large place aux
saints d'Afrique. La tradition chrétienne veut, en

effet, que chaque saint reçoive un culte spéci dans la contrée où il a vécu. Cet honneur ét d'autant mieux dû aux bienheureux ancêtres l'Église africaine que leurs noms étaient rest plus longtemps dans l'oubli. L'office propre q Mgr Dupuch avait eu la sage pensée d'établir d le début ne rappelait que la mémoire des saints l plus illustres. Un nouveau calendrier et de no veaux offices furent, à la suite du concile d'Alg préparés avec beaucoup de soin par des prêtr compétents, soumis à l'examen de la congrégati des Rites, et enfin publiés et rendus obligatoires 1883 dans les trois diocèses de la colonie. L prêtres furent invités à instruire les fidèles de l vie de ces saints, à laquelle est, du reste, consacr un chapitre spécial du catéchisme d'Alger.

On ne sera pas étonné que Mgr Lavigerie ait e la pensée de faire écrire l'histoire de cett ancienne Église d'Afrique. Elle a déjà été faite e latin, au commencement de ce siècle, sous le tit d'*Africa Christiana*, par un savant prêtre italien du nom de Morcelli. Les trois in-4° de cet historien, quel qu'en soit le mérite, avaient besoin d'être, non seulement traduits en français, mai encore mis au courant des découvertes archéologiques. Mgr Lavigerie avait d'abord projeté d faire lui-même ce travail. Mais, absorbé « par la sollicitude de toutes ses églises », par ses vaste diocèses d'Alger et de Carthage, par ses missions de l'Afrique équatoriale, par ses œuvres de tout genre, il a confié l'exécution de ce grand monu-

ent historique au P. Toulotte, un savant reli-
eux de sa congrégation de missionnaires. Le
avail touche à son terme, et la publication, sans
ɔute, n'en saurait plus guère tarder.

Cette résurrection du christianısme africain ne
est pas faite seulement dans les esprits et dans
s cœurs. Pendant l'épiscopat de Mgr Lavigerie,
; dans son seul diocèse d'Alger, soixante-dix
glises, dont quelques-unes fort belles, ont dressé
croix de leur clocher sur cette terre si long-
mps soumise au mahométisme. Sur les appels,
pétés avec une entraînante conviction par leur
chevêque, les populations, trop pauvres pour
frir de grandes ressources pécuniaires, ont prêté,
. maints endroits, le concours gratuit de leur
ıvail, pendant que le clergé redoublait de zèle et
désintéressement. Le gouvernement a fait le
ste. C'est ainsi que, dans la seule ville d'Alger
dans ses faubourgs, on a vu s'achever la ca-
édrale de style mauresque commencée par
gr Pavy, l'élégante église gothique de Saint-
ıgustin de Bab-Azoun, celles de Saint-Eugène
de la Cité-Bugeaud, enfin l'église provisoire
Mustapha-Inférieur.

Il était moins important encore et peut-être
ɔins difficile de construire les églises matérielles
.e d'assurer la pratique de la religion chez des
.bitants venus un peu de partout et sans aucune
ıdition.

C'est, par exemple, une grande complicati
au point de vue religieux, que la diversité
langues parlées en Algérie. En dehors des Ara
et des Kabyles, il y a près de cent mille Espag
dans les seuls diocèses d'Oran et d'Alger, sa
compter les colons Mahonais, Italiens, Malta
Allemands, ni les hiverneurs Anglais.

Mgr Lavigerie triompha personnellement de
difficulté; comme il avait prêché des sermons
lemands en Lorraine, il en prêcha d'italiens
d'espagnols en Afrique. Mais ses prêtres suiv
trop rarement cet exemple. Est-ce lacune da
l'enseignement du séminaire? est-ce attachem
plus exclusif à la langue de la patrie absen
Trop peu d'entre eux se sont donné la peine d'a
prendre les idiomes étrangers. Le petit nombre
ceux qui savent l'arabe ont une grande influe
sur les indigènes : pourquoi ne le savent-ils p
tous[1]?

Bientôt après son arrivée en Afrique, Mgr La
gerie eut la douleur d'apprendre que six ce
colons espagnols, destitués de tout secours re
gieux, et tentés par la misère, avaient cédé à l'
de la propagande anglaise et abjuré leur foi. E
de ce scandale et craignant que l'absence de seco
religieux n'arrêtât l'immigration des populati
si catholiques de l'Espagne, il voulut établir
l'année 1869 un service religieux spécial pour

1. Il faut dire que dans le diocèse d'Oran, tous les p
tres sont capables de prêcher et de confesser en espag
Il en est de même en Tunisie pour la langue italienne.

spagnols de sa ville épiscopale et de son diocèse. n'hésita pas à faire trois fois le voyage de Ma-:id pour obtenir que le gouvernement de ce pays ıtretînt à Alger même une communauté de rêtres espagnols. Ces prêtres, entourés de l'estime e tous, n'ont cessé de maintenir très efficacement urs compatriotes dans la foi nationale. Ajoutons u'il se trouve toujours parmi les vicaires de la athédrale un prêtre de nationalité italienne.

Pour entretenir la foi et la piété chez tous ses iocésains Mgr Lavigerie fonda une sorte de mis-on permanente, qu'il confia aux Jésuites et aux rêtres de Saint-Lazare. Grâce à cette salutaire ıstitution, chaque paroisse reçoit gratuitement, ous les cinq ans, les bienfaits d'une prédication péciale et de tous les exercices qui sont les plus ropres à restaurer la vie chrétienne. Il établit ussi l'adoration perpétuelle dans son diocèse 'Alger, et ordonna que cette cérémonie fût pré-édée de la prédication d'une retraite.

Le culte du Saint-Sacrement, qui est le centre ıême de la religion catholique, ne se développe ımais avec plus d'éclat qu'au jour de la Fête-Dieu. usqu'en 1872 la procession d'Alger fut certaine-ıent l'une des plus belles du monde. Rien n'était nposant comme la bénédiction donnée sur la lace du Gouvernement, en présence des autorités u pays, à la foule de toutes nations qui couvrait s rues et les terrasses des maisons mauresques. ien n'était touchant comme la seconde bénédic-on, donnée au milieu des salves de l'artillerie,

aux navires qui remplissaient le port, et, de l'autre côté des flots, à la France même qui s'étend là-bas sur les rivages opposés. C'était, comme l'a dit l'archevêque, une noble manifestation du culte national de la France, également faite pour impressionner un peuple religieux comme le peuple arabe et pour rapprocher les chrétiens de tant de nationalités diverses qui sont venus se fixer en Algérie.

En 1872, la municipalité d'Alger ne trouva rien de mieux que d'interdire, aux yeux des musulmans étonnés, la procession de la Fête-Dieu. L'archevêque céda à la force, mais non sans protester. Il écrivit au préfet d'Alger, qui lui avait purement et simplement notifié l'arrêt municipal : « La population vraiment catholique d'Alger, déjà si profondément blessée dans ses sentiments les plus intimes par les abominables outrages impunément déversés chaque jour sur ses croyances, par les mesures illégales et persécutrices dirigées contre l'enseignement religieux de ses écoles, contre l'exercice de son culte, saura, une fois de plus, à quelles passions et à quelles faiblesses elle doit, depuis près de deux années, la suppression des coutumes et la violation des droits qui lui sont les plus chers. »

Il communiqua cette lettre aux fidèles, et leur apprit, en même temps, qu'il avait décidé de faire la procession à Notre-Dame-d'Afrique. Les terrains qui environnent cette église appartenant à l'archevêque, la malveillance municipale était bien forcée de s'arrêter sur le seuil de la propriété privée

La manifestation de foi qui suivit cette convocation épiscopale fut des plus imposantes. L'armée entière y prit part avec tous ses chefs. Une foule nombreuse, évaluée à plus de vingt mille personnes, y monta d'Alger. L'artillerie plaça ses canons sur la colline qui fait face à Notre-Dame-d'Afrique, à l'extrémité de la Vallée des Consuls et salua de ses détonations répétées le Très-Saint-Sacrement. Depuis cette époque, les processions de la Fête-Dieu ont lieu à Notre-Dame-d'Afrique, et la population chrétienne est toujours fidèle à s'y rendre.

On vient de voir que l'Algérie n'est pas plus exempte que la France de politiciens antireligieux. Nous pourrions ajouter qu'ils y sont relativement plus nombreux que dans la mère-patrie, et d'une espèce encore inférieure, s'il est possible. Le meilleur moyen de défendre la religion, c'est de la faire connaître, c'est de mettre de bonne heure les jeunes générations en garde contre les calomnies et les mensonges qui se rencontrent plus tard dans les conversations, les journaux et les livres.

Il ne tint pas à Mgr Lavigerie de développer les établissements d'instruction en Algérie comme il l'avait fait à Nancy. Mais le succès ne pouvait être le même dans un diocèse presque dénué de ressources propres, et auquel le gouvernement allait bientôt refuser les secours les plus nécessaires.

Mgr Lavigerie avait trouvé en Algérie un grand séminaire, situé à Kouba, pour les élèves de théo-

logie, et un petit séminaire situé à Saint-Eugène pour les élèves qui faisaient leurs études classiques.

Le grand séminaire de Kouba, construit sur l'emplacement d'un ancien camp retranché, donné au diocèse en 1848 par le général Cavaignac, avait été construit aux frais du gouvernement fran[illegible] Avec sa vue splendide sur la ville et la baie d'Alger, avec ses coupoles mauresques, ses vastes terrasses, ses élégantes colonnades, ses cloîtres profonds, c'est certainement l'un des plus beaux séminaires qu'il y ait au monde. La direction en est confiée aux prêtres de la Mission. En 1867, le supérieur en était, depuis longtemps déjà, un prêtre d'une rare vertu qui a laissé dans toute l'Algérie un durable et profond souvenir, M. Girard. Lorsqu'il mourut, en 1879, chargé d'années et de mérites, Mgr Lavigerie tint à témoigner dans une lettre publique tout ce qu'il devait à son dévouement et à ses lumières.

Avant la division de l'Algérie en trois diocèses distincts, le grand séminaire de Kouba recevait les clercs de toute la colonie. Mais il valait mieux que les séminaristes d'Oran et de Constantine fussent élevés sous la direction immédiate de leurs propres évêques, et dans le milieu même où ils devraient plus tard exercer leur ministère.

L'archevêque d'Alger obtint, en 1868, du gouvernement français la création et la dotation de séminaires distincts pour chaque diocèse.

Le petit séminaire de Saint-Eugène était, comme le séminaire de Kouba, placé dans la banlieue

Alger, et il avait été installé par Mgr Pavy dans propriété qui servait à l'ancien Consulat de ance au temps de la domination turque. C'était utôt un collège mixte qu'un séminaire. Il recevit, en effet, indistinctement les enfants qui se estinaient à l'état ecclésiastique et ceux qui ne y destinaient point. Mais cet état de choses ofait de graves inconvénients dans un pays comme Algérie, où les mœurs sont plus relâchées. Il fut écidé que le petit séminaire serait exclusivement servé aux vocations sacerdotales et installé à ouba dans les vastes édifices du grand séminaire.

L'établissement de Saint-Eugène a été, depuis tte translation, affecté à l'école apostolique qui rt, en quelque sorte, de premier noviciat aux ennts qui se destinent à la congrégation des Pères lancs. Le cardinal, quand il est dans le diocèse, abite la même propriété qu'eux, et il faut qu'il it bien malade, ou bien absorbé par les affaires, our passer un seul jour sans les voir.

Ces aimables petits missionnaires sont au ombre de quatre-vingt-quinze. Les deux sémiaires de Kouba contiennent chacun trente élèves. joutons qu'il y a, en général sous la direction un ou deux prêtres, qui sont en même temps caires, des maîtrises dans la banlieue d'Alger à Agha et à la Cité-Bugeaud, ainsi qu'à Médéah, ilianah, Cherchell, Ténès et Orléansville.

Le petit séminaire ayant perdu son caractère ixte, il fallait procurer aux familles un autre oyen de faire donner à leurs enfants l'instruc-

tion chrétienne. L'archevêque fonda deux collè
dans ce but, l'un à Alger, l'autre à Blidah.

Il confia d'abord le collège d'Alger à des p
tres séculiers. Mais, à cause des besoins du serv
diocésain et de l'insuffisance numérique du clerg
il crut bien faire de transmettre la direction de c
établissement aux membres de la Compagnie
Jésus, si experts en matière d'éducation. Malhe
reusement les circonstances ne permirent pa
cet établissement de prendre le développem
qu'on avait espéré, et les Pères Jésuites finir
par abandonner l'entreprise.

On fut plus heureux à Blidah, où furent appel
les prêtres de la congrégation de Saint-Basil
dont la maison-mère est à Annonay, dans le di
cèse de Viviers. Le collège de Saint-Charles
Blidah est aujourd'hui le plus beau de l'Algér
et il ferait très bonne figure dans les plus grand
villes de France. Il possède environ deux ce
élèves, recrutés dans les meilleures familles de
colonie, qui se félicitent d'y trouver pour le
enfants, avec le bienfait principal de l'éducati
chrétienne, tous les perfectionnements matéri
des plus riches établissements de l'État et u
instruction qui n'a rien à envier à celle de l'U
versité. Un grand nombre d'entre les professeu
sont allés se préparer à l'enseignement à l'Éco
des Carmes, et en sont revenus avec les grades d
licenciés ès lettres ou ès sciences. Aussi cet éta
blissement, commencé avec beaucoup d'hésitatio
il y a une vingtaine d'années, est-il aujourd'hui d

eine prospérité. Déjà même sa réputation se ré-
ınd hors de l'Algérie, et on y envoie de France
:s jeunes gens maladifs à qui les médecins con-
illent le séjour de Blidah.

C'est avec une fierté bien légitime que le supé-
eur de Saint-Charles rappelle ses difficiles dé-
ıts et le temps où, après avoir loué un pauvre
etit local sur la route d'Alger, il se transportait,
vec de craintives espérances, dans une propriété
ssez vaste, mais bien mal entretenue, sur les
ords de l'Oued-el-Kébir et aux pieds de l'Atlas. Il
vait encore loué ce dernier emplacement, mais
ı stipulant la faculté de l'acheter au bout de
ıelques années. C'était compter sans le torrent et
ıns la montagne. L'Oued-el-Kébir rongea sous
rre les pieds de l'Atlas; l'Atlas glissa insensible-
.ent et fit reculer l'Oued-el-Kébir. Les voisins,
rt incommodés de cette querelle, durent cher-
ıer des terrains plus sûrs. Le collège se trans-
orta dans le quartier de Sidi-Yacoub, près du
ois des Oliviers. De vastes orangeries furent
lantées, de magnifiques bâtiments s'élevèrent, et
cardinal vint lui-même, le 17 avril 1888, bénir
olennellement le nouveau Saint-Charles.

II

L'archevêque d'Alger n'avait donc rien négligé
our affermir chez ses diocésains les convictions
eligieuses et les pratiques de la vie chrétienr

L'Église d'Afrique se rel
séculaires. Il importait
sur le même fondement
d'autrefois, sur la pierre
tianisme, sur l'union avec

Mgr Lavigerie ne profe
le Pape le sentiment de
qui est commun à tous l
Comme il a séjourné à Ro
suite, les habitudes de ce
lières, et il l'aime comm
Connu personnellement de
il a été, pour le premier, c
il a reçu du second mille té
fiance presque fraternelle.

Quand il apprend la mort
faire dans sa cathédrale le
nèbre qu'on ait jamais vu à
à sa louange, devant une fo
cours aussi remarquable par
que par son accent de profon

Quand le conclave procla
rain Pontife, il parle du nou
césains en termes si justes et
ront servir plus tard à résu
« Connaissance consommée
affaires; expérience d'une lon
quée tour à tour aux fonctions
la diplomatie pontificale, de l'a
charge pastorale; science pro
et sagesse d'esprit, fermeté de

sus tout, bonté paternelle et vertus vraiment
scopales : tels sont les rares mérites du chef
;uste que Dieu vient de donner à son Église,
ır succéder au Pontife qu'elle a perdu. »
Chaque fois que Léon XIII a instruit le monde
·étien par ses admirables encycliques, le cardi-
. Lavigerie s'est fait un devoir, non seulement,
nme tous les évêques, de les communiquer à
; diocésains, mais encore de les commenter, d'en
re ressortir le sens, de les appliquer aux besoins
éciaux de l'Algérie et de la France. Sur l'impor-
ıte encyclique *Immortale Dei*, qui a terminé les
estions soulevées à propos du libéralisme, il
blia un commentaire si frappant, si lumineux,
conforme aux intentions du Souverain-Pontife,
e celui-ci ne se contenta pas de l'en remercier
sonnellement, mais qu'il lui adressa un Bref
blic de félicitations.

Si l'on veut un témoignage plus frappant encore
plus personnel de la communauté d'idées qui
iste entre Léon XIII et Mgr Lavigerie, on n'a
'à comparer la dernière encyclique *Sapientiæ
ristianæ*, je ne dis pas au commentaire que le
rdinal en a fait en la publiant, mais à la lettre
culaire qu'il envoyait à son clergé trois mois
paravant (1er novembre 1889). On y rencontrera
solument les mêmes conseils sur les questions
plus délicates, et notamment sur l'attitude qui
it être celle des chrétiens à l'égard de la poli-
que. La ressemblance est telle qu'elle paraîtrait
pposer des délibérations communes.

Mais il n'eut jamais l
trer ses sentiments env
concile du Vatican.

On connaît trop les
précédèrent et même acc
de cette grande assemblé
moment, de voir se reno
preuve des anciens schi
furent les injustifiables te
pour s'immiscer dans une
quement spirituel, et les
envenimèrent, avant la déc
qui pourtant semblaient en

Mgr Lavigerie n'entra po
qu'il eût manifesté, à plusi
ment dans ses cours de So
l'infaillibilité pontificale, cl
de tout l'édifice chrétien. Il a
fonde aversion pour les con
qui se sont élevées entre cath
attaques dirigées contre l'Ég
actuels, et on lui a entendu
« Saint Martin est un bon mod
évêque missionnaire; or, il av
plus se trouver dans aucun conc
une diminution de son don d
fait autant des discussions des

Dès la première heure et avan
il informa publiquement ses
bien décidé à ne pas prendre p
qui pourraient s'élever entre le

mmes ici, leur dit-il, voués à l'apostolat. Or, la emière condition pour y réussir est de nous te- r fermement attachés à l'Église et établis sur la erre angulaire qui en assure l'unité. Je serai nc toujours avec Pierre et la majorité de ses ères. Je recevrai leurs leçons, bien décidé à ne rter, dans ces grandes assises, qu'une oreille tentive et un cœur docile, laissant les discus- ons à ceux qui ont le loisir de les préparer et ont le cœur est libre des préoccupations qui rem- issent le mien sur l'avenir de notre Afrique. »

Arrivé à Rome le 6 décembre 1869, deux jours vant l'ouverture du concile, il eut de rudes as- uts à soutenir pour garder cette ligne de conduite, ar ses meilleurs amis de l'épiscopat, divisés en amps contraires, faisaient de vifs efforts pour entraîner dans la lutte. Il leur opposa obstiné- ent cette fin de non-recevoir :

« Je veux être simplement avec le Pape et la ajorité des évêques. Or, il est absolument visible ue le Pape avec huit cents évêques sont d'un ôté, et qu'une minorité, relativement faible uant au nombre, se trouve de l'autre. Pour moi, e fond de la question est jugé, ou bien il n'y a lus d'Église, même au sens des partisans du gal- icanisme. »

De la question de l'infaillibilité en elle-même, a discussion se porta bientôt, avec plus d'âpreté encore, sur l'opportunité qu'il y avait à la définir. Sur ce point aussi l'archevêque d'Alger se trouva d'accord avec la grande majorité du concile. Ses

deux suffragants, Mgr Callot, évê
Mgr Las-Cases, évêque de Cons
dirent ardemment l'inopportunité
et il fit de vains efforts pour les a
modération et de prudence. Mais
chagrin fut de voir le prélat qui
plus de confiance et d'amitié, Mgr
l'un des chefs les plus résolus de
ne reprit avec lui ses rapports inti
le doyen de la Faculté de théologie
la décision du concile et eut mêm
sacrifices pour retirer de la ci
vrage dans lequel il avait souten
:ane.

L'archevêque d'Alger ayant été
senter du concile et de se rendre
les affaires de son diocèse, le car
le pria, au nom du Pape, de
voyage pour faire connaître confid
gouvernement français que la défi
vait être empêchée, mais qu'aucu
tions annoncées dans certains mi
admise.

On répandit dans le public le b
venu de Rome avec la mission d
gouvernement son assentiment à
l'infaillibilité, et de lui offrir en éch
ou du moins l'atténuation, pour
articles du *Syllabus* opposés aux
« La prétendue mission était une
M. Emile Ollivier, dans son livre

l'État au concile du Vatican[1]. Et il ajoute, dans un récit que Mgr Lavigerie n'a pas désavoué :

« Étant à Paris, l'archevêque d'Alger avait visité le ministre des Cultes, et, dans sa visite, avait causé avec lui des affaires du concile. Comme c'était un homme d'élite, d'un esprit élevé et fin, d'une conversation attrayante, le ministre avait été charmé, et de part et d'autre on s'était expliqué avec un entier abandon. « Ne vous bercez pas de vaines illusions, avait dit en substance l'archevêque; une immense majorité est acquise à la définition; quoi qu'on tente, elle aura lieu; s'opposer à un fait invincible est inutile; au lieu de s'user dans une résistance sans issue, les esprits modérés de l'épiscopat devraient employer leurs efforts à mitiger les termes de la définition... Quant au gouvernement, il aurait bien tort de s'immiscer dans une affaire de l'ordre purement spirituel et tout à fait en dehors de sa compétence. Il ne trouverait dans une intervention que des dégoûts et des échecs. » Je dus d'autant plus prêter créance à ces appréciations que, d'autre part, il me revenait que beaucoup de nos évêques ne croyaient pas pouvoir rentrer dans leurs diocèses, si, dans un vote solennel, ils se prononçaient contre la définition. Toutefois sans m'expliquer sur l'infaillibilité elle-même, ni sur sa vérité, ni sur son opportunité, ni sur ses chances, je répondis à mon éminent interlocuteur, « que le gouvernement consi-

1. T. II, p. 96 et suiv.

dérait la controverse comme relevant de l'organisation intérieure de l'Église et en dehors de la compétence de l'État; que, quels que fussent les doctrines et les sentiments de chacun de ses membres, il n'entendait pas peser sur la solution; qu'à Rome on pouvait la débattre en paix, sans crainte d'être troublé par une intervention oppressive. » Le prélat répéta ces déclarations, auxquelles je n'avais pas donné un caractère confidentiel. »

Le *Moniteur universel*, ayant raconté que le voyage de Mgr Lavigerie avait pour but sa translation au siège archiépiscopal de Lyon, devenu vacant par la mort du cardinal de Bonald, le prélat déclara, dans une lettre publique à ce journal, que sa conscience et son honneur s'unissaient pour l'empêcher de quitter l'Algérie. Il en prit aussi occasion de s'expliquer nettement sur sa prétendue mission diplomatique :

« La seule diplomatie praticable, dans les circonstances actuelles, vis-à-vis du concile, dit-il, n'exige point d'ambassadeur; elle se résume pour les fidèles et les gouvernements, en deux mots de foi et de sens commun : pour les fidèles qui veulent rester tels, se soumettre simplement, selon les règles de leur croyance, aux décisions de l'Église assemblée, qui seront œuvre de vérité, et, par conséquent, de sagesse; pour les gouvernements, respecter la conscience de leurs sujets catholiques dans des mesures purement spirituelles, qui échappent complètement à l'action de l'État moderne, et où, comme l'a si bien dit le

comte Daru, il n'a ni à prévoir ni à prévenir. »

De retour à Rome, il reçut bientôt un frappant témoignage de la confiance qu'avaient en lui la majorité des Pères. Il fut nommé, à la presque unanimité des voix, le troisième sur vingt-quatre, membre de la congrégation des Missions et des Affaires orientales.

Mais, comme son absence prolongée menaçait de compromettre gravement ses œuvres, il exposa bientôt à Pie IX les raisons qui semblaient réclamer son prompt retour en Afrique; et le Pape, qui connaissait ses sentiments, lui permit de rentrer dans son diocèse.

Ce fut là qu'il apprit la proclamation du dogme de l'infaillibité. Dès qu'elle lui fut connue, il télégraphia son adhésion, qui arriva la première de toutes parmi celles des évêques qui se trouvaient alors en dehors de Rome.

Il voulut faire davantage et associer tous ses prêtres à cet acte de foi. Dès que la paix fut revenue, il les convoqua en Synode pour leur faire accepter solennellement les décrets du concile œcuménique. L'assemblée s'ouvrit, le 23 septembre 1871, par la proclamation des constitutions dogmatiques du concile du Vatican. Elle examina et vota ensuite un code de statuts diocésains, et, avant de se séparer, elle envoya au Pape une adresse rappelant l'ancienne union des chrétiens d'Afrique avec Rome au temps des Cyprien, des Augustin, des Optat, des Fulgence, et témoignant que les senti-

ments de foi et de soumission étaient encore les mêmes chez leurs successeurs.

A la suite de ce Synode, Mgr Lavigerie eut la pensée d'en étendre les bienfaits aux diocèses d'Oran et de Constantine, au moyen d'un concile provincial. Il le convoqua par décret archiépiscopal le 15 février 1873, et il l'ouvrit à Notre-Dame d'Afrique le 4 mai de la même année.

Lui-même célébra, le premier jour, la messe du Saint-Esprit dans la basilique, et après l'évangile, il prononça, de son trône, une allocution qui expliquait les motifs pour lesquels on avait réuni le concile et les matières qui allaient être soumises à ses délibérations, c'est-à-dire l'organisation des diocèses, l'affirmation des vérités de la foi, la condamnation des erreurs modernes.

Dans des diocèses nouveaux et habités par des fidèles venus de pays différents, il fallait créer des habitudes uniformes, établir solidement le point de départ de traditions communes, organiser le recrutement des prêtres, délimiter les districts, développer et réglementer les œuvres de la charité chrétienne, faire une place dans la liturgie aux saints et aux martyrs de la région, enfin concilier les ardeurs du zèle avec les précautions de la prudence dans l'apostolat auprès des infidèles.

Il fallait adhérer solennellement à la foi catholique, aux récentes décisions de l'Église, au concile du Vatican, et proclamer bien haut que le *Credo* récité sur la terre d'Afrique par les chrétiens

de notre temps était le même *Credo* qu'avaient récité dans cette contrée les chrétiens des six premiers siècles. Quelle réponse victorieuse à ceux qui trouvaient la constitution de l'Église changée depuis la proclamation de l'infaillibilité pontificale, que de faire répéter par les nouveaux représentants de l'Église africaine ces paroles adressées jadis au pape Théodore par l'un des derniers et des plus importants conciles de Carthage : « Les anciens canons ont décidé que rien de ce qui est mis en avant dans les provinces, même les plus éloignées, ne doit être accepté ni suivi avant d'être porté à la connaissance de votre auguste siège, afin que votre autorité confirme les décisions équitables et que, les autres Églises recevant comme de sa source naturelle le principe de leur enseignement, les mystères de la foi et du salut conservent dans le monde entier leur pureté incorruptible ! »

Telles furent les différentes questions sur lesquelles délibérèrent les Pères du concile d'Alger. L'assemblée siégea du 4 mai au 8 juin ; elle tint six sessions solennelles, quatorze congrégations générales et quatre-vingt-quatre congrégations particulières. Les résolutions, rédigées en latin, ont été publiées sous le titre de *Decreta Concilii provincialis Algeriensis in Africa*. Il suffit à notre dessein d'avoir indiqué, d'une manière générale, l'objet de ces décrets et d'ajouter que le texte en a été formellement approuvé par Rome.

Le concile se termina dans la cathédrale d'Alger par des cérémonies solennelles, et l'archevêque le

couronna par une allocution v
brait une fois de plus les an
l'Église d'Afrique, son heureuse
nouvelles promesses de vie.

Ce n'est pas seulement au c
Mgr Lavigerie a exercé son act
tain. On le voit souvent étendr
ses deux diocèses suffragants,
nation de leurs évêques, soit en
tances importantes.

C'est ainsi qu'en 1886, aprè
l'évêché de Perpignan de Mgr
d'Oran, il agit très activement
pour faire nommer au siège vac
frique qui n'eût pas, comme se
désir de rentrer en France. So
M. Soubrier, alors curé de la
et vicaire général honoraire. A
il prononça une allocution qu'il
tant au nouvel évêque de vivre l
église et surtout d'y mourir. « R
épouses, Monseigneur, lui d
parce qu'elles sont pauvres et h
nons pas le spectacle d'un aban
n'a point connu, et que l'obéiss
tifie que lorsque nous ne nous
regret. »

Mais c'est le diocèse de Cons
le plus de reconnaissance.

Il était administré, à la fin

Mgr Las-Cases. Ce prélat, n'écoutant que son zèle, et comptant sur les subsides que le gouvernement lui avait promis, s'endetta de huit cent cinquante mille francs pour la construction de ses deux séminaires. L'empire n'avait pas encore acquitté sa promesse, qu'arrivait en Afrique la nouvelle de ses premières défaites et de sa chute imminente. En apprenant le résultat de la bataille de Reichshoffen, Mgr Las-Cases fut frappé d'un tel coup, que sa raison s'égara. Il alla, de lui-même et sans retard, s'enfermer à Toulouse dans une maison de santé, et de là envoya sa démission au Pape, en le priant de pourvoir immédiatement aux pressantes nécessités de son diocèse.

Il était impossible, dans les graves conjonctures où se trouvait la France, de lui nommer sur-le-champ un successeur. Pie IX confia par un Bref à Mgr Lavigerie l'administration spirituelle et temporelle du diocèse abandonné. Malgré la difficulté des temps et l'énormité de la dette, l'archevêque d'Alger parvint à sauver la situation et à prévenir tout scandale. Il lui fallut, pour cela, se rendre à Tours, pendant la guerre, et obtenir que le gouvernement de la Défense nationale se portât responsable auprès des créanciers et promît de prochains dédommagements à l'entrepreneur du diocèse de Constantine. Ce fut l'amiral de Gueydon qui termina l'affaire pendant son gouvernement de l'Algérie, en concédant à cet entrepreneur le domaine de Dar-el-Bey.

Le diocèse délivré de ces embarras, Mgr La

vigerie s'occupa de pourvoir à la longue vacance du siège, et, en février 1872, de concert avec le cardinal Guibert, il fit nommer à l'évêché de Constantine Mgr Robert, vicaire général de Viviers.

Lorsque cet éminent prélat fut transféré à Marseille, l'archevêque d'Alger, toujours soucieux de ne confier le diocèse de saint Augustin qu'à des mains dignes de cet honneur, fit agréer comme évêque de Constantine et d'Hippone le prêtre qu'il a le plus estimé durant sa vie, puisqu'il l'a choisi entre tous pour son coadjuteur, Mgr Dusserre [1]. Ce prélat, si aimé du clergé algérien, est un ancien zouave, et une balle, qu'on n'a pu extraire, ne lui rappelle que trop souvent ses campagnes d'autrefois.

Quand il revint à Alger comme coadjuteur avec le titre d'archevêque de Damas, Mgr Lavigerie lui choisit pour successeur à Constantine M. Gillard, son vicaire général, qui avait été blessé en 1870 comme aumônier militaire. Mais un mal subit l'enleva cinq jours avant son sacre, et l'archevêque d'Alger, après avoir prononcé avec une profonde douleur son oraison funèbre, dut accepter une fois encore l'administration du diocèse de Constantine. Il la garda une année entière, jusqu'à ce qu'il eût obtenu la nomination de Mgr Combes, un autre de ses vicaires

1. En 1872, il avait obtenu pour auxiliaire d'Alger Mgr Soubiranne, que sa santé obligea de revenir en France, et qui, nommé évêque de Belley, dut aussi quitter ce diocèse à la suite d'une attaque de paralysie.

généraux, dont il connaissait depuis longtemps les rares qualités.

Cette année lui avait suffi, non-seulement pour doter le diocèse d'un nouveau petit séminaire et d'un asile pour les vieillards, mais encore pour réaliser le vœu le plus cher des évêques de Constantine, l'acquisition de la colline d'Hippone, où s'élèvera bientôt un monument digne des souvenirs qu'elle rappelle.

Ce fut aussi pour glorifier saint Augustin qu'il voulut sacrer lui-même le nouvel évêque à Bône, et qu'il vint plus tard y présider le centenaire du grand docteur africain. Le 18 mai 1890, après la cérémonie qui a eu lieu à Tunis pour bénir la première pierre de la cathédrale définitive et pour clore solennellement le concile de Carthage, Mgr Combes a souhaité de voir bientôt réunis à Hippone pour la consécration d'une basilique à saint Augustin, et sous la présidence du cardinal, tous les évêques et tous les prêtres qui venaient d'assister à la consécration de la basilique Saint-Louis de Carthage. On verra donc prochainement les Églises africaines célébrer ensemble, une fois de plus, les glorieux souvenirs des ancêtres.

C'est toujours autour de l'archevêque d'Alger que se manifeste cette vie nouvelle des chrétientés d'Afrique. Des frontières du Maroc à celles de Tripoli, de la Kabylie jusqu'au fond du désert, et jusqu'aux lacs de l'Équateur, il est le chef des chrétiens de toute race, il est le Père que tous res-

pectent, qui est partout obéi, dont tous se mon-
trent fiers.

L'unanimité de ces sentiments s'est manifesté
avec un grand éclat, en 1888, au moment de so
jubilé épiscopal.

En même temps que Léon XIII félicitait le ca
dinal par un Bref spécial, le joyeux anniversair
était annoncé dans des lettres pastorales à tou
l'Afrique française par les évêques d'Algérie
par l'auxiliaire de Carthage; il arrivait à Alg
des adresses innombrables de toutes les Églis
africaines, et même de l'Orient, du patriarcl
d'Antioche et des missionnaires de Jérusalen
Dans les cérémonies qui se firent à Alger,
22 mars, pour fêter la vingt-cinquième année d'u
épiscopat si fécond, Mgr Lavigerie pouvait mo
trer fièrement à l'envoyé du Pape et au délégu
des évêques orientaux tous ses frères, tous s
fils dans l'épiscopat et le sacerdoce, assemblés a
tour de lui comme un vivant symbole de la ch
rité qui anime sous sa conduite l'Église d'Afriqu
ressuscitée.

CHAPITRE IV

LES ORPHELINS ARABES

ET LA QUESTION DU PROSÉLYTISME

On vient de voir ce que Mgr Lavigerie a fait pour les chrétiens de son diocèse et de sa province; comment il s'est appliqué à entretenir, ranimer ou créer parmi eux les habitudes religieuses; comment il a pris soin de les maintenir, par ses paroles et ses exemples, en union avec l'Église de Rome mère et maîtresse de toutes les Églises.

Ce n'était là toutefois qu'une partie de sa tâche, et non la plus glorieuse ni la plus difficile.

Il s'était encore donné pour mission de convertir les infidèles au christianisme en Algérie et dans toute l'Afrique du nord et du centre. Le premier de tous peut-être, depuis la venue de Mahomet, il devait s'attaquer autrement que par les armes à cette force aveugle et redoutable qu'on appelle l'islamisme, arrêter la propagande du Coran chez les nègres qui l'ignorent, essayer même, avec prudence mais avec ténacité, de l'abolir dans les pays où il règne depuis des siècles.

I

Le Coran, cette loi d'aveuglement, de mensonge, d'immoralité! Quel écrivain a donc osé, cette année même, en célébrer la poésie, après avoir parcouru en rêvant les plaines et les villes endormies du Maroc? Ce vêtement de poésie que l'on prétend lui reconnaître, c'est la blancheur des sépulcres où pourrissent les morts. Il faut savoir ce qu'est la vie de famille avec la polygamie, dans la promiscuité des gourbis ou des tentes, ce qu'est l'ignorant fanatisme de ces intelligences auxquelles on interdit jusqu'à la simple réflexion sur les matières religieuses, et toute recherche d'idées en dehors de la tradition la plus routinière.

Jusque vers dix ou douze ans, l'enfant arabe ou kabyle fait preuve d'une remarquable intelligence; mais à cet âge il reçoit sa formation religieuse, et voilà son esprit fermé pour jamais. Son dogme se résume tout entier en cette vérité, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, et en cette erreur, que Mahomet est le prophète de Dieu. Sa morale, c'est que tout lui est permis, sauf certaines abominations contraires à la nature; et celles-là même, s'il lui arrive de les commettre, il croit que Dieu miséricordieux les pardonne sans repentir ni expiation.

Et cette religion commode, on lui enseigne qu'elle est supérieure à toutes les autres, qu'elle doit être imposée par la violence à tous les peuples

inférieurs et méprisables qui en sont privés. Il y a sur terre, à ses yeux, deux sortes d'hommes, les musulmans, qui possèdent la lumière du Coran et ne doivent ni l'examiner ni en chercher d'autre nulle part, et les chiens d'infidèles, qu'il faut convertir ou exterminer.

Et qu'on ne juge pas du mahométisme par la foi engourdie des Turcs d'Europe et d'Asie-Mineure.

J'entendis un soir, à Biskra, un mot vraiment révélateur.

Sous l'éclat et dans la tiédeur d'une nuit saharienne, je me promenais lentement avec mon guide arabe, âgé d'environ dix-huit ans, dans les chemins étroits et tortueux de la vieille oasis. Mon vêtement sacerdotal lui avait inspiré un respect mêlé de confiance et de curiosité, et il cherchait à s'éclairer sur ce qui le surprenait davantage dans notre religion, notamment sur le célibat des prêtres. Quand j'eus répondu à toutes ses questions, en me gardant bien d'ébranler sa foi musulmane (car elle vaut encore mieux que le scepticisme), je voulus à mon tour m'instruire sur son état d'âme. Quelle perversité il me dévoila, et avec quelle naïve impudeur! avec quelle absence de tout sens moral! Je dus promptement changer l'entretien, et je lui demandai quel était le vrai chef de sa religion.

« Tu le sais bien, répondit-il, c'est le Sultan de Stamboul.

— Oui, cela, je le savais; mais n'y en a-t-il pas d'autre?

— Il n'y en a pas d'autre », me dit-il après avoir hésité un moment.

J'insistai : « Tu vois bien, lui dis-je, que j'ai répondu franchement à tout ce que tu m'as demandé. Pourquoi ne fais-tu pas de même? Va, tu peux parler sans crainte; je suis marabout et homme de prière, les choses de la guerre ne sont pas les miennes. Dis-moi s'il n'y a pas d'autre chef que le Sultan de Stamboul.

— Si, me dit-il alors; il y en a un autre.

— Et lequel?

— Le chef de la guerre.

— Comment s'appelle-t-il, le chef de la guerre?

— Il s'appelle le Mahdi.

— Où est-il, le Mahdi?

— Je ne sais pas. Il est loin, il est dans le désert. »

Il répondait tout bas, d'une voix mystérieuse et presque effrayée.

C'est que, sous l'organisation décrépite du vieux monde islamique, une organisation nouvelle s'insinue et se développe chaque jour. Il se produit, en Afrique, une véritable renaissance du mahométisme sous la conduite des *Mahdis*, prophètes qui se disent, et se croient peut-être, directement inspirés de Dieu pour rendre à la religion son éclat et sa ferveur, pour répudier les déshonorantes compromissions qui ont été faites avec les chrétiens par le Sultan de Constantinople et par les autorités régulières d'Égypte, de Tunisie et même du Maroc.

Les nouveaux envoyés de Dieu établissent des sociétés secrètes, où s'entretient le plus violent fanatisme, et dont tous les membres, reliés entre eux par un savant système d'émissaires et de réunions cachées, sont prêts à obéir aveuglément aux ordres de leurs chefs. Ils comptent des partisans jusque dans nos villes d'Algérie et jusqu'à la cour de Constantinople. Ils ont dans le désert des établissements publics, ils y tiennent dans des villes fortes leur cour religieuse et guerrière, ils y enseignent la pureté de la foi, ils y préparent leurs adeptes à de prochains triomphes.

Au-dessus de tous les Mahdis, un Mahdi s'élève, plus hardi et plus saint, chef d'affiliés plus nombreux; il devient le MAHDI, le *guide* par excellence, et il ne tient qu'à lui, à l'heure qu'il jugera propice, de soulever contre les chrétiens et les Turcs une formidable insurrection. A sa voix la guerre sainte pourrait s'allumer presque simultanément dans toute l'Afrique du nord et du centre, en Arabie, dans beaucoup de contrées asiatiques, et jusque dans les îles de la Malaisie.

Ce n'est pas une abstraction, que le Mahdi. Il a fait sentir plus d'une fois son action en Égypte, aux Grands Lacs, dans le Sahara, au Soudan, et il ne faut pas attribuer à une autre influence qu'à la sienne le martyre des six Pères Blancs du Sahara, ni le massacre de Gordon et de Flatters. Il s'appelle Cheik-el-Mahdi, et il est le fils et l'héritier de Si-Mohammed-ben-Ali-ben Esnoussi, qui a, vers 1835, fondé les Snoussya, la plus importante

des sectes musulmanes. Il a sa ca
grande forteresse située au sud
Sa devise est significative : « Le
tiens, tous de la même bande,
même temps. »

Ceux qui ne croient pas au s
nous menacent en Afrique les s
n'ont qu'à lire les ouvrages d
ont étudiées de près [1].

Sans doute il n'est pas à crai
phent définitivement de l'Eur
saurait trop insister sur le dang
courir à notre colonie en temps
les massacres qu'elles auraient
plier, même en temps de paix
pussions envoyer des secours
moins comprendra-t-on qu'el
obliger un jour à recommencer
sions africaines de grandes dép
sacrifices de troupes. Ces vérités,
devraient faire réfléchir ceux q
matière religieuse, ne le sont
patriotisme.

Le mahométisme est donc, e
saire irréconciliable de la Fran
tion et de l'Église.

1. *Marabouts et Khouans*, par le c
Les Touaregs du Nord, par Henry Duv
pacifique de l'Intérieur africain, par
—Lettre de S. Em. le cardinal Lavig
de la Conférence internationale de Br
secrètes musulmanes, par Napoléon Ne

C'est dire si le cardinal Lavigerie a entrepris de le combattre.

Avant lui aucun effort n'avait pu être tenté dans ce sens par ses zélés prédécesseurs. Le gouvernement français s'y était toujours opposé. Aujourd'hui encore il fait tous les frais du culte musulman ; il entretient les mosquées, et il paie des fonctionnaires pour enseigner le Coran. Sous la royauté et l'empire, cette sollicitude ne lui suffisait pas ; on le vit, à certaines époques, imposer aux Kabyles l'observation plus stricte de leur religion et organiser à ses frais des pèlerinages à la Mecque, pendant qu'il interdisait à l'évêque d'Alger d'établir des maisons de Sœurs chez les tribus kabyles qui en demandaient spontanément pour soigner leurs malades [1].

Quand Mgr Lavigerie arriva en Afrique, c'était le plein épanouissement de ce régime. Plus que jamais on éloignait les indigènes des Européens, au point de vue religieux et administratif, avec l'espérance illusoire qu'on les constituerait de la sorte en nation alliée, et, suivant le mot qui faisait alors fortune, en *Royaume Arabe*, ami de la France.

1. Au mois de juin 1890, le Conseil des ministres a interdit le pèlerinage des Algériens à la Mecque. Est-ce simplement par mesure de salubrité, à cause des menaces de choléra? Est-ce parce qu'il a compris l'inconvénient de ces pèlerinages, qui entretiennent l'unité du monde islamique et surexcitent contre nous le fanatisme des Arabes ? Il y aurait grand intérêt à ne plus retirer cette mesure, si elle ne soulevait pas, dans la suite, plus de difficulté que cette année.

Le nouvel archevêque
sapprobation pour un tel
dès lors le système de *l'ass*
aujourd'hui par tout le m
procher les indigènes des
progressivement dans la

Mgr Lavigerie ne cacha
prochement nécessaire étai
tant que les Arabes seraien
nonça ouvertement son de
conversion au christianism

« Faire du prosélytisme,
c'est surexciter le fanatis
pousser à la révolte! Mais
possible! On n'a jamais co
on n'en convertira jamais.

L'archevêque laissa dire

Aujourd'hui la réponse e

Partout où des missionna
ils ont fait tomber les préj
ont inspiré aux enfants le d

Comment cela ?

Sans prédication et sans
des soins dévoués et gratui
en enseignant la lecture et
dont les parents y consenta

« Faire tomber des préju
du baptême ; c'est là, dira-
moral, qui ne peut guère s
est difficile de tirer de solide
jection ne sera pas admise

s stations des Pères Blancs. Mais il a été fait ɜpuis 1868, pour l'assimilation des indigènes, une cpérience complète et ininterrompue dont le récit 5taillé vaudra mieux que tous les arguments.

Il y a 23 ans, l'archevêque d'Alger recueillait et evait un grand nombre d'orphelins arabes, qu'il tablissait ensuite dans des villages créés exprès our eux. L'auteur de cet ouvrage a séjourné, cette nnée même, parmi eux. Il les a trouvés, ainsi que ɜurs enfants, parfaitement fidèles à nos mœurs et notre foi; il a trouvé autour d'eux, à cause des ɜuvres de charité dont ces villages sont devenus ɜ centre, les musulmans moins fanatiques, plus approchés de nous, pleins de confiance dans nos rêtres. Il croit pouvoir en conclure, tout au noins, qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre le hristianisme et la race arabe, et que l'action des nissionnaires ne crée pas un danger pour notre nfluence.

Mais il n'est pas possible d'apprécier dans son nsemble l'œuvre des orphelins arabes, si l'on ne e rappelle d'abord les circonstances dans lesquelles ils ont été recueillis et la manière dont 'est faite leur éducation.

II

En 1867, l'année même de l'arrivée de Mgr Lavigerie en Afrique, une famine affreuse ravagea l'Algérie; la faim et la peste enlevèrent en quel-

ques mois le cinquième
Les plus navrantes pe
historiques seraient ici
Sans parler des cadav
le long des grands chem
les hommes réduits à
femmes et les enfants ab
l'herbe des champs ou d
pour prolonger un peu
retracer d'affreuses scèn
sur toutes ces horreurs l
musulman avec son cal

L'État crut bien faire
de cacher de tels malh
se contentant de répan
sans proportion avec d
Mgr Lavigerie, ne put
sère de ceux qu'il regar
leur égarement; il r
et adressa aux fidèles
bientôt des autres pays
put bien lui aliéner l
gérie, mais qui lui proc
pour secourir les victim

Les adultes surviva
efficaces, et le travail q
de leur fournir acheva d
il y avait auprès d'eux
qui semblaient destiné
fallait les recueillir et r
avaient perdue ou qui l

hevêque d'Alger voulut leur servir de père ; il 'en refusa pas un seul de ceux qui se présen-ɜrent directement à lui ou qui lui furent amenés ar ses prêtres, et il en eut un moment jusqu'à ix-huit cents à sa charge.

Ce fut au mois de novembre 1867 que se pré-ɜnta le premier d'entre eux, un petit garçon de ix ans, à la mine intelligente, mais tombant resque d'épuisement.

« D'où viens-tu, mon enfant? lui dit l'arche-êque.

— De la montagne, loin..., loin.

— Et tes parents, où sont-ils?

— Mon père est mort. Ma mère est dans son ;ourbi.

— Et pourquoi l'as-tu quittée?

— Elle m'a dit : « Il n'y a plus de pain ici, va-t'en dans les villages chrétiens », et je suis venu.

— Qu'as-tu fait pendant la route?

— J'ai mangé de l'herbe, le jour, dans les :hamps; et, la nuit, je me cachais dans les trous ɔour n'être pas vu des Arabes, parce qu'on m'avait lit qu'ils tuaient les enfants pour les manger.

— Et maintenant, où vas-tu?

— Je ne sais pas.

— Veux-tu aller chez un marabout arabe?

— Oh! non. Quand je suis allé chez eux, ils m'ont chassé, et si je ne partais pas assez vite, ils ɪppelaient les chiens pour me mordre.

— Veux-tu rester avec moi?

— Oh! oui, je le veux.

— Eh bien, viens dans la mai
je te traiterai comme eux,
comme moi, Charles. »

Il fut mis au petit séminair
et quand, après la famine, on
tourner dans sa tribu, comme
ceux qui n'étaient pas complèt
n'y voulut point consentir.

« Veux-tu aller retrouver
manda l'archevêque.

— Non, non, je ne veux pas

— Pourquoi ?

— Parce que j'ai trouvé un
leur que ma mère. »

L'histoire de cet enfant est
tous les autres. Mais beaucoup
fondément affaiblis, que, malg
dévoués, il en mourut près d
cents autres furent, après la
leurs parents ou tuteurs natur
viron un millier dans les deux
Kouba pour les filles[1], à Ben-A
son-Carrée pour les garçons.
sauvé la vie, l'archevêque se p
donner à tous, par les religieu
sionnaires d'Alger, institués à
et précisément à cette intenti

1. Quelques orphelines n'ayant pu
faute de places, Mme la Maréchale
généreusement à ce qu'elles fussent
linat de Mustapha-Supérieur.

rand encore d'une éducation qui les rendît ca-
ables de suffire plus tard à leurs besoins, les atta-
hât davantage à la France, et leur permît d'opter
n connaissance de cause entre la foi chrétienne
t le mahométisme.

C'était tenter pour la première fois de nous assi-
iiler les indigènes, c'était se prononcer nette-
ient contre le système jusque-là suivi par l'admi-
istration militaire, et contre le parti du royaume
rabe. Bien qu'il eût alors à sa tête le vaillant et
hrétien maréchal de Mac-Mahon, le gouverne-
ient de l'Algérie, inspiré par les prétendus ara-
ophiles, très puissants dans la colonie comme à
aris, résolut de couper court aux projets de l'ar-
hevêque et lui fit brusquement savoir qu'il fallait
endre les orphelins à leurs tribus.

La lettre que Mgr Lavigerie adressa alors au
ouverneur général, et qu'il fit publier dans tout
on diocèse, restera un monument de fermeté épis-
opale.

Sans s'occuper des questions administratives et
olitiques qui divisaient la colonie, il demandait
our l'Algérie à la France « des libertés commer-
ales, agricoles, civiles et religieuses, plus larges
plus complètes » ; il s'associait, disait-il, aux
eux des colons de son diocèse, et il désirait avec
ix la modification d'un système qui étouffait
ute vie et supprimait toute initiative. Mais nous
ons seulement à rapporter ici ce qu'il répondait
la menace qu'on avait faite de rendre ses orphe-
ns à leurs tribus respectives.

« C'est-à-dire, Monsieur l
enfants sans pères, sans mè
tous et livrés à la mort, mai
grâce à la charité des évêq
chrétiens de France, veillés,
leurs jours, par nos religieux
dont plus de vingt ont pris le
dont plusieurs déjà ont suc
leur charité, nous ne les aurio
que pour les livrer, après c
protection, sans défense, sans
filles, aux passions bestiales
naires !

« Mieux aurait valu mille f

« Voilà ce qu'on présente
Mais il n'en sera pas ainsi, s
tendre au monde une protesta

« A leurs pères, à leurs m
naturels, je les eusse rendus
je suis le père, le protecteur
enfants, dont les pères, dont
tuteurs n'existent plus. Ils m'
que la vie qui les anime enco
leur ai conservée. C'est donc
arrachera de leurs asiles, et, s
je trouverai dans mon cœu
cris, qu'ils soulèveront contr
attentats l'indignation de to
encore, sur la terre, le nom d
chrétiens. »

On comprendra mieux l'

ecture de cette lettre dans toutes les églises algé-iennes, si l'on se rappelle que la liberté de la resse n'existait pas alors dans la colonie. On vit a population, malgré son peu d'esprit religieux, cclamer son archevêque ; des adresses couvertes e signatures lui furent envoyées de toutes parts, xprimant sous diverses formes cette pensée géné-ale que « toute l'Algérie espérait en lui ». En rance la presse indépendante reproduisit ces féli-tations et s'y associa pleinement, tandis que les vêques approuvaient la conduite de leur collègue, que le Pape lui envoyait un Bref de louange et encouragement.

Pour assurer l'effet de sa lettre, l'archevêque Alger s'adressa directement à l'empereur et se ndit à Paris. Napoléon III qui, au fond, était nide, pensa faire cesser tout ce bruit en offrant prélat un siège plus considérable. Mgr Lavige-e répondit qu'il était très reconnaissant de cette enveillance, mais « qu'accepter serait son déshon-ur et celui de l'Église ».

L'empereur dut lui promettre qu'on le laisserait ntinuer ses œuvres, et le *Journal officiel* du mai 1868 publia une lettre adressée par le aréchal Niel, ministre de la Guerre, à l'arche-que d'Alger, et contenant cette phrase significa-e : « Croyez, Monseigneur, que le gouverne-nt n'a jamais eu l'intention de restreindre vos oits d'évêque, et que toute latitude vous sera ssée pour étendre et améliorer les asiles où vous iez à prodiguer aux enfants abandonnés, aux

veuves et aux vieillards, les secours de la charité chrétienne. »

Libre enfin de pourvoir lui-même à l'avenir de ses orphelins, Mgr Lavigerie les fit préparer, dans les deux établissements de Kouba et de Maison-Carrée, aux travaux de la vie agricole et aux arts qui s'y rapportent. Pour les enfants du peuple, et principalement pour les enfants abandonnés, la vie des champs, qui est vraiment celle de la nature, lui semblait à bon droit la plus propre à sauvegarder la santé du corps et celle de l'âme. Sous la direction de Frères ou de Sœurs à la hauteur de tous les dévouements, les orphelins et les orphelines s'appliquèrent, suivant leurs forces, à transformer en vignes, en pâturages, en champs de blés les terres incultes où ils étaient établis.

On publia bien haut que c'était une entreprise chimérique, de soumettre au travail des enfants jusque-là habitués au vagabondage et à l'oisiveté. « Vous n'en garderez pas un seul, disait-on, ils se sauveront tous dans leurs tribus. »

L'archevêque continua son expérience.

Elle fut des plus heureuses. Bien qu'on les laissât tout le jour libres, en pleins champs, sans murs, sans barrières, un très petit nombre d'enfants retournèrent à la vie errante, presque tous restèrent volontairement et se formèrent avec un surprenant succès aux travaux qu'on leur indiquait.

Leur reconnaissance pour leurs bienfaiteurs.

leur estime de la foi chrétienne, leur piété, leur amour de la France, qui, par sa charité, les avait sauvés de la mort, n'étaient pas moins remarquables que leur docilité aux enseignements si pratiques de leurs maîtres.

Citerai-je l'exemple de l'un d'entre eux, pauvre petit estropié, impropre aux travaux de la culture, et à qui l'on avait appris le métier de cordonnier? Un jour qu'il était venu raconter à l'archevêque, « au Père », ses premiers essais, ses premiers déboires, ses premiers bénéfices, il termina l'entretien en se mettant à genoux devant le prélat pour lui demander une faveur importante.

« Mes camarades de l'orphelinat seraient bien contents, dit-il, et moi encore plus qu'eux, si vous vouliez accepter que je vous fasse une paire de souliers.

— Comment, une paire de souliers !

— Oui, Père, que je vous fasse, moi, pour vos étrennes, une paire de souliers, mais de beaux souliers, des souliers vernis ! »

Le cardinal racontant lui-même ce trait ajoute : « Vous me croirez facilement, j'ai été plus heureux de cette offre si naïvement faite par mon pauvre enfant que de tout ce que l'on eût pu m'offrir de plus riche. Il a pris mon pied, sans attendre ma réponse, qui ne venait pas, parce que je sentais l'émotion qui arrêtait ma voix et que je ne voulais pas paraître attendri; puis, la mesure étant bien prise, il s'est relevé triomphalement :

« Oh! comme ils vont tous être contents, dit-il,
« quand ils sauront que Monseigneur veut bien
« une paire de mes souliers! »

Les petites orphelines ne montraient pas des sentiments moins délicats, et c'était un touchant spectacle que de les entendre donner le nom de « maman » aux Sœurs qui étaient chargées de leur éducation.

Ces enfants si bien disposés, mais dénués de toute expérience, on ne pouvait cependant les garder toujours dans leurs orphelinats. Faudrait-il donc les jeter sans appui, sans famille, soit au milieu des Européens, soit au milieu des Arabes? les exposer ainsi, dans le premier cas, à une infériorité forcée et au mauvais exemple de l'irréligion; les placer, dans le second cas, en face d'une routine aveugle et peut-être d'une rancune de race qui les ferait regarder comme des apostats?

Celui qui avait sauvé leur enfance voulut assurer leur vie tout entière, les établir les uns près des autres dans la saine vie des champs, dans des conditions où ils développeraient leur initiative sous l'inspiration discrète des religieux et des religieuses qui les avaient élevés; il voulut, tout en faisant lui-même les premiers frais de leur établissement, les mettre en mesure de se suffire par un travail indépendant et personnel.

III

›ans ce dessein, il se rendit un jour dans la ine du Chéliff, à peu près à égale distance de ianah et d'Orléansville, pour choisir et acheter vastes étendues de terrain.

l campa, la première nuit, sous une tente arabe bord du Tighzel, petit affluent du Chéliff; dès endemain, il se mit en relations d'affaires avec indigènes qui faisaient paître leurs troupeaux ıs ces plaines à moitié désertes, et bientôt l'on nmença de construire la première maison du ur village, pour y loger les Pères qui devaient .ger les travaux. Une seconde demeure s'éleva uite, où l'on fit venir huit orphelins; puis ce le tour de la maison des Sœurs, où furent ame›s quelques orphelines.

?énitenciers, Arabes, orphelins, tout le monde mit à l'ouvrage; la plaine inculte fut défrichée, ı broussailles d'aloès, de palmiers nains, de taırins, de cactus et de jujubiers sauvages firent ice à des champs de blé, à de bons pâturages; in les maisons s'élevèrent, disposées régulièreınt à quelque distance les unes des autres, auır d'une chapelle provisoire.

Le village reçut son nom du conseil de la Progation de la foi, qui ne lui avait pas ménagé ses mônes; il fut appelé Saint-Cyprien en souvenir

du grand évêque de Carthage, le plus illustre des martyrs d'Afrique.

Tout était prêt pour recevoir les jeunes ménages d'Arabes chrétiens.

Mgr Lavigerie, en effet, avait commencé à unir ensemble ses orphelins et ses orphelines. Les deux premiers mariés furent le Kabyle François Ben-Aïssa, de qui nous tenons directement une partie de ces détails, et un Arabe du nom de Jean Schériff.

Tous deux, par exception, logeaient et travaillaient à Saint-Eugène, chez l'archevêque. Celui-ci ne les habitua pas sans peine à l'idée qu'il faudrait bientôt se séparer de lui; mais enfin il leur fit comprendre que l'intérêt de leur avenir l'exigeait ainsi. Un jour donc qu'il confirmait, à Notre-Dame-d'Afrique, deux orphelines de Mustapha, nommées Hélyma et Johrah, il emmena avec lui les deux jeunes gens et les leur présenta après la cérémonie. On se convint, on se fit encore une quinzaine de visites, et le 2 juillet 1872, pour la première fois depuis bien des siècles, deux mariages chrétiens étaient célébrés entre enfants de cette pauvre race déchue. L'archevêque les bénit lui-même dans la basilique de Notre-Dame-d'Afrique, en présence d'une foule nombreuse et de toutes les autorités d'Alger. Les deux mariés portaient sur leurs vêtements d'Européens le burnous blanc des Arabes et sur leur tête la chéchia rouge; les deux jeunes filles étaient toutes vêtues de blanc, couvertes d'un voile, et le front ceint de la couronne des vierges.

Le prélat, dans son discours, fut encore plus éloquent par ses larmes que par ses paroles, et les assistants n'étaient guère moins émus que lui.

Par le contrat civil qui avait été signé la veille, Mgr Lavigerie avait assuré aux époux un avoir modeste, mais suffisant : une dot de 500 francs, la petite maison, le jardin et les 25 hectares de terre où leur travail devait leur assurer désormais le pain nécessaire.

Par un loyer d'un franc, il maintenait cependant son droit de propriété afin de les garantir, le cas échéant, contre leur propre imprévoyance et contre l'insidieuse rapacité des Juifs algériens. Cependant on préparait de nouveaux mariages en plus grand nombre. Le dimanche, les orphelins de Maison-Carrée allaient, en grande simplicité et sous la conduite paternelle des missionnaires, faire connaissance avec les orphelines de Kouba et choisir librement, au bout de quelques visites, celles vers qui ils se sentaient incliner davantage.

Ces relations préliminaires ne devaient pas offrir de grandes difficultés, si l'on en juge par le fait suivant, arrivé plus tard à Saint-Cyprien. L'un des Pères, s'apprêtant un jour à faire un voyage en France, se vit aborder par l'un de ses jeunes gens qui voulait lui demander une grâce.

« Père, je voudrais bien que vous m'ameniez de France une jeune fille que je puisse épouser.

— Voilà une commission un peu délicate, mon ami. Du moins aurais-je besoin de quelques indications. Comment la veux-tu, ta future épouse?

— Je ne sais pas, mon Père.

— Comment, tu ne sais pas? La veux-tu grande, petite, travailleuse, de même âge ou plus jeune que toi? Voyons, tu ne réponds rien, comment veux-tu que je sache ce qu'il te faut?

— Eh! mais, mon Père, faites comme pour vous. »

Au mois d'octobre suivant, se célébraient dix-huit nouveaux mariages, soit à Maison-Carrée, soit à Saint-Cyprien, où l'on faisait quelquefois venir d'avance les fiancés, afin qu'ils pussent s'établir dans leur maison le jour même de leurs noces. Déjà mariés ou près de l'être, les nouveaux venus étaient accueillis au village avec de grandes démonstrations de joie, et l'on ne ménageait pas, à leur arrivée, ces décharges de poudre que les Arabes, même baptisés, regardent comme le plus bel ornement de toutes les fêtes. On les conduisait à l'église joyeusement ornée, et là, après leur avoir donné les meilleurs conseils, on leur faisait tirer au sort la maison, les champs, les bœufs, les moutons, tout le matériel agricole qui leur était destiné. On se mettait ensuite en procession à travers le village, et l'on s'arrêtait devant chaque demeure pour en faire prendre possession à ses heureux propriétaires. Le soir venu, un feu de joie s'allu mait, la poudre parlait encore, et la journée s terminait à l'église par de ferventes actions d grâces.

Des Arabes des tribus voisines venaient assiste ce spectacle et prendre part au festin. Un jou

l'un d'eux, un vieux patriarche, restait pensif et silencieux après la cérémonie.

« A quoi penses-tu, Ben-Kheïra? lui demanda un des Pères.

— Je pense que, depuis que le monde existe, on n'a jamais vu qu'Allah et ce marabout chrétien donner ainsi pour rien à des enfants abandonnés les terres, les maisons et les bœufs... El Hadj-Abd-el-Kader, ajouta-t-il après une pause, avait bien voulu recueillir les enfants des Arabes morts près de lui durant sa guerre avec les Français, mais il n'a pas pu, il est parti, et les enfants se sont dispersés; c'était la volonté d'Allah. »

Les Arabes ne parlaient pas en mal de la création de ces villages. Ils savaient que les nouveaux venus avaient quitté l'islamisme, mais ils savaient aussi qu'ils l'avaient fait librement, qu'on n'en avait baptisé ni même gardé aucun contre son désir. « C'est le droit du marabout de leur enseigner sa loi, disaient-ils pour la plupart. Leur vie est à lui, puisque c'est lui qui l'a conservée. »

« C'était écrit », se contentaient de dire les autres.

Et, suivant leur usage de donner à chaque tribu le nom de son fondateur, ils appelaient les habitants du nouveau village les *Oulad-Marabout*, les fils du Marabout.

La tribu chrétienne s'augmenta bientôt d'un nouveau village, créé à six kilomètres du premier, dans la même plaine du Chéliff, mais plus près du fleuve et des montagnes de la Kabylie de Cher-

chell. Il fut nommé Sainte-Monique, en souvenir de l'admirable mère à qui l'Afrique doit la conversion de son plus grand docteur. Les deux premières familles qui s'y établirent furent celles de François Ben-Aïssa et de Jean Schériff, qu'on avait d'abord installées non loin de Saint-Eugène, au pied de la Bouzaréah. D'autres ménages vinrent les rejoindre, et le village de Sainte-Monique ne tarda pas à être presque aussi grand que celui de Saint-Cyprien.

Les deux ensemble comptaient dès lors une quarantaine de familles ; c'en était assez, si elles persévéraient dans la foi chrétienne et l'amour de la France, pour démontrer victorieusement, comme c'était le principal dessein de l'archevêque, qu'il n'est pas impossible de relever la race arabe de sa profonde déchéance ; mais c'était trop peu pour assurer l'avenir de tous ses enfants. Il aurait voulu, en effet, les établir tous de la même manière, et ceux qu'il avait dû laisser à l'orphelinat ne craignaient pas de lui en faire souvent la demande. Mais il eût fallu que le gouvernement français lui vînt en aide pour le surcroît de dépenses que l'établissement de nouvelles familles, dans les conditions indiquées plus haut, aurait ajouté à toutes les charges qui lui incombaient déjà.

Au lieu de cela, on proposa à la Chambre, en 1874, de supprimer le crédit de 90,000 francs qu'on lui accordait depuis deux ans pour l'achèvement de ses villages et la nourriture des huit cents orphelins qui lui restaient.

Un député algérien, M. Warnier, le meilleur

ımi des évêques d'Alger tant qu'il y avait trouvé on intérêt, eut le triste honneur de faire cette proposition, en l'appuyant sur deux calomnies, [ui, cent fois réfutées, ont été cent fois reproduites antôt par l'ignorance, tantôt par la mauvaise foi.

A partager 90,000 francs entre huit cent trois orphelins, on trouvait 113 francs pour chacun, 'est-à-dire à peine la moitié du nécessaire; on sa bien dire que l'archevêque recevait 1130 francs ar enfant, en dépensait seulement 130 et mettait e reste dans sa poche. Cet outrage, plus mala-roit encore que grossier, ne provoqua que des rotestations indignées.

Une perfidie plus habile consista à dire que la ondation des villages avait surexcité le fanatisme ausulman et que les orphelins, se trouvant isolés u milieu des Arabes, couraient les plus grands isques d'être massacrés. La surexcitation du anatisme mahométan était une allégation gratuite t déjà réfutée par une expérience de deux ans. lais d'affirmer, comme le faisait M. Warnier, 'isolement des orphelins « au milieu des musul-nans, loin de toute famille chrétienne », c'était ın odieux mensonge, car le chemin de fer d'Alger . Oran passait alors comme aujourd'hui entre les leux villages, et avait deux stations tout près de à; ils touchaient d'un côté à la mine de fer de Témoulga, de l'autre à celle de l'Oued-Rouïna, outes deux exploitées par des Européens; et enfin, ans parler des fermes françaises disséminées un peu partout, il y avait, à une distance d'une lieue

à peine, un hameau de colons au marché des Attafs.

M. Warnier, qui avait écrit, en 1865, à l'évêque d'Alger : « Quand des renégats combattent notre œuvre, il est bon de démontrer à la France catholique que l'avenir de l'Algérie n'appartient ni aux Arabes ni à l'islamisme », M. Warnier s'attira de Mgr Lavigerie une réponse écrasante.

Le crédit fut maintenu, cette année-là, par la majorité de la Chambre. Mais, en 1875, il ne fut pas demandé par le gouvernement général, et il en résulta un coup funeste pour l'avenir des orphelins qui n'étaient pas encore établis. Il fallut les placer pour la plupart, garçons et filles, comme domestiques dans des familles de la colonie, et alors se réalisa, pour un trop grand nombre d'entre eux, le vœu franchement exprimé par un journal irréligieux de Constantine :

« M. Warnier a proposé à l'Assemblée nationale de disséminer ces enfants dans nos villages, au milieu de familles européennes « qui leur rendront « le service de leur apprendre ce qu'est la véritable « famille chrétienne ». Bravo ! J'applaudis de toutes mes forces à cette idée. Avant un an, les trois quarts de nos néophytes ne seront plus catholiques, sans avoir pour cela envie de se faire musulmans. »

C'était pourtant trop espérer. Les orphelins qu'on put placer convenablement persévérèrent dans le bien, et il y en a aujourd'hui qui sont missionnaires, officiers, docteurs en médecine des fa-

cultés de France. Les orphelines qui furent confiées à des communautés religieuses ou à des maisons sûres se sont toutes bien conduites. Quant aux pauvres enfants qui ont cédé à l'entraînement du mauvais exemple, la responsabilité en retombe tout entière sur ceux qui les ont voués de parti-pris à la corruption, en supprimant le peu de ressources qui eût assuré leur avenir. Du moins peut-on dire que tous ceux qui sont morts ont fini dans des sentiments de foi et de repentir.

Mais que sont aujourd'hui devenus les orphelins pour lesquels l'archevêque d'Alger a pu réaliser librement ses projets, les Arabes chrétiens de Saint-Cyprien et de Sainte-Monique?

IV

Il faut dire tout d'abord que la population des deux villages a déjà quintuplé. On avait établi vingt-deux ménages à Saint-Cyprien, et dix-neuf à Sainte-Monique; il y a aujourd'hui cent cinquante habitants dans le premier village, et cent douze dans le second. Cet accroissement s'est fait sans qu'un seul colon ou un seul indigène soit venu s'y installer, mais par l'unique excédent des naissances. Il y a présentement par famille une moyenne de quatre ou cinq enfants; et ce nombre s'augmente tous les ans.

Le fait ne mérite-t-il pas d'être signalé, à une époque où la dépopulation, ce signe le plus certain

des temps de décadence, commence à attrister la mère patrie?

Malgré cette augmentation d'enfants, dont quelques-uns à peine commencent à être en âge d'aider leurs parents, les jeunes ménages ont assez bien travaillé pour suffire à leurs nouveaux besoins. Quelques-uns même ont pu agrandir à leurs frais la propriété qui leur avait été concédée. Pendant mon séjour à Sainte-Monique, un des habitants, le plus riche, il est vrai, a acheté et payé comptant une concession de 6,000 francs sur la commune de Carnot.

Il faut dire que leurs économies sont moins exposées que celles des colons aux prodigalités du vice. Du Maroc jusqu'à Tunis, ce sont, comme l'a observé avec admiration un journaliste radical d'Alger, les deux seuls villages où il n'y ait pas de cabaret. Dans tous les autres, il y en a presque autant que de maisons ordinaires, et quelquefois davantage; un de mes amis a vu, près de Dellys, un hameau de neuf habitations, parmi lesquelles il y avait cinq cafés.

Est-ce à dire qu'on ne prenne point de récréations chez nos Arabes chrétiens? Durant la semaine, il est vrai qu'ils s'en passent assez bien; mais le dimanche, avant et après les vêpres, on peut les voir s'amuser ensemble à des jeux divers, aux boules, aux quilles, etc., dans le vaste préau de l'école ou devant l'église. Ils jouent même quelque argent, de quoi payer une bouteille ou ux, que le supérieur des Pères ne dédaigne pas

de leur vendre lui-même, si bien qu'avec beaucoup de mauvaise chance ou de maladresse, ils peuvent perdre jusqu'à une somme de cinquante centimes. Mais ce primitif établissement de jeux ne fonctionne ni pendant la semaine, ni après la prière du soir le dimanche.

Ces jeux du dimanche sont la seule circonstance où les Pères, qui sont au nombre de trois dans chaque village, se mêlent régulièrement à la vie ordinaire de leurs paroissiens, car ils ont pour principe de développer le plus possible leur initiative. Sans doute ils ne leur refusent jamais un conseil ou un service, mais ils tiennent à leur laisser décider eux-mêmes les questions d'intérêt matériel, de culture, d'achats, de vente, en un mot, toutes leurs affaires. Ils ont, du reste, bien assez de remplir leurs triples fonctions de médecins, d'instituteurs et de curés.

Médecins et pharmaciens gratuits, ils le sont bien plus encore, comme nous le verrons, pour les Arabes des tribus voisines, que pour les habitants des deux villages. La mauvaise conduite, et surtout l'ivrognerie, qui, jointes en été aux ardeurs du climat, font succomber tant de colons, sont choses absolument inconnues à Saint-Cyprien et à Sainte-Monique, et l'on s'en aperçoit à la rareté des maladies.

Les Pères sont tout autrement occupés comme instituteurs (qu'on se rassure, l'administration ne les a pas dispensés de leur brevet); leurs écoliers sont déjà nombreux, d'âges différents, aussi intel-

ligents en général et, pour le moins, aussi turbulents que les enfants de France. Paul Bert, dont le voyage en Algérie a rendu de vrais services à la liberté de l'action catholique, parce qu'il en a constaté les excellents résultats au point de vue français, Paul Bert apprécie comme il suit les écoles laïques établies chez les indigènes :

« L'instituteur enseigne ce qu'il sait, ce qu'on lui a appris à enseigner, ce qui est estimé dans les écoles normales et apprécié de MM. les inspecteurs... Un jour, dans une école de la Grande-Kabylie, l'instituteur me montrait avec fierté des enfants qu'il préparait au certificat d'études. C'est là une conception délirante. Le certificat d'études : les casse-tête de l'arithmétique, les Mérovingiens, les subtilités de la grammaire, les bizarreries de l'orthographe. Dans une autre, je prends le cahier de rédactions du meilleur élève. Dictée... je vous le donne en mille, les *Remords de Frédégonde!*... Mais ces enfants, familiers avec Brunehaut et les intérêts composés, je leur demandais en vain l'étendue de la France, le nombre de ses soldats, le bien qu'elle a fait à leur pays, leurs devoirs envers elle [1]. »

Invité par le Père supérieur de Sainte-Monique à visiter et à interroger ses élèves, je me rappelai ce passage de Paul Bert, que je venais de relire dans le charmant ouvrage de M. Charvériat sur la Kabylie, et je m'en servis pour diriger mon petit

1. Paul Bert, *Lettres de Kabylie*, p. 63.

men. J'aurais voulu que nos députés radicaux
endissent les réponses de tous ces enfants,
ınd je les interrogeais sur la grandeur de la
ınce, sur le bien qu'elle a fait à l'Algérie et
rs devoirs envers elle; peut-être n'eussent-ils
été indifférents au plaisir d'entendre ces petits
ıbes dire *notre patrie*, en parlant de la France;
ıt-être se seraient-ils promis de ne plus
raver désormais l'action de nos missionnaires.
[e voulus aussi savoir ce qu'on faisait des
;asse-tête de l'arithmétique », et j'ouvris les
ıiers de problèmes. Je n'y trouvai que des
əstions dans le genre de celles-ci : « Tu achètes
ıt de mètres d'étoffe, à tel ou tel prix, plus
'ers objets qui valent tant et tant. Tu n'as sur
qu'un billet de 50 francs. Combien le marchand
it-il te rendre? — Tu veux vendre un tas de
is vert, et on ne veut le payer qu'au poids; tu
ıs pas de bascule, mais tu as un mètre. Comment
s-tu faire? »
Pour compléter la comparaison avec l'école
que de Kabylie, je demandai perfidement au
re :
« Vous savez, Jean Ben-Aïssa est vraiment
:s fort; est-ce que vous n'allez pas le préparer
certificat d'études?
— Ah! mais non, par exemple, me répondit-il,
faudrait d'abord lui apprendre un tas de choses
utiles, et ensuite son succès ne pourrait que lui
ınner de l'orgueil, le faire aspirer à autre chose
ı'à l'agriculture, et en faire un déclassé. »

Vous pensez si je m'inclinai devant ces raisons.

Il ne faut pas terminer cette question de l'enseignement sans dire que la classe est faite aux petites filles par trois Sœurs Blanches, qui se chargent aussi de garder les bébés dans un asile pour faciliter le travail des mères. Elles s'occupent, en outre, du soin des malades dans le village et chez les tribus arabes.

C'est surtout dans le ministère paroissial que les Pères Blancs éprouvent le plus de consolation. Le respect humain est inconnu dans les deux villages; les hommes sont aussi assidus à l'église que les femmes et les enfants, et personne n'a seulement l'idée de manquer aux offices du dimanche. Il va sans dire que, malgré la liberté qu'on leur laisse, tous se confessent et communient aux grandes fêtes; beaucoup même témoignent plus de ferveur pour la fréquentation des sacrements. Dans les épreuves qui sont inséparables des existences humaines, même les mieux réglées et les plus chrétiennes, leur résignation est vraiment admirable. Aussi calme et stoïque que le fatalisme des Arabes musulmans, elle revêt de plus, chez eux, un caractère de douceur et de joie surnaturelle que peut seule communiquer la pensée d'unir ses souffrances à celles de Jésus-Christ.

Chaque matin, tous les enfants et une grande partie des hommes et des femmes assistent à la messe avant de commencer leur journée de travail; et le soir, quand la tâche est finie, à une heure qui varie suivant les saisons, ils se retrouvent à l'église

pour faire la prière ensemble et chanter un cantique en français. Il y a quelque chose de touchant à entendre, sur cette terre lointaine, des Arabes et des Kabyles réciter les Commandements de Dieu dans notre vieux langage, et répéter ensemble, eux, les fils de pillards, de menteurs et d'impudiques : « Biens d'autrui ne convoiteras, pour les avoir injustement. — Faux témoignage ne diras, ni mentiras aucunement. — Luxurieux point ne seras, de corps ni de consentement. »

Ce qui ajoute à la pieuse originalité de cette réunion, c'est que les mères tiennent à y porter leurs plus jeunes enfants. Les missionnaires ont bien essayé d'abord de les en dissuader, puis ils ont cédé devant leur insistance, en se disant qu'après tout ces cris un peu discordants ne devaient pas déplaire à Celui qui aimait autrefois à réunir auprès de lui les petits enfants de la Judée.

L'été, quand le thermomètre, dans cette plaine exposée à toutes les ardeurs du soleil, dépasse parfois 45 degrés à l'ombre, les habitants vont, malgré tout, travailler à leur moisson, et le village reste tout le jour plongé dans le silence. Mais quand le soleil se couche, tout le monde revient à la fois, moissonneurs avec leurs chariots, pâtres avec leurs troupeaux, et c'est alors une subite animation et un vrai vacarme. Soudain la cloche annonce le moment de la prière ; un grand silence se fait, et tout le monde se rend à l'église pour remercier le Dieu qui fait mûrir les blés et qui conserve la santé aux hommes. Cha-

cun va ensuite souper chez soi; et bientôt après, un grand nombre se retrouvent sur les bords du Chéliff, parmi les palmiers nains et les plantes sauvages; c'est là qu'on passe la nuit, sur la terre nue, pour éviter la chaleur des maisons, et, quand le sommeil ne vient pas, on se raconte les récits interminables qu'on a appris des Arabes voisins... Si j'ai l'air d'inventer une idylle ou de décrire d'imagination un nouveau Paraguay, ce n'est pas de ma faute, les choses se passent absolument comme je le dis.

Toutefois, en cherchant bien, on peut trouver dans l'organisation des villages une petite imperfection. Sans cesser de faire de l'agriculture leur travail principal, il faudrait qu'une ou deux familles s'adonnassent en même temps aux métiers indispensables de charron, de menuisier, de serrurier, de maréchal-ferrant; il faudrait en outre qu'il y eût à Sainte-Monique, comme à Saint-Cyprien, une boutique d'épicerie, de mercerie et d'autres menus objets de consommation quotidienne. Grâce à ces industries secondaires, qui ne détourneraient pas complètement les hommes du travail des champs, grâce à ce petit commerce, qui pourrait être tenu par les femmes, les habitants n'auraient pas besoin de faire d'aussi fréquents voyages dans les communes environnantes; ils éviteraient le double inconvénient du temps perdu et du contact avec les colons européens, qui essayent trop souvent, sans succès jusqu'ici, de les détourner de leur genre de vie.

Sans la prévoyance des missionnaires et de leur illustre fondateur, on pourrait concevoir quelque inquiétude pour le moment où il faudra passer d'une génération à l'autre. Les domaines actuels seront-ils vendus, et le prix en sera-t-il partagé conformément à notre absurde loi de succession? S'exposera-t-on à les voir acheter par des colons impies, qui introduiront la discorde et l'irréligion dans ces villages? Les enfants seront-ils dispersés au hasard, avec leur maigre pécule, dans tous les coins de la colonie?

Non, il n'en sera pas ainsi; on saura les établir, du vivant même de leurs parents, en groupes compacts qui deviendront le centre de nouveaux villages semblables aux premiers. L'Algérie, la Tunisie sont assez grandes pour s'y prêter, et la montagne même de la Kabylie de Cherchell, qui domine les établissements actuels, est parfaitement colonisable. Pendant que ses frères et sœurs se feront ainsi une situation personnelle, l'un des enfants demeurera avec le père pour prendre un jour sa succession. Les autres auront tous les biens meubles, lui-même gardera l'immeuble, qui restera le foyer des bonnes traditions et le refuge de ceux qui auraient échoué dans leurs entreprises.

Saint-Cyprien et Sainte-Monique, dont la population, nous l'avons dit, a déjà quintuplé en dix-huit ans, essaimeront dans l'Afrique française de jeunes colonies d'Arabes dévoués à notre foi et à notre patrie, et peut-être un tel exemple indi-

quera-t-il aux gouvernements futurs la meilleure méthode d'assimilation.

Il y a plus, leur exemple et les œuvres de charité qui s'établiront chez eux influeront peu à peu sur les Arabes encore musulmans, pour les rapprocher de la France. C'est en effet ce qui se produit déjà dans la plaine du Chéliff.

V

Dès la fondation des villages, les missionnaires s'étaient préocccupés d'offrir aux malades indigènes des conseils et des remèdes gratuits; et, après le premier moment de surprise, Arabes et Kabyles s'étaient volontiers laissé secourir. Au bout de quelques mois, ils vinrent en toute confiance apporter leurs malades. Quand ils étaient trop nombreux pour être soignés dans la petite maison, les Pères les rangeaient en ordre au dehors, et, s'agenouillant devant eux, ils pansaient leurs plaies. Ce fut ce spectacle qui inspira un jour à un officier français cette belle réflexion: « Vraiment en voyant ces Pères avec leur costume oriental, entourés de ces pauvres indigènes, on croirait assister à une scène de l'Évangile. C'est ainsi que les malades devaient entourer Jésus-Christ et ses apôtres dans la Judée. »

En 1874, la division d'Alger était commandée par le général Wolf, qui connaissait à fond les indigènes pour les avoir administrés pen-

dant vingt-cinq ans. Sachant leurs sympathies pour les soins que les missionnaires donnaient aux malades des tribus qui environnent Saint-Cyprien, il suggéra un jour à Mgr Lavigerie l'idée d'y construire un hôpital. « Ce sera, lui dit-il, une œuvre chrétienne, mais ce sera en même temps une œuvre d'heureuse politique, qui, sans froisser en rien aucun indigène, produira sur le grand nombre le meilleur effet d'apaisement et d'attraction. D'ailleurs, c'est le génie de la France de gagner par les bienfaits les peuples qu'elle a vaincus. »

Bientôt après, une magnifique construction en style mauresque s'élevait dans le voisinage de Saint-Cyprien. Ses colonnades, ses riches faïences, ses bains, son grand jardin, lui donnaient l'air d'un palais. L'archevêque tenait à montrer aux indigènes son respect et son amour pour les pauvres.

« C'est pour un prince, tout cela? disaient les Arabes étonnés.

— Non, leur répondait-on, c'est pour vos pauvres et vos malades.

— Et ils ne payeront pas dans cette maison ?

— Non, ils ne payeront pas. »

Ils ne le pouvaient croire.

Au commencement de 1876, eut lieu l'inauguration solennelle de l'hôpital Sainte-Elisabeth. Le train d'Alger, malgré une distance de quarante-cinq lieues, amena trois cents invités, parmi lesquels le général Wolf et d'autres officiers supérieurs, le préfet, l'amiral, tous les hauts

fonctionnaires, le prince royal de Hollande, la veuve du général Lamoricière, et une partie de la colonie d'hiverneurs.

L'archevêque avait fait également inviter les indigènes de tous les douars de la montagne, en leur annonçant qu'il offrirait une *diffa*. Plus de mille d'entre eux étaient venus à cheval et en armes. A peine le train arrive-t-il en gare, qu'ils se précipitent en *fantasia* furieuse, et, parvenus près des voyageurs, déchargent leurs armes en poussant des cris de guerre. Quand les dames sont un peu revenues de la frayeur que leur a causée cette brillante réception, le cortège se dirige vers l'hôpital sous des arcs de triomphe, au son du canon et des cloches, au son des fifres et des hurrahs arabes.

L'archevêque, entouré de cinquante prêtres, attendait les invités, en habits pontificaux, sous un dais de velours rouge, que soutenaient quatre indigènes en burnous blanc et coiffés de la chéchia. Dès que la foule se fut approchée, il entonna le *Veni Creator* et procéda à la bénédiction de l'édifice et de tout le pays. Le spectacle était si beau et si émouvant, on sentait si bien renaître, sous l'inspiration de l'Église et de la France, quelque chose de grand dans ces contrées autrefois soumises au christianisme et à l'empire de Rome, qu'un protestant, le consul d'Angleterre, ne put s'empêcher de dire : « Nous avons vu saint Augustin ! »

La place fait défaut pour rappeler les éloquents scours du général Wolf et de l'archevêque. Mais

; regrettons plus encore de ne pouvoir citer le · poème qui fut improvisé, le soir, après la ., par un chanteur arabe, sur la famine, les ıelins et le palais des infirmes, qui portait sur ıçade cette brève inscription : BIT ALLAH, Mai-de Dieu. Le refrain était celui-ci :

Les enfants avaient pris la fuite,
N'ayant plus de pain et broutant l'herbe.
Ils n'avaient plus de père ni de mère...
Le grand Marabout les a recueillis!

ıi vu dans cet hôpital cent cinq malades es, pleins de confiance et de respect pour les ze Sœurs Blanches, qui pansaient leurs plaies souvent inguérissables. Ils étaient presque assis par terre dans la grande salle ou dans la ', car ils ne consentent à se mettre au lit pen- la journée que lorsque la force les quitte en- ment. On dirait, à voir leur stoïque résigna- , qu'ils sont moins affectés de leur mal que ris et touchés des soins dont ils sont l'objet. ı défiance des premiers jours a bien disparu, ; viennent si nombreux qu'on ne peut souvent donner, pour la nuit même, que des nattes à ut de lits.

n s'est décidé, malgré l'insuffisance actuelle ressources, et en comptant une fois encore sur ıarité catholique, à bâtir une aile de plus pour oir pas la douleur de refuser des malades.

n ne s'étonnera pas que les habitants des deux ges chrétiens offrent leur travail gratuit pour

cette construction, mais on sera heureusement surpris d'apprendre que les musulmans y collaborent aux mêmes conditions; peut-être même daignera-t-on voir là une assez bonne preuve que les œuvres de charité chrétienne ne surexcitent pas toujours le fanatisme des Arabes. Il y a plus; lorsque les Pères ou les Sœurs vont dans la montagne, comme ils le font tous les jeudis, soigner les indigènes à domicile, ceux-ci leur offrent, à défaut d'argent, des œufs et des poules, pour que le prix de la vente en soit consacré aux dépenses de la construction.

J'accompagnai un jour le supérieur de Sainte-Monique dans cette tournée de malades. Le Chéliff traversé tant bien que mal sur nos chevaux, car les pluies l'avaient beaucoup grossi, nous arrivâmes chez les Skakra, gens assez mal famés, et qui ont tout volé, dit-on, sauf leur réputation de voleurs. Munis de pierres pour éloigner les chiens peu hospitaliers, nous pénétrâmes à travers les cactus qui cachaient les gourbis, et le Père, qui parlait très bien l'arabe, demanda à haute voix s'il y avait des malades. Aussitôt les gens sortirent, et, le plus naturellement du monde, racontèrent leurs souffrances, montrèrent leurs plaies et apportèrent les infirmes qui ne pouvaient marcher.

Le Père commença la consultation, et appliqua, séance tenante, ou distribua pour plusieurs jours les remèdes nécessaires; il soigna les yeux malades avec du nitrate d'argent, brûla et pansa les plaies vives, arracha les dents gâtées, bref, sou-

lagea un peu tout le monde et en guérit plusieurs. Il dut distribuer une quantité étonnante de pilules purgatives, dont les Arabes trouvent les effets salutaires, et, en tout cas, fort amusants. La petite vérole, qui sévissait alors sur les enfants, n'intimida pas le Père, cela va sans dire ; il examina ceux qui étaient atteints et donna des conseils appropriés aux phases diverses de la maladie. Preuve non équivoque de leur confiance dans les marabouts chrétiens : les femmes ne furent pas enfermées et ne se voilèrent pas devant nous.

La séance terminée, nous nous rendîmes avec les hommes dans une sorte de grand hangar, qui devait servir de caravansérail ou de salle de réunion, et là se tint durant près de deux heures une conversation qui prouvait, à ne pas s'y méprendre, leur respect pour le missionnaire et leur confiance en lui.

VI

Ce qui se passe à Saint-Cyprien et à Sainte-Monique n'est pas, comme on pourrait le croire, un fait complètement isolé. Sans parler ici de la Grande-Kabylie, où il existe aussi des ménages chrétiens d'indigènes, notamment aux Ouad'hias, j'ai trouvé, dans les trois départements de l'Algérie comme en Tunisie, les Arabes en meilleurs termes avec le clergé chrétien qu'avec les colons et l'administration française.

A Saint-Louis de Carthage, je les ai vus demander au P. Delattre et à ses confrères, avec beaucoup de reconnaissance et de docilité, des conseils dans leurs difficultés, des remèdes dans leurs maladies. Avec un médecin nègre du nom de Sokoro, né près de Tombouctou et élevé par les Pères Blancs à l'Institut de Malte, je suis entré sous la tente des Khroumirs venus là pour se louer durant la moisson, et dans les citernes puniques où les Arabes se sont créé des installations plus ingénieuses que confortables ; partout l'accueil fait au chrétien noir a été des plus touchants; les malades guéris par lui venaient le remercier, et ceux qui souffraient encore acceptaient volontiers ses remèdes.

Je me suis promené dans le Vieux-Biskra avec le curé; les Arabes et leurs enfants le saluaient et s'approchaient de lui, comme feraient des Bretons pour le recteur.

Au grand séminaire de Constantine, les Arabes qui travaillaient dans la propriété ou même dans les environs, venaient soumettre leurs différends et leurs embarras au vénéré supérieur, M. l'abbé Grandhomme.

Dans le Sahel même, à Dély-Brahim, près d'Alger, les indigènes, au retour du marché, venaient faire vérifier et compter leur monnaie au curé de la paroisse, pour voir si on ne les avait pas trompés. A Gouraya, entre Cherchell et Ténès, le curé est en quelque sorte le roi de la contrée, et les Arabes, qui le préfèrent à leurs propres mara-

bouts, ne se cachent pas pour dire que c'est lui qui leur fait supporter les colons. Je me suis trouvé chez lui un jour de marché ; sa maison était constamment pleine d'Arabes.

Ces souvenirs sont cités un peu au hasard, mais ce que j'ai vu à Misserghin, près d'Oran, doit être mentionné à part. Un saint prêtre, le P. Abram, a créé et entretient là, sans autres ressources que son dévouement et celui de ses religieux, un orphelinat qui est sûrement aujourd'hui l'un des plus beaux du monde. L'indigène, un musulman, qui me conduisit chez lui depuis la gare, me disait textuellement : « Le P. Abram, il est bon, il est très bon, tu marcherais toute la terre, tu ne trouverais pas un pareil. » Au moment de la grande famine, il recueillit et éleva gratuitement trois cents orphelins : presque tous se sont faits chrétiens, et pas un seul n'a abjuré, bien qu'il ait dû les laisser se disperser un peu partout. Je visitai l'admirable propriété de Misserghin sous la conduite d'un frère nommé Léonard, qui était lui-même d'origine arabe, et à part peut-être quelques traits de la figure, qu'on remarque seulement lorsqu'on est averti, je défie bien qui que ce soit de ne pas le prendre pour un Français.

Voici un fait que je tiens de lui directement. Il se rendait un jour à Tessalah, près de Sidi-Bel-Abbès, où la congrégation du P. Abram possède une grande exploitation, lorsqu'il se vit abordé avec empressement par un Arabe à cheval, qui lui demanda de venir voir son fils près de mourir :

« J'ai travaillé sous tes ordres à la pépinière de Misserghin, j'ai vu les marabouts chrétiens, et ils sont meilleurs que les nôtres. Toi, tu es aussi marabout ; viens voir mon fils qui va mourir, et verse l'eau sur sa tête. » Le frère l'accompagna dans son village, où il trouva devant le gourbi du malade une cinquantaine d'Arabes, qu'il avait presque tous vus travailler à l'orphelinat. Sachant l'extrême réserve qui est imposée par l'autorité ecclésiastique en matière de conversion, il s'assura d'abord de l'état de l'enfant, et, le voyant en réalité moribond, il demanda aux Arabes : « Vous voulez que je le baptise, que je le fasse chrétien comme moi ? — Oui, oui, fais-le *Roumi*, il sera plus heureux que nous. »

L'enfant fut baptisé, et mourut le soir même.

On reconduisit le Frère avec de grands témoignages de reconnaissance et de respect.

Ajouterai-je qu'il est arrivé, d'autres fois encore, au clergé catholique de baptiser, à la dernière heure, des enfants près de mourir, et de les envoyer au ciel sans en avertir les parents, ni M. l'Administrateur ? Qu'on se rassure, c'est le seul *abus* qu'on puisse reprocher là-bas à l'ingérence cléricale, et il est sans conséquences, au moins sur la terre.

Dès règles précises et sévères sont, du reste, imposées au clergé, sous les peines les plus graves, pour tout ce qui concerne le baptême des infidèles. Les statuts diocésains portent en propres termes « qu'on ne baptisera aucun enfant juif ou musul-

n, sans l'expresse permission de ses parents ».
ı'y a d'exception que pour les enfants en danger
dent de mort, et pour les orphelins qui seraient
ueillis ou adoptés par des établissements ou des
ons chrétiens. Encore faut-il prendre, dans ce
nier cas, toutes les précautions de la prudence
ır s'assurer que les enfants sont réellement
ındonnés de leur famille, qu'ils ont l'instruction
a liberté nécessaires, et que leur persévérance
moralement garantie par la conduite de leurs
ents adoptifs. Pour ceux qui ont atteint la ma-
ıté légale, l'autorisation des parents n'est pas
essaire; mais il faut, chaque fois, demander
le de l'évêque, et attendre qu'il ait pu s'enquérir
circonstances qui assurent la liberté et la du-
de la conversion.

Ce n'est pas isolément et par des conversions
maturées qu'on peut ramener les indigènes au
istianisme; il faut, pour cela, agir sur la masse
ière, au moyen de l'exemple et de la charité,
moyen surtout de l'instruction des enfants, qui
ruira le fanatisme et préparera, avec des géné-
ions nouvelles, un avenir nouveau.

Tels sont, en matière d'apostolat, les principes
les règles que le cardinal a donnés dans plu-
urs documents publics, à ses prêtres d'Algérie.
l ne s'expliqua pas autrement pour la Tunisie,
squ'on l'accusa d'y déployer un zèle dangereux.
éclara regarder comme un crime et comme une
e de surexciter, par les actes d'un prosélytisme
s sagesse, le fanatisme des populations musul-

manes : comme un crime, parce que ce serait créer des difficultés à la France ; comme une folie, parce que, au lieu d'atteindre le but, ce serait l'éloigner peut-être à jamais.

« Certes, ajoutait-il, il n'est pas nécessaire d'être prêtre, il suffit d'être homme pour désirer la transformation des pauvres races déchues de l'Afrique du Nord, pour désirer de les soustraire aux maux qui les oppressent : les femmes, les enfants, tout ce qui est faible, au joug cruel et égoïste de ce qui est fort ; les hommes, au fatalisme aveugle, à la paresse, à tous les vices. »

Mais les moyens ordinaires de la prédication et du prosélytisme personnel seraient ici plus dangereux qu'efficaces, et ceux qu'il convient de prendre ne sont de nature à inquiéter personne :

« Pendant qu'on dépouille les indigènes de leur puissance, de leurs armes, de leurs traditions séculaires, nous, prêtres, nous cherchons à calmer, à ramener ces cœurs aigris, par l'exercice du dévouement et de la charité. Nous faisons l'école aux enfants. Nous soignons, lorsqu'on nous les présente, les infirmes et les malades ; nous secourons les pauvres ; nous n'avons pour eux que des paroles de bienveillance et de douceur... Ce que nous obtenons ainsi, ce ne sont pas sans doute des conversions imprudentes et hâtives, qui ne seraient que des préparations à l'apostasie, c'est un bien plus durable, une préparation certaine, sans secousses et sans dangers, à la transformation du monde africain.

« La semence est ainsi jetée. C'est le travail des siècles qui la fera mûrir. Pour nous, qui n'en verrons point les fruits, notre récompense est de nous rendre le témoignage que nous servons ainsi la cause de l'humanité, celle de la France, et celle de Dieu. »

Cette moisson si précieuse pour la religion et pour la patrie, elle lève et mûrit déjà, grâce à Dieu, sur plusieurs points de l'Afrique française. Mais elle ferait encore des progrès bien plus rapides, si les missionnaires d'Alger étaient plus nombreux et si tout le clergé séculier apprenait l'arabe, si surtout les exemples des colons et des fonctionnaires ne déconsidéraient pas le christianisme auprès des indigènes, et si le gouvernement de la métropole savait toujours mettre en pratique le sage principe de Gambetta, que « l'anticléricalisme n'est pas fait pour l'exportation ».

CHAPITRE V

LES PÈRES BLANCS

Le cardinal Lavigerie n'a rien créé d'aussi grand, d'aussi utile, d'aussi durable que la congrégation des missionnaires d'Alger, devenus si populaires sous le nom de Pères Blancs.

Il y a vingt ans qu'ils existent, et déjà on les trouve partout où il y a quelque service à rendre à l'influence catholique et française, sur les rivages de la Méditerranée comme dans les profondeurs de l'Afrique.

On pouvait, cette année, aux fêtes religieuses de Carthage, saisir comme sur le fait les étonnants progrès de leur apostolat.

C'étaient les enfants de leur école d'Alger qui exécutaient et accompagnaient de leur fanfare les chants liturgiques pendant la consécration de l'église primatiale. C'était dans leur séminaire, peuplé de cent élèves, que se tenait le nouveau concile de Carthage. Un navire frété tout exprès avait amené leurs novices de Maison-Carrée.

Toutes les maisons de leur société avaient envoyé des représentants. J'en ai vu qui avaient, des premiers, traversé les Grands Lacs en pirogue, et évangélisé l'Ouganda ; ils connaissaient les rois barbares, et ils avaient baptisé les courageux martyrs de la Masse-Noire. Celui-ci avait dirigé plusieurs années la procure de Zanzibar ; c'était lui qui organisait les caravanes apostoliques et les accompagnait dans l'Est africain. Celui-là était aumônier militaire à Gafsa, dans le fond de la Tunisie, et un autre était venu à cheval de Ghardaja dans le Mzab. Je me promenai souvent avec le supérieur de ceux qui élèvent, à Malte, les petits nègres rachetés, et leur font étudier la médecine à l'Institut royal pour les envoyer plus tard soigner leurs compatriotes ; avant cela il avait été à Jérusalem, dans le séminaire de Sainte-Anne, où se prépare un nouveau clergé grec pour ramener les Orientaux au catholicisme et soutenir en Syrie l'influence française.

Il y avait les deux supérieurs des villages d'Arabes chrétiens, dans la plaine du Chéliff, et plusieurs missionnaires venus des sommets de la Grande-Kabylie. Tel Père dirigeait un postulat en Hollande, ou une école apostolique près de Bruxelles ; tel autre, la procure de Rome pour traiter avec le Saint-Siège ; tel autre encore, la procure de Paris, pour centraliser les affaires de la société en France et dans toute l'Europe.

Ils étaient là tous, fièrement et docilement rangés autour de leur chef et de leur père, plusieurs

attendant l'ordre prochain qui devait les envoyer, un mois plus tard, évangéliser les bords du Nyanza. Et quelques-uns des journalistes présents se rappelaient la description que fait Flaubert des armées cosmopolites de la vieille Carthage, où se mêlaient des Gaulois, des Latins, des Ibères, des Baléares, des Grecs, des Lybiens et des Nègres, des soldats de toutes armes et de tous pays. Autour du cardinal, comme autour des anciens capitaines, « les hommes du désert écoutaient immobiles, tout encapuchonnés dans leurs vêtements de laine grise [1] ».

I

La société des missionnaires d'Alger a été fondée en 1868. Comme beaucoup d'œuvres chrétiennes, elle est née d'événements imprévus, de besoins suscités à dessein par la Providence.

La grande famine de 1867 fut l'occasion dont Dieu se servit pour lever tous les obstacles qui s'étaient opposés jusqu'alors à l'évangélisation de de l'Afrique. On a vu, dans le précédent chapitre comment elle amena Mgr Lavigerie à réclamer et à obtenir une plus grande liberté pour l'Église qui lui était confiée. Mais les effets de ses heureuses revendications devaient s'étendre bien au delà des frontières algériennes.

Sûr de conserver les orphelins de la famine

1. *Salammbô.*

hevêque d'Alger se préoccupa naturellement rouver des prêtres qui pussent se charger de lever, de les instruire, de les maintenir dans délité à leur nouvelle religion et à leur nou- patrie. Une fois mis de la sorte en contact nédiat avec les indigènes, savait-on si ces res ne se consacreraient pas tout entiers à procher les musulmans du christianisme?... difficulté était que le clergé du diocèse n'é- pas nombreux et qu'il ignorait l'arabe.

gr Lavigerie en était là de ses réflexions, lors- l vit un jour se présenter chez lui M. Girard, tif et pieux supérieur du grand séminaire, qui pirait depuis longtemps, lui aussi, après le nent où il serait permis aux prêtres de s'oc- er, avec toute la prudence désirable, des indi- es de l'Afrique. Il amenait avec lui trois élèves on séminaire, qu'il présenta à l'archevêque en disant : « Voici des jeunes gens qui viennent rir à vous pour l'apostolat africain. Avec la e de Dieu, ce sera le commencement de l'œuvre nous avons désirée. » Il s'agenouilla avec eux, ii demanda de bénir leur dévouement.

'archevêque les bénit, en effet, plein d'émotion 'étonnement, car il n'avait été prévenu de rien, ette offre, qui répondait à ses plus intimes ccupations, lui paraissait comme surnaturelle. es releva et s'entretint longuement avec eux. épondirent si bien à ses questions et à ses ob- ons, qu'il donna dès lors son consentement à ai qu'ils voulaient faire.

Les trois séminaristes furent établis dans une pauvre maison louée à cet effet, sur les hauteurs d'El-Biar, qui dominent Alger. Leur formation fut confiée à deux religieux, l'un Jésuite, l'autre Sulpicien, que le besoin de repos amenait cette année même en Algérie, et qui sollicitaient de l'autorité diocésaine un ministère compatible avec leur santé ébranlée.

Le noviciat ne tarda pas à se peupler d'aspirants missionnaires, et il fallut le transporter dans une maison plus grande, à Saint-Eugène d'abord, puis à Maison-Carrée, où les orphelins étaient déjà établis, et où il est resté depuis lors, au milieu de vastes terrains que l'archevêque a achetés et fait défricher.

Déjà la réputation de la petite société se répandait en Europe, et un mouvement de zèle, qui, depuis, n'a fait que grandir, amenait à Alger les jeunes hommes les plus généreux de France, de Belgique, de Hollande et d'autres pays encore. On leur disait qu'une Mission venait d'être fondée, où il devait y avoir plus de bien à faire et de souffrances à endurer que dans toutes les autres. L'Afrique se présentait à leur esprit avec son climat brûlant, ses déserts et ses profondeurs mystérieuses, avec ses cruels nègres et ses musulmans fanatiques. Et ils partaient, soldats d'élite, à ce poste plus périlleux.

L'un d'eux, déjà prêtre, présenta à l'archevêque en arrivant de France, ses lettres testimoniales pour être admis à célébrer la messe. Mgr Lavigerie

;s prit et y écrivit, sans rien dire, au lieu de la ›rmule ordinaire, celle-ci : *Visum pro martyrio*, u pour le martyre. « Lisez. Acceptez-vous? dit-il n les lui rendant. — C'est pour cela que je suis enu », répondit simplement le prêtre.

Sous une forme ou sous une autre, tous entenaient la même question, dès la première heure, t tous faisaient la même réponse.

En 1873, le concile provincial d'Alger encouagea publiquement la congrégation nouvelle et ui consacra un décret spécial qui fut approuvé ıvec tous les autres par le Saint-Siège. L'archevêque communiqua ce document aux membres de a société, par une lettre pastorale du 19 septembre 1874, et il rendit en même temps une ordonnance pour approuver leurs règles. Il convoqua aussi pour le mois d'octobre de la même année un chapitre général de tous les missionnaires, pour l'organisation de la société et l'élection les premiers supérieurs.

D'un choix unanime, ils voulurent le nommer upérieur général. Il n'accepta point, et il se conenta de la juridiction qu'il avait sur eux, comme rchevêque d'Alger, tant que le Saint-Siège n'en urait pas disposé autrement.

Ils ont été, dans la suite, exemptés de la juriiction de l'Ordinaire, et directement soumis u Délégué apostolique pour les Missions du ahara et du Soudan. Cette délégation appartient ctuellement à Mgr Lavigerie, dont le désir paraît

être de la transmettre plus tard à Mgr Livinhac.

Le chapitre général élut pour assistants les PP. Deguerry, Charmetant et Livinhac.

C'étaient des choix heureux.

Le P. Charmetant, après avoir administré la procure des Missions à Paris, est devenu le directeur de l'œuvre des écoles d'Orient, et l'on sait avec quelle intelligence et quelle fermeté il se dévoue aux intérêts du catholicisme et de sa patrie.

Le P. Livinhac, aujourd'hui évêque de Pacando, a merveilleusement développé la foi catholique dans la mission du Nyanza, et il a été élu vicaire général [1] de la société en septembre 1889. Tout le monde connaît son nom aujourd'hui, et l'on peut dire qu'il est, après le cardinal Lavigerie, l'une des plus grandes figures de l'Afrique.

Quant au P. Deguerry, il suffira de rappeler qu'il a été choisi le premier pour vicaire général, et que les suffrages de ses confrères l'ont obligé, malgré lui et plusieurs fois, à garder cette honneur. S'il a pu s'y dérober, dans le dernier chapitre, c'est qu'on a eu compassion de sa fatigue et de ses humbles instances. Par le caractère autant que par le nom et par le sang, il est bien de la famille qui a produit le glorieux martyr de la Commune.

Aussitôt après la nomination du vicaire général et de son conseil, l'archevêque leur confia tout l'administration matérielle de la société et de se

1. Ce titre de vicaire général est le seul que consente porter le supérieur des Pères Blancs, du vivant du cardinal Lavigerie.

œuvres, aves les titres de propriété des établissements et des biens qui avaient été acquis pour les doter.

Les intérêts des missionnaires étaient dès lors séparés de ceux du diocèse. Ils avaient leurs revenus et leurs ressources propres; ils avaient aussi leurs charges, qui étaient de beaucoup supérieures, mais que chacun devait s'appliquer à alléger, « en en prenant sa part, soit par les privations qu'il saurait s'imposer, soit par les humiliations qu'il saurait subir pour se procurer le nécessaire. »

Mgr Lavigerie profita de ce chapitre général pour renouveler aux missionnaires les recommandations les plus utiles au succès de leurs œuvres. Il ne jugeait pas nécessaire de leur rappeler l'obligation d'être fidèles à l'oraison journalière, aux retraites, à l'obéissance, à la régularité, à la prescription salutaire qui ne leur permet, dans aucun cas et sous aucun prétexte, de s'établir jamais moins de trois ensemble dans une station. Mais il insistait sur l'esprit propre de leur société.

Elle avait, disait-il, un but spécial dont elle ne pouvait s'écarter sans perdre absolument sa raison d'être. Elle était destinée aux infidèles de l'Afrique. Elle ne devait donc rien entreprendre qui n'eût cette fin pour objet. C'était pour cela qu'elle aurait pour caractère particulier de se rapprocher des indigènes par toutes les habitudes extérieures, par le langage, par le vêtement, par la nourriture,

conformément à l'exemple de saint Paul : *Omnibus omnia factus sum, ut omnes facerem salvos.*

Enfin il leur recommandait instamment d'unir toujours la prudence, la patience et la charité à l'exercice de leur zèle ; la prudence, parce qu'un seul manque de précaution pouvait reculer pour bien longtemps, pour des siècles peut-être, le salut de beaucoup de peuples ; la patience, parce que leur mission était pénible entre toutes, et qu'ils ne triompheraient des obstacles qu'à force de souffrir sans plainte ni découragement ; la charité, parce que c'est l'arme maîtresse, et la seule qui pénètre les cœurs.

« Que ce soit là, ajoutait-il, tout le secret de votre action. Aimez ces pauvres infidèles. Faites-leur du bien. Soignez leurs plaies. Ils vous donneront leur affection d'abord, leur confiance ensuite et enfin leurs âmes. »

Le fondateur a été obéi. Les Pères Blancs se sont faits Africains pour l'amour de l'Afrique.

A les voir parcourir à cheval les solitudes sahariennes ou les sentiers escarpés de la Kabylie le burnous flottant au vent, la tête couverte de l chéchia rouge ou du haïk à poils de chameau, qui les prendrait pour des prêtres d'Europe ?

L'illusion ne tomberait point si on les voyai lestement descendus à terre, pénétrer dans gourbi ou sous la tente, s'asseoir, impassibles, s les nattes d'alfa ou de palmier, converser longu ment en arabe avec leurs hôtes, s'intéresser urs besoins, leur expliquer les paperasses adm

istratives ou judiciaires dont les gratifient sans ompter les autorités françaises, faire lire les etits enfants sur l'ardoise traditionnelle, les merveiller par leur connaissance du Coran, istribuer quelques menus présents, partager le epas de *couscous* et d'eau fraîche, et, avant de artir, échanger avec leurs amis le gracieux salut ui consiste à se toucher la main, puis à l'approher de son cœur et de ses lèvres.

« Mais c'est très pittoresque et très agréable », ira-t-on. — Non pas, quand on a l'odorat trop léveloppé, ou quand on a voyagé toute une demiournée pour souper de couscous. Ajoutez que les Pères prennent les mœurs extérieures du pays usque dans leur vie privée, et que, par exemple, ls passent la nuit par terre, enveloppés dans leurs ournous; il leur est toutefois permis, à la maison, le coucher sur une planche et, dans le cas de maladie, sur une paillasse.

Que leur zèle ait été constamment réglé par la prudence et soutenu par une patiente charité, les résultats obtenus le prouvent suffisamment. Il n'est pas un seul poste où ils soient établis depuis une année seulement et où ils n'aient gagné l'entière confiance des indigènes.

C'est au point que les Arabes, touchés de leurs vertus, ont dit à plus d'un d'entre eux : « Les autres Roumis seront tous damnés, mais toi, tu es droit, tu iras au paradis. » Quelques musulmans, d'une orthodoxie plus sévère, se désolent de voir que tant de vertus ne pourront servir au mission-

naire pour l'éternité, faute de croire à l'islam, et ils essaient naïvement de les convertir. Un premier refus ne les rebute pas ; ils insistent : « O marabout, disent-ils, ce n'est pas difficile, dis la *chaada*, et tu seras sauvé. » Si le marabout vient à sourire de leur excès de zèle, ils le croient ébranlé, et ils ajoutent : « Va, dis après moi : *La Allah illa Allah, ou Mohammed Rasoul Allah* [1]. » Et rien ne les attriste comme l'obstination du Père à ne pas dire la *chaada* [2].

Bientôt après la réunion du chapitre général et l'élection du conseil de la société, eut lieu solennellement, en présence de plusieurs évêques, la consécration de l'église du noviciat qui servait et sert encore de maison-mère.

Ce fut le 29 octobre 1874.

1. Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est le prophète de Dieu.

2. Le petit nombre de prêtres séculiers qui savent l'arabe ne sont pas moins aimés des indigènes que les Pères Blancs. Le curé de Gouraya, dont l'influence s'étend presque de Cherchell à Ténès, m'écrivait encore le 27 juillet dernier : « J'étais, il y a quelques jours, dans un village kabyle. Un groupe assez nombreux m'entourait. Les uns me rappelaient les services que je leur avais rendus, les autres me montraient les cicatrices de plaies que j'avais guéries, quand un vieillard, s'avançant vers moi, s'écria : « Toi, tu n'es pas chrétien, tu fais trop de bien ! » Je lui expliquai que, si j'essayais de faire du bien aux musulmans, c'était, au contraire, parce que je suis chrétien. Mais force me fut, pour répondre à ses objections, de dire qu'il ne fallait pas regarder nos colons comme de vrais chrétiens. »

A la fin de la messe, Mgr Lavigerie prononça ne émouvante allocution pour exposer les motifs ui l'avaient déterminé à confier aux missionaires toutes les œuvres entreprises par lui pour a conversion de l'Afrique.

« Marchez donc, s'écria-t-il en terminant, marchez donc au nom et avec l'aide de Dieu ! Allez relever les petits, soulager ceux qui souffrent, consoler ceux qui pleurent, guérir ceux qui sont malades. Ce sera l'honneur de l'Église de vous voir révéler, de proche en proche, jusqu'au centre de cet immense continent, les œuvres de la charité ; ce sera l'honneur de la France de vous voir ainsi achever son œuvre, en portant la civilisation chrétienne bien au delà de ses conquêtes, dans ce monde inconnu dont la vaillance de ses capitaines a ouvert les portes. »

Le général Chanzy, gouverneur, avait tenu à assister en personne à cette cérémonie. Une âme comme la sienne était faite pour comprendre l'abnégation et le dévouement des missionnaires d'Alger. Un autre vaillant, l'amiral de Gueydon, également gouverneur de l'Algérie, leur avait rendu justice quelques années auparavant : « Je vous approuve, avait-il dit dans une visite à Maison-Carrée, parce qu'en cherchant à rapprocher les indigènes de nous, par l'instruction les enfants, par la charité envers tous, vous faites 'œuvre de la France. » Se trouvant avec son scadre en rade de la Goulette, Dupetit-Thouars, ui, lui aussi, se connaissait en vrai courage,

voulut recevoir sur son vaisseau-amiral tous les jeunes Pères qui achèvent leur séminaire à Saint-Louis de Carthage; il eut un mot de félicitation pour chacun en particulier, et comme les supérieurs l'en remerciaient avec leur modestie habituelle : « Laissez-moi, leur dit-il, serrer la main de tous ces jeunes gens; c'est une vraie joie pour un Français et un honneur pour un soldat. »

II

Mais déjà les Pères Blancs avaient commencé depuis plus d'un an à fonder leurs Missions. Après l'œuvre des orphelins de la famine et des villages chrétiens, dont il a été parlé assez longuement, ce fut vers la Grande-Kabylie que se portèrent leurs premiers efforts.

Les Kabyles appartiennent à l'ancienne race berbère ou numide, si célèbre par la résistance acharnée que Jugurtha fit aux Romains. Elle n'est restée intacte que dans la Grande-Kabylie et la Kabylie de Cherchell, dans l'Aurès au sud de la province de Constantine, chez les Touaregs en plein Sahara, et dans les montagnes du Maroc. Ailleurs les Berbères ont été assimilés par les Arabes. Mais, Arabisés ou non, ils constituent à peu près les deux tiers de la population indigène de l'Algérie. Ils sont au nombre d'environ 400000 dans la Grande-Kabylie ou Kabylie du Djurdjura.

Le plus grand nombre des Berbères étaient

chrétiens au moment de l'invasion arabe. S'il restait des païens, ce ne devait guère être qu'au sommet des montagnes et dans les profondeurs inexplorées du désert. La violence seule put leur imposer le mahométisme après la défaite, et leur résistance fut souvent longue et héroïque.

Le Coran n'a, d'ailleurs, obtenu en Kabylie qu'une demi-victoire. Ses adeptes y sont moins fervents que dans le reste de l'Afrique, et, ce qui est plus important, ils ne lui reconnaissent que la valeur d'une loi religieuse. Contrairement aux autres mahométans, ils ne l'ont jamais appliqué dans le domaine civil et politique. Ils ont défendu jusqu'au bout l'organisation démocratique de leurs villages. ou *thadderts*, en petites républiques autonomes, et ils ont fidèlement gardé leurs *Kanouns*, ou coutumes particulières, même lorsqu'elles étaient contraires au droit musulman.

Il est certain que, si la France eût mieux connu ces vérités sur la population indigène, ou si elle avait su en tenir compte, elle aurait pu en tirer grand parti pour la conquête et l'assimilation. A tout le moins n'eût-on pas vu l'empire s'efforcer, pendant plusieurs années, d'assimiler malgré eux les Kabyles... aux Arabes !

Mgr Lavigerie connaissait mieux son diocèse. Dès sa première lettre pastorale, il rappelait qu'après l'invasion musulmane, « réfugiés sur les sommets ou dans les gorges des montagnes, les solitudes du désert, les anciens maîtres de la Mauritanie et de la Numidie conservèrent longtemps la

foi de leurs pères ». Et dans son *Discours sur l'armée et la mission de la France en Afrique*, il compare les anciens Berbères aux chrétiens de la Syrie et du Liban.

En 1872, il voulut visiter lui-même les Kabyles du Djurdjura et s'entretenir directement avec eux de ces grands souvenirs. Un jour qu'il les leur avait rappelés, dans la *djemmâa* où ils traitent toutes les affaires d'intérêt commun, ils se consultèrent entre eux avec beaucoup de vivacité, et l'*amin*, sorte de maire élu, répondit au nom des autres : « Nous savons tous cela, mais c'est bien ancien. Ce sont nos grands-pères qui nous l'ont dit ; nous, nous ne l'avons pas vu. »

Quelques mois après ce voyage, au commencement de 1873, les Pères Blancs s'établissaient pour la première fois en Kabylie. Les Jésuites les y avaient précédés, et ils avaient admirablement réussi à se concilier la confiance des indigènes; mais le manque de sujets dans leur province de Lyon, d'où relève l'Algérie, les avait empêchés d'étendre leur action autant qu'il l'eût fallu. C'était seulement dans deux postes, à Djemma-Saharidj et chez les Beni-Yenni, près de Fort-National, qu'ils pouvaient travailler à rapprocher les Kabyles des Français et des chrétiens. Dans la première de ces Missions, ils étaient parvenus à réunir dans leur école jusqu'à cent cinquante enfants indigènes. Ils durent tout abandonner en 1881, à la suite des décrets [1].

1. Les expulsions n'ont pas eu lieu en Algérie, comme

Les trois premiers missionnaires d'Alger qui partirent en Kabylie, chacun avec la quantité précise de bagages qu'il pouvait porter à côté de lui sur son mulet, s'arrêtèrent, épuisés de fatigue, aux abords du premier village qu'ils rencontrèrent. C'était Taguemont-Azous. Trois mois durant, ils n'eurent d'autre lit que la terre nue. Une main charitable leur ayant envoyé de l'argent, ils purent se bâtir une maison. Le supérieur, qui était le P. Deguerry, se fit maçon, et les deux autres Pères, manœuvres. Deux ans plus tard, le pauvre bâtiment prenait une direction prononcée vers le ravin, et une pluie torrentielle achevait de le précipiter. Il fallut recommencer.

Les stations de Kabylie sont aujourd'hui au nombre de sept.

L'installation, très sommaire, est à peu près partout la même.

Une pièce unique, parquetée en terre battue, se prête à tous les usages, au moyen de compartiments fictifs. Tout au fond, et voilée par un tapis tendu, se trouve la chapelle ; au milieu, la place du dortoir et de la salle à manger, avec une table à tout faire ; dans un coin, la cuisine et une batterie élémentaire ; dans l'autre, la mule et le petit bétail, quand il y en a. Mais la salle importante, c'est le *divân*, qui comprend presque toute la première

nous le verrons plus tard, grâce à la résistance invincible de l'archevêque. Mais elles y ont exercé leur funeste contre-coup, en diminuant les ressources des Congrégations et le nombre de leurs membres.

moitié de la maison. On y reçoit les visiteurs, et ils ne font pas défaut. Presque toujours il est plein de malades, et l'on y voit aussi des curieux et des bavards; le marabout arabe y fait volontiers un bout de conversation.

C'est là qu'il faut voir comment la présence des missionnaires exaspère les indigènes et excite leur fanatisme!

Comme ceux des villages chrétiens, les Pères Blancs de Kabylie sont surtout occupés en qualité d'instituteurs. Mais, tandis qu'à Saint-Cyprien et à Sainte-Monique, ils n'admettent que les enfants chrétiens, afin d'éloigner d'eux la corruption des petits musulmans, en Kabylie, au contraire, l'école est ouverte à tous, et les élèves y viennent très nombreux. Leurs pères les y envoient volontiers; au besoin ils les amènent, ou même les apportent quand il y a trop de neige; ils aiment l'instruction, pourvu qu'elle ne soit ni laïque, ni obligatoire, comme en témoignent tous les voyageurs.

C'est à l'école que se fait le plus grand bien. Les enfants qui en sortent savent lire, parler et écrire le français; ils connaissent de la géographie, de l'arithmétique, un peu d'histoire; ils sont plus habiles que les autres dans leurs travaux domestiques et plus entendus aux choses de la vie. Ils ne croient plus qu'il suffit de dire la *chaada* pour être au-dessus du reste des hommes. Ils ont une grande idée de la France, et ils sont convaincus qu'il n'y a rien à espérer pour leur race en dehors d'une

soumission sincère et d'une lente assimilation.

Souvent l'exemple des Pères a encore d'autres effets que de les rapprocher de la France. Déjà un grand nombre d'entre eux demandent à rentrer « dans l'ancienne voie », et à embrasser une religion dont les marabouts sont si supérieurs à ceux de l'islamisme. Les Pères font de grandes difficultés pour les admettre au baptême ; presque toujours ils attendent que les prosélytes volontaires aient atteint l'âge d'homme, et qu'ils soient en assez grand nombre pour que le changement de religion ne leur crée pas dans la tribu une situation pénible. Déjà, et sans le moindre trouble, il s'est fait plusieurs conversions, et l'on trouve des ménages catholiques en divers endroits de la Grande-Kabylie.

Par un phénomène constant et bien digne d'attention, ceux qui se font chrétiens se considèrent, par le fait même, comme des Français, et se conduisent désormais comme tels. On comprend dès lors cette réflexion d'un administrateur irréligieux, mais bien informé : « Partout où les Arabes nous sont le plus hostiles, et notamment dans les *zaouïas* des sociétés secrètes, le gouvernement devrait envoyer des Pères Blancs fonder une école ; il pourrait, au bout de quelques années, les remplacer par des instituteurs laïcs ».

Et puis, n'est-ce pas, qu'est-ce qui empêcherait le même gouvernement de faire revenir les missionnaires, quand il serait temps de remédier aux effets de l'instruction athée ?

III

Pendant qu'une petite troupe de missionnaires attaquaient la barbarie et le mahométisme dans le nord de l'Afrique, d'autres s'avançaient vaillamment vers le sud pour y porter le nom du Christ et celui de la France.

Bien avant les intelligents patriotes qui ont prôné, depuis quelques années, la nécessité de réunir l'Algérie et la Tunisie au Sénégal par un système de communication qui nous amène, à travers le Sahara, les richesses du Soudan, et surtout assure notre domination contre des révoltes toujours possibles, Mgr Lavigerie avait prévu l'avenir de ces vastes régions.

Dès 1868, il s'était fait nommer Délégué Apostolique d'une Mission créée cette même année, et qui s'étendait entre l'Océan Atlantique à l'ouest, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie au nord, le Fezzan à l'est, le Sénégal et la Guinée au sud. C'est la Mission du Sahara occidental et du Soudan.

Il en entreprit la conquête en 1874.

Pour procéder méthodiquement, il établit d'abord ses missionnaires dans les postes du Sahara les moins éloignés du Tell, à Biskra, Géryville, Laghouat et Metlili.

L'instruction des enfants et le soin des malades furent, là comme ailleurs, les moyens mis en œuvre pour gagner les musulmans, et préparer,

avec lenteur mais sûreté, les futures conversions. Il arriva bientôt que les indigènes demandèrent eux-mêmes l'envoi de missionnaires, et le chef d'une grande tribu écrivit à ce sujet à Mgr Lavigerie une lettre bien capable de soutenir son courage.

Les missionnaires avaient eu, du reste, la joyeuse surprise de retrouver dans le Sahara, chez les Mzabites, nos plus proches voisins, et surtout chez les Touaregs, qui habitent, ou pour mieux dire, qui voyagent plus au sud, les mêmes caractères qui distinguent les Kabyles des Arabes. C'étaient, comme eux, d'anciens Berbères différents sur beaucoup de points des musulmans orthodoxes. Le Coran ne leur servait pas de loi civile; ils avaient gardé le culte de la croix et le vague souvenir de traditions antérieures au mahométisme [1]. Chez les Touaregs la femme marchait en tout l'égale de l'homme, et elle était même apte à exercer le pouvoir politique.

1. Voici ce que dit M. Duveyrier, qui a voyagé chez les Touaregs avec une mission du gouvernement français : « La croix se trouve partout, dans leur alphabet, sur leurs armes, sur leurs boucliers, dans les ornements de leurs vêtements. Le seul tatouage qu'ils portent au front, sur le dos de la main, est une croix à quatre branches égales ; le pommeau de leurs selles, la poignée de leurs sabres, de leurs poignards, sont en croix. » Si cette espèce de culte de la croix n'est pas nécessairement un reste de la religion chrétienne, il prouve, tout au moins, que les tribus qui le pratiquent ont une origine antérieure à l'invasion arabe, et ne se sont qu'inparfaitement soumises au mahométisme. On sait, en effet, l'horreur des musulmans fervents pour le signe distinctif du christianisme.

Tout cela n'empêche pas les Touaregs d'être pour le moins aussi pillards et aussi cruels que les autres habitants du désert ; peut-être même sont-ils actuellement plus soumis que personne à l'influence directe et fanatisante du Mahdi et des sociétés secrètes. Cependant, la crainte que ces vingt ou trente mille nomades inspirent aujourd'hui, nous paraît bien exagérée. Ils commencent à connaître nos forces ; et le prétendu chef qui est venu cette année à Biskra, autant pour s'informer de ce qu'est la *tribu* des Français que pour traiter avec elle, a pu édifier ses compatriotes sur l'importance de notre armée. Ce que la crainte a commencé, l'intérêt l'achèvera, le jour où nous saurons utiliser leurs talents de transporteurs et où leurs caravanes trouveront moins de profit à tuer nos voyageurs pour les piller, qu'à nous amener en Algérie les produits du Soudan. Au reste, s'ils ne se laissent pas autrement convaincre, une colonne de cent ou deux cents soldats, accompagnant les constructeurs du futur Transsaharien, suffira, sans aucun doute, pour les mettre à la raison, car leurs tribus, vivant dispersées, ne peuvent jamais former que des bandes peu nombreuses.

Séduits par leurs bons rapports avec les Touaregs, les Pères Blancs crurent qu'ils pouvaient, grâce à eux, pénétrer dans le Soudan. En décembre 1875, les PP. Paulmier, Ménoret et Bouchaud se mirent en route pour Tombouctou sous la conduite de cinq Touaregs, « avec la résolution

de s'établir définitivement dans la capitale du Soudan, ou d'y laissser leur vie pour l'amour de la vérité ». Ils y laissèrent leur vie, en effet, massacrés qu'ils furent après quelques semaines de voyage.

L'archevêque d'Alger eut à pleurer la mort de ses fils et à célébrer le triomphe de ses premiers martyrs. Il écrivit une longue lettre à leurs parents, et après s'être affligé avec eux, il essaya de leur faire partager les consolations de la foi.

« Quels souvenirs! leur écrivait-il, et de quel glaive ne percent-ils pas mon âme, en songeant qu'ils nous ont quittés, et que je leur survis ! Voilà ce que je sens sur leur tombe ! Et vous, qui avez veillé sur leur berceau, puis-je m'étonner que vous les pleuriez avec moi ? Pleurez donc, pleurez comme Jacob pleurait Joseph, comme Rachel pleurait ses fils; mais que vos larmes soient adoucies par les espérances de la foi

« Ils vivent, vos trois fils martyrs! Ils vivent en Dieu, pour l'amour duquel ils ont donné leur sang innocent. Ils vivent à jamais dans le souvenir reconnaissant de l'Église, leur mère, que leur sacrifice a tant honorée.

« Et quels traits pleins de charmes ces apôtres, enlevés dès leurs premiers pas dans la carrière, ne garderont-ils pas dans son histoire ? Fleurs sacrées où la blancheur du lys s'allie à la pourpre du mártyre, et qui, les premières, sont venues fleurir et embaumer ces déserts ! »

Ne pouvant aller au Soudan par le sud de l'Algérie, les missionnaires cherchèrent à y pénétrer par une autre voie, et ils tournèrent les yeux vers la Tripolitaine. Une procure fut tout d'abord établie à Tripoli pour faciliter l'accès de l'intérieur, et trois Pères se fixèrent bientôt après, malgré tous les obstacles et tous les périls, dans la ville de R'damès, à 30° de l'équateur, c'est-à-dire à la hauteur des postes les plus avancés de l'Algérie. Ils y réussirent si bien que les notables de la ville firent demander à M. Féraud, alors consul général de France à Tripoli, de les remplacer par d'autres missionnaires, s'ils venaient jamais à les quitter pour aller au Soudan.

Telle était, en effet, leur intention, et ils l'avaient manifestée au P. Deguerry dans une lettre du 15 mars 1878 : « Nous sommes fort bien placés cette fois, disaient-ils, pour aller au Soudan. En moins de dix-huit mois ou deux ans nous y parviendrons avec la grâce de Dieu... A l'œuvre donc tout de bon, et ne nous décourageons pas. D'Ouargla ici, un voyage de seize jours; d'ici à R'at, un voyage de quinze; de R'ât à Kouba ou Kano, un autre de quarante-cinq ou cinquante. »

Mgr Lavigerie crut devoir modérer leur zèle. A la nouvelle du massacre de la colonne Flatters, il envoya l'ordre de surseoir à tout voyage dans le Sahara, et il renouvela cette prescription quand la campagne de Tunisie vint redoubler la haine des musulmans du désert contre la France et christianisme.

L'apaisement s'étant fait ensuite dans la Tunisie et la Tripolitaine, et des assurances formelles leur ayant été données de la part des chefs d'une caravane touareg, les Pères de R'damès estimèrent le moment venu de se diriger vers le Soudan en passant par R'ât, et de porter l'Évangile chez des tribus fétichistes qui attendent encore leurs premiers apôtres. Ils écrivirent à leurs supérieurs pour annoncer leur prochaine expédition, et ils se crurent autorisés à partir avant d'avoir reçu la réponse.

Un jour après avoir quitté R'damès, tous trois étaient mis à mort par les Touaregs qui les accompagnaient, probablement à l'instigation des Snoussya et du Mahdi.

L'archevêque d'Alger partagea le nouveau deuil et aussi la légitime fierté des missionnaires, qui venaient d'envoyer au ciel trois martyrs de plus. Mais il leur rappela en même temps les règles de prudence dont ils ne devaient pas s'écarter. Il ne nomma que pour les bénir les Pères de R'damès, qui avaient cru à la disparition du danger pour lequel, un an plus tôt, on leur avait défendu de partir; mais il fit à tous les autres une obligation rigoureuse de ne pas s'exposer volontairement au danger grave et certain. Il voulait que les expériences du passé servissent à modérer leur zèle et à le rendre plus patient :

« Heureuse, ajoutait-il à bon droit, heureuse la société d'hommes apostoliques qui, dans ce temps de lâcheté et d'égoïsme universels, a

besoin qu'on l'arrête pour ne pas courir au martyre ! »

Malgré tant d'obstacles et de si douloureux échecs, les missionnaires d'Alger n'ont renoncé ni à évangéliser les tribus sahariennes, ni à pénétrer dans l'Afrique centrale. Ils avancent prudemment à la suite des armes françaises, rendant notre domination plus douce aux indigènes à force de bienfaits, et servant à nos soldats, dans ces trop lointaines oasis, d'aumôniers et d'amis. Ils s'enfonceront de plus en plus dans le désert, à mesure que la France, comme son intérêt l'exige et comme le permettent les nouvelles conventions, établira des postes fortifiés et des voies de communication entre ses possessions du nord et de l'est, pour faire un tout de l'Algérie, du Sénégal et du Congo reliés ensemble par le Sahara et par le Soudan central et occidental.

Mais ils n'ont pas ajourné jusqu'à la pacification du désert et à la construction du Transsaharien leur projet de convertir et de civiliser l'immense empire de la Nigritie.

Repoussés au nord, ils l'ont tourné à l'est. Par la mer Rouge et l'Océan Indien, ils sont allés jusqu'à Zanzibar, et de là ils se sont rendus près de ces Grands Lacs d'où partent le Nil et le Congo. Déjà ils y ont converti des royaumes entiers, en attendant l'heure de descendre vers le lac Tchad et vers le Niger. Mais avant d'étudier avec plus d'ampleur les Missions de l'Afrique équatoriale, qui sont la plus belle œuvre des Pères Blancs,

il faut dire quelques mots de leurs établissements moins éloignés.

IV

Mgr Lavigerie s'est toujours souvenu que l'Orient a eu les prémices de son apostolat, et il connaît par lui-même l'importance des intérêts religieux et français qui y sont engagés. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de le voir, en 1878, obtenir de Pie IX pour ses missionnaires d'Alger la garde du sanctuaire de Sainte-Anne de Jérusalem, cédé par la Turquie à la France après la guerre de Crimée, et qui s'élève sur l'emplacement de la maison vénérable où la tradition veut que soit née la Sainte Vierge. Les Pères Blancs, qui savent le respect des Arabes pour La Mecque et le tombeau de Mahomet, peuvent leur dire qu'eux aussi vont en pèlerinage dans la vraie ville sainte, au tombeau du seul vrai prophète.

L'établissement de Sainte-Anne n'est pas seulement un lieu de prière; il est devenu le centre d'un grand mouvement catholique.

Les Pères Blancs y ont fondé une école apostolique, où sont élevés les futurs instituteurs et les futurs missionnaires des Grecs orientaux. Un grand séminaire s'est, depuis, ajouté à la maison d'enseignement proprement dite, et aujourd'hui, sous la direction de douze missionnaires et d'un prêtre grec melchite, une centaine d'élèves s'y

préparent à convertir leurs compatriotes. Hors des classes spéciales d'arabe, langue nationale, et de grec, langue liturgique, tous les exercices se font en français.

Les prêtres qui sortent de Sainte-Anne ont plus d'influence que les schismatiques, parce qu'ils sont plus instruits, et parce qu'on a eu soin de leur laisser le rite national, suivant cette instruction de Mgr Lavigerie à ses missionnaires : « Une seule méthode peut être féconde en Orient, et il faut la formuler ainsi : accepter et respecter chez les Orientaux tout absolument, excepté le vice et l'erreur. »

Grâce à cette sage tolérance, approuvée par Rome, les évêques schismatiques eux-mêmes proposent aux Pères Blancs plus d'élèves que leurs ressources ne permettent d'en recevoir, et l'on voit des prêtres de l'Église séparée envoyer au séminaire catholique les fils qu'ils destinent à leur succéder, et qui ramèneront ainsi tout naturellement des paroisses entières à l'Église romaine. Quant aux grecs-unis, ils témoignent d'autant plus de reconnaissance et d'empressement pour ce séminaire, qu'ils n'en avaient pas un seul jusqu'ici dans la Palestine.

Une autre maison d'enseignement a été fondée à Malte, en 1881, sous le titre d'Institut apostolique africain. Depuis 1886, elle occupe une situation ...s pittoresque à Casal-Tarxin, au-dessus des ... cités qui font face à La Valette. Il s'y prépare

de jeunes instituteurs pour la Kabylie, et des prêtres Maltais destinés à évangéliser leurs compatriotes d'Algérie et de Tunisie.

Mais les élèves les plus intéressants en sont, sans aucun doute, les jeunes nègres amenés par les Pères du Sahara et de l'Afrique équatoriale. Ils avaient d'abord été réunis à Carthage sous la direction du P. Delattre, qui joint les qualités de l'apôtre à celles du savant, et du pieux et aimable P. Roger, aujourd'hui supérieur à l'Institut de Malte et auparavant à Sainte-Anne de Jérusalem.

Les missionnaires ont souvent à recueillir des enfants abandonnés, à racheter les pauvres petits esclaves qui leur semblent par trop malheureux. Ce sont les plus intelligents qu'on envoie à Malte pour faire leurs études quelquefois en théologie, le plus souvent en médecine. Un certain nombre d'entre eux, des Arabes notamment, ont été envoyés dans la maison que les Pères ont à Lille, et ils y étudient également la médecine.

Après avoir passé, devant la faculté anglaise de Malte ou devant les facultés de France, des examens où ils ne se montrent nullement inférieurs aux candidats européens, les jeunes docteurs reprennent le chemin de l'Afrique sous la direction des Pères, et ils vont faire apprécier à leurs frères moins heureux les bienfaits de la foi et de la charité chrétiennes.

Dans la lettre où il annonce au cardinal Lavigerie son rétablissement sur le trône du Bouganda, le roi Mouanga le prie de lui envoyer « des enfants

ayant appris les remèdes », et il leur promet de leur donner « une belle place ».

C'est pour répondre à cette demande que les dix-huit missionnaires qui sont partis d'Alger, le 29 juin 1890, à destination des Grands Lacs, ont emmené avec eux deux médecins nègres élevés à Malte, Michel Abdou et François Gogé, du Soudan oriental.

Les quinze indigènes de l'Ouganda, que Mgr Livinhac a dernièrement amenés à Paris, étaient destinés à faire leur éducation à l'Institut de Malte. Ils devaient tous s'y rendre directement, en quittant Rome, où le cardinal Lavigerie les a présentés au Saint-Père. Mais sept seulement sont allés dans cette île. Sur le désir du Pape, l'archevêque d'Alger a envoyé les sept autres à l'école apostolique de Saint-Eugène, pour voir si l'on ne trouverait pas en eux des vocations sacerdotales.

V

On se demandera comment une société si récente peut suffire à tant d'œuvres diverses.

Et nous n'avons pas fait connaître tous ses établissements. Nous n'avons point parlé du petit séminaire diocésain de Carthage, qui est confié à sa direction. Nous n'avons presque rien dit de la maison qu'elle possède à Rome, à Saint-Nicolas des Lorrains, pour traiter ses affaires avec le Saint-Siège, et pour servir de séminaire aux Pères qui

préparent, à la Propagande, leurs grades de théologie et de philosophie. Nous avons à peine mentionné la procure de Paris, où se rédige le bulletin des Missions d'Afrique, et où se centralisent les diverses offrandes, en particulier celles des chrétiens généreux qui veulent adopter un missionnaire en pourvoyant à ses besoins matériels et en participant à ses mérites devant Dieu.

Si les Pères Blancs sont déjà assez nombreux pour faire tant de bien dans l'Afrique du nord, de l'est et du centre, et jusqu'en Orient, c'est sans doute parce qu'on trouverait difficilement une vocation plus séduisante que la leur pour les âmes vaillantes, mais c'est aussi parce que leur recrutement et leur formation sont organisés de main de maître.

La congrégation des missionnaires d'Alger renferme deux ordres distincts d'ouvriers apostoliques : les prêtres ou missionnaires proprement dits, connus sous le nom de Pères Blancs, et les frères catéchistes ou frères convers, qui ne sont pas dans les Ordres, mais qui font les serments religieux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, et en outre le serment de se dévouer aux Missions d'Afrique.

Les uns et les autres ont leur noviciat à Maison-Carrée, près d'Alger.

Mais l'Afrique est bien loin pour qui veut étudier sa vocation, et c'est s'exposer à faire deux fois le voyage que de s'y rendre sans être sûr de l'issue de l'épreuve. Il a donc fallu fonder

en Europe des établissements préparatoires.

Les frères ont des postulats en France, en Belgique et en Hollande; ils s'y préparent pendant six mois aux exercices de la vie spirituelle et apostolique, et ils y restent même davantage, s'ils ignorent le français. Ils vont ensuite achever, pendant dix-huit mois, leur noviciat à Maison-Carrée. On ne leur demande ni dot ni déboursés d'aucune espèce; ils sont conduits gratuitement en Algérie, et leur retour, s'il arrive qu'ils ne soient pas admis, reste également aux frais de la Mission.

Les prêtres ont des maisons de postulat ou écoles apostoliques depuis 1882 à Woluwé-Saint-Lambert, près de Bruxelles, pour les Hollandais et les Belges; et depuis 1874, à Saint-Laurent-d'Olt, au diocèse de Rodez, pour la France. Là sont recueillis, pour y recevoir la même instruction et la même formation que dans les petits séminaires, les enfants, même dénués de toute ressource, qui se sentent de l'attrait pour les Missions.

Une maison semblable est établie à Saint-Eugène, près d'Alger, dans la propriété même où réside le cardinal Lavigerie; et nous avons dit ailleurs combien il aime à se trouver au milieu des enfants qui y sont élevés.

Il les avait fait venir tous à Carthage pour la consécration de la basilique Saint-Louis, et leur fanfare, si habilement dirigée par le P. Dausbourg, ancien maître de chapelle de la cathédrale de Rouen, n'a pas peu contribué à embellir les fêtes religieuses et à charmer les loisirs des Pères

u concile. Un jour qu'ils avaient joué pendant le epas de délicieux airs arabes, le cardinal les fit ,vancer vers la table d'honneur, pour les remercier ιu nom de tous. Mais quand ils furent devant lui, ›t qu'il aperçut au-dessus d'eux les tableaux, ornés de palmes, où était représenté le supplice des martyrs du Bouganda, il ne put que leur dire d'une voix lente et émue, que j'entends encore : « Mes enfants, vous voyez ces bûchers ?... A votre futur martyre ! » Il y avait là des évêques et des prélats de tout pays, de vieux missionnaires, des prêtres d'Algérie, stoïques comme leurs Arabes : tout le monde pleurait.

Au sortir de l'école apostolique, — ou après une retraite plus ou moins longue dans un postulat, s'il est déjà dans les Ordres, — le futur missionnaire entre au noviciat de Maison-Carrée pour s'y former à la vie qui doit être désormais la sienne. Dès lors, son temps se partage entre la lecture de la Bible ou des auteurs ascétiques, et l'étude de la langue arabe, qui occupe la plus grande partie de ses journées. Pour se préparer aux labeurs et aux privations physiques de l'avenir, il fait deux heures de travail manuel, il couche sur la planche ou par terre, il s'habitue d'avance, en mangeant plus de couscous que de plats fins, à la cuisine du gourbi, de la tente ou de la hutte.

Après deux ans de noviciat, il part pour la mission qu'on lui désigne, en Kabylie, dans le Sahara, en Tunisie, à Malte, à Jérusalem, ou près des Grands Lacs. S'il n'a pas encore fait sa théologie, il va l'é-

5*

tudier à Carthage, au séminaire Saint-Louis, sur le plateau de Byrsa, près de la basilique primatiale.

Nul lieu au monde ne saurait être mieux choisi pour enseigner la science sacrée à de futurs missionnaires. C'est là qu'aux premiers siècles l'Église d'Afrique a vu briller par leur science et leur éloquence ses deux plus grands docteurs, saint Cyprien et saint Augustin ; c'est là que sont tombés pour la foi ses plus nombreux et ses plus illustres martyrs. Il convient que la même Église, après douze cents ans de mort, retrouve maintenant la vie près du tombeau de ses glorieux ancêtres.

VI

A Carthage encore, à égale distance de la nouvelle cathédrale Saint-Louis et des ruines de l'ancienne basilique de Sainte-Félicité, où saint Augustin a prêché des sermons qui nous restent, s'élevait, jusqu'à ces derniers temps, le scolasticat des sœurs de la mission, ou Sœurs Blanches, fondées aussi par le cardinal pour l'évangélisation de l'Afrique.

Ce noviciat vient d'être transféré à Kouba, près d'Alger, où se trouve la maison-mère des mêmes religieuses. C'est là que les premières postulantes furent réunies, en 1868, pour élever les orphelines de la grande famine. Pendant dix ans elles restèrent sous la direction des Sœurs Nancéiennes de Saint-Charles et des Sœurs de l'Assomption. Ce

fut seulement après cette formation que Mgr Lavigerie les organisa en congrégation indépendante.

Les œuvres qu'il leur a confiées sont les suivantes : enseignement élémentaire de la religion aux femmes infidèles, que les missionnaires ne peuvent guère aborder ; direction d'orphelinats exclusivement indigènes, et d'écoles qui peuvent aussi recevoir des enfants de colons; hôpitaux, dispensaires et travaux manuels; visites et soins à donner à domicile aux indigènes malades; prières pour la conversion des infidèles et particulièrement des femmes africaines.

Plus profond est l'avilissement de ces pauvres créatures, plus elles sont frappées de la grandeur morale de nos religieuses.

Elles les prennent pour des êtres supérieurs, presque surnaturels. Elles ne leur portent pas envie, car elles sont résignées à leur sort, n'ayant pas l'idée d'une société où la femme soit l'égale de l'homme; mais elles les admirent et les écoutent avec une rare docilité.

Jusqu'où va leur confiance, on en jugera par le trait suivant.

Un jour que trois d'entre elles étaient allées à la visite des malades dans un village kabyle, Aitab-del-Moumen, et qu'elles étaient cernées dans une maison par la foule empressée de ceux qui ur demandaient des soins et des remèdes, une uvre femme faisait de grands efforts pour attirer ur attention et les emmener avec elle.

« Viens chez moi, criait-elle, viens chez moi.

— Dès que nous aurons soigné tous ces malades.

— Non, viens tout de suite, pour guérir mon fils.

— Et qu'est-ce qu'il a, ton fils ?

— Il est mort. »

Les Sœurs des Missions d'Afrique avaient trois postes en Kabylie ; elles ont dû en abandonner un récemment, parce qu'elles n'étaient plus en sûreté dans les ruines qui leur servaient de demeure, et qu'elles manquaient de ressources pour remédier à ce délabrement par les réparations les plus indispensables. Dans les deux autres, elles continuent avec grand succès de soigner les malades et de faire l'école aux petites filles. Leurs classes sont encore plus suivies que celles des missionnaires, et les enfants élevées par elles sont très recherchées en mariage à cause des talents de ménagère et des habitudes soigneuses qu'elles y acquièrent. Elles se payent beaucoup plus che[r] que les autres.

Autour des Sœurs Blanches comme autour de[s] missionnaires, on voit bientôt tomber les préjug[és] fanatiques et se répandre l'estime du christi[a]nisme, estime qui se traduit déjà par de libres [et] solides conversions. Elles sont, elles aussi, ass[ez] aimées des Kabyles pour qu'ils essayent souve[nt] de les convertir au mahométisme dans l'intér[êt] de leur âme.

On a vu dans le chapitre précédent ce que fo[nt] les Sœurs Blanches au grand hospice de Saint[e-] Elisabeth des Attafs et dans les deux villag[es]

'Arabes chrétiens. Elles ont encore, en Algérie, orphelinat agricole de Kouba, où elles ont gardé es petites orphelines de 1867 que les infirmités ont empêchées de se marier, et où elles recueilent les enfants des premiers orphelins, quand ceux-ci viennent à mourir. En Tunisie, elles ont, à La Marsa, une école où elles élèvent tous les enfants que les familles veulent leur confier, sans distinction de religion, et, à Carthage, une maison de refuge pour les Madeleines repentantes et pour les jeunes filles abandonnées dont la vertu serait exposée aux plus grands dangers dans ce monde tout imprégné des mœurs musulmanes.

Leur recrutement et leur formation sont organisés comme ceux des Pères Blancs.

Pour les jeunes filles plus encore que pour les hommes, il est nécessaire de faire en Europe une première épreuve de la vocation avant d'aller l'examiner définitivement en Afrique. Deux postulats répondent à ce besoin, pour les Sœurs de la Mission : l'un est à Lyon, mais il doit être prochainement transféré à Paris; l'autre est à Maëstricht, pour recueillir les vocations de la Belgique, de la Hollande et de l'Allemagne du Nord. Les demandes d'admission sont déjà nombreuses; beaucoup d'âmes, qui se sentent un attrait tout à fait prononcé pour les missions, préfèrent cette congrégation aux autres, parce qu'elle est exclusivement destinée à l'apostolat pays infidèle. Il faut dire aussi que l'affreuse

situation des femmes africaines, dont les Sœurs Blanches se proposent avant tout le soulagement moral et matériel, est bien faite pour émouvoir le cœur d'une jeune fille chrétienne.

Après avoir pris l'habit au postulat français ou hollandais, les futures Sœurs Blanches vont au noviciat de Kouba terminer leur préparation. Aux exercices de la vie religieuse elles mêlent l'étude de la médecine, du kabyle et de l'arabe.

Il y a parmi elles quelques jeunes filles indigènes, et celle qui enseigne l'arabe à Kouba est une orpheline de 1867, qui a pour marraine la pieuse veuve du général Yusuf.

Lorsqu'elles sont assez avancées dans la piété et dans les sciences qu'exige leur apostolat, elles sont envoyées dans un poste de l'Algérie ou de la Tunisie.

Le cardinal Lavigerie n'a pas voulu jusqu'ici leur permettre d'aller plus loin, dans l'Afrique équatoriale; il a craint pour elles les fatigues d'une si longue route, et plus encore les dangers qui les menaceraient dans des pays complètement sauvages. Il a voulu attendre que les Pères Blancs aient préparé les voies et aplani les difficultés. Mais déjà elles peuvent entrevoir le moment prochain où ces immenses contrées s'ouvriront à leur zèle, car la foi catholique commence à chasser les ténèbres et la barbarie.

CHAPITRE VI

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE

monde achève de se partager l'Afrique. s avoir pris position sur les rivages de la terranée, de l'Atlantique et de l'Océan Indien, ations s'avancent à la rencontre les unes des s dans le centre du vaste continent qu'une tive ignorance représentait jadis comme un t de sable et de feu, mais dont les explora- viennent de faire connaître la fertilité, les sses, les grands lacs, les longs et larges fleuves, rêts géantes, les peuples innombrables.

ıtresse d'Alger et de Tunis, du Sénégal et de e nord du Congo inférieur, la France, avec ı, porte son influence par-dessus le Sahara, sse de l'effrayer, dans tout le bassin du Niger, 'à Tombouctou et jusqu'au lac Tchad. La ıue suit la ligne équatoriale depuis l'Atlan- jusqu'aux sources du Congo. L'Angleterre ıe sur toutes les régions du sud et du nord- elle étend, depuis le cap de Bonne-Espérance à l'isthme de Suez, un immense empire

qu'interrompent à peine les vieilles colonies portugaises, les possessions nouvelles de l'Allemagne et de l'Italie.

L'Église, elle aussi, a fait le siège du continent noir.

Si l'on en contourne les immenses rivages, on trouvera partout sur la côte les établissements de ses missionnaires. En Algérie et en Tunisie, c'est le clergé français; au Maroc, le clergé espagnol; au Benguela, le clergé de Portugal; dans la colonie du Cap, celui de l'Irlande et de l'Angleterre. Les Franciscains sont depuis longtemps déjà dans la Tripolitaine, l'Egypte, le pays des Gallas; les Lazaristes, dans l'Abyssinie; les Pères du Saint-Esprit au Zanguebar, au Congo, dans la Sénégambie, au Sénégal; les Missions Africaines de Lyon, dans la Guinée, au Dahomey; les Oblats de Marie, au Natal; les Jésuites, à Madagascar et au Zambèze.

Il restait à l'Église à envoyer ses missionnaires dans l'intérieur même de l'Afrique.

Elle le fit dès que les grands explorateurs eurent soulevé le voile qui couvrait ces régions inconnues, et dès que l'Association internationale de Bruxelles eut annoncé son projet d'unir et de diriger tous les efforts qui seraient faits pour y porter la civilisation (1876).

Le champ d'action que l'Association de Bruxelles s'était fixé d'avance, était limité, à l'est et à l'ouest, par les deux mers; au midi, par bassin du Zambèze; au nord, par les conquêt

ouveau territoire égyptien, et par le Soudan
endant. De cette région, qui s'étend du
e latitude nord au 15° de latitude sud, l'Église
a l'immense mission de l'Afrique équatoriale,
isant appel à la plus jeune de ses sociétés
tres, elle confia aux missionnaires d'Alger le
l'annoncer l'Évangile aux millions de païens
on venait d'apprendre l'existence.

r Lavigerie et ses missionnaires répondirent
empressement à cet appel, qui s'accordait si
avec leur vaste plan de conquêtes.

mpire vraiment central de l'Afrique, c'est le
an. Ils l'attaquaient depuis plusieurs années
Algérie et le Sahara. Sans quitter leurs posi-
du nord, ils allaient maintenant l'attaquer
est et par le sud. Le triomphe définitif sur la
rie musulmane et païenne n'était plus désor-
qu'une question de temps et d'héroïsme.

IX s'apprêtait à signer le décret préparé par
opagande pour confier les nouvelles missions
'ères Blancs, lorsque la mort vint l'enlever à
tion du monde catholique. Mais l'Église ne
t pas. Le 24 février 1878, quatre jours seule-
après son élection, Léon XIII reprenait le
t de son prédécesseur, et en confiait l'exécu-
Mgr Lavigerie.

mois plus tard, le 25 mars, dix missionnaires
er partaient pour Zanzibar, et, le 17 juin, ils
ient Bagamoyo pour monter « à l'assaut des
nègres ». Cinq étaient destinés à la Mission

du lac Nyanza, cinq autres à celle du Tanganika.

Laissons-les traduire eux-mêmes les sentiments de foi et de patriotisme qui débordaient de leurs âmes, à la pensée de la grande œuvre qu'ils allaient entreprendre :

« Nous voilà donc en route pour notre Mission, écrivaient-ils. Une vie nouvelle commence. C'est l'apostolat tel que l'ont connu les apôtres. Malgré notre insuffisance et notre indignité, nous sommes les premiers qui, depuis l'origine du christianisme, allons représenter Notre-Seigneur et son Église dans ce monde barbare, et encore à peu près inconnu, de l'Afrique intérieure. Devant nous, cent et peut-être deux cents millions d'âmes nous tendent invisiblement les bras. »

« Une autre pensée, disaient-ils encore, se mêle à celle de la foi, la pensée de la France, notre chère patrie, de tous ceux que nous y avons connus et aimés. Combien d'entre nous qui ne la reverrons pas, cette France, qui nous est d'autant plus chère qu'elle est plus malheureuse et que nous en sommes séparés ! C'est pour elle aussi que nous allons travailler. Nous sommes les premiers Français qui, envoyés par notre évêque, Français comme nous, allons porter sa langue et son influence dans les profondeurs africaines.

« L'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne l'ont précédée, elle ne pouvait manquer plus longtemps à ce grand rendez-vous de l'humanité et de la civilisation. Nous voici pour tenir sa place. Nous lui sacrifions par avance tout ce qui nous est cher

et nos vies mêmes. Si nous y périssons, qu'elle se souvienne seulement que dix de ses enfants, de ses prêtres, sont morts obscurément en pensant à elle et en l'aimant jusqu'à la fin. »

Plus de trente, aujourd'hui, « sont morts obscurément », avec la pensée de l'Église et de la patrie lointaine.

I

Le premier obstacle que rencontrèrent les missionnaires, ce fut la nature même des pays qu'ils durent traverser.

La région des hauts plateaux, où se trouvent les Grands Lacs, et qui est proprement le territoire des Missions, n'est ni insalubre ni infertile ; on peut même dire que c'est l'une des plus belles de l'Afrique, et qu'un brillant avenir commencera pour elle dès le jour où les nations chrétiennes auront empêché par la force les incursions des Arabes esclavagistes, qui la dépeuplent, dès le jour où les missionnaires auront élevé l'âme et développé l'intelligence des nègres indigènes.

Mais il n'en est pas de même dans les plaines qui font suite à la côte depuis Bagamoyo, ville à demi européenne, jusque vers Tabora, le grand marché arabe et nègre de l'Ounyamouézi.

Il est, en effet, peu de contrées d'un abord plus difficile.

Les terres, les forêts mêmes qu'il faut traverser,

y sont souvent marécageuses, à cause de la *masika* ou saison des pluies, qui fait déborder les torrents et multiplie les amas d'eau croupissante. Des miasmes délétères s'en dégagent et amènent bientôt la fièvre, cette fièvre tropicale qui est un véritable empoisonnement. Elle commence par un mal de tête violent, suivi d'un froid intense et d'un épuisement général. Malgré les doses de quinine, le délire arrive, et des visions morbides agitent les nuits du pauvre malade.

La première caravane de missionnaires perdit, sous l'action de cette fièvre, l'un de ses membres les plus distingués et les plus pieux, le P. Joachim Pascal, supérieur de la mission du Tanganika. L'archevêque d'Alger essaya d'adoucir le chagrin de sa mère par une longue lettre qui se terminait ainsi :

« Son agonie avait été douce. Étendu sur sa natte, sous sa tente de voyage, il paraissait prêt à s'endormir. Il s'endormit, en effet, du sommeil de la paix, avec le calme et la joie d'un saint, donnant sa vie, avec des transports admirables de charité pour cette mission qu'il avait tant désirée.

« C'est dans le lieu même où il était mort qu furent faites, pour votre fils, les prières des fun railles. Tous les missionnaires étaient réunis, nombre de neuf. C'est aussi là que fut offert saint sacrifice pour ce premier apôtre, et j'oser dire pour ce premier martyr de l'Afrique équat riale. »

Son pauvre tombeau, si lointain qu'il soit, n'

pas oublié. D'autres missionnaires ont pris le même chemin pour aller se mettre à genoux près de l'humble croix qui garde ses glorieux restes, et y renouveler d'intention, avec une générosité plus grande, le sacrifice de leur vie.

Les neuf missionnaires survivants arrivèrent, malgré tant d'obstacles, au terme de leur voyage. Ce fut à Kouihara, près de Tabora, qu'ils se séparèrent.

Ceux du Tanganika arrivèrent à Oujiji à la fin de janvier 1879, ceux du Nyanza parvinrent à à Roubaga, capitale de l'Ouganda, le 19 juin de la même année. Les premiers avaient mis plus de dix mois depuis leur départ d'Alger; les seconds, un an, deux mois et vingt-cinq jours.

Ces chiffres ne montrent pas seulement les difficultés du voyage, ils donnent l'idée des dépenses qu'il exige. Qu'on pense au nombre d'hommes qu'il faut salarier et nourrir durant de longs mois, pour défendre la caravane, pour porter non seulement les bagages indispensables à l'établissement d'une Mission en pays sauvage, mais encore les objets d'échange qui sont nécessaires, la monnaie étant inconnue, à l'achat des provisions quotidiennes et au payement de l'impôt qu'exigent les roitelets sans nombre dont on traverse le territoire.

Les missionnaires du Tanganika s'établirent d'abord à Oujiji, la principale ville des bords du lac.

Grâce aux lettres de recommandation de Saïd-Bargash, sultan de Zanzibar, ils reçurent, en apparence, un bon accueil des marchands arabes, qui en ont fait l'entrepôt de leur commerce. Mais ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que les musulmans leur suscitaient toutes sortes de difficultés, et ils cherchèrent un poste plus favorable.

Ce fut dans l'Ouroundi, au nord d'Oujiji, qu'ils allèrent se fixer. Le pays était sain, pittoresque et bien cultivé. Partout des champs de manioc et des bananeries, beaucoup de haricots et de patates. La population en était nombreuse, et timide au point de s'enfuir au moindre signe des nouveaux venus. Elle ne tarda pas à reconnaître en eux des amis et à leur témoigner une grande confiance.

Mais, comme un trop grand nombre de nos paysans de France, s'ils estimaient le prêtre chrétien pour ses qualités personnelles, ils ne semblaient rien comprendre à son caractère divin. Il n'étaient pas, comme on l'a faussement prétendu, complètement étrangers à l'idée du surnaturel, mais ils joignaient les plus grossières superstitions à l'indifférence la plus obstinée, et c'était une rude tâche d'élever ces pauvres âmes à d'autres pensées que celles de leurs chasses, de leurs pêches, de leurs danses, de leurs amusements enfantins, de les élever surtout au désir d'une vie supérieure et à la pratique des vertus qu'elle suppose.

Le succès fut plus rapide avec les petits enfants. Ceux que les Pères rachetaient de l'esclavage et élevaient auprès d'eux, se montraient d'une

docilité surprenante, et faisaient concevoir de grandes espérances, que l'événement a, du reste, confirmées.

Une des plus douces consolations des missionnaires, c'était de pouvoir baptiser tous les petits moribonds. Les deux premiers qui aient été envoyés au ciel, pour servir d'anges à l'Église nouvelle, s'appelaient Léon et Charles, comme le Pape et comme Mgr Lavigerie.

Le centre de la Mission du Nyanza était tout indiqué par les récits de Stanley. « Il y a quinze ans, rappelle lui-même cet explorateur dans son dernier ouvrage, il y a quinze ans que, pour la première fois, j'arrivai sur les bords de cette mer Victorienne ; je lançai mon embarcation sur ses eaux, je naviguai le long de ses rives, j'inspectai ses baies et ses criques, et en esquissai les contours. Six mois après, pour la modique somme de deux sous, le *Daily Telegraph* et le *New-York Herald* apprenaient à leurs lecteurs que le plus grand des lacs de l'Afrique venait d'être exploré, et que, au nord de ce Nyanza, un roi. commandant à trois millions de nègres beaux et propres, criait au monde civilisé qu'il était las de ses ténèbres et demandait la lumière[1]. »

Le prince dont Stanley parle avec cet enthousiasme était Mtésa, roi de l'Ouganda ou, comme on dit en Afrique, du Bouganda.

1. H. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, t. II, p. 389.

Etait-il réellement si las de ses ténèbres, et si avide de la lumière? La suite ne l'a guère montré, et il est plus vrai de dire qu'il s'était joué de l'explorateur, en se laissant, en apparence, convertir par lui à sa religion et à toutes ses idées.

Mais Stanley ne se trompait pas sur l'importance du royaume qu'il venait d'explorer. L'Ouganda est, en effet, habité par une population beaucoup plus intelligente et plus nombreuse que les autres pays de l'Équateur africain. Il ne se compose pas, comme eux, d'une collection de tribus toujours en guerre les unes contre les autres; il a un gouvernement, une armée, une administration ; il reçoit l'hommage et le tribut des royaumes environnants. Grâce à une altitude moyenne de douze cents mètres au-dessus de la mer, ce pays est fertile, et le climat tempéré. Les habitants, appelés *Bagandas* (*Mganda* au singulier), jouissent d'un réel bien-être, qu'ils doivent au bananier, dont ils savent plier le fruit et la plante à toutes sortes d'usages. Ils réussissent fort bien dans les arts usuels, et font avec les Arabes de la côte un commerce rémunérateur. Ce qui leur manque, c'est une organisation stable de la propriété, le roi disposant toujours en droit, et souvent en fait, de tous les biens de ses sujets sans aucune exception.

Les missionnaires catholiques furent, comme tous les blancs, très bien reçus à Roubaga, qui est la capitale du royaume.

La magnificence des présents qu'ils appor-

taient leur valut même de Mtésa un accueil plus aimable qu'à l'ordinaire. Ils n'offrirent pas seulement la poudre et les armes que doivent donner tous les voyageurs, ils comblèrent le roi et sa cour de magnifiques costumes de cérémonie achetés à bon compte à Paris sur les marchés du Temple; ils distribuèrent à profusion des habits à la française, tout chamarrés d'or, et qui, après avoir brillé sur la personne de nos ministres et fonctionnaires déchus, devaient encore, de longues années, faire leur effet dans les solennités de l'Ouganda. C'est à quoi peuvent servir nos révolutions.

Mtésa ne se laissa pas vaincre en générosité.

Il donna aux missionnaires un hectare de bon terrain, planté de bananiers, et une trentaine de bœufs; il les aida même à se procurer des ouvriers et les matériaux nécessaires à la construction d'une maison qui pût les loger tous. La demeure fut faite, comme les cases du pays, avec des poteaux, des roseaux et de l'herbe; mais sa forme vaguement européenne ne laissait pas d'exciter l'admiration et l'envie.

Les missionnaires mirent promptement à profit la liberté qui leur était laissée. Ils fondèrent, comme au Tanganika, un orphelinat pour les enfants qu'ils purent racheter de l'esclavage, et ils eurent la joie de voir un bon nombre d'adultes répondre à leur appel, venir chez eux apprendre le catéchisme, et bientôt demander le baptême.

Une controverse publique entre le P. Lourdel et

le Révérend Mackay, chef de la mission protestante, établie par les Anglais dans l'Ouganda depuis six mois, ne contribua pas peu aux succès du catholicisme.

M. Mackay avait répandu le bruit que les nouveaux missionnaires adoraient une femme appelée Marie, et enseignaient l'impeccabilité du chef de leur Église. Le roi, qui se souciait sans doute médiocrement de la doctrine, voulut néanmoins se donner le spectacle d'un tournoi théologique, et entendre les deux champions.

Le P. Lourdel n'eut pas de peine à faire comprendre la distinction qu'il y a entre l'infaillibilité, qui consiste à n'enseigner rien de faux, et l'impeccabilité, qui consiste à ne rien faire de mal. Il expliqua non moins clairement que, sans adorer la Mère du Sauveur, il était juste de l'honorer plus que les autres créatures, tout de même que, dans l'Ouganda, la personne la plus respectée après le roi, c'était sa mère. L'argument était topique, car Mtésa s'était toujours fait remarquer par son respect pour sa mère, Namasolé, qui était pourtant, comme le dit Stanley, « une vieille dame d'un esprit franchement masculin et d'une humeur vindicative ».

Le roi conclut la discussion en ces termes : « Ce sera le Père qui nous instruira. » M. Mackay se le tint pour dit, et les Pères Blancs continuèrent sans difficulté leur fécond apostolat.

II

L'archevêque d'Alger attendait avec une anxiété que l'on comprendra des nouvelles de la Mission. Lorsqu'il en connut le succès, il n'hésita pas à y envoyer une seconde caravane de onze apôtres.

Six auxiliaires laïcs s'embarquèrent avec eux. Les premiers missionnaires avaient eu beaucoup de peine à conduire les Noirs chargés de porter leurs bagages, ou de les défendre contre les Rougas-Rougas, brigands nègres ou métis, qui infestent le pays sous la conduite de chefs Arabes. Des fonctions plus ou moins guerrières semblaient aux Pères peu compatibles avec leur caractère sacré, et ils émettaient la pensée qu'elles conviendraient peut-être à d'anciens zouaves pontificaux assez généreux pour se consacrer une fois de plus à la cause de Dieu.

A peine ce désir fut-il connu par la publication de la lettre d'un des Pères, que de partout des demandes furent adressées, par de vaillants soldats de Pie IX, à Mgr Lavigerie. Il n'accepta que six volontaires, dont quatre Belges et deux Ecossais.

Les nouveaux chevaliers méritaient d'être armés avec les mêmes cérémonies religieuses que dans les temps de foi. Le matin du départ, ils s'agenouillèrent tous les six au pied de l'autel de Notre-Dame-d'Afrique, revêtus de leur ancien costume et

coiffés du béret rouge. L'archevêque, après le chant du *Veni Creator* et une brève allocution, prit sur l'autel les épées nues, et, les ayant bénites, les distribua en prononçant cette formule : « Servez-vous de cette épée pour la défense des œuvres de Dieu, ne vous en servez jamais pour des motifs injustes. »

Quand chacun d'eux eut mis l'épée dans le fourreau, le Pontife lui donna le baiser de paix; puis retirant l'arme lui-même, il en frappa à trois reprises les épaules du volontaire : « Soyez, lui dit-il, un soldat pacifique, courageux, fidèle et pieux. »

La cérémonie terminée, les auxiliaires s'engagèrent, par un serment lu à haute voix et signé sur l'autel, à se vouer pendant un an à la Mission de l'Afrique équatoriale, et à garder l'obéissance en toutes choses vis-à-vis des supérieurs religieux et vis-à-vis du chef qui leur serait donné.

Moins d'un an après le départ de la seconde caravane, sept de ses membres étaient morts de la fièvre africaine, et un autre avait été tué par les brigands. Ces tristes nouvelles ne firent qu'enflammer le zèle des Pères d'Alger. Mgr Lavigerie ne put les satisfaire tous; il en désigna quinze, qui partirent le 6 novembre 1880.

Trois missionnaires succombèrent encore dans l'espace d'un an, massacrés dans l'Ouroundi par les Arabes esclavagistes. A la nouvelle de leur mort, et bien qu'il en ignorât encore les circonstances, l'archevêque ne voulut laisser à personne la triste

et délicate mission d'en informer les familles des martyrs.

Cependant les leçons de l'expérience ont heureusement diminué la proportion de ces catastrophes, au moins de celles qui ont leur cause dans la difficulté du voyage. Les missionnaires se munissent à la procure de Zanzibar des remèdes et de tous les objets qu'exige le pays à traverser, et ils ne sont plus exposés aux mêmes imprudences sous un climat désormais connu.

Les routes deviennent plus sûres, et elles commencent à être, une ou deux fois l'an, suivies par des caravanes européennes, en compagnie desquelles on ne court presque aucun danger.

On découvre même des chemins nouveaux. En 1889, le P. Deguerry a été envoyé par le cardinal pour examiner sur place s'il n'était pas possible de se rendre aux Grands Lacs par la voie du Zambèze. Ses recherches ont été couronnées de succès. On peut, en allant par mer jusqu'à Quilimane, remonter le Zambèze et son affluent le Chiré jusqu'au lac Nyassa, passer celui-ci en bateau, et traverser facilement les plaines d'étroite étendue qui le séparent du Tanganika.

C'est cette exploration qui a suscité l'idée de fonder une Mission au Nyassa. Le centre en a été établi dans la station portugaise de Mponda, sur les bords du Chiré. Cinq missionnaires y sont partis à la fin de juin 1889, sous la conduite du R. P. Lechaptois. On a peu de nouvelles de cette fondation récente. Les revendications imprévues

de l'Angleterre sur ces territoires ont dû l'empêcher d'abord de se développer; mais l'accord anglo-portugais, dès qu'il sera définitif, fera cesser les différends qui ont entravé jusqu'ici les progrès de l'apostolat.

La mission toute récente du Nyassa est la cinquième que les Pères Blancs aient déjà fondée dans l'Afrique équatoriale.

Le vicariat apostolique du Nyanza a, en effet, donné naissance au provicariat de l'Ounyamouézi, qui est la province où se trouve l'importante ville de Tabora, centre des communications entre l'intérieur et la côte. Le vicariat du Tanganika a formé le provicariat du Haut-Congo, d'où l'on pourra désormais s'avancer dans la direction de l'ouest, le long du plus grand fleuve de l'Afrique.

Les deux vicariats apostoliques ont seuls des évêques à leur tête; les provicariats sont encore soumis à la direction de simples prêtres, qui relèvent de ces derniers. Sur les uns et les autres s'étend la juridiction du Délégué apostolique, Mgr Lavigerie, soumis lui-même, pour ces diverses Missions, à la Congrégation romaine de la Propagande.

Le premier évêque de l'Afrique équatoriale a été Mgr Livinhac, aujourd'hui supérieur général des Pères Blancs. Il fut sacré vicaire apostolique du Nyanza, avec le titre d'évêque de Pacando, le septembre 1884.

La cérémonie eut lieu à Carthage, où l'on n'avait pas vu d'ordination épiscopale depuis plus de mille ans. Le prélat consécrateur était Mgr Lavigerie, successeur de saint Cyprien, assisté de Mgr Combes, évêque de Constantine et d'Hippone, successeur de saint Augustin, et de Mgr Buhagiar, évêque de Ruspe, successeur de saint Fulgence. Quels noms et quels souvenirs! mais aussi quelle résurrection et quelles espérances!

Le jour de Pâques 1885, le nouvel évêque partait d'Alger avec treize compagnons, parmi lesquels le P. Charbonnier, nommé vicaire apostolique du Tanganika. Il devait retrouver sa mission du Nyanza en proie à une persécution cruelle, et à des troubles qui viennent à peine de s'apaiser. Afin de n'en pas interrompre le récit, qui, pour être clair et complet, doit être conduit jusqu'à ces derniers mois, remettons-le après l'histoire abrégée des événements du Tanganika.

III

De l'Ouroundi, où nous les avons laissés, au nord-est du lac, les missionnaires du Tanganika durent bientôt se déplacer et tourner vers le nord-ouest. Il le fallait, pour préserver leurs orphelinats des attaques des Arabes d'Oujiji et des bandes esclavagistes.

Leurs petites barques abordèrent sur le golfe de Burton, à Moulouéva, dans le Mazzanzé.

De cette humble chrétienté, ils rayonnèrent dans les contrées avoisinantes, prêchant la parole de Dieu le long des grèves du lac, comme autrefois le Sauveur sur les rives de Tibériade. A la voix du missionnaire blanc, les indigènes s'approchaient du rivage, descendaient de leurs pirogues, et, assis parmi les bananiers, ils écoutaient ces enseignements, si nouveaux pour eux : les perfections de Dieu, l'immortalité de l'âme, le futur châtiment des crimes, l'éternelle récompense du devoir accompli.

A Moulouéva, les terres cultivables étaient toutes occupées par les indigènes, et le sol manquait à la charrue des néophytes. On résolut d'envoyer une colonie un peu plus au sud, sur la rive occidentale du lac. Au moment de partir, les Pères virent venir à eux un roi fugitif, qui cherchait dans l'exil un peu de sécurité contre les Arabes. Ils l'emmenèrent, avec sa famille, dans leur frêle barque d'écorce, et, après une navigation périlleuse, abordèrent au sud de la presqu'île Oubouari, au pied d'une colline où ils fondèrent la station de Kibanga ou Lavigerie-Ville. En même temps une autre colonie chrétienne allait s'établir à Roussavia.

La station de Lavigerie-Ville, fondée en juin 1885, n'a pas cessé de prospérer. Une lettre de l'année dernière, que rien n'est venu démentir, la représente comme très florissante matériellement et spirituellement. Les orphelins et les orphelines, au nombre de trois cents, donnent de grandes

pérances, par leur progrès et leur fermeté dans bien. Déjà même ils ont fondé quelques ménages rt exemplaires. Il a été un peu difficile, au début, leur inspirer l'amour du travail; mais ils s'y umettent volontiers, maintenant qu'ils voient urs champs couverts de riz, de manioc et de rgho.

A côté des orphelinats et des villages de chréens, des indigènes encore païens sont venus, au ombre d'environ deux mille, s'établir sur la ropriété de la Mission pour y trouver la sécuté. Ils peuvent se multiplier jusqu'à cent mille ır cette propriété de 22,000 à 23,000 hectares. Beaucoup d'entre eux sont déjà catéchumènes. 'indifférence, qui arrête souvent leur conversion ındant la vie, disparaît à l'approche de la mort, presque tous demandent le baptême à ce moent décisif.

Les Pères ne se contentent pas d'évangéliser les ux mille habitants de leur petite colonie. Ils font ıssi de fréquentes visites chez les tribus voisines, , par leurs bienfaits non moins que par leurs tretiens, les préparent à recevoir bientôt l'Évan-le.

Ces peuplades encore simples feraient donc ns la foi des progrès rapides, si elles n'étaient, à fréquents intervalles, dispersées, presque anéan-s, par les attaques des ravisseurs d'esclaves. La auté de ces brigands, la plupart métis issus de gres et d'Arabes, est proverbiale dans toute frique : « Dieu a fait les blancs, disent les

indigènes, Dieu a fait les noirs, mais c'est le démon qui fait les métis. »

Un jour les Pères voient accourir dans l'enceinte protectrice de leur établissement les néophytes épouvantés, et une foule de nègres des environs, qui apportent avec eux ce qu'ils possèdent. Bientôt après, une troupe d'esclavagistes descend de la montagne et se précipite sur les villages abandonnés, pillant tout ce qu'elle trouve, arrachant les cultures, mettant le feu aux cases, entraînant en captivité tous les habitants qui n'ont pas su fuir assez vite. Pendant qu'elle approche de Kibanga, les chrétiens se distribuent les cent fusils et les cartouches dont ils disposent; pour les seconder, deux ou trois cents auxiliaires sauvages s'arment de leurs lances. Les femmes païennes, muettes de terreur, s'étaient réfugiées dans un coin de la cour; les chrétiennes et les orphelins disaient le chapelet dans la petite église.

Les brigands n'osèrent attaquer une place qui paraissait sérieusement défendue, et dont le pillage aurait pu leur attirer des représailles de la part des Européens, ou même du Sultan de Zanzibar. La nuit toutefois ne se passa pas sans inquiétude dans la petite place chrétienne, où l'on était, en réalité, incapable de soutenir le choc des envahisseurs, mieux armés et plus aguerris. Les brigands s'éloignèrent pourtant le lendemain après quelques pourparlers; ils rendirent même aux Missionnaires les captifs qui appartenaient à la station.

Partout ailleurs ils avaient massacré les hommes,

et ils avaient attaché, pour les emmener en esclavage, les femmes et les enfants. A peine si les Pères Blancs purent en racheter quelques-uns à force de sacrifices.

Et dire qu'il ne faudrait pas plus de deux cents soldats européens pour anéantir, en quelques mois, ces affreuses troupes qui répandent la mort et la ruine depuis Tabora jusqu'à Oujiji, depuis les rivages du Tanganika jusqu'à ceux de l'Albert-Nyanza !

Une tentative a été faite avec un succès bien encourageant, pour protéger les populations africaines contre les bandes esclavagistes.

En présence des menaces continuelles des Arabes d'Oujiji, les missionnaires durent abandonner leurs postes de Moulouéva et de Roussavia, pour continuer leur route vers le sud du lac. Ils s'établirent à Mpala et à Karéma, deux importantes stations belges, que leur concéda le roi Léopold, et qui se font face, la première sur la rive occidentale, la seconde sur la rive orientale du Tanganika.

Karéma paraît avoir joui, jusqu'à présent, d'une tranquillité relative. Mais Mpala a subi à plusieurs reprises, comme au temps du commandement belge, les attaques des Rougas-Rougas.

Plusieurs villages passés du protectorat des Belges sous la direction pacifique des Missionnaires devinrent, bientôt après, la proie de ces brigands, en même temps que des tribus amies

étaient rançonnées et emmenées captives. Les indigènes qui avaient échappé aux envahisseurs demandèrent aux Pères Blancs la permission et les moyens d'organiser la résistance. Ceux-ci en référèrent au cardinal Lavigerie, qui ne trouva dans ce projet rien de contraire à leur mission sainte, puisqu'ils ne devaient pas eux-mêmes prendre à la guerre une part active. Il leur envoya même, pour commander à Mpala, le capitaine Joubert, ancien zouave pontifical, dont il venait d'agréer les offres de service.

Le capitaine Joubert a organisé la défense de la colonie aussi fortement que le pouvaient permettre les ressources dont il disposait.

Grâce aux armes qui lui ont été envoyées, il a pu constituer une armée de trois cents Noirs, choisis parmi les néophytes des missionnaires. Il les a formés à la discipline et au combat, et avec eux il défend toute la région. Les indigènes recourent à lui pour trancher leurs différends aussi bien que pour être protégés contre les attaques du dehors. Il est maintenant comme le souverain et le père de ce petit royaume. Ainsi que le rappelait l'archevêque d'Alger dans sa *Lettre au roi des Belges*, « il a voulu, après s'être abaissé jusqu'à la pauvre race noire, l'élever jusqu'à lui, en lui demandant la compagne de sa vie ».

Pendant que M. Joubert défend la Mission, les Pères donnent tous leurs soins à l'éducation de leurs orphelins et à l'évangélisation des tribus qui les entourent. Tout se passe à peu près comme à

Lavigerie-Ville, et il n'est pas douteux, vu les dispositions des indigènes, que, si la région peut enfin jouir de la paix, Mpala ne devienne en quelques années un grand centre chrétien.

Le vicariat apostolique du Tanganika a eu son premier évêque en 1888, dans la personne de Mgr Jean-Baptiste Charbonnier, le même missionnaire qui, à son arrivée à Alger, avait reçu de Mgr Lavigerie ses lettres testimoniales visées avec cette formule : *Vu pour le martyre*.

Ce fut à Tabora, dans l'Ounyamouézi, qu'il reçut la consécration épiscopale des mains de Mgr Livinhac, vicaire apostolique du Nyanza.

Les deux évêques avaient dû faire, au-devant l'un de l'autre, un voyage de plusieurs mois. Aussi la joie de la rencontre fut-elle profonde, et vivement manifestée par les nègres chrétiens qui les accompagnaient. Les fidèles du Tanganika apprirent alors les persécutions de l'Ouganda, et ce fut un touchant spectacle de les voir s'écrier, pleins d'une sainte envie : « Nous aussi, nous irons dans l'Ouganda pour être martyrisés ! »

Mgr Charbonnier se prépara par une retraite de trente jours aux grâces de l'ordination. Les fidèles respectaient et admiraient son silence rigoureux : « *Asema mar no na Mungow*, disaient-ils. Il ne parle qu'avec Dieu. »

Le sacre eut lieu le 24 août, jour où l'Église célèbre, avec la fête de l'apôtre saint Barthélemy, celle des trois cents martyrs d'Utique, qu'on a ap-

pelés la *Masse Blanche*, à cause de la chaux vive dans laquelle ils furent brûlés. Double et frappante coïncidence! l'Église d'Utique était celle dont le nom était attribué au nouvel évêque, et l'on se propose de désigner sous le nom de *Masse Noire*, par allusion au fait qui vient d'être rappelé, les diocésains de Mgr Livinhac, qui avaient subi le martyre dans l'Ouganda. Comme toujours dans l'histoire de la jeune Église d'Afrique, les glorieux souvenirs du passé se mêlaient aux grandes espérances que fait naître le présent, et les chrétiens des premiers âges semblaient tendre la main à leurs nouveaux frères, pour renouer la tradition, pour signifier plus visiblement l'immortalité du catholicisme.

Moins de deux ans après, le 16 mars 1888, Mgr Charbonnier, atteint d'une fièvre violente dès son retour à Karéma, mourait entre les bras de ses frères, gardant sa connaissance jusqu'à la fin, et offrant sa vie à Dieu pour le salut des nègres.

Mgr Lavigerie se hâta de lui donner un successeur. De concert avec le conseil de la Société des missionnaires, il choisit le P. Bridoux, qui en avait été pendant trois ans le supérieur général, et il le sacra lui-même à Paris, le 15 juin 1888, dans la chapelle des Dames de Sion.

« Vous allez, lui dit-il, vers une région lointaine et inconnue. Vous y succédez à un évêque dont la mort prématurée ne vous parle que d'épreuves et de périls... Vous allez donc souffrir, Monseigneur, et, en vous revêtant de ces bril-

lants insignes, nous ne faisons, ce semble, que parer la victime pour le sacrifice ; mais en retour, vous porterez à l'Afrique, à ce vicariat apostolique du **Tanganika**, désolé par les horreurs de l'esclavage, la paix, les dons de Dieu : *evangelizantium pacem, evangelizantium bona !* »

Le nouvel évêque s'embarquait de Marseille pour l'Afrique équatoriale un mois après, avec six autres missionnaires et trois auxiliaires nègres, autrefois rachetés de l'esclavage, et formés en Europe à l'exercice de la médecine.

Depuis un an et demi Mgr Bridoux est arrivé au Tanganika. On n'a que peu de détails sur les événements de sa mission. Ce qu'il faut surtout remarquer, ce sont d'une part les espérances que font concevoir les bonnes dispositions des indigènes, et d'autre part les craintes qu'inspire le dangereux voisinage des bandes esclavagistes, et des musulmans en général.

Mais c'est dans la Mission du Nyanza qu'on voit le mieux à l'œuvre ces ennemis jurés de la civilisation et du nom chrétien. C'est là aussi qu'a brillé d'un plus vif éclat la foi héroïque des nègres convertis.

IV

Les missionnaires, si bien accueillis par le roi de l'Ouganda, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils avaient affaire à un diplomate, pour qui les

adultes baptisés faisaient tous honneur à leurs engagements.

Enfin à tous les autres griefs de Mtésa contre les missionnaires, s'ajoutait leur refus de le baptiser tant qu'il garderait son harem.

Il ne tarda pas à leur défendre de sortir de leur demeure pour faire du prosélytisme. Mais les premiers convertis se mirent à catéchiser eux-mêmes leurs compatriotes, et à les amener ensuite à la mission, où leur instruction était facile à constater et à perfectionner.

Malgré tout, le roi refusa longtemps de recourir aux mesures extrêmes que lui conseillaient les Arabes; il craignait de s'attirer les représailles des Européens. Mais, à la fin, tourmenté d'une maladie grave, circonvenu et affolé par les esclavagistes, contraint d'accepter la construction d'une mosquée, le Coran, la prière de l'islam, il bannit violemment les missionnaires catholiques, après les avoir accablés de menaces.

Ils durent se réfugier au sud du Nyanza.

Leur exil n'arrêta pas les progrès de la vérité chez les Bagandas. Les néophytes continuèrent d'instruire leurs compatriotes, les membres de leurs familles, parfois des villages entiers. Aussi les musulmans, qui avaient compté sur un résultat tout autre, ne se tenaient point pour satisfaits, et le roi, de plus en plus excité par eux, n'aurait pas reculé plus longtemps devant la persécution sanglante, si la mort n'eût mis fin à son règne (1883).

La loi de l'Ouganda exclut du trône le fils aîné du roi, et elle laisse aux grands la faculté d'élire et de proclamer un des autres fils du souverain décédé.

Malgré les intrigues et l'opposition des Arabes, et même en haine de leur domination, qui était détestée dans tout le pays, les Bagandas portèrent leur choix sur Mouanga, l'un des plus jeunes parmi les quarante fils de Mtésa, qui avait suivi secrètement le catéchisme des missionnaires et les avait reconduits en pleurant au moment de leur départ pour l'exil.

Son premier soin fut de leur envoyer des pirogues pour revenir. Il attribuait à leurs prières son élévation au trône, et, pour leur témoigner sa reconnaissance, il rompit courageusement avec les superstitions païennes, se mit à réciter le *Pater* tout haut et à l'apprendre lui-même à son entourage, enfin nomma aux charges importantes les meilleurs néophytes.

L'œuvre d'évangélisation, ainsi reprise au grand jour, fit de tels progrès que les Arabes et plusieurs grands, qui craignaient de se voir interdire la polygamie, tramèrent, sous la direction du premier ministre ou Katikiro, une conspiration dont le but était de tuer Mouanga et de proclamer un de ses frères encore enfant.

Trois chrétiens parmi lesquels André Kagoua et Joseph Mkasa, conseillers intimes du roi, découvrirent à temps le complot et le dénoncèrent, protestant que leur souverain pouvait, en toute occur-

rence, compter sur leur fidélité, et sur celle de leurs amis.

Mouanga fit venir Katikiro, et lui dit qu'il savait tout. Le ministre, à force de protestations, obtint sa grâce, et celle des autres conjurés.

Mais lui-même ne pardonna pas à ceux dont la fidélité avait failli le perdre. Il leur voua une haine d'autant plus profonde que le roi parlait sans cesse de donner sa place à Joseph Mkasa, et de nommer André Kagoua général en chef. Il profita de toute occasion pour représenter les chrétiens comme des hommes dangereux. Fidèles tant qu'ils étaient en petit nombre, insinuait-il, on les verrait, une fois les plus forts, renverser le roi pour lui substituer un des leurs.

Ces calomnies, habilement renouvelées, finirent par inspirer à Mouanga une réelle défiance. La nature aidant, il abandonna d'abord pour lui-même l'étude d'une religion qui condamnait la polygamie et l'injustice, apanages traditionnels de sa royauté.

Il continua cependant de traiter les missionnaires en amis, et de leur laisser toute liberté dans leurs rapports avec ses sujets. En quelques mois, et malgré les menaces qu'on sentait planer sur les chrétiens, deux cent quarante-quatre catéchumènes reçurent le baptême, pendant que huit cents autres se préparaient avec ardeur à ce sacrement.

Ce fut vers ce temps qu'on apprit dans l'Ouganda la conquête d'une partie de l'Afrique équatoriale par les Allemands. Cette nouvelle achev

d'irriter le roi, et il commença à croire ceux qui lui montraient dans les missionnaires des espions venus pour préparer la voie aux conquérants.

L'évêque anglican Hannington, qui approchait alors par l'Oussoga, fut la première victime de ces fâcheuses dispositions. D'après une prophétie qui a cours dans le pays, c'est justement par la route de l'Oussoga que doivent arriver les envahisseurs. Malgré les exhortations des Pères, Mouanga envoya l'ordre à l'armée qui faisait alors la guerre dans cette province de tuer le blanc et toute sa suite. De nouvelles instances du P. Lourdel et de Joseph Mkasa en faveur d'Hannington n'obtinrent pas assez tôt l'envoi d'un contre-ordre, et ne réussirent qu'à soulever contre les chrétiens de plus graves soupçons.

Katikiro en profita pour demander la mort de Joseph, qu'il représenta comme l'allié des étrangers et un ennemi dont il fallait tout craindre. Le roi résista longtemps, mais finit par céder.

Aussitôt, et sans lui laisser le temps de revenir sur cette sentence, le ministre fit conduire le condamné au lieu du supplice, et ordonna au bourreau de lui trancher la tête.

Avant l'instant fatal, Joseph dit à l'exécuteur, avec un grand calme : « Tu diras de ma part à Mouanga qu'il m'a condamné injustement, mais que je lui pardonne de grand cœur. Tu ajouteras que je lui conseille de se repentir; car, s'il ne se repent pas, il aura à plaider avec moi au tribunal de Dieu. »

Ces dernières paroles furent rapportées au roi. D'abord il affecta d'en rire, mais elles firent bientôt sur lui une telle impression qu'il ne songea plus qu'à en conjurer l'effet. Le moyen qu'il prit fut digne d'une intelligence barbare. Il fit tuer un de ses sujets, et ordonna de mêler avec soin ses cendres avec celles de Joseph. « Comment pourra-t-on maintenant le reconnaître ? disait-il d'un accent de triomphe. Et comment pourra-t-il plaider contre moi devant Dieu ? »

Deux ou trois autres chrétiens furent exécutés après Joseph. Mouanga déclara qu'il les ferait tous massacrer, et que les missionnaires seraient eux-mêmes tués ou bannis.

« J'en finirai avec ces chrétiens, disait-il naïvement à ses intimes. Ils obtiennent de Dieu tout ce qu'ils veulent. Autrefois ils me regardaient comme leur ami, ils priaient pour moi, et Dieu écartait de moi les périls. Maintenant, ils vont le conjurer de me renverser. Il faut à tout prix que je me débarrasse d'eux. »

Ces menaces pourtant ne se réalisèrent pas tout d'abord, et de nouveaux progrès suivirent la mort de Joseph, tant la vue de son martyre avait excité l'ardeur des catéchumènes. Mais un événement imprévu fit éclater l'orage dans toute sa violence.

Une jeune chrétienne, Clara Nalmasi, fille du roi Mtésa, avait été préposée à la garde d'une grossière amulette, qu'elle avait reçue à sa naissance en sa qualité de princesse, et qu'elle devait conserver toute sa vie avec respect. C'était le cor-

don ombilical d'un des anciens rois de l'Ouganda. Indignée des sortilèges qui se faisaient autour de cet objet, elle commença par détruire les amulettes de moindre importance qui l'entouraient en grande quantité, et par chasser les sorciers qui se disaient possédés des *mizimus* (âmes des morts), ou des *lubalis* (divinités). Cette conduite avait déjà irrité les païens. Mais ce qui mit le comble à leur fureur, ce fut un nouvel acte de courage, que nous laissons à d'autres de taxer d'imprudence, et pour lequel, d'ailleurs, Clara n'avait consulté personne. Elle ne craignit pas de mettre en pièces et de jeter dans un trou l'étrange objet que vénéraient ses compatriotes.

Cette profanation fut bientôt connue de tout le peuple, et provoqua les clameurs des ennemis du christianisme. Les génies irrités allaient, disaient-ils, se venger sur le royaume, si on ne les apaisait par le châtiment de la coupable et de tous ceux qui partageaient sa funeste religion.

Quelques jours après, Mouanga commença de sa propre main l'œuvre de la persécution. Se promenant le soir dans sa capitale, il surprit un de ses jeunes pages chrétiens qui en instruisait un autre. « Que fais-tu là? lui demanda-t-il. — J'enseigne le catéchisme », répondit l'enfant. Déjà exaspéré par la conduite de sa sœur Clara, le roi entra en fureur. « Attends, dit-il, je vais te guérir de ton insolence. »

Et il le perça de son épée.

Ce fut le signal du massacre.

Le roi fit appeler en pleine nuit Katikiro, et lui dit qu'il fallait exterminer tous ceux qui priaient. C'est le beau titre sous lequel sont désignés les chrétiens. Les portes de la résidence royale furent aussitôt fermées, et ordre fut donné à ceux qui les gardaient de ne laisser sortir personne.

Un des chrétiens trouva cependant le moyen d'aller avertir les missionnaires à leur résidence de Sainte-Marie de Roubaga; et le P. Lourdel, supérieur, se rendit en hâte à Mourougnou, où se trouvait alors le roi.

Il rencontra en route des bandes d'hommes armés de fusils et de lances, qui allaient, au pas de course, piller les principaux centres chrétiens et en arrêter les chefs.

Arrivé à la cour, il se rendit d'un pas ferme, malgré son émotion, et au milieu de la surprise de tous, dans la hutte où l'on attend les séances royales et où le premier ministre le salua comme d'habitude. Les chrétiens allaient et venaient librement; on eût dit que rien ne s'était passé.

Mais bientôt le P. Lourdel voit les chefs des divers services réunir ceux de leurs gens qui sont chrétiens, près de la cour où se trouve la case royale. « Vous auriez dû vous sauver, disent leurs amis païens. — Nous sauver! et pourquoi? » répondent-ils fièrement.

Charles Louanga, chef du groupe des pages où l'on compte le plus de chrétiens, est appelé le premier avec sa troupe. Ils sont accueillis par des huées, que domine la voix tonnante du roi.

Mouanga leur fait de durs reproches sur leur religion, puis il leur dit : « Que ceux qui prient se rangent de ce côté. »

Aussitôt Charles Louanga et Kizito, jeune catéchumène plein de zèle qui venait d'obtenir, à force d'instances, la promesse d'être baptisé dans un mois, se dirigent ensemble vers l'endroit désigné. Ils étaient convenus, pour ne pas faiblir au moment décisif, de se tenir par la main.

Tous ceux de la troupe qui sont chrétiens les suivent sans hésiter.

A un signe du roi, les bourreaux se jettent sur les courageux confesseurs, les enlacent dans de grosses cordes et les traînent brutalement dans la cour. On a lié ensemble les jeunes gens de dix-huit à vingt-cinq ans; les enfants forment un autre faisceau. Ils sont tellement serrés, qu'ils ne peuvent marcher qu'à petits pas, et en se heurtant les uns contre les autres. Cette position bizarre fait rire Kizito aussi tranquillement que s'il était à jouer avec ses amis.

Le groupe des pages de Charles Louanga une fois sorti, d'autres pages et quelques soldats sont amenés à leur tour, et, en passant devant le P. Lourdel, le saluent d'un regard joyeux et assuré.

Le pauvre Père attendait en vain la permission de voir le roi. Elle ne lui fut pas accordée, et il dut partir sans aucun renseignement sur les desseins des persécuteurs.

Dévoré d'une soif ardente, il entra, pour se

rafraîchir, dans la case d'un des néophytes; elle était abandonnée. A quelques pas de là, ayant rencontré une petite source, il se pencha pour y boire; un passant le prévint que le cadavre d'une des victimes de la nuit avait été traîné dans l'eau. Il se releva plein d'horreur et continua sa route, rencontrant partout des pillards chargés de dépouilles, qui venaient de saccager les villages des chrétiens.

Cependant les pages chrétiens étaient livrés au supplice du feu.

Charles Louanga, leur chef, fut emmené à part. Peut-être croyait-on plus facile de le vaincre isolément. Un bourreau plus cruel que les autres demanda au roi, pour faire preuve de zèle, qu'on s'en remît à lui du soin de le torturer suivant ses mérites. Il le brûla donc lentement, en commençant par les pieds, et, comme autrefois les Juifs autour du divin Crucifié, il lui disait en attisant le feu : « Allons! que Dieu vienne à ton aide, et qu'il te retire du brasier. » Le martyr supporta son long supplice sans proférer une plainte.

Les trois plus jeunes pages excitèrent la compassion du chef des bourreaux, le vieux Mkadjanga, qui n'avait jamais eu à torturer des enfants si jeunes. Il leur dit donc : « Déclarez seulement que vous ne prierez plus, et le roi vous accordera votre grâce. » Tous trois répondirent : « Nous ne cesserons pas de prier tant que nous vivrons. »

Mkadjanga n'insista pas, espérant que la vue du supplice de leurs camarades vaincrait leur obstination. Ils ne cédèrent point, et l'un d'entre eux

voyant qu'on n'avait pas préparé de fagot pour lui, réclama si énergiquement, qu'on le lia comme les autres. Toutefois Dieu permit qu'ils fussent épargnés, afin, sans doute, de les garder comme témoins de ceux qui moururent.

Ceux-là étaient au nombre de trente et un.

Parmi eux se trouvait le fils même de Mkadjanga, qui essaya de tous les moyens pour lui arracher un mot qui ressemblât à une rétractation. L'enfant ne céda ni à ses paroles, ni à la vue des préparatifs du supplice. Au moment fatal, le malheureux père tenta un suprême effort :

« Mon fils, lui dit-il, consens simplement à ce que je te cache chez moi, personne n'y passe ; on ne pourra te découvrir.

— Père, répondit le jeune chrétien, je ne veux pas être caché. Le roi t'a ordonné de me tuer. Si tu ne le fais point, il te punira. Je connais la cause de ma mort, c'est la religion. Père, tue-moi ! »

Alors Mkadjanga, pour lui épargner la terrible agonie du feu, ordonna à l'un de ses hommes de le tuer d'avance d'un fort coup de bâton à la nuque. On l'attacha ensuite à un fagot, et on le remit près de ses compagnons.

Tous les pages étant ainsi liés à des roseaux et à les branches sèches, on les plaça horizontalement à côté les uns des autres, en prenant soin de les ourner dans le même sens pour faciliter le sup-lice. Puis on mit le feu aux fagots, du côté des ieds des victimes, afin de les faire souffrir le plus ongtemps possible, et dans la pensée que plusieurs

renonceraient à la religion après les premières atteintes de la flamme. Vain espoir! la souffrance ne leur arracha que des prières et des chants d'actions de grâces.

Une demi-heure plus tard les roseaux étaient consumés, et l'on n'apercevait plus qu'une rangée de cadavres, moitié brûlés et couverts de cendres.

Plus de cent chrétiens, parmi lesquels André Kagoua, subirent le matyre dans divers supplices.

Mais la mort la plus terrible fut celle de Mathias Mouroumba, qui exerçait les fonctions de juge de paix dans un des districts du pays, et qui, depuis son baptême, élevait toute sa famille dans la pratique de la religion.

Sa fervente piété le désigna aux premiers coups des persécuteurs. On le conduisit devant le ministre, qui lui demanda d'un ton méprisant :

« C'est là Mouroumba?

— Oui, c'est moi, répondit Mathias.

— Pourquoi pries-tu? reprit le ministre.

— Parce que je veux prier. »

S'adressant aux bourreaux, le ministre dit :

« Emmenez-le et tuez-le.

— C'est ce que je désire. »

Katikiro, humilié par tant de courage, s'écria alors : « Bourreaux, vous lui couperez les pieds et les mains, et lui enlèverez des lanières de chair sur le dos. Vous les ferez griller sous ses yeux... Dieu le délivrera. »

Blessé au vif par ce blasphème, Mathias répondit : « Oui, Dieu me délivrera; mais vous ne

verrez pas comment il le fera, car il prendra mon îme avec lui, et ne vous laissera que mon corps entre les mains. »

Les bourreaux se mirent en devoir d'exécuter onsciencieusement l'ordre barbare de Katikiro. Pour n'être pas troublés par les spectateurs, ils onduisirent la victime sur la colline déserte de avaridja. Mathias les suivit d'un pas alerte, et le isage rayonnant de joie. Arrivés au lieu du upplice, les bourreaux lui coupèrent les pieds et es mains, qu'ils firent griller à ses yeux. Ils le ouchèrent ensuite la face contre terre, et lui nlevèrent des lambeaux de chair, qu'ils grillèrent e même.

De si horribles tourments n'arrachèrent aucune lainte à l'héroïque chrétien. Et pourtant l'agoie fut longue, car les bourreaux usèrent de tout ur art pour empêcher l'écoulement du sang et tarder la fin du supplice. Ils n'y réussirent que op. Trois jours après, des esclaves qui allaient ouper des roseaux, étant passés par là, entendirent ne voix qui les appelait. Ils s'approchèrent. e mourant leur demanda à boire. Mais épouvantés ar la vue de ses horribles mutilations, les esaves s'enfuirent et le laissèrent consommer son ng sacrifice.

Un des plus jeunes fils de Mathias Mouroumba trouvait parmi les quinze enfants nègres qui it accompagné Mgr Livinhac en Europe, au ois de septembre dernier. En baisant au front ec respect ce cher petit nègre, je me demandais

s'il existe, dans le monde, une plus grande noblesse que la sienne.

Plaise au chef de l'Église de hâter les enquêtes canoniques déjà commencées sur les martyrs de l'Ouganda, et puissent bientôt ces glorieux représentants de la race nègre, vénérés sur les autels du monde catholique, attester l'égalité de tous les hommes devant Dieu, ranimer ceux que découragent les défaillances des vieilles nations chrétiennes, et confondre nos sceptiques, si fiers de leur faiblesse d'esprit.

Aucune apostasie n'était venue, pendant la persécution, augmenter la douleur des missionnaires. Les chrétiens soutenaient vaillamment les épreuves de toutes sortes qui leur étaient imposées. Bannis de leurs demeures, dépouillés de leurs biens, sans cesse menacés de mort, ils n'en continuaient pas moins leurs relations avec les Pères.

Ceux dont la vie était le plus en péril venaient les visiter le soir, et ils restaient jusqu'à minuit, afin de pouvoir communier avant de partir. Parfois, à cause de leur grand nombre, les missionnaires, succombant à la fatigue et au sommeil, essayaient de se retirer. Mais comment résister à leurs prières? « Père, disait l'un, restez encore, demain je dois être conduit chez le roi, et probablement de là à la mort. Je ne vous verrai plus en ce monde. » — « Ce n'est qu'avec peine, disait un

autre, et en faisant un cadeau à mon geôlier, que j'ai pu être délivré des entraves qui serraient mes pieds, et autorisé à aller dire adieu à mes amis. C'est donc pour la dernière fois que je m'entretiens avec vous. »

On peut juger par là de l'empressement que mirent les Bagandas à se faire instruire et baptiser quand la persécution se fut apaisée.

Le P. Denoît écrivait de Roubaga, le 8 mars 1888, au cardinal Lavigerie : « Tous les jours il nous arrive de nouveaux catéchumènes. Depuis un an j'en ai inscrit huit cents comme ayant assisté au catéchisme que nous leur faisons tous les matins, et ce nombre est de beaucoup dépassé par celui des catéchumènes que nos néophytes instruisent chez eux, dans les districts éloignés. »

Deux chrétiens s'étant établis dans le district des chasseurs d'éléphants du roi, convertirent à eux seuls le chef et plus de cent personnes.

Mouanga revint peu à peu à de meilleurs sentiments. Il n'était pas, pour un roi nègre, trop cruel r nature, et ceux qui comparaient sa conduite ce qu'avaient fait ses prédécesseurs dans leur nesse, le trouvaient, paraît-il, relativement dé-naire. Au reste, il commençait, comme son ple, à ne plus pouvoir supporter le joug des ulmans. Il rendit sa confiance au chrétien orat, chef de ses pages, et le mit à la tête d'une de partie de l'Ouganda. Comme c'est le gou-eur de province qui nomme les chefs des ricts, Honorat donna ces places importantes à

des chrétiens qui en profitèrent pour aider aux progrès de la foi.

C'est dans cette époque de calme relatif qu'a été ébauchée une œuvre dont on est peut-être en droit, si elle se développe, d'attendre beaucoup pour le salut de l'Afrique.

Il ne faut pas se dissimuler que les Missions, même catholiques, se sont heurtées jusqu'ici à un obstacle qu'on n'a encore pu vaincre : l'absence de clergé indigène.

Lorsque le christianisme a été introduit chez les diverses nations de l'Europe par des apôtres venus des pays déjà chrétiens, par les Missionnaires de ce temps-là, il a pu s'y maintenir et s'y propager à l'aide des convertis d'élite que les premiers prêtres se sont donnés comme successeurs. C'est ainsi que les apôtres envoyés par Rome ont fait continuer leur œuvre en Gaule par un clergé gaulois, et dans la Grande-Bretagne par un clergé breton.

La conversion définitive des païens d'aujourd'hui nous paraît exiger la même condition. Les peuples chrétiens, chez lesquels, d'ailleurs, le nombre des vocations diminue avec la foi, ne pourront fournir indéfiniment aux nations païennes tout le clergé qui leur deviendra nécessaire à mesure qu'elles entreront dans l'Église. Quatre cents millions de Chinois seront-ils toujours évangélisés par deux cents prêtres Français ? Suffira-t-il longtemps à l'immense Afrique du petit nombre de vaillants religieux qui lui consacrent actuellement leur vie ?

Quels que puissent être les obstacles, il faut se préoccuper sans cesse de donner un clergé indigène aux peuples qu'on veut baptiser. C'est à ce prix qu'est la conversion du monde.

On n'a pas encore de prêtres chez les Bagandas; mais déjà l'on voit naître, parmi les représentants de cette race remarquable, des vocations de frères et de sœurs. Nous lisons, en effet, dans une lettre de Mgr Livinhac, en date du 10 juin 1888 :

« Quelques personnes d'un âge mûr et très sérieuses ayant manifesté au P. Lourdel le désir de se consacrer entièrement au service de Dieu par des œuvres de charité, il leur a fait bâtir une case dans une bananerie voisine de la mission, et leur a confié un orphelinat de filles. Elles remplissent leur devoir de mères adoptives avec piété et dévouement... Le bon Dieu veut-il tirer du Bouganda, qui a fourni les prémices des martyrs nègres, les prémices des religieuses noires? C'est son secret. Malgré la bonne volonté qu'elles montrent, nos sœurs ne seront autorisées qu'après de très longues années d'épreuve à prendre des engagements définitifs. » Mais dût-on les faire attendre, comme dans les premiers siècles, jusqu'à l'âge de quarante ans, on ne voit pas pourquoi elles seraient toujours exclues de la vie religieuse, alors surtout que la pacification du pays aura permis d'y envoyer, pour les former, des sœurs de la Mission.

Le P. Lourdel parle, dans une lettre de 1889, d'un jeune nègre sorti de l'orphelinat, et qui passe sa vie à enseigner le catéchisme aux petits enfants.

« Il sera, dit-il, je l'espère, notre premier frè noir. » Son dévouement et sa piété l'ont fait a mettre par les missionnaires à une vie qui e tout à fait semblable à celle des frères de leur co grégation. Malgré son vif désir de pratiquer jus qu'au bout les conseils évangéliques, on ne lui permis jusqu'ici que des vœux annuels. Mais l Pères ne doutent pas de sa persévérance.

Ces premiers essais, qui prépareront peut-êt des vocations sacerdotales, donnent déjà, tels qu'i sont, de grandes espérances. Religieuses ou rel gieux noirs, auront, à défaut du même prestig dans les commencements, beaucoup plus d'apt tude que les Européens pour évangéliser leu compatriotes et pour aider l'action des missio naires. Ils puiseront une grande force dans l'habi tude des langues barbares et du climat équatoria dans la connaissance parfaite des mœurs, de vraies difficultés, des ressources de toute nature [1]

L'Ouganda, que la supériorité de ses habitant semble désigner pour ce rôle providentiel, failli devenir, aux mains des Arabes et de leurs parti- sans, le plus grand obstacle aux progrès du chris- tianisme dans la région des Grands Lacs.

L'année 1887, qui suivit la persécution, ne fut guère troublée que par l'expulsion de M. Mackay Le ministre protestant, avant de s'éloigner, confi

1. Cf. ce qui est dit, à la page 166, des sept jeunes Ba gandas que Mgr Lavigerie vient d'envoyer à l'école apos tolique de Saint-Eugène.

aux Pères Blancs les clefs de sa maison, pour les remettre à son successeur, le Révérend Gordon.

Celui-ci n'eut pas un heureux début. La lettre qu'il présenta à son arrivée, et qu'il eut l'imprudence de relire trois fois en public, était conçue en tels termes, que le roi, à la fin, ne put maîtriser son indignation, et qu'il s'écria devant toute la cour : « Puisque vous me parlez ainsi, je vous déclare que vous êtes mon prisonnier de guerre. Si les Anglais viennent à m'attaquer ou à arrêter les marchandises à la côte, c'est vous que je tuerai le premier. »

Les missionnaires catholiques eurent bien de la peine à préserver la vie de M. Gordon et de son compagnon, M. Walker. Le gouvernement anglais a reconnu officiellement ce service, dans une lettre adressée à notre ministre des Affaires étrangères, et transmise par lui aux intéressés.

Des nouvelles venues du Zanguebar, et annonçant le prochain partage de l'Afrique orientale entre les Anglais et les Allemands, rendirent Mouanga extrêmement irritable. Il retomba dans d'étranges accès de fureur. On ne sait pour quelle faute, ou par quel caprice, il se mit un jour dans l'esprit d'envoyer toute sa garde avec ses pages dans une île déserte du Nyanza, avec ordre à ceux qui les conduiraient de les abandonner ensuite, et de les laisser mourir de faim. Le secret transpira, et la garde, au lieu de s'embarquer, résolut de renverser le tyran. Les musulmans se mirent à la tête du complot et détrônèrent Mouanga, qui n'eut que

le temps de s'enfuir dans le Magou, au sud-est du Nyanza.

En même temps Kiwéwa, l'un de ses trente-neuf frères, était proclamé souverain.

Bien qu'il dût son élévation aux Arabes, le nouveau roi se montra favorable aux chrétiens, dont la fidélité lui inspirait une plus grande confiance. Cette attitude imprévue amena un nouveau complot des musulmans. Après s'être assurés de la personne du roi, ils se jetèrent sur les chrétiens, pris à l'improviste, les mirent en fuite après plusieurs heures de combat, et saccagèrent toutes leurs possessions.

Kiwéwa céda à la pression des vainqueurs, et fit tout ce qu'ils voulurent. Bientôt les missionnaires, catholiques et protestants, se trouvèrent ensemble dans la même prison, attendant la mort et se donnant les marques d'une charité touchante. Ils ne furent qu'expulsés, et ils purent se retirer au sud du lac, les Anglais à Kiafouma, dans l'Ousambiro, et les Français à Notre-Dame de Kamoga, dans le Bukumbi.

C'était près de là qu'avait eu lieu, quelque temps plus tôt, un événement qui ne doit pas être passé sous silence.

Le P. Giraud se rendait dans une île voisine, accompagné de six rameurs et d'un enfant non baptisé. La barque fit naufrage et tous furent submergés en un instant. Les rameurs atteignirent le rivage sans difficulté. Seul, le P. Giraud, qui était pourtant bon nageur, ne l'atteignit pas. L'enfant

s'était cramponné à lui. Au lieu de secouer un fardeau qui lui rendait la mort inévitable, sentant qu'il allait s'engloutir, il souleva l'enfant au-dessus du lac, jeta rapidement un peu d'eau sur sa tête en disant : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit », puis il disparut avec lui dans les flots, pendant que les deux âmes allaient à Dieu, l'une par le privilège de l'innocence, l'autre par le privilège de l'héroïsme.

Cependant Kiwéwa essayait de secouer le joug des Arabes, mais ils le mirent à mort, et lui substituèrent Karéma, l'un de ses frères, qui fut circoncis, et leur laissa toute autorité. Ce monstre commença par faire massacrer tous ses frères et sœurs.

Le pays fut alors livré à toutes les violences du parti de l'Islam. Les Arabes se rendirent si odieux, que l'excès même du mal amena une réaction. Les principaux du royaume s'enfuirent auprès de l'ancien ministre chrétien Honorat, qui organisait la résistance dans le Bousagara, ou Ankoré, à l'ouest de l'Ouganda, et qui fut bientôt en mesure de tenter par les armes la délivrance de sa patrie.

Mais déjà Mouanga, fort mal reçu dans le Magou, était allé, avec une trentaine de ses pages, demander asile aux missionnaires catholiques réfugiés dans le Bukumbi. Touché de l'accueil qu'il y reçut, après tous ses crimes, il se fit instruire en même temps que ses compagnons, et tel fut heureux changement de ses dispositions, que les

Pères consentirent à l'admettre au nombre des catéchumènes.

La nouvelle en étant parvenue dans le Bousagara, l'armée chrétienne lui envoya une députation, pour lui offrir de l'aider à reconquérir son royaume et à chasser les musulmans.

Il s'embarqua sans hésiter, le 29 avril 1889. Il ne devait plus retrouver Honorat, qui avait succombé dans une embuscade, après avoir remporté deux victoires sur les Arabes. Il se mit lui-même à la tête de l'armée, et fut accueilli par son peuple avec enthousiasme. Mais l'absence de munitions l'exposant à être battu par les musulmans, qui étaient fort bien armés, il s'établit provisoirement dans une petite île située près de la baie de Murchison, et d'où il dirigea le mouvement anti-arabe. Son premier soin fut d'envoyer chercher les missionnaires qu'il avait laissés dans le Bukumbi.

Ce fut alors que les chrétiens envoyèrent demander du secours à Stanley, qui avait à peu près achevé son expédition, et qui se rendait assez tranquillement vers la côte avec Émin-Pacha.

L'explorateur répondit par un refus. Il devait avoir ses raisons d'en agir de la sorte.

Il est certain que le moindre secours de sa part eût grandement hâté la délivrance de l'Ouganda. « Mais, dit-il, mon devoir envers le Pacha, son ami Casati et les Égyptiens, que j'avais promis d'escorter jusqu'à la mer, me défendit même d'y penser. » Emin-Pacha était, en effet, si pressé

d'arriver à la côte, qu'une fois délivré de son libérateur, il a repris le chemin de l'Afrique centrale.

Les chrétiens se passèrent du secours de Stanley.

Quand ils crurent le moment favorable, ils se dirigèrent hardiment vers la capitale, et, après plusieurs combats acharnés, ils firent leur entrée à Roubaga, le 5 octobre 1889. Les Arabes marchèrent de défaite en défaite, et Karéma dut s'enfuir avec un petit nombre de compagnons.

Mouanga, rétabli sur son trône, a confié toutes les charges aux chrétiens. Les dernières nouvelles reçues de Zanzibar annoncent son triomphe définitif.

Il semble donc que l'Ouganda tout entier, c'est-à-dire le plus important royaume de l'Afrique équatoriale, soit maintenant acquis au christianisme.

Tel est le magnifique résultat que les missionnaires d'Alger ont obtenu en moins de douze années. Il faudrait, pour le compromettre, une formidable invasion des Arabes madhistes, à qui la retraite plus ou moins libre d'Émin-Pacha a ouvert la province équatoriale. Peut-être aussi le protectorat forcé de l'Angleterre va-t-il donner du poids aux insinuations des musulmans sur les projets de conquête des chrétiens. Mouanga ne se demandera-t-il pas pourquoi on tient tant à le défendre, maintenant qu'il a reconquis et pacifié son royaume?

Toutefois, il semble bien décidé à garder sa

nouvelle religion. On n'en saurait donner de meilleure preuve que la lettre suivante écrite par lui au cardinal Lavigerie.

« Mengo (Bouganda), 4 novembre 1889.

« EMINENCE ET MON PÈRE LE GRAND,

« Moi, Mouanga, roi du Bouganda, j'envoie vous voir (pour : j'ai l'honneur de vous envoyer un message). Je vous écris pour vous informer de mon retour dans mon royaume.

« Vous avez appris que, lorsque les Arabes m'eurent chassé, je me sauvai dans le Bukumbi. Mgr Livinhac et ses missionnaires me traitèrent avec bonté. Après quatre mois les chrétiens m'envoyèrent chercher. Nous nous sommes battus pendant cinq mois. Dieu nous a bénis et nous avons triomphé des Arabes.

« Maintenant, je vous en supplie, daignez nous envoyer des prêtres pour enseigner la religion de Jésus-Christ dans tout le pays de Bouganda.

« Je vous demande aussi des enfants ayant appris les remèdes (connaissant la médecine), comme ceux qui sont allés à Oujiji. Quand ils arriveront chez nous, je leur donnerai de belles places.

« J'ai appris que Notre Père le Pape, le grand chef de la religion , vous a envoyé traiter avec les Grands de l'Europe, pour faire disparaître le commerce des hommes (des esclaves) dans le pays de l'Afrique. Et moi, si les blancs veulent bien me

donner la force, je puis les aider dans cette œuvre et empêcher le commerce des hommes dans tous les pays qui avoisinent le Nyanza.

« Daignez demander pour moi (au ciel) la force de bien faire. De mon côté, je prie Dieu de vous donner ses bénédictions et de vous aider dans toutes les œuvres que vous faites pour sa gloire.

« Moi, votre enfant.

« Signé : MWANGA,

« *roi de l'Ouganda.* »

Cette lettre est parvenue au cardinal Lavigerie à la fin de mai 1890, quelques jours après les grandes fêtes de Carthage, au moment où il s'apprêtait à porter à Rome les délibérations du concile qu'il venait de réunir dans l'ancienne métropole de l'Afrique. Il s'est aussitôt rendu de Tunis à Alger, pour y organiser le départ d'une nouvelle caravane ; et le 29 juin, fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, dix-huit missionnaires et deux médecins nègres, élevés à l'Institut de Malte, ont pris généreusement le chemin de l'Afrique équatoriale.

Le P. Gerboin les dirige. Ils vont retrouver au Nyanza, non plus Mgr Livinhac, élu supérieur de la Société, et qui est rentré en Europe au mois de septembre dernier, mais Mgr Jean Hirt, un enfant de l'Alsace, qui a déjà donné de grandes preuves de zèle et de prudence dans le vicariat apostolique dont il est maintenant l'évêque.

Ainsi, comme le disait le cardinal dans la cér monie des adieux, « Alger, qui si longtemps fermé au monde, par la terreur de ses pirates, l portes de ce grand continent, les ouvre aujou d'hui elle-même à la lumière ».

Pendant que les vingt missionnaires se tenaie debout devant l'autel, le vieil archevêque, s coadjuteur, les prélats, les prêtres, les fidèl allaient tour à tour, humblement, s'agenouill devant eux et leur baiser les pieds.

N'est-ce pas la seule attitude qui nous puiss convenir devant de pareils apôtres ? A moins d les suivre, ou, si on ne le peut, de les aider et d les faire connaître pour l'honneur de l'Église et d leur patrie. C'est d'eux que M. Jules Simon a dit aux applaudissements d'un auditoire d'élite, dans dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne : « Oh que nous nous servons mal de notre admiration e de notre reconnaissance ! Nous avons de l'admiration pour des actions qui en méritent bien peu, et de la reconnaissance pour des bienfaits qui, souvent, tournent contre nous. Mais les voilà, les âmes généreuses, les âmes compatissantes, celles qui sont remplies d'éternité ! »

CHAPITRE VII

L'ANTIESCLAVAGISME

I

Le 24 mai 1888, un pèlerinage tout apostolique entrait au Vatican; le cardinal Lavigerie présentait au Pape, avec les évêques de sa province, douze prêtres de chacun des diocèses de l'Afrique française, douze Pères Blancs, douze Arabes et Kabyles chrétiens de l'Algérie, enfin douze nègres de l'Afrique centrale, que les missionnaires avaient convertis à la foi après les avoir rachetés de l'esclavage.

Or Léon XIII avait écrit, quelques jours auparavant, aux évêques du Brésil une longue lettre, dans laquelle il réprouvait l'esclavage en général, et particulièrement l'esclavage africain. Après en avoir fait une description aussi émouvante que précise, il le condamnait au nom du droit naturel et de la loi divine, et il faisait appel pour le combattre, à la charité, à la pitié, à la justice du monde chrétien.

Il invitait « tous ceux qui ont la puissance, et tous ceux qui sont dévoués au progrès de la religion, à unir leurs efforts pour réprimer, pour empêcher, pour abolir le plus honteux et le plus criminel de tous les trafics. »

Il exhortait surtout les missionnaires à se consacrer à cette œuvre : « Maintenant que, par un concours plus actif des intelligences et des entreprises, disait-il, de nouvelles voies, de nouvelles relations commerciales sont ouvertes vers les terres africaines, c'est aux hommes voués à l'apostolat de prendre tous les moyens possibles pour procurer le salut et la liberté des esclaves. »

Le premier des missionnaires africains ne pouvait manquer de répondre à un appel semblable.

En présentant au Pape les prémices des chrétiens nègres, Mgr Lavigerie lui rappela qu'ils avaient tous subi la servitude; il le remercia, en leur nom et au nom de tous les Africains, d'avoir eu pitié de leur misère, et il promit d'aider de tout son pouvoir à l'abolition de l'esclavage.

Léon XIII répondit :

« Vous l'avez dit, Monsieur le Cardinal, dès le début de notre pontificat, nos yeux se sont portés vers cette terre déshéritée (l'Afrique), notre cœur s'est ému au spectacle des innombrables misères, physiques et morales, dont elle est le théâtre. Nous avons cherché, dans la mesure de nos forces, à y apporter un remède convenable et salutaire...

« Ce qui, par-dessus tout, n'a cessé de remplir notre âme de tristesse et de commisération, c'est

la pensée de ce grand nombre de créatures humaines, réduites par la force et la cupidité à un esclavage honteux et dégradant... Nous avons invité et vivement engagé tous ceux qui ont le pouvoir entre les mains, à mettre un terme au hideux trafic, appelé la traite des nègres, et à employer tous les moyens pour que cette plaie ne continue pas davantage à déshonorer le genre humain. Et puisque le continent africain est le théâtre principal de ce trafic et comme la terre propre de l'esclavage, nous recommandons à tous les missionnaires qui y prêchent le saint Évangile, de consacrer toutes leurs forces, leur vie même, à cette œuvre de rédemption...

« Mais c'est sur vous surtout, Monsieur le Cardinal, que nous comptons pour le succès des difficiles œuvres et missions de l'Afrique. Nous connaissons votre zèle actif et intelligent, nous savons tout ce que vous avez fait jusqu'à ces jours, et nous avons la confiance que vous ne vous lasserez pas avant d'avoir mené à bonne fin vos grandes entreprises. »

« C'est surtout sur vous que nous comptons », avait dit le Chef de l'Église au cardinal Lavigerie.

Fort de cette parole, le primat d'Afrique laissa pour un temps toutes ses autres œuvres, afin d'organiser la croisade qui lui était confiée. Il annonça sans retard à Mgr Brincat, procureur des Missions d'Afrique à Paris, qu'il se rendrait en France dès qu'il aurait reçu les dernières bénédictions et les derniers conseils du Souverain Pontife. « C'est

Paris que je vais venir, écrivait-il, pour dire enfin ce que je sais des crimes sans nom qui désolent l'intérieur de notre Afrique, et pour jeter ensuite un grand cri, un de ces cris qui remuent, jusqu'au fond de l'âme, tout ce qui, dans le monde, est encore digne du nom d'homme et de celui de chrétien... Où parlerai-je? Où écrirai-je? Je l'ignore encore. Mais, ce que je sais, c'est qu'en demandant la fin de tant d'excès infâmes, en proclamant ces grands principes chrétiens d'humanité, de charité, de liberté, d'égalité, de justice, je ne trouverai en France et dans le monde chrétien, ni une intelligence ni un cœur qui me refuse son appui. »

Et il partit prêcher sa croisade dans les diverses capitales chrétiennes. Le monde retentit du bruit de sa parole. La nouvelle traite des nègres devint le sujet habituel des entretiens et des écrits; et il se fit un tel mouvement dans l'opinion des peuples, qu'un an plus tard, toutes les puissances se réunissaient à Bruxelles pour s'accorder ensemble sur les moyens pratiques d'abolir l'esclavage africain.

C'était la première fois que la triste situation de l'Afrique allait passionner le monde civilisé. Ce n'était pas la première fois qu'elle était signalée à son attention.

En 1877, le roi Léopold II avait déclaré devant l'Association internationale réunie par ses soins à Bruxelles, que « l'esclavage qui se maintient

encore sur une notable partie du continent africain constitue une plaie que tous les amis de la vraie civilisation doivent désirer voir disparaître ».

La Conférence de Berlin, qui a constitué, en 1885, les États africains dans le bassin conventionnel du Congo, a introduit dans son Acte fondamental les deux articles que voici :

Chap. II, art. 6. — « Toutes les puissances exerçant des droits de souveraineté dans lesdits territoires s'engagent à veiller à la conservation des populations indigènes et à l'amélioration de leurs conditions morales et matérielles d'existence, et à concourir à la suppression de l'esclavage et surtout de la traite des noirs : elles protégeront et favoriseront, sans distinction de nationalité ni de culte, toutes les institutions et entreprises, religieuses, scientifiques ou charitables, créées et organisées à ces fins. »

Chap. I, art. 9. — « Conformément aux principes du droit des gens, tels qu'ils sont reconnus par les puissances signataires, la traite des esclaves étant interdite, et les opérations qui, sur terre ou sur mer, fournissent des esclaves à la traite, devant être également considérées comme interdites, les puissances qui exercent ou qui exerceront des droits de souveraineté ou une influence dans les territoires formant le bassin conventionnel du Congo, déclarent que ces territoires ne pourront servir ni de marché, ni de voie de transit pour la traite des esclaves, de quelque race

que ce soit. Chacune de ces puissances s'engag employer tous les moyens en son pouvoir p mettre fin à ce commerce et pour punir ceux s'en occupent. »

Mais ces résolutions étaient restées lettre mo et ceux qui les avaient prises semblaient e mêmes les avoir oubliées.

En vain les explorateurs de l'Afrique s'ac daient-ils à faire de l'esclavage africain les (criptions les plus sombres en même temps que plus exactes. En vain le grand et génér Livingstone écrivait-il dans son dernier jourr

« Quand j'ai rendu compte de la traite l'homme dans l'est de l'Afrique, je me suis t très loin de la vérité, ce qui était nécessaire p ne pas être taxé d'exagération ; mais, à parler toute franchise, le sujet ne permet guère qu exagère. Amplifier les maux de l'affreux c merce est tout simplement impossible. Le sp tacle que j'ai eu sous les yeux, incidents comm de ce trafic, est d'une telle horreur que je m force sans cesse de le chasser de ma mémoire sans y arriver. Les souvenirs les plus péni s'effacent avec le temps, mais les scènes atr que j'ai vues se représentent, et, la nuit, me bondir, horrifié par la vivacité du tableau

On ne pensait plus aux dernières paroles sa main a tracées, et que l'Angleterre a fait gra sur son tombeau dans Westminster :

« Je ne puis plus rien faire que de souhai

en mourant, que les bénédictions les plus abondantes du ciel descendent sur tous ceux, quels qu'ils soient, Anglais, Américains ou Turcs, qui contribueront à faire disparaître de ce monde la plaie affreuse de l'esclavage. »

Il est facile aujourd'hui de revendiquer pour les seuls philanthropes et les seuls politiques, la gloire du grand mouvement qui a provoqué la Conférence de Bruxelles, et engagé d'honneur toutes les nations civilisées à poursuivre d'un accord unanime l'extinction de l'esclavage. La vérité est qu'avant le mois de mai 1888, en dehors des généreuses tentatives du roi des Belges, ni la philosophie, ni la politique, ni la presse, ni les assemblées, ni les gouvernements n'avaient pris sérieusement en main la cause des malheureux nègres, et qu'au contraire, depuis cette époque, cette même cause a intéressé tous les peuples.

C'est qu'au mois de mai 1888, les longs cris de douleur de la pauvre Afrique ont enfin trouvé un écho assez puissant sur les lèvres du chef de l'Église, et que, répétés par lui et son envoyé, ils ont réveillé le monde chrétien de son engourdissement. L'indifférence publique n'a pu tenir devant le fidèle tableau des souffrances des esclaves.

II

Comment, en effet, ne pas s'émouvoir, au récit de tout ce qu'endurent les malheureux nègres au

moment de leur capture, durant les longs vo[illegible] qu'on leur impose pour aller les vendre, et l'affreuse condition qui les attend chez des tres sans scrupules ?

Ce qu'il y a de plus terrible dans le grand africain, et l'abus contre lequel se doivent p les principaux efforts, c'est, par-dessus tou chasse aux esclaves, ce sont les crimes inouï multiplient les négriers pour s'emparer de victimes.

Stanley, peu suspect d'exagération dans la estime qu'en plusieurs pays les traitants périr environ cent nègres pour se procurer esclaves [1].

Voici, en effet le moyen qu'ils emploien s'avancent, armés jusqu'aux dents, vers le gions où la population indigène est nomb et inoffensive; ils conduisent avec eux une tr à gages de brigands noirs ou métis, à la desquels ils attaquent, de nuit, à l'impro les villages sans défense. Ils mettent le fe huttes de paille, tuent les premiers habi qu'ils rencontrent, traquent les autres, les p suivent, les massacrent, et ne gardent que dont ils peuvent tirer parti, les femmes et le fants avec un petit nombre d'hommes valid

Aussi les explorateurs retrouvent-ils comp ment déserts des pays qu'ils avaient vus pros

1. Stanley, *Cinq années au Congo*, pp. 456-460.

t peuplés quelques années auparavant : « Les villages, dit Stanley, avaient cessé d'être, comme 'ils n'eussent jamais existé qu'en rêve. Que s'é-ait-il donc passé? » Une horde de brigands avait omplètement dévasté un pays de 55,000 kilo-nètres carrés, où vivaient un million de nègres ; 118 villages, représentant 43 communautés plus astes, avaient été ravagés, et cette œuvre d'ex-ermination n'avait rapporté que 2,300 esclaves, emmes et enfants, et environ 2,000 défenses d'i-roire. »

Sans doute, il n'arrive point toujours, comme lans le cas présent, que deux esclaves enlevés re-résentent un massacre de cent nègres ; mais, au noment de la vente, ils ne représentent jamais noins de dix victimes, car il faut aussi tenir ompte de ceux qui meurent le long des routes ivant de parvenir aux marchés [1]. Or les mission-aires affirment qu'il se vend par année 400,000 sclaves, et la plupart des autres voyageurs por-ent ce nombre à 500,000.

Pour empêcher leurs victimes de fuir durant la narche, les négriers les attachent ensemble à 'aide d'une sorte de cangue, dont les divers an-neaux leur enserrent le cou ; ils leur lient les mains derrière le dos, et leur entravent les pieds

1. Est-il besoin de dire que les jeunes esclaves dont on veut faire des eunuques (les eunuques se paient très cher) succombent dans des proportions effrayantes aux mutilations dont ils sont l'objet? Un explorateur, au Maroc, a constaté que, sur trente enfants opérés, il n'en survivait que deux.

dans des liens étroits qui les forcent à suivre un pas toujours uniforme. Durant la nuit leurs jambes sont serrées dans des traverses qui leur interdisent tout mouvement, et les font tant souffrir que, le plus souvent, malgré leur fatigue, ils ne peuvent dormir.

Ces traitements les affaiblissent-ils au point de ne pouvoir plus avancer? On les pousse comme des bêtes de somme, à coups de lanières, qui laissent des traces sanglantes.

S'ils tombent sur la route, on les frappe jusqu'à ce qu'ils se relèvent.

S'ils ne peuvent plus se traîner, on les tue; ou bien on les mutile, on leur coupe les bras, une jambe, et on les laisse attendre, dans la fièvre et dans la soif, la lente mort de l'épuisement ou la dent libératrice des lions et des léopards.

Ajoutons qu'ils sont bien souvent chargés des bagages de la caravane, et que de lourds fardeaux augmentent encore les fatigues de la route. Les femmes elles-mêmes n'en sont pas dispensées; si elles tiennent à emmener avec elles, en le portant, un enfant tout jeune, on ne s'y oppose pas toujours, car cela peut faire plus tard un esclave de plus; mais s'il arrive qu'elles ne puissent plus dissimuler la fatigue du double fardeau, on les décharge de leur enfant, et, sous leurs yeux, malgré tous les cris, on lui brise la tête contre les arbres ou les cailloux. « Marche, dit-on ensuite à la mère, à présent ce n'est plus trop lourd. »

Cameron parle avec épouvante des squelettes,

des jougs, des fourches à esclaves, qui s'offraient partout à ses regards [1]. On a pu dire que, si les voyageurs s'égaraient dans le centre de l'Afrique, ils reconnaîtraient souvent la route des caravanes aux ossements humains dont elle est jonchée.

Après ces tortures du voyage par terre, un autre supplice commence pour les esclaves qui sont destinés à la Turquie d'Asie, et qu'on embarque secrètement sur la côte orientale dans les boutres ou dahous arabes.

« J'ai vu, dit Cameron dans une lettre au cardinal Lavigerie, j'ai vu les esclaves à bord des dahous arabes, accroupis, leurs genoux au menton, couverts de blessures et de plaies, mourant par manque de boisson et de nourriture, les morts liés aux vivants, et la petite vérole ajoutant sa funeste contagion aux misères dont ils étaient accablés. »

Et Mgr Bridoux, vicaire apostolique du Tanganika, décrit ainsi deux boutres chargés d'esclaves, qu'il a trouvés à Zanzibar, où les avaient amenés les croisières anglaises : « Ils y étaient entassés comme des harengs, tenant, on ne sait par quel miracle, quatre-vingts dans un étroit espace où on n'aurait pas cru qu'il en pût tenir dix; hâves, maigres comme des squelettes, les yeux enfoncés, respirant la faim, la terreur, le désespoir. Rien de plus affreux que ces malheureux, malades, cou-

1. Cameron, *A travers l'Afrique*, p. 383-385.

verts de plaies, portant sur leurs bras, sur leurs mains, sur leur dos, quand ils débarquaient, la marque des lanières de cuir, dont on les avait dé-chirés durant leur longue route, presque hébétés par les privations et par la douleur. »

Les esclaves qui sont conduits au sud de l'É-gypte ou en Turquie d'Asie, se vendent dans le se-cret, avec la complicité payée des autorités musul-manes. Ce trafic reste donc dans l'ombre et n donne pas lieu aux scènes navrantes qui se passen journellement sur les marchés publics de l'Afriq intérieure.

Laissons la parole à un missionnaire qui a v ces derniers marchés; car la cause de l'Afriq n'a pas besoin d'avocats, ainsi que l'a dit le car dinal Lavigerie, il suffit qu'elle ait des témoins.

Ce missionnaire, le P. Guillemé, de la station Kibanga, a trouvé, en 1887, la ville d'Oujiji, qui e la principale des bords du Tanganika, tout inond d'esclaves venus du Manyéma, du Maroungou, l'Ouvira et l'Oubuari. En raison de leur nombr ils étaient à très bon marché, mais presque to exténués de fatigue et mourant de faim. « L place, raconte-t-il, était couverte d'esclaves vente, attachés en longues files, hommes, femme enfants, dans un désordre affreux, les uns av des cordes, les autres avec des chaînes. A que ques-uns, venant du Manyéma, on avait percé l oreilles pour y passer une petite corde qui les r tenait unis.

« Dans les rues, on rencontrait, à chaque pas, des squelettes vivants, se traînant péniblement à l'aide d'un bâton. Ils n'étaient plus enchaînés, parce qu'ils ne pouvaient plus se sauver. La souffrance, les privations de toutes sortes étaient peintes sur leurs visages décharnés, et tout indiquait qu'ils se mouraient bien plus de faim que de maladie. Aux larges cicatrices qu'ils portaient sur le dos, on voyait de suite ce qu'ils avaient souffert de mauvais traitements, de la part de leurs maîtres, qui, pour les faire marcher, ne leur épargnent pas les distributions de bois vert. D'autres, couchés dans les rues ou à côté de la maison de leur maître, qui ne leur donnait plus de nourriture, parce qu'il prévoyait leur mort prochaine, attendaient la fin de leur misérable existence...

« Mais c'est surtout du côté du Tanganika, dans l'espace inculte, couvert de hautes herbes, qui sépare le marché des bords du lac, que nous devions voir toutes les conséquences de cet abominable trafic. Cet espace est le cimetière d'Oujiji, ou, pour mieux dire, la voirie où sont jetés tous les esclaves morts ou agonisants. Les hyènes, très abondantes dans le pays, sont chargées de leur sépulture. Un jeune chrétien, qui ne connaissait point encore la ville, voulut s'avancer jusqu'aux bords du lac; mais, à la vue des nombreux cadavres semés le long du sentier, à moitié dévorés par les hyènes ou les oiseaux de proie, il recula d'épouvante, ne pouvant supporter un spectacle aussi affreux.

« Ayant demandé à un Arabe pourquoi les cadavres étaient aussi nombreux aux environs d'Oujiji, et pourquoi on les laissait aussi près de la ville, il me répondit avec indifférence :

« Autrefois, nous étions habitués à jeter en cet endroit les cadavres de nos esclaves morts, et, chaque nuit, les hyènes venaient les emporter. Mais, cette année, le nombre des morts est si considérable, que ces animaux ne suffisent plus à les dévorer; ils se sont dégoûtés de la chair humaine! »

L'esclavage domestique, dans les pays musulmans de l'Asie et de l'Afrique du nord, n'a rien de très cruel. C'est l'intérêt même des maîtres de ne pas laisser périr des marchandises qui leur reviennent cher, à cause de la distance; peut-être aussi redoutent-ils le voisinage de l'Europe, et craignent-ils qu'on entende les gémissements des victimes. Mais, alors même que les musulmans de Turquie, d'Égypte, de la Tripolitaine et du Maroc traiteraien leurs esclaves avec plus de douceur encore, e seraient-ils moins responsables des crimes et de massacres que commettent les négriers pour ap provisionner leurs marchés?

Et certes il suffirait bien au malheur de la rac noire des débouchés que l'Afrique centrale offi elle-même aux esclavagistes.

C'est là que le fléau sévit dans toute son horreu et les nègres, après avoir d'abord imité les Arabe les ont vite dépassés. Mgr Augouard, des missio

naires du Saint-Esprit, raconte que, dans le Haut-Oubanghi, les esclaves sont tout simplement de la viande de boucherie; c'est pour les manger qu'on les achète, ou qu'on les enlève de force, chez les tribus plus faibles; s'ils sont trop maigres, on les engraisse jusqu'à ce qu'ils soient à point.

Un voyageur s'étant écrié avec indignation devant ces sauvages : « Mais vous ne faites donc aucune différence entre l'homme et l'animal? » ils lui répondirent du ton le plus naturel : « Oh! si. La chair de l'homme est bien meilleure. »

Si tous les nègres de l'Afrique centrale ne font pas de leurs esclaves un aliment ordinaire, tous les traitent avec une brutalité d'autant plus révoltante qu'ils n'ont généralement affaire qu'à des femmes et à des enfants. Les hommes pourraient s'enfuir; on les tue, ou bien on les réserve pour l'Asie. La femme et l'enfant suffisent, du reste, au léger travail qui est nécessaire dans un pays où la culture n'existe pour ainsi dire pas. Les enfants sont roués de coups sous le moindre prétexte. Les femmes servent à des débauches sans limite; elles se vendent à si vil prix que les plus petits chefs en ont tous plusieurs, et qu'on a vu les deux derniers rois de l'Ouganda en enfermer jusqu'à 1500 dans leur harem.

Mais ces malheureuses sont moins encore des instruments de désordre que des instruments de douleur. Speke affirme que, pendant qu'il demeurait dans l'enceinte de la résidence royale chez le souverain de l'Ouganda, « il ne s'est pas passé de

jour où il n'ait vu conduire à la mort quel
une, quelquefois deux et jusqu'à trois de c
heureuses femmes qui composaient le ha
Mtésa [1]. » Un missionnaire rapporte qu'un
du Bukumbi lui disait un matin, avec au
calme que s'il se fût agi de la chose la plus
du monde : « J'ai tué cinq de mes femmes p
la nuit », sans même paraître croire que c
être extraordinaire.

Le peuple n'est pas plus débonnaire. Une
esclave avait été envoyée par son maître ra
du bois pour cuire le repas du soir, dans la
voisine de Tabora, alors complètement i
par les pluies de la *masika*. A peine entrée c
champs, elle commença d'enfoncer, et bien
se trouva prise dans la boue jusqu'aux bra
pouvoir se dégager, et contrainte de rester
bile pour ne pas être submergée. Elle ap
l'aide avec désespoir, mais ceux qui passaie
de là ne faisaient qu'en rire. Son maître
voyant pas revenir, se mit à sa recherche a
bâton, sans doute pour l'assommer. Il la
dans cette cruelle situation, et, sans rien fai
la secourir, il lui jeta de loin son bâton
qu'elle pût se défendre, lui dit-il avec une
ironie, contre les hyènes qui allaient ven
nuit. Il rentra ensuite chez lui tranquillem
lendemain, toute trace de la malheureuse
avait disparu.

1. SPEKE, *Les Sources du Nil*, p. 327.

Il existe, près du Tanganika, d'après le récit d'un officier belge, témoin oculaire, un chef qu'on appelle le roi Wemba, du nom de son territoire, et qui aime la musique avec autant de passion que le sang humain. Or, sa musique principale, un peu comme partout en Afrique, c'est le tambour. Mais il trouve les baguettes en bois trop dures pour son oreille, et il en a voulu de nouvelles. Il a fait couper les mains des esclaves destinés à son abominable orchestre, afin qu'ils ne battent plus les instruments qu'avec leurs moignons. Cela lui procure des sons plus doux.

III

Tels sont les maux sur lesquels le cardinal Lavigerie entreprenait d'attirer la compassion des peuples chrétiens. C'est un faible aperçu des émouvants tableaux qu'il évoquait partout devant les foules qui se pressaient pour l'entendre.

Sa première conférence fut pour Saint-Sulpice : « Cette mission, dit-il, je la commence dans cette église où a commencé, il y aura bientôt un demi-siècle, ma vie sacerdotale, trouvant un heureux augure en ce que je la prêche ainsi, pour la première fois, au milieu de fidèles dont je puis dire, comme l'Apôtre, que leur piété est connue de tout l'univers. »

Après avoir ensuite exposé ce qu'est l'esclavage dans l'intérieur de l'Afrique et comment on peut

tenter d'y mettre fin, il s'adressa, en terminant, aux nombreux journalistes qui étaient venus pour l'entendre, et il leur demanda de faire connaître ce qu'il avait dit, de rendre populaire la grande cause qu'il défendait. Le lendemain, les plus importants journaux de Paris, même ceux qui ne sont pas catholiques, rendaient compte de sa conférence et en faisaient le plus grand éloge.

De Paris il va à Londres, où il prend la parole, le 31 juillet, dans un meeting que préside lord Granville, ancien ministre des Affaires étrangères et auquel assiste le cardinal Manning.

« Malgré ce qui nous sépare, dit-il à l'assemblé en grande majorité protestante, je suis certai d'avance que nos sentiments seront les même dans une cause qui est celle de l'humanité, de l justice et de la liberté. »

Il rappelle que la Grande-Bretagne a été la pre mière de toutes les nations à combattre la trait des nègres; il rend hommage à la vieille Ligue an glaise contre l'esclavage, sous les auspices d laquelle se tient la réunion; il se fait acclamer e louant la mémoire de l'intrépide Livingstone. Com ment, après cela, ne pas l'écouter avec sympathi quand il raconte les maux de l'Afrique en s'ap puyant sur ce qu'ont vu ses propres missionnaire et les explorateurs anglais? Comment ne pas lu laisser dire que « l'Angleterre, par les empire nouveaux qu'elle vient de fonder ou de conquéri en Afrique, a contracté, vis-à-vis de ce continent des obligations sacrées? »

Le cardinal crut opportun, vu l'importance de l'assemblée de Londres et la qualité des auditeurs, d'exprimer nettement sa pensée sur la nécessité de provoquer une action commune des puissances européennes. Il n'est pas inutile de citer ses paroles, pour éclairer ceux qui supposeraient que la récente conférence de Bruxelles a contrarié tous ses plans :

« C'est, sans contredit, aux gouvernements de l'Europe, déclara-t-il, que l'obligation de sauver l'Afrique est tout d'abord imposée. L'honorable président de ce meeting, avant de me donner la parole, vous a rappelé comment, en 1815, à Vienne, et, plus tard encore, à Vérone, en 1822, ils se sont solennellement engagés à ne plus tolérer l'esclavage dans le monde. Mais il leur en faut la volonté. Et pourquoi ne l'auraient-ils pas? Est-il une œuvre plus noble, plus grande, plus généreuse? Sur quelles questions peuvent-ils plus honorablement se consulter et s'entendre que sur la cessation de si effroyables maux?

« Les principales nations de l'Europe, l'Angleterre, la Belgique, la France, l'Allemagne, le Portugal, ont, par un consentement commun, reconnu et proclamé leurs droits présents et futurs sur l'Afrique. Elles ont, dès lors, des devoirs vis-à-vis d'elle. De ces devoirs, le premier est celui de ne pas laisser cruellement détruire la race indigène et fermer de nouveau, en la transformant en d'inaccessibles déserts, la terre que les explorateurs avaient ouverte à la civilisation. C'est là leur premier intérêt. Mais si la voix de l'intérêt ne parle

pas aux gouvernements avec assez de puissance, occupés qu'ils sont par d'autres soucis, il faut les forcer à entendre le cri de la miséricorde et de la pitié. Et pour cela il faut que ce cri soit poussé, enfin, par tous, avec une telle puissance, que l'on soit contraint de lui obéir. »

Le meeting de Londres entra si bien dans la pensée de l'orateur, qu'à la fin de la séance on adopta à l'unanimité cette résolution proposée par le cardinal Manning :

« Le temps est maintenant arrivé, où toutes les nations de l'Europe, qui, au congrès de Vienne, en 1815, et à la conférence de Vérone, en 1822, on
pris une série de résolutions condamnant sévè-
rement le commerce des esclaves, doivent pren
dre des mesures sérieuses pour en arriver à u
effet pratique. Comme les brigands arabes, don
les dévastations sanguinaires dépeuplent, en c
moment, notre Afrique, ne sont ni sujets à de
lois, ni sous une autorité responsable, il appa
tient aux gouvernements de l'Europe, d'assure
leur disparition de tous les territoires où ils o
eux-mêmes quelque pouvoir. Ce meeting se pro
pose également de faire instance auprès du gou
vernement de Sa Majesté, pour que, de conce
avec les pouvoirs européens qui réclament, en c
moment, une possession ou une influence territo
riale en Afrique, il adopte telles mesures qui pui
sent assurer l'abolition de l'affreux commerce de
esclaves, qui est encore pratiqué maintenant pa
ces ennemis de la race humaine. »

Cette résolution ne devait pas rester stérile. Ce fut l'*Anti-Slavery Society*, dans la personne de M. Sydney Buxton, soutenu par lord Granville, qui saisit officiellement de la question le gouvernement et les chambres; et, à la suite de ces démarches, ce fut l'Angleterre qui demanda au roi des Belges de prendre l'initiative de la convocation des puissances au congrès de Bruxelles.

Sous l'impulsion d'un roi que la postérité nettra, pour son dévouement désintéressé au progrès de la civilisation, au-dessus de bien des conquérants, la Belgique avait proposé la première de ombattre la traite africaine. Le cardinal Lavigerie, qui, du reste, n'avait reçu des catholiques abitants de ce pays que des marques de sympaie et de charité pour ses œuvres, ne pouvait onc se dispenser de visiter Bruxelles et d'y prêier sa croisade.

Le 15 août, dans l'église de Sainte-Gudule, il conta les crimes dont souffrait tout le Hautongo, malgré la protection des Belges, et il manda que des administrateurs prissent en main défense des nègres sur le cours supérieur du uve, comme cela avait été fait avec tant de ccès dans la partie de l'État indépendant qui tend depuis Stanley-Falls jusqu'à l'Atlantique. La quête qui suivit cette conférence donna plus 25,000 francs, et telle fut l'impression produite, 'en peu de jours cinq cents volontaires se mit à la disposition de Mgr Lavigerie pour aller otéger les nègres dans le Haut-Congo. Une

Société antiesclavagiste fut immédiatement constituée, avec des comités locaux et des associations de dames patronnesses, et le cardinal put présider, quelques jours plus tard, la première réunion du Conseil central, à la tête duquel était placé le général Jacmart.

C'était du Congo belge qu'il avait parlé à Bruxelles. Aux Allemands il parla de l'Afrique allemande.

Il avait été invité au congrès catholique de Fribourg-en-Brisgau. Mais, contraint de prendre un peu de repos après tant de voyages et de discours, il ne put se rendre au vœu des chrétiens allemands; il leur adressa, du moins, en date du 28 août, un long mémoire dans lequel il décrivait avec une insistance particulière les marchés à esclaves de Tabora et d'Oujiji, qui sont les deux plus grands centres arabes des régions soumises à l'Allemagne. Il exprimait, en terminant, le désir qu'une association nationale fût constituée en Allemagne contre l'esclavage, à l'instar de ce qui avait été fait en Angleterre et en Belgique, et il joignait à son mémoire un projet de règlement général. Peu de temps après, un comité antiesclavagiste était établi à Cologne, et l'Allemagne catholique prenait sa place dans la grande croisade.

Le cardinal Lavigerie faisait, de plus, remettre au prince de Bismarck, par l'intermédiaire du ministre d'Allemagne à Bruxelles, une lettre qui fut communiquée au Reichstag, et dans laquelle il appelait l'attention du tout-puissant

ministre sur les moyens de faire cesser la capture et la vente des esclaves dans l'Afrique allemande.

« Mais, ajoutait-il, en dehors de cette mesure particulière aux territoires de l'empire, il y aurait, Prince, une action générale à exercer, de concert avec tous les États de l'Europe qui ont été représentés au congrès de Berlin... Ces États se sont, en effet, formellement engagés à détruire l'esclavage et à en punir les auteurs... Une action commune de l'Europe est nécessaire pour tenir un tel engagement... J'ose vous supplier, au nom de tant de populations infortunées, de vouloir bien contribuer, comme signataire de l'Acte fondamental de Berlin, avec les autres puissances intéressées, à établir un accord qui réglerait cette situation. »

De retour à Paris, le cardinal y constitua la Société antiesclavagiste de France « destinée, dit l'article premier du règlement général, à procurer l'abolition de l'esclavage en Afrique, et plus particulièrement dans les territoires placés sous l'influence de la France. et dans ceux qui ne dépendent d'aucune puissance européenne ».

Exclusivement nationale, cette Société devait cependant entretenir des relations de confraternité et de mutuel appui avec les sociétés antiesclavagistes des autres pays chrétiens, et aussi avec les diverses congrégations de missionnaires qui évangélisent l'Afrique.

Elle était dirigée par un conseil d'administration siégeant à Paris, et qui avait pour attribution

de voter et de faire exécuter les règlements de la Société, d'en organiser et diriger l'action intérieure, d'accepter, s'il y avait lieu, les engagements des volontaires et de leur tracer des règles obligatoires, de procurer à l'œuvre les ressources nécessaires, et d'en déterminer l'emploi. Ce conseil avait pour président M. Keller, pour vice-président MM. Chesnelong et de Vogüé, pour secrétaire le comte de Resbecq, et pour membres MM. le baron d'Avril, le général de Charette, l'amiral Fabre de la Maurelle, aujourd'hui décédé, Vict Guérin également décédé, le comte de Mun, Wallo Récamier, l'abbé Le Rebours, le R. P. Bailly, le R. Charmetant et Mgr Brincat, directeur de l'œuvr

Des comités locaux d'action et de propagan étaient établis à Paris et dans les principales vill de France, pour provoquer les souscriptions et l dévouements personnels, et pour organiser d associations de Dames patronnesses.

Enfin un conseil de haut patronage était inve du soin de défendre la cause de l'abolition l'esclavage dans les assemblées politiques, da les corps savants, dans la presse, et surtout aup des gouvernements. Il avait pour président M. Ju Simon, pour vice-présidents MM. Wallon Georges Picot, pour secrétaire M. Lefèvre-Ponta Les autres membres étaient MM. Bardoux, Che nelong, Franck, Keller, de Vogüé, Buloz, De Cochin, l'abbé Lagrange, Charles Petit, Guilla Guizot.

De tels noms étaient la meilleure des garan

pour l'avenir de l'œuvre antiesclavagiste. L'appui et l'aide lui vinrent bientôt de plus haut encore. Dans un Bref daté du 17 octobre, le Souverain Pontife adressa au cardinal Lavigerie les encouragements et les remerciements les plus affectueux.

« Nous ne vous exhorterons pas, y était-il dit, car de quelle exhortation aurait besoin un si ardent courage? Mais nous vous féliciterons de ce que vous êtes disposé à continuer cette œuvre, par la grâce de Dieu, avec le même zèle et la même constance. » A ce Bref le Pape joignait l'envoi d'une somme de trois cent mille francs, à partager entre les conseils ou comités établis pour l'abolition de l'esclavage.

En même temps le cardinal recevait de tout l'épiscopat de France des lettres chaleureuses d'adhésion à sa croisade, et le public manifestait sa sympathie par une souscription qui s'élevait, au mois d'octobre, à plus de 150,000 francs.

Le mouvement, dès lors, s'accentua simultanément dans la plupart des pays de l'Europe. Comme l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et la France, on vit la Suisse, l'Espagne, le Portugal, puis l'Autriche se couvrir de comités antiesclavagistes sous la direction des personnages les plus influents.

A Madrid, la Reine prit elle-même la protection de l'œuvre, et M. Canovas del Castillo en accepta la présidence. A Lisbonne, tout fut organisé par le célèbre explorateur Serpa Pinto ; le roi s'offrit pour protecteur, et son second fils fut mis à la tête du comité central.

Le comité national d'Italie fut fondé à Rome sous la protection directe du Souverain Pontife; il eut pour président le prince Rospigliosi, pour vice-président le prince Altieri, et l'on compta parmi les conseillers MM. le marquis Serralupi, de Rossi, Lancelotti, Sachetti, tous les plus dignes représentants de la noblesse et de la science.

Le cardinal s'était rendu en Italie au mois de novembre pour travailler, de sa personne, au progrès de son œuvre. La malveillance ou la mala dresse de quelques journalistes, qui travestiren certaines de ses conversations privées sur le rôl de l'Italie en Afrique, ne l'empêcha pas d'obten dans toutes les parties de la péninsule un succè plus remarquable encore que dans les autres pay de l'Europe.

L'archevêque de Capoue et l'archevêque d Palerme, tous deux cardinaux, le secondèrent d tous leurs efforts et firent organiser des comit dans leurs provinces. La conférence qu'il pronon à Rome, dans l'église du Gesu, provoqua u enthousiasme que put seul dépasser celui qu témoignèrent les habitants de Naples après l'avoi entendu à leur tour.

Les journaux les moins religieux de cette der nière ville convinrent que sa parole émue et con vaincante avait exercé une fascination irrésistibl Le cardinal Sanfelice, archevêque de Naples, qu avait assisté à sa conférence, voulut donne

l'exemple de la générosité à tous ses diocésains. Appauvri par ses charités, il eut la touchante idée de lui envoyer la riche croix pectorale qui lui avait été offerte par la ville en reconnaissance de son admirable conduite pendant le choléra, et dont les pierres précieuses ne valaient pas moins de dix mille francs. Le cardinal Lavigerie, profondément ému d'un tel sacrifice, ne voulut pas faire vendre un souvenir si vénérable : « Je croirais, écrivit-il au *Courrier de Naples*, commettre un sacrilège et surtout faire au cœur des catholiques Napolitains la plus douloureuse des blessures. » Il fit porter la croix d'or au bureau du journal, pour être mise en loterie de telle sorte que le possesseur du numéro gagnant eût le doux privilège de la reporter à son archevêque.

Il n'obtint pas moins de succès à Milan. La péroraison de son discours, prononcée en italien, excita un enthousiasme que le respect du saint lieu empêcha à grand'peine de se traduire par une manifestation bruyante. En voici l'exacte traduction. Qu'on se rappelle, en la lisant, les bruits de guerre de ce temps-là.

« Il me vient à la pensée que, sur notre terre d'Afrique, un usage consacré par les traditions anciennes veut que, lorsque deux hommes, deux tribus, ont répandu et mêlé leur sang sur une même terre, la guerre ne puisse plus exister entre eux. On a la croyance que celui qui viole ce pacte sacré est maudit du ciel, et que celui qui l'observe en est béni.

« Or, mes très chers Frères, le vieil évêqu africain qui vous parle appartient, par sa naissance à un peuple qui a mêlé son sang avec le vôtre Tout autour de Milan, fument encore, pour ains dire, les champs de votre liberté, les champs d bataille de Magenta, de Montebello, de Solférino, où le sang de la France a été mêlé au sang de l'Italie.

« Oh ! que ce sang versé garde la paix entre no deux peuples ! qu'il vous préserve des maux que l guerre entraîne avec elle ! qu'il préserve les mères des larmes cruelles qu'elles verseraient sur leurs fils ! qu'il préserve vos cités de la ruine !

« Oh ! Seigneur ! c'est, devant ces autels, l dernière prière de ce pauvre successeur de sain Augustin.

« Pour les esclaves nègres de ma pauvre Afrique la vie ! la liberté ! la fin de tant d'horreurs ! Pou les peuples de l'Europe, pour ces fils de sain Ambroise, la paix ! la paix ! la paix ! La paix dans ce monde, la paix un jour auprès de vous, dans l'éternité. »

Après sa conférence de Milan, le cardinal Lavigerie se rendit à Marseille pour reprendre le chemin de l'Afrique. Avant de s'embarquer, il écrivit à M. Keller, président du conseil d'administration de l'œuvre antiesclavagiste, une lettre dans laquelle il confiait aux membres de tous les comités le soin d'entretenir et d'augmenter de plus en plus le zèle et la pitié de l'Europe.

Il avait, disait-il en substance, accompli la

première partie de sa tâche en faisant connaître les horreurs de l'esclavage ; il restait maintenant à les abolir. Il fallait songer dès lors à un Congrès international, où les délégués des comités de toute l'Europe mettraient en commun leurs lumières, leurs sentiments et leur action. Ceux qui avaient cru qu'il se proposait de supprimer, dès la première heure, l'esclavage domestique chez toutes les nations musulmanes, n'avaient rien compris à sa mission ; ce qu'il demandait aux hommes de cœur, c'était de l'aider à faire cesser la traite, c'est-à-dire la chasse à l'homme dans l'intérieur de l'Afrique, le transport et la vente des esclaves sur les marchés turcs. L'entreprise ainsi déterminée, il fallait à tout prix la mener à bonne fin, car il n'y avait pas dans le monde, en ce moment, d'œuvre plus sainte et plus nécessaire.

IV

Rentré à Alger, à la fin de janvier 1889, le cardinal eut bientôt à subir, à la suite de toutes ses fatigues, une crise plus douloureuse de la névralgie rhumatismale dont il souffre depuis longtemps. Il dut céder aux conseils des médecins, et aller prendre à Biskra un repos complet.

Mais il lui tardait de continuer sa mission, et on le voit, dès le milieu d'avril, prononcer dans la cathédrale d'Alger une de ces allocutions qui gagnaient pour toujours un auditoire à sa cause, et

qui, reproduites par la presse religieuse, avaient leur retentissement dans tous les pays chrétiens.

C'était le vendredi-saint. Il prit, pour sujet de son discours, la Passion de l'Afrique.

« Ils continuent, s'écria-t-il, ces esclaves, leur passion douloureuse : livrés à d'infâmes bourreaux, qui les traquent de toutes parts comme des bêtes fauves, qui les vouent aux plus affreuses tortures, à la captivité, aux hontes d'une débauche sans nom, à la mort... Jamais on n'avait rien vu dans des proportions si abominables. A Jérusalem, le Calvaire était le sommet d'une colline. Il ne portait que trois croix. En Afrique, c'est un continent immense. Le sang y coule, de toutes parts, des veines de millions de Noirs, mêlé aux larmes des mères devant lesquelles on massacre leurs fils. »

Cependant les divers comités d'Europe, fidèles à leurs instructions, continuaient activement la propagande antiesclavagiste. L'Autriche et la Hollande s'enrôlaient à leur tour dans la généreuse croisade, et il se fondait des sociétés jusqu'en Amérique. Plusieurs conseils nationaux avaient créé des bulletins pour mieux répandre leurs idées, et tous se faisaient seconder par la meilleure partie de la presse. De nombreuses conférences étaient données dans les principales villes. M. Jules Simon en fit une, le 10 février (1889), dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, et ceux qui l'ont entendu savent que ce

jour-là le célèbre orateur se surpassa lui-même. Quelle émotion et quelle netteté dans sa description de l'esclavage africain ! avec quelle éloquence il exprimait son indignation contre l'indifférence publique, son admiration pour la vaillance des missionnaires et de leur illustre chef !

« Voilà où nous en sommes, s'écriait-il, ère de progrès, monde de la civilisation, philosophes, nous qui, depuis tant de siècles, travaillons ou croyons travailler au progrès de l'humanité...

« Le spectacle des missionnaires me consolerait un peu des misères qui se passent là, si on pouvait jamais s'en consoler. Mais enfin, plus on est malheureux de savoir qu'elles existent, et plus on sent le besoin et le devoir d'exprimer la profonde admiration et la profonde reconnaissance que méritent ces jeunes hommes, qui partent à vingt-quatre ans, abandonnant leurs parents, leurs amis, presque leurs idées et leurs sentiments, laissant tout ce qu'ils ont de grand et de cher derrière eux, et allant au loin affronter de tels maux et guérir ou consoler de telles souffrances...

« Ici, nous ne sommes, Messieurs, que des échos ; nous venons répéter faiblement les paroles d'un grand homme de cœur... Il avait rendu assez de services pour laisser un souvenir immortel parmi les gens de cœur, et c'est à soixante-quatre ans qu'il a entrepris cette croisade, car c'est une croisade, une croisade contre la barbarie ; c'est la croisade propre de l'humanité. Il est allé prêcher partout : à Paris, à Bruxelles, en Italie, en Angle-

terre. Il continuera, il amassera des trésors de pitié dans les âmes compatissantes ; il apprendra à l'humanité à se connaître ; et peut-être fera-t-il une œuvre encore plus grande que la destruction de l'esclavage, peut-être amènera-t-il les puissances européennes, qui ne pensent qu'à s'entre-déchirer, à se rappeler qu'il y a mieux à faire, un grand opprobre à laver, une grande rédemption à accomplir et la possibilité, pour les hommes de notre temps, de servir ensemble, d'un même cœur, en présence de Dieu, la cause sacrée de l'humanité et de la justice. »

Le Saint-Siège et le gouvernement français donnèrent, vers la même époque, une marque signalée de leur bienveillance pour la croisade antiesclavagiste en agréant la demande que leur fit le cardinal Lavigerie d'élever à la dignité épiscopale, avec le titre d'auxiliaire de Carthage, Mgr Brincat, le jeune et zélé prélat, à qui avait été confiée la direction générale de l'œuvre. On ne pouvait, écrivait l'archevêque d'Alger à ses prêtres, faire un meilleur choix « pour des fonctions si lourdes et qui demandaient, avec toute la force de la jeunesse, la vertu sûre, le zèle actif, le dévouement entier au Saint-Siège, la distinction de l'esprit, l'habileté pour traiter les affaires avec les gouvernements et avec les œuvres diverses »

Mais déjà le cardinal avait jugé que l'heure était venue de convoquer son congrès international

Par une lettre envoyée d'Alger, le 25 avril 1889, il invita les présidents et membres de tous les comités antiesclavagistes à se réunir à Lucerne au mois d'août, pour établir entre eux une entente et des liens fraternels, pour résoudre les difficultés qui avaient pu se présenter depuis plusieurs mois et étudier en commun les moyens les plus pratiques de mener leur œuvre à bon terme.

On sait que le congrès de Lucerne dut être prorogé à cause de la proximité des élections françaises. Les partis attachaient, non sans raison, une telle importance à l'issue de cette opération, que la plupart des hommes politiques sur lesquels s'appuyaient les comités esclavagistes n'avaient pas cru devoir se rendre à l'étranger au moment où s'ouvrait la période électorale. Mgr Lavigerie, en arrivant à Lucerne, trouva dans les registres d'inscription le nom de dix-huit Français en tout, dont quatre seulement étaient membres de l'œuvre et pouvaient, dès lors, prendre part aux délibérations de l'assemblée. Il crut, d'une part, que l'intérêt de sa patrie ne lui permettait pas d'insister auprès des membres retenus en France par la campagne électorale, et, d'autre part, qu'il compromettrait son œuvre en se passant du concours de la nation où elle trouvait le plus d'appui.

Il faut ajouter que le cardinal voyait de sérieux avantages à ce que son œuvre ne s'engageât point dans une voie définitive avant de connaître ce qui erait décidé à la prochaine conférence de Bruxelles.

Au reste, la grave maladie qui l'éprouva alors l'eût rendu incapable de suivre assidûment les délibérations du congrès.

Les comités nationaux n'en continuèrent pas moins, à la suite de cette prorogation, leurs travaux et leur propagande. Mais, pour passer à l'action proprement dite, il était nécessaire d'attendre que les puissances réunies à Bruxelles eussent terminé leurs délibérations. Or, les plénipotentiaires, assemblés dès le 18 novembre 1889, n'ont signé l'*Acte général* de leurs résolutions que le 2 juillet 1890.

V

Le cardinal Lavigerie était à Alger lorsque lui fut envoyé l'Acte général.

Il l'ouvrit avec tremblement, craignant d'y trouver des mesures insuffisantes, ou peut-être hostiles à la réalisation de ses vœux; mais il n'eut, comme il le raconte, qu'à rendre grâce à Dieu, dont les diverses nations chrétiennes et même musulmanes avaient suivi les inspirations, après avoir inscrit son nom en tête de leurs travaux.

Les puissances avaient adopté et consacré en principe toutes les mesures que lui-même avait sollicitées dans ses nombreux discours. Elles avaient déterminé, en cent articles, les remèdes à employer contre l'esclavage; elles avaient considéré la question dans tous ses détails, depuis la

chasse à l'homme et les caravanes par terre, jusqu'à la traite maritime et à la vente. Comme l'avaient réclamé le Pape et le cardinal, elles voulaient que l'on ne négligeât ni la force, ni les œuvres de charité et de civilisation.

Mais on ne saurait donner une idée plus claire de l'Acte général de Bruxelles qu'en en citant quelques extraits.

Voici, par exemple, quels sont, d'après l'article premier, les mesures qu'on devra prendre aux pays d'origine :

« 1° Organisation progressive des services administratifs, judiciaires, religieux et militaires dans les territoires d'Afrique placés sous la souveraineté ou le protectorat des nations civilisées.

« 2° Etablissement graduel, à l'intérieur, par les puissances de qui relèvent les territoires, de stations fortement occupées, de manière que leur action protectrice ou répressive puisse se faire sentir avec efficacité dans les territoires dévastés par des chasses à l'homme.

« 3° Construction de routes et notamment de voies ferrées reliant les stations avancées à la côte, et permettant d'accéder aisément aux eaux intérieures et sur le cours supérieur des fleuves et rivières qui seraient coupés par des rapides et des cataractes, en vue de substituer des moyens économiques et accélérés de transport au portage actuel de l'homme.

« 4° Installation de bateaux à vapeur sur les eaux intérieures navigables et sur les lacs, avec

l'appui des postes fortifiés établis sur les rives

« 5° Etablissement de lignes télégraphiques assurant la communication des postes et des stations avec la côte et les centres d'administration.

« 6° Organisation d'expéditions et de colonnes mobiles, qui maintiennent les communications des stations entre elles avec la côte, en appuient l'action répressive, et assurent la sécurité des routes de parcours.

« 7° Restriction de l'importation des armes à feu, au moins des armes perfectionnées et des munitions, dans toute l'étendue des territoires atteints par la traite. »

La Conférence, continuant ce détail, déjà si complet, décide « de mettre les populations indigènes à même de concourir à leur propre défense; de diminuer les guerres intestines entre les tribus par la voie de l'arbitrage ; de les initier aux travaux agricoles et aux arts professionnels, de façon à accroître leur bien-être, à les élever à la civilisation et à amener l'extinction des coutumes barbares, telles que le cannibalisme et les sacrifices humains ».

Pour ce qui concerne les caravanes, il est décidé que « dans les régions du littoral connues comme servant de lieux habituels de passage ou de points d'aboutissement aux transports d'esclaves venant de l'intérieur, ainsi qu'aux points de croisement des principales routes de caravanes traversant la zone voisine de la côte, des postes seront établis par les autorités dont relèvent les territoires, à

l'effet d'intercepter les convois et de libérer les esclaves » (art. 16).

On ajoute qu'une surveillance rigoureuse sera organisée par les autorités locales dans les ports et les contrées avoisinant la côte, à l'effet d'empêcher la mise en vente et l'embarquement des esclaves amenés de l'intérieur, ainsi que la formation et le départ, vers l'intérieur, de bandes de chasseurs à l'homme et de marchands d'esclaves (art. 17.)

Pour la délicate question de la traite maritime, les puissances signataires s'engagent à prendre des mesures efficaces pour prévenir l'usurpation de leur pavillon et pour empêcher le transport des esclaves sur les bâtiments autorisés à arborer leurs couleurs (art. 25). Mais à cause des traditions de la marine française, et pour prévenir des incidents internationaux, on réduit le droit de visite aux navires de moins de 500 tonneaux, c'est-à-dire, en fait, aux boutres indigènes, qui, seuls, naviguent dans ces parages lointains avec un aussi faible tonnage, En outre, le même droit de visite réciproque ne peut s'exercer que dans un rayon déterminé.

De plus, les contractants, parmi lesquels il faut remarquer le Sultan de Constantinople, celui de Zanzibar, et le Schah de Perse, s'engagent à prohiber dans leurs territoires l'importation, le transit, la sortie et tout commerce des esclaves. Pour plus de sûreté, les agents diplomatiques et consulaires, et les officiers de marine des puissances contractantes prêteront, dans les limites

des conventions existantes, aux autorités locales leur concours, afin d'aider à réprimer la traite, là où elle existe encore; ils auront le droit d'assister aux procès de traite qu'ils auront provoqués, sans pouvoir prendre part à la délibération.

Enfin, pour assurer dans l'avenir l'exécution des mesures adoptées, la Conférence institue à Zanzibar, sous le protectorat de l'Angleterre, un bureau qui devra veiller à la poursuite et à la répression des délits dans les pays de traite.

L'œuvre de la Conférence de Bruxelles fera honneur à la diplomatie de l'Europe contemporaine[1]. Tout ce qu'on peut regretter, c'est qu'il n'y soit question ni des travailleurs libres d'Afrique, trop souvent recrutés et traités comme des esclaves, ni de ces sectes secrètes de musulmans fanatiques, qui érigent l'esclavage en dogme et soufflent à travers l'Afrique, où ils se propagent avec une rapidité inquiétante, la haine de tous les peuples civilisés, des Turcs aussi bien que des chrétiens,

VI

L'Acte général de la Conférence de Bruxelles avait été signé au commencement de juillet 1890.

1. Il n'est pas possible que la Hollande, en refusant plus longtemps sa signature au protocole de Bruxelles, ose assumer devant l'histoire la responsabilité d'avoir réduit à néant les bonnes intentions de toutes les puissances civilisées.

Ce fut le 22 du même mois que le cardinal Lavigerie convoqua un Congrès libre antiesclavagiste, par une importante lettre adressée d'Alger aux présidents et à tous les membres de ses divers comités.

Il y rappelait les enseignements du Pape et ce qu'il avait dit lui-même sur la nécessité et les moyens de combattre l'esclavage; il y analysait l'Acte général de Bruxelles, et après avoir loué les puissances contractantes d'avoir pris en main la direction de la croisade africaine, il indiquait la part qu'elles avaient réservée, dans cette œuvre, aux initiatives privées. Il citait les articles qui avaient été rédigés à cette intention : l'article 2, qui donne pour tâche aux stations et aux croisières intérieures « de protéger, sans distinction de culte, les missions établies ou à établir »; l'article 88, disant que « les puissances signataires favoriseront, dans leurs possessions, la fondation d'établissements de refuge pour les femmes et d'éducation pour les enfants libérés » ; l'article 4, dans lequel on lit : « Les puissances promettent accueil, aide et protection aux associations nationales et aux initiatives individuelles qui voudraient coopérer, dans leurs possessions, à la répression de la traite, sous la réserve de leur autorisation préalable et révocable en tout temps, de leur direction et contrôle, et à l'exclusion de tout exercice de la souveraineté. »

Ainsi l'Acte général admettait le concours des sociétés antiesclavagistes pour la formation de

corps volontaires, pour la fondation d'œuvres de charité en faveur des victimes de l'esclavage, pour le développement et la protection des Missions. Il était clair aussi qu'on pouvait seconder l'action des puissances en éclairant l'opinion, tant l'opinion indépendante que celle des commissaires délégués au bureau de Zanzibar, et en favorisant partout l'observation des règlements de la Conférence.

Le Congrès, convoqué d'abord pour le 15 octobre, s'est réuni à Paris le 21 septembre. Chaque comité national s'y est fait représenter par trois délégués, qui ont eu à délibérer sur ce programme proposé par la Direction générale de l'œuvre :

1° Décider s'il y a lieu que chaque comité national antiesclavagiste se réserve, en Afrique, une sphère territoriale d'action qui lui soit propre, et laquelle.

2° Décider si les comités nationaux doivent, de concert avec leurs gouvernements respectifs, travailler à former des corps de volontaires pour combattre la traite, soit aux pays d'origine, soit sur les routes des caravanes.

3° Décider les moyens qu'il y a lieu d'employer, suivant les habitudes de chaque pays, pour assurer des ressources suffisantes aux œuvres destinées à secourir les victimes de l'esclavage.

4° Nommer, à la majorité des voix, le jury qui devra juger, au nom de S. S. le Pape Léon XIII, le concours pour le meilleur ouvrage populaire en faveur de l'abolition de l'esclavage.

En dehors de ces questions officiellement proposées, chaque comité national, par l'organe de ses représentants, est resté libre de soumettre aux délibérations du Congrès les questions qui lui ont paru le plus utiles.

Le matin même du 21 septembre, Mgr Livinhac, parti depuis plusieurs mois de la région des Grands Lacs africains, arrivait à Paris avec quatorze indigènes de l'Afrique équatoriale, tous chrétiens et destinés à faire des études complètes en médecine ou en théologie. Le soir, il officiait pontificalement aux vêpres de Saint-Sulpice où se faisait l'ouverture solennelle et religieuse du Congrès libre antiesclavagiste, et ses jeunes nègres occupaient une place d'honneur dans l'église.

Après les vêpres, et pendant que cent vingt choristes exécutaient une cantate sur l'esclavage, un vrai cortège d'évêques se rendait au banc d'œuvre. C'étaient le Nonce Apostolique, Mgr Fabre, archevêque de Montréal, au Canada, Mgr Brincat, Mgr Celli, Mgr Combes, évêque de Constantine, Mgr Livinhac portant la croix pectorale sous son burnous arabe. On se montrait, dans l'assistance. les délégués les plus connus du Congrès, MM. Jules Simon, Keller, Georges Picot, de Vogüé, Allen, le vénérable doyen de l'antiesclavagisme anglais.

Cependant le cardinal monte en chaire, et les Pères Blancs qui lui ont fait escorte se tiennent debout et immobiles sur les degrés.

Il présente à l'auditoire le généreux évêque missionnaire qui a souffert la prison pour la foi et qui dirigera désormais, sous son autorité pendant sa vie, et comme son successeur après sa mort, toutes les œuvres de Missions africaines. Il fait ensuite l'histoire de ce qui a été accompli depuis deux ans pour amener l'abolition de l'esclavage, depuis la lettre du Pape aux évêques du Brésil et les discours qu'il a prononcés lui-même en commençant à Saint-Sulpice, jusqu'aux récentes décisions de la conférence de Bruxelles. Il déclare que l'heure est enfin venue pour l'antiesclavagisme d'entrer dans la période d'action décisive, et que les divers comités nationaux vont se mettre à l'œuvre, chacun dans les régions soumises à l'influence de son pays. Entrant ensuite dans le détail pour ce qui concerne la France, il annonce que le comité de Paris s'occupera surtout du Sahara et des parties du Soudan qui viennent enfin de nous être concédées.

Les délégués des divers pays, Allemands, Anglais et Irlandais, Autrichiens, Belges, Espagnols, Français, Italiens, Portugais, n'ont pas eu de peine à se mettre d'accord[1]. Les questions qui leur étaient soumises avaient été tellement mûries de-

1. Le bureau avait été ainsi composé :
Président, M. Keller.
Vice-présidents : Mgr Jacobs, vice-président du comité directeur de Bruxelles ; MM. le prince Rospigliosi, président du comité directeur de Rome ; Sorela, délégué général de l'œuvre en Espagne ; le comte de Macedo, vice-président du comité de Lisbonne ; Sieger, président du comité de

puis plus d'un an dans les divers comités, qu'il a suffi de trois séances privées des délégués, pour rédiger les résolutions qui ont été lues et acclamées à la réunion publique du mardi soir, dans la grande salle de la Société de Géographie.

Le texte de ces résolutions sera plus instructif pour les lecteurs que tous nos commentaires; le voici :

1° Le Congrès adresse aux puissances signataires de l'Acte général de la Conférence de Bruxelles l'expression de sa profonde reconnaissance pour l'œuvre qu'elles ont accomplie, et exprime le vœu que les dernières conditions qui restent à remplir le soient sans délai pour répondre aux sentiments de tout le monde civilisé.

2° L'Œuvre antiesclavagiste est divisée en comités nationaux, qui, moralement unis dans la poursuite d'un but commun, ont une organisation et un mode d'action absolument indépendants.

3° Le Congrès compte avant tout sur les moyens pacifiques, spécialement sur l'action morale des missionnaires, pour relever les noirs. Aussi est-il résolu à seconder les missionnaires par tous les moyens en son pouvoir.

4° Les comités nationaux feront œuvre utile en suscitant, là où les circonstances le font désirer, les dévouements privés et le concours des volon-

Cologne; Charles H. Allen, secrétaire-général de l'Anti-Slavery Society de Londres.

Secrétaire-général, M. de Fontaine de Resbecq.

taires, dans les conditions et sous les ré
édictées au chapitre premier de l'Acte géné
la Conférence de Bruxelles.

5° Le Congrès exprime respectueuseme
vœu que le Saint-Père, qui a glorieusement r
diqué la liberté des enfants déshérités de la g
famille humaine, et qui a si généreusement c
bué aux premières dépenses de l'œuvre, se re
à la prière du cardinal Lavigerie, accord
quête annuelle pour les besoins de l'œuvre.

6° Le Congrès émet le vœu que des me
soient prises, si déjà elles ne l'ont été, pour p
nir les abus du recrutement des travailleurs
et sauvegarder efficacement la liberté des no
la sincérité des engagements conclus avec eu

7° Le Congrès appelle l'attention de tout
puissances, même musulmanes, sur le dange
le développement de certaines sectes musulm
africaines fait courir à la civilisation et à la li
des noirs.

8° Il est à désirer que chaque comité nat
fasse paraître périodiquement et propage le
possible un bulletin antiesclavagiste, et entret
des relations permanentes avec la presse, a
la tenir au courant de tout ce qui concer
question de l'esclavage. Il paraît aussi impo
que l'échange de ces publications soit fait ent
différents comités nationaux, et qu'une en
commune maintienne entre eux les liens n
saires au progrès de l'œuvre.

9° Le Congrès exprime sa reconnaissan

bienfaiteur qui a fondé un prix de vingt mille francs destiné à récompenser le meilleur ouvrage populaire concernant l'esclavage. Il décide que chaque comité national examine les manuscrits qui lui sont adressés par les auteurs de sa nation. Il désignera celui ou ceux de ces manuscrits qui lui paraîtront dignes d'obtenir le prix proposé, et nommera un délégué qui se réunira aux membres de l'Institut de France faisant partie du comité antiesclavagiste de Paris, pour former le jury chargé de décerner, au nom du Saint-Père, le prix.

10° Le Congrès émet le vœu que les secours envoyés aux missionnaires soient exempts de droits de douane.

11° Le Congrès, estimant qu'il est éminemment utile que les délégués des comités nationaux se réunissent encore pour échanger leurs vues et stimuler réciproquement leur zèle, décide qu'un nouveau congrès antiesclavagiste aura lieu dans un délai de deux ans au plus tard[1].

Ainsi l'œuvre des comités antiesclavagistes est désormais nettement déterminée.

Ils vont continuer de rendre l'opinion favorable à toutes les mesures qui pourront être prises contre la traite. Brochures, articles de journaux,

1. Au nom de l'*Anti-Slavery Society*, M. Allen vient d'écrire au cardinal Lavigerie pour lui exprimer les vives sympathies des antiesclavagistes d'Angleterre, et pour l'inviter officiellement à réunir son prochain Congrès à Londres, en 1892.

conférences, ils ne négligeront rien pour émouvoir la pitié publique.

Ils chercheront de toutes parts des ressources financières, qui seront employées à fonder dans l'intérieur africain des maisons de refuge pour les nègres libérés, des orphelinats, des hospices, des établissements agricoles.

Ils pourront également, s'ils le jugent opportun, consacrer les sommes recueillies à l'entretien de corps de volontaires destinés à empêcher les chasses à l'homme, à disperser les caravanes de négriers, à réparer par la force tous les ravages de la traite. Il suffira pour cela de troupes fort peu nombreuses. De l'avis des missionnaires et des explorateurs, ce serait assez de deux cents soldats européens échelonnés en une série de postes fortifiés, avec le concours d'indigènes gagnés à la civilisation, pour faire cesser la capture des esclaves sur les immenses plateaux qui s'étendent entre les trois grands lacs Nyanza, Tanganika et Nyassa. Que dis-je? Quelques hommes déterminés pourront, comme a fait le capitaine Joubert, apprendre aux noirs à se défendre eux-mêmes et protéger avec leur concours des contrées entières[1].

1. Quatre mois seulement se sont écoulés depuis la fin de la conférence de Bruxelles, et déjà la Société antiesclavagiste de Belgique a envoyé au Congo M. Paul van Kerchove, ancien capitaine de zouaves pontificaux, et M. Hinck, qui s'est distingué dans l'administration de l'Etat indépendant. Ces deux officiers remontent actuellement le grand fleuve pour se rendre au Tanganika. On a d'excellentes nouvelles de cette expédition d'avant-garde.

Sans doute l'action, ordinairement pacifique, de l'œuvre antiesclavagiste devra se diversifier suivant les pays; mais n'est-ce pas pour cela, autant que pour éviter les compétitions internationales, que chaque comité aura surtout à déployer son zèle dans les contrées soumises au gouvernement de son pays.

Où s'exercera, par exemple, l'action du comité français?

Le cardinal l'a dit lui-même, le 21 septembre, dans son discours de Saint-Sulpice. Ce sera dans les régions qui ont été reconnues comme notre sphère d'influence d'après le dernier accord anglo français, c'est-à-dire au sud de nos possessions méditerranéennes jusqu'au Niger et au lac Tchad.

L'Algérie et la Tunisie sont maintenant reliées au Sénégal par le Sahara et le Soudan, comme le désirait et le prévoyait depuis si longtemps l'archevêque d'Alger, lui qui, dès 1868, se faisait nommer par le Pape délégué apostolique pour une immense région s'étendant, du Maroc, de la Tunisie et de la Tripolitaine, jusqu'aux missions du Sénégal et des Guinées au sud, jusqu'à l'Atlantique à l'ouest, jusqu'au Fezzan à l'est. Il reste à conquérir ces déserts sur la barbarie, afin qu'ils ne puissent désormais servir ni de refuge à l'esclavage ni de foyer aux rébellions contre la France.

Les représentants de la science, de la charité, de l'armée y ont laissé des traces sanglantes de leur héroïsme; c'est maintenant l'heure de venger les massacres d'explorateurs, d'officiers et de mission-

naires, l'heure d'inspirer le respect de notre forc et de répandre les bienfaits de notre civilisation La sécurité de nos colonies exige que nou acceptions les sacrifices nécessaires à la péné tration du Sahara et du Soudan; le bien d l'humanité et l'intérêt religieux ne le commandent pas moins. Et qui sait si le transit des produits soudaniens par notre Algérie ne changera pas un jour en excellente affaire ce qui peut aujourd'hui ne paraître qu'une mesure de prudence et un acte généreux [1] ?

L'action militaire sera sans doute indispensabl pour pénétrer dans le Sahara; et encore les officiers les plus expérimentés de nos campagne africaines affirment-ils que deux cents soldat munis d'armes pefectionnées, et assistés de quelques indigènes pour le service matériel des con vois, triompheront de tous les ennemis qui s pourraient présenter; les Touaregs sont moin bien armés que nous, et le manque d'eau, ainsi qu le défaut d'organisation, les empêcheront toujour de se réunir eux-mêmes en plus grand nombre

Mais il ne suffira pas de soumettre les Touareg par la force; il faudra les gagner par la persuasio et les bienfaits. Qui fera l'éducation de ces tribu qui n'ont pour vivre que le pillage, l'assassinat, l vente de l'homme, plus fréquente et plus atroc là, près de nous, qu'en aucune contrée d'Afriqu

1. Cf. les intéressants travaux du général Philebert s le Transsaharien, et l'article de M. de Chenclos sur *la Co quête des Sables*, dans le *Correspondant* du 10 novembre 18

Qui? Les Pères Blancs et les Frères du Sahara.

Les Pères Blancs, nous les connaissons, nous savons qu'ils ont été les premiers apôtres de ces déserts, et que six d'entre eux ont déjà cueilli, loin des oasis, les palmes du martyre.

Les Frères du Sahara, ce seront les généreux volontaires de l'antiesclavagisme français. Déjà le cardinal a préparé à Biskra, dans la première zone du désert, une vaste propriété et une maison pour les recevoir. C'est là qu'ils s'acclimateront aux ardeurs du soleil; c'est là qu'ils apprendront les langues parlées dans le Sahara ainsi que la médecine du désert, et qu'ils se formeront au travail des oasis. Bientôt ils s'avanceront à la suite des colonnes françaises, s'appliquant, en vrais volontaires de la paix, à faire accepter de plein gré notre domination, à gagner les cœurs des indigènes, à les rapprocher du christianisme, sans autre prédication que celle des bienfaits et de l'exemple. Ils rendront la vie à leurs oasis par la recherche des eaux perdues, et par la reprise des cultures appropriées au climat. Ils instruiront les enfants et soigneront les malades; ils recueilleront les esclaves qui auront réussi à s'enfuir, ou que nos soldats auront délivrés.

Voilà ce qui sera fait par la Société antiesclavagiste de France. Que dis-je? Voilà ce qui se fait déjà. Et l'auteur de ce livre a le droit de l'affirmer, car, cette année même, vers la fin d'avril, il a vu à Biskra, presque achevée, la maison dont il parle. Il a vu, tout autour, les nappes d'eau limpide

au fond des puits récemment creusés, il a vu le nouvelles plantations d'orangers et de palmiers et quand il a demandé aux Mzabites le nom de cett demeure, ils lui ont dit qu'elle s'appelait BIT-ALLAH maison de Dieu. Les Pères Blancs s'y établissen en ce moment même, et le cardinal, qui doit passer l'hiver près d'eux, dirigera en personne leurs travaux, leurs recherches, leurs premières expéditions dans le sud.

Pour mieux montrer, sans doute, combien le intérêts de la France et les intérêts du catholicisme sont étroitement liés en Afrique, le cardin Lavigerie a voulu, trois jours après le Congrès d Paris, s'entretenir avec le chef de l'État. Il est all à Fontainebleau, avec Mgr Livinhac, visiter l Président de la République, et il a été reçu p lui avec tous les égards dus à sa longue carrière d services patriotiques.

Puis il a de nouveau quitté la France, après avoi adressé au roi de Hollande, le seul souverain q n'ait pas encore adhéré à l'acte général de Bruxel les, une lettre pressante en faveur des pauvres es claves. Il est allé à Rome, avec son évêque missio naire et avec ses quatorze néophytes de l'Ougand présenter au Saint-Père les prémices des chr tientés nègres. Et maintenant, il vient de rentr en Algérie, ayant fait, cette année comme to jours, sur quelque deux mille lieues, la tourn pastorale qui convient à un tel évêque.

CHAPITRE VIII

LA TUNISIE

Celui qui aurait visité Tunis et ses environs au commencement de 1880 ne pourrait se défendre, en y revenant aujourd'hui, d'un profond sentiment de surprise. Sous la vie intense qui maintenant les anime, il aurait de la peine à reconnaître ces pays sur lesquels s'étendait naguère l'engourdissement des institutions musulmanes.

Le génie de la France a passé par là. La culture a reconquis les plaines et jusqu'aux montagnes de cette contrée qui fut l'une des plus fertiles de l'ancien monde. Les navires de commerce se pressent dans le vieux port de Carthage, et bientôt ils entreront dans le port tout nouveau de Tunis, qu'un profond canal est sur le point de mettre en communication avec la mer. Des docks, des chantiers, des quais, des boulevards, des rues spacieuses un bruit constant s'élève, qui empêche d'entendre, aux heures consacrées, la voix des muezzins continuant leurs appels à la prière du haut des minarets.

Grâce à Dieu, notre voyageur n'aurait pas admirer que les heureuses conquêtes de nos arm et de notre commerce.

Sur la colline, autrefois déserte, qui fut la cita delle de Carthage, il pourrait voir, de Tunis même se dresser, au milieu d'édifices consacrés au œuvres de foi et de charité, une splendide cathé drale, dont la grande croix primatiale, avec se deux bras d'or, annonce au loin que la vie catholique a reparu dans la ville de saint Cyprien, et que, suivant le mot prononcé à Carthage même, le sang des nombreux martyrs ensevelis sous cette terre sacrée a enfin germé des moissons de chrétiens.

Le 15 mai 1890, le cardinal primat d'Afrique, entouré de douze évêques, de vingt prélats, de deux cents prêtres ou religieux, et d'une immense multitude, consacrait solennellement la nouvelle basilique de Carthage. Trois jours plus tard, il posait avec une égale solennité la première pierre de la cathédrale de Tunis ; et, dans l'intervalle, assemblant tous ces évêques et tous ces prêtres, il reprenait, après plus de dix siècles, la glorieuse tradition des conciles d'Afrique.

Nous allons étudier l'histoire religieuse de la Tunisie depuis les débuts du protectorat français.

I

C'est mal comprendre le rôle de Mgr Lavigerie dans l'occupation de la Tunisie, que de lui attri-

)uer une part directe dans les faits politiques ou nilitaires qui ont précédé cet heureux événement.

Avant l'expédition, il s'est borné à donner patriotiquement son avis à ceux qui le lui ont demandé ; et depuis, c'est par l'influence morale de ses œuvres, de ses bienfaits, de son autorité personnelle, qu'il a contribué à faire accepter et aimer le protectorat de la France. Si les journaux d'une nation voisine ont souvent répété que sa présence en Tunisie valait plus qu'une armée, cette pensée trouve son explication naturelle et vraie dans les paroles que lui dit un jour, en public, l'agent consulaire d'Italie à Tunis. « Oh ! Monseigneur, que vous faites de bien ! mais que ce bien nous fait de mal ! »

Quelles circonstances lui permirent donc de faire ce bien en Tunisie ?

Il y avait toujours eu un certain nombre de chrétiens dans la Régence, et il y jouissaient même d'une plus grande liberté que dans les autres États barbaresques. Grégoire XVI y avait établi un vicariat apostolique en 1841, et, au moment de notre arrivée, la mission était tout entière confiée à es Capucins italiens qui avaient pour supérieur et our évêque un membre de leur ordre, Mgr Suter, lors âgé de quatre-vingt-six ans. Brisé par l'âge par des difficultés de toutes sortes, ce vénérable élat demandait depuis longtemps au Saint-Siège permission de se retirer dans un couvent de rrare, sa ville natale. Sa démission avait même acceptée en principe six mois auparavant ; et

déjà la Congrégation de la Propagande ava
dressé une liste de trois noms, parmi lesquels
Pape allait lui choisir un successeur. C'étaie
trois capucins italiens de la mission de Tunis.

L'occupation française ayant commencé sur c
entrefaites, notre consul général se hâta d'insist
auprès de son gouvernement pour qu'on fît non
mer par Rome un vicaire apostolique de nati
nalité française. Un prélat italien ne pourra
lutter contre les entraînements de ses comp
triotes alors fort excités contre nous; peut-êt
même serait-il amené, par un patriotisme d'ailleu
bien excusable, à nous faire de l'opposition.

Le Saint-Siège se rendit à ces raisons et con
sentit, sans vouloir tout d'abord engager l'aveni
à prendre dans le clergé français un administrateu
intérimaire pour le vicariat apostolique de l
Tunisie.

Le Pape et le gouvernement français pensère
simultanément à choisir Mgr Lavigerie pour ce pos
important et difficile. Le gouvernement sava
qu'il pouvait compter sur son patriotisme et sc
énergie, et Léon XIII l'avait en estime si partic
lière, qu'il avait déjà demandé qu'on le lui propos
pour le chapeau de cardinal. D'autre part, comn
métropolitain de l'Algérie, il était voisin de
Mission à administrer, et une longue expérien
lui avait appris la manière de se comporter
face des populations musulmanes. Enfin il ava
déjà juridiction en Tunisie, où il avait obte
pour ses missionnaires la garde du tombeau

saint Louis, sur l'emplacement de l'ancienne Carthage.

Nommé administrateur apostolique de la Tunisie par Bref du 28 juin 1881, Mgr Lavigerie ne voulut pas quitter son clergé algérien sans lui faire part de ses espérances et de ses projets.

Inspirer des sentiments d'union aux émigrants des diverses nations chrétiennes qui venaient s'établir dans nos colonies; faire comprendre aux musulmans que la France ne venait pas à eux pour les opprimer ou froisser leurs consciences, mais pour les admettre aux bienfaits du progrès et de la vraie lumière; ressusciter, à Carthage même, dans cette ancienne métropole des sept cents diocèses d'Afrique, la gloire des premiers siècles, le souvenir des Tertullien, des Cyprien, des Perpétue, des Félicité, des Fulgence, de milliers de saints et de martyrs ; relever ces ruines sacrées, et en faire un centre de civilisation et de foi, non seulement pour l'Afrique du nord, mais pour le continent tout entier : telles étaient les grandes pensées qui se pressaient alors dans son esprit, et qui devaient toujours lui inspirer dans la suite, avec le principe de ses actions, la force de surmonter tous les obstacles.

Le premier embarras, c'était le manque de ressources pécuniaires.

Six pauvres églises et quatre ou cinq écoles chrétiennes, voilà tout ce que le nouvel administrateur allait trouver dans son vicariat apostolique

Il lui fallait construire et doter de nouveaux asiles pour la prière et l'enseignement, créer un séminaire, faire venir des prêtres français et des congrégations enseignantes, fonder des établissements pour les orphelins, les vieillards et les malades, distribuer aux pauvres des secours qui fissent aimer la religion et la France dont il était le représentant moral.

Or, il ne pouvait pas même compter sur les allocations, modestes à coup sûr, mais du moins régulières et à peu près assurées, que l'Église reçoit de l'État en France et dans les colonies.

S'étonnera-t-on, dès lors, qu'avant même de se rendre à Tunis, Mgr Lavigerie ait écrit d'Alger aux évêques de France pour leur demander une quête dans toutes les églises de leurs diocèses? Cette première démarche, par malheur, ne réussit guère. Les conservateurs de ce temps-là ne savaient pas toujours mettre l'intérêt national au-dessus de l'esprit d'opposition; ils s'élevaient presque unanimement contre une occupation fructueuse, qui avait le tort d'être accomplie par d'autres mains que les leurs.

Où donc Mgr Lavigerie a-t-il trouvé les millions que lui a coûtés l'organisation religieuse de la Tunisie? Hâtons-nous de le dire, puisqu'on aime tant, chez nous, savoir *d'où vient l'argent*.

Une partie, non la plus importante, lui vient des subventions que lui obtiennent du gouvernement français les résidents de Tunis. Bien placés pour juger son action au point de vue patriotique,

ls ont toujours entretenu avec lui des relations micales et l'ont aidé de tout leur pouvoir. Mais es Chambres ont fait preuve, en cette matière, l'une étroitesse vraiment surprenante, même de eur part. Elles refusèrent dès le début les crédits u'exigeait l'établissement du service religieux n Tunisie. Le gouvernement faillit se faire un nauvais parti, pour avoir consacré à cette œuvre ndispensable un crédit de 50,000 francs pris sur e ministère des cultes.

Cependant Mgr Lavigerie avait dû dépenser rois millions et demi pour ses premières fondaions, c'est-à-dire, pour la cathédrale provisoire, 'évêché, le collège français et les écoles, l'hôpital, etc. Le gouvernement, n'ayant pas d'autre noyen de seconder ses patriotiques efforts, autoisa en sa faveur une loterie, qui ne réussit qu'à noitié, mais lui procura malgré tout une somme le 850,000 francs.

Ajoutons que les œuvres générales de charité et d'apostolat, surtout la Propagation de la foi, lui prêtent annuellement leur concours, et que plusieurs de ses établissements ont été dotés par lui de propriétés foncières dont l'exploitation, bien conduite, suffit à une partie de leurs besoins, en même temps qu'elle favorise le développement de la colonisation.

Enfin la générosité privée lui procure quelquefois des secours inattendus. Pour avoir constaté, dans un voyage en Tunisie, la grande utilité de ses œuvres, pour avoir appris dans un journal ou une

revue les services qu'il rend à la cause française, plus d'un bienfaiteur connu ou inconnu lui a fait parvenir des secours fort opportuns.

Un homme de lettres protestant, qui visitait la Tunisie, le pria, en 1882, d'accepter une subvention annuelle de 2,000 francs pour la fondation d'une école de Sœurs françaises dans une ville où il ne s'en trouvait point.

Une autre fois, la même année, un lieutenant français se présente à l'archevêché de Tunis, et demande à voir le secrétaire de Mgr Lavigerie : « Je vais rentrer en France, lui dit-il, puisque la campagne est terminée. Mais, avant de partir, je désirerais contribuer à l'œuvre la plus française et la plus chrétienne qui puisse se faire en ce moment dans la Tunisie, et je voudrais avoir à cet égard l'avis de Son Eminence. » Le cardinal fait répondre que cette œuvre, c'est une école. L'officier se retire, et quelques jours après vient remettre au secrétaire, sans vouloir se faire connaître, la somme de 10,000 francs. Et voilà comment fut construite, à Tunis, l'école de la Porte de Carthage.

II

Un obstacle plus difficile à surmonter pour Mgr Lavigerie que les embarras pécuniaires, c'était la différence d'origine de ses diocésains.

Non seulement il fallait, comme en Algérie, pourvoir au service religieux de la prédication et

le la confession en plusieurs langues; mais par uite des conditions mêmes de notre établissement n Tunisie, conditions assez précaires en apparence, au moins dans le début et pour des esprits nexpérimentés ou malveillants, un prélat français levait nécessairement s'attendre à de la défiance le la part de populations qui ne supportaient pas sans jalousie notre nouveau protectorat.

Chose étrange, les difficultés ne lui vinrent pas, ainsi qu'on aurait pu s'y attendre, du côté des musulmans.

Comme nous avons eu déjà occasion de l'observer, ils se laissent assez facilement gagner par les bienfaits de nos missionnaires, et, s'ils font quelque différence entre les prêtres français et leurs propres marabouts, ce ne sont pas, d'ordinaire, ces derniers qui obtiennent le plus de respect et de confiance.

Au reste, ce qu'ils détestent chez les chrétiens, c'est moins encore leur foi que leur domination politique [1]; et il est incontestable, à ce point de vue, que notre autorité est mieux acceptée en Tunisie, après dix ans d'occupation, qu'elle ne l'est

1. Si les musulmans n'aiment pas le christianisme, ils ont de bien plus fortes répugnances contre l'irréligion, et il y a grand profit à méditer ce conseil d'un écrivain compétent : « Je ne cesserai de répéter aux Européens qui émigrent en Afrique de bien se garder de faire parade de leurs sentiments irréligieux, si toutefois ils en ont. C'est là, assurément, une des grandes causes de l'éloignement que nous inspirons aux populations dont nous avons entrepris la soumission. » (Edmond Plauchut, « La France en Tunisie », *Revue des Deux-Mondes*, 15 octobre 1890, p. 804.)

en Algérie après cinquante ans de conquête, tant il a été prudent et habile de conserver au bey son pouvoir nominal et ses prérogatives extérieures. Grâce à cette situation, qui ménage l'amour-propre des indigènes, grâce aussi à son expérience consommée des choses africaines, Mgr Lavigerie n'a jamais cessé d'être dans les meilleurs termes avec la petite cour du bey et avec les Tunisiens.

Quand, à son arrivée, il fut présenté en audience publique à Mohammed-Sadock, par le résident de France, on put voir le souverain musulman lui prodiguer les marques du plus grand respect et se recommander à ses prières en termes qu'on ne trouve plus guère, à notre époque, sur les lèvres des princes chrétiens.

La demeure du cardinal, à La Marsa, étant voisine de celle du bey régnant, il s'est établi entre eux des relations bienveillantes et courtoises dont nous voudrions, en passant, donner une preuve non équivoque.

En 1884, à l'occasion de la visite de notre flotte, le cardinal invita à déjeuner chez lui, avec les amiraux, les généraux et les principaux membres de l'administration française et beylicale, les deux fils aînés du souverain, Sidi Mustapha et Sidi Mohammed. A la fin du repas, il porta aux princes et à leur père un toast, auquel Sidi Mustapha répondit en ces termes vraiment significatifs si l'on songe qu'ils étaient prononcés quatre ans seulement après le traité de Kassar-Saïd

« Je remercie Votre Éminence des souhaits de bonheur que vous voulez bien former pour Son Altesse mon père et seigneur, pour les membres de sa famille et pour le bonheur de ses États. Je suis heureux de recevoir ces vœux en présence de tant d'hommes éminents. Le gouvernement tunisien s'appuie sur la puissance et sur la protection de votre grande nation, pour rester dans la voie du progrès où il est entré. C'est le vif désir de mon père et seigneur. Je puis vous donner l'assurance de la sincérité de ses sentiments affectueux à votre égard. Nous sommes reconnaissants à Votre Éminence des marques d'affection qu'elle-même ne cesse de nous donner en toute occasion. C'est simple justice, de laisser une véritable liberté à votre action bienfaisante. »

Les musulmans savent, en effet, que leur religion n'est pas un obstacle aux bienfaits du clergé chrétien.

Quand l'armée française entra dans Tunis, ceux d'entre eux qui redoutaient notre vengeance n'hésitèrent pas à supplier les missionnaires d'Alger, établis à Saint-Louis de Carthage, de les protéger, eux et leurs familles, contre le juste ressentiment de nos soldats.

Mgr Lavigerie félicita ses fils d'avoir su inspirer une telle confiance aux musulmans : « Continuez vis-à-vis d'eux, leur dit-il dans une lettre publique, l'exercice d'une charité si douce. Gardez-vous d'exciter leur fanatisme par un zèle imprudent. Secourez leurs pauvres, guérissez leurs bles-

sés, soignez leurs malades. Aimez-les comme vos frères et les enfants du même Dieu. »

Dès la première distribution de secours qu'il fit en arrivant dans son vicariat apostolique, il envoya la somme de mille piastres aux sœurs de Saint-Joseph, pour la faire donner en son nom aux musulmans et aux israélites pauvres qu'elles ont coutume de visiter à Tunis.

Partout, dans sa première tournée épiscopale, il fut accueilli comme le représentant de Dieu. Mais nulle réception ne valut pour lui celle qui l'attendait à Sfax, quelque temps après que cette ville, soulevée contre le bey et contre nous, avait été soumise par la force et condamnée à payer dans un délai assez court une amende de dix millions de piastres.

A peine s'était-il dérobé aux ovations des chrétiens, auxquels il venait d'apporter dix mille francs pour la réparation de leur église à demi ruinée par les bombes fançaises, à peine était-il rentré au presbytère, que la place de l'église se trouva envahie par les musulmans ayant à leur tête les principaux de la ville et demandant à le voir pour lui adresser leurs requêtes.

Comme il ne pouvait les recevoir dans l'étroite maison du curé, il leur fit proposer d'entrer dans l'église, où il ne tarda pas à les aller trouver encore revêtu de ses habits pontificaux. Il traversa leur foule respectueuse et désolée pour gravir les marches de l'autel, et il leur permit d'exposer l'objet de leur démarche.

L'échéance de leur contribution tombait le sur-ndemain; absolument incapables de la payer dans e bref délai, ils craignaient de voir exécuter ou éporter les chefs de famille qu'on avait enfermés omme otages à la Casbah, et ils redoutaient la onfiscation de tous leurs biens par le Beylick. Ils uppliaient donc le grand marabout français de eur obtenir un temps plus long pour s'acquitter e leur dette.

L'archevêque, après leur avoir demandé s'ils se epentaient de leur révolte et s'ils promettaient our l'avenir une plus grande fidélité, les rassura n disant qu'il s'était déjà intéressé à eux, qu'il nterviendrait encore en leur faveur, et qu'ils ouvaient compter sur le délai sollicité. Puis il les ongédia, au milieu d'une véritable explosion de oie et de reconnaissance, en disant qu'il appelait ur eux et sur leur ville toutes les bénédictions du iel. La promesse fut tenue, et le délai accordé.

Les sujets anglais, principalement les colons venus de l'île de Malte, forment, avec les Italiens, la partie la plus nombreuse de la population européenne en Tunisie.

Malgré la secrète opposition d'une minorité protestante ou franc-maçonnique, Mgr Lavigerie est parvenu sans peine à se concilier toutes leurs sympathies. De leur glorieux passé de luttes contre l'infidèle, les Maltais ont gardé un vif attachement au catholicisme. Le cardinal s'est appliqué à satisfaire en tout leur grand esprit de foi. Il a établi

pour eux, dans la cathédrale de Tunis, une confrérie d'hommes sous le patronage de Notre-Dame du Mont-Carmel. Il a fait construire dans leur quartier une école chrétienne, avec un préau pour les jeux des enfants et un sanctuaire qui s'ouvre le dimanche pour la messe et les catéchismes. Par une attention qui leur a été plus précieuse encore, il a créé à Carthage, en l'honneur de la Madone de la Melleha, un pèlerinage qui leur rappelle le sanctuaire le plus vénéré du pays natal [1].

On ne devra donc pas s'étonner de ce qu'on lira dans la suite sur l'accueil triomphal qu'il reçut à Malte, en revenant de Paris et de Rome après les cérémonies de son cardinalat.

Lorsqu'en 1887 le choléra porta ses ravages dans l'île, et la menaça d'une profonde misère en arrêtant le commerce qui la fait seul vivre, ce fut au cardinal que les Maltais recoururent dans leur détresse, et l'appel émouvant qu'il adressa à la France en leur faveur ne resta pas sans écho.

Pour mieux témoigner son affection aux Anglo-Maltais, il voulut, à l'occasion d'un attentat dirigé, en 1882, contre la reine d'Angleterre, s'associer aux actions de grâces qu'ils rendirent à Dieu pour avoir préservé les jours de leur souveraine. Le *Te Deum* qu'il fit chanter à cette occasion fut même

1. Nous savons, par les Actes des Apôtres, que saint Paul fit naufrage à Malte. Saint Luc, qui l'accompagnait dans tous ses voyages, aurait peint lui-même, d'après la tradition, l'image de Marie sur les parois de la grotte où il s'était réfugié. C'est cette image qui est vénérée à la Melleha, et qui a été reproduite à Carthage.

la première cérémonie qui se célébra dans la cathédrale provisoire de Tunis. Il pria l'autorité militaire d'y envoyer la musique des zouaves, et il en prit occasion de dire à la fin de son allocution :

« Je ne terminerai pas sans remercier les représentants de l'armée française, qui sont venus, sur ma prière, vous marquer leurs sympathies. Ils ont fait résonner et comme éclater sous ces voûtes votre hymne national. Que ces accords, qui vibrent encore, soient le persévérant symbole de l'harmonie qui doit régner entre nos deux nations amies ! Que, dans ces régions depuis trop longtemps courbées sous le joug de la barbarie et de la mort, elles restent unies, sous la protection de nos armes, loin de toute pensée jalouse, pour l'œuvre commune de résurrection et de vie, à laquelle la Providence convie aujourd'hui les nations chrétiennes ! »

L'Angleterre reconnut officiellement, par la bouche de son agent et représentant général à Tunis, ces dispositions de l'archevêque. Au moment où il allait recevoir les insignes du cardinalat, et dans un banquet où se trouvaient toutes les autorités du pays, cet agent loua hautement son esprit de conciliation et d'humanité. Ce furent même les seules pensées qu'il tint à développer dans son bref discours, et ses dernières paroles furent les suivantes :

« En proposant la santé de Son Éminence, j'exprime le vœu que la Providence lui accorde de longs jours, pour continuer ici l'œuvre commencée

parmi nous, qui tous sommes ses amis, l'œuvre de charité, d'humanité et de conciliation. »

La conciliation ne fut pas si facile avec les Italiens. On sait qu'il faut attribuer en grande partie aux provocations de leur agent officiel, soutenu et poussé par son gouvernement, les circonstances qui achevèrent de déterminer la France à établir son protectorat sur la Tunisie. Ils ont eu, depuis, quelque peine à nous pardonner ce résultat inattendu de leurs intrigues. Comme Français, Mgr Lavigerie s'est heurté plus d'une fois à leur opposition; comme évêque, il n'a voulu en triompher qu'en les traitant avec la même bonté et la même justice que ses autres diocésains, souvent même avec cette prévenance spéciale qui est nécessaire pour ramener des cœurs défiants.

Il fallut débuter à leur égard par un acte de fermeté. Les Capucins italiens faisaient des objections à sa prise de possession, sous prétexte qu'une Mission fondée par l'Italie ne pouvait être dirigée par un prélat français. Le Saint-Siège intervint pour faire exécuter ses ordres, et les principaux récalcitrants reçurent, d'autorité, des destinations différentes.

Telle ne fut pas, il convient de le dire à sa louange, l'attitude de Mgr Suter. A peine averti par Rome que sa démission était acceptée, ce vénérable prélat alla trouver son successeur pour faire acte de soumission entre ses mains, et il eut même la délicate attention de lui remettre une étole pas

torale qu'il avait reçue, quarante ans plus tôt, de la reine Marie-Amélie, « heureux de prouver ainsi, lui dit-il, que les deux évêques ne faisaient qu'un cœur et qu'une âme ».

Mgr Lavigerie se montra, de son côté, plein de générosité vis-à-vis du pieux vieillard. Le gouvernement français ayant manqué à l'engagement qu'il avait pris de lui assurer une pension viagère en rapport avec sa dignité et les services rendus, le nouvel administrateur de la Tunisie se fit un devoir de lui servir jusqu'au dernier jour une rente annuelle de six mille francs sur son traitement personnel. Il ne négligea pas non plus, après la mort de Mgr Suter, d'adresser à ses diocésains une lettre circulaire pour rendre justice à sa mémoire, le recommander aux prières de tous et prescrire un service funèbre à son intention.

Avons-nous besoin de dire qu'il n'a exclu les Italiens d'aucune de ses aumônes, d'aucune de ses fondations charitables, asiles, hospices, couvents, écoles? C'était là, pour un évêque, un devoir de stricte justice. Il a fait davantage. En considération de leur grand nombre, il a voulu leur assurer la possibilité d'entendre des sermons et de se confesser dans leur langue nationale, il a exigé de tous ses prêtres la connaissance de l'italien, comme on fait à Oran pour l'espagnol. Il a même fait venir et il élève encore au séminaire plusieurs prêtres séculiers d'origine italienne.

En 1887, lorsque les supérieurs de l'ordre des Capucins, voyant diminuer chaque jour le nombre

de leurs religieux italiens, lui annoncèrent qu'ils étaient obligés de rappeler ceux de la Tunisie, il partit immédiatement pour Rome, et obtint, à force d'instances, que le Pape les fît revenir sur cette décision. Ce n'était pas la première marque de confiance qu'il donnât à ces religieux, car il avait fait nommer évêque et sacré lui-même un de leurs Pères maltais, Mgr Antoine Buhagiar, curé de Sfax, qu'il garda quelque temps comme auxiliaire, mais que sa capacité hors ligne fit nommer par Léon XIII, en 1885, administrateur du diocèse de Malte. Il avait de même obtenu les honneurs de l'épiscopat pour le préfet apostolique des Capucins italiens de Tunisie, le P. Sauveur-Marie, de Naples.

Lors des terribles inondations qui désolèrent la Haute-Italie, en 1882, il ordonna une quête dans les paroisses du diocèse d'Alger et de la Tunisie, et il accompagna cette prescription d'un chaleureux appel en faveur des victimes du fléau, rappelant que les Italiens sont nos frères par la communauté de l'origine et de la foi, et qu'un très grand nombre d'entre eux sont venus se fixer dans la Tunisie et l'Algérie, pour ne former avec nous qu'un seul peuple. La somme de 6,160 francs que produisit cette quête fut accueillie avec une louable reconnaissance; le vice-consul d'Italie à Tunis écrivit à Mgr Lavigerie pour le remercier en son nom d'abord, et bientôt après au nom de son gouvernement.

On pouvait croire qu'une telle conduite désarmerait toutes les préventions. C'était compter

ans la jalousie nationale et sans l'esprit d'irréligion. Pendant les premières années, ce fut, dans es correspondances tunisiennes des journaux 'Italie, une guerre incessante. Il n'était invention i sotte ou si venimeuse qui n'y trouvât place.

Un journaliste osa bien aller voir le cardinal our l'avertir qu'on était décidé à le discréditer ar la calomnie, mais que si Son Eminence voulait lui donner six mille francs, il s'engageait à ne aisser passer que les attaques autorisées par elle. Est-il besoin de dire que l'archevêque se contenta, our toute réponse, de divulguer cette proposition lans les journaux catholiques?

Les Juifs italiens, qui sont à Tunis au nombre le quarante mille, n'en continuèrent pas moins eurs attaques contre Mgr Lavigerie. Au moment le sa promotion au cardinalat, ils n'avaient pas raint de s'en prendre au Pape lui-même, l'accusant dans la *Nazione*, le principal de leurs organes, « d'avoir, par une telle nomination, fait injure à l'Italie et compromis ses intérêts en Afrique ». Léon XIII fit [illegible]blier dans l'*Osservatore Romano* une protesta[illegible] dignée où il glorifiait les mérites de l'archevê[illegible] Alger, et déclarait qu'il était question de [illegible] au cardinalat deux ans avant son arrivée [illegible]ie.

L'affront [illegible]ntis n'importe [illegible]'honneur de ce[illegible]rnaux. La *Sen*[illegible]feuille italienne de [illegible]'attira en 188[illegible]s sensible mésav[illegible]église des [illegible] italiens ayant pris f[illegible]eptembre[illegible]e d'une

négligence commise dans la sacristie des cierg
ce digne organe des passions antireligieuses
antifrançaises osa bien publier, dans son numé
du lendemain, les trois lignes que voici :

« Quelques-uns disent que dans ce fait
montre *le doigt de Dieu*, mais quatre-vingt-dix-ne
sur cent disent que, dans ce fait, se montre *le doi
de la cathédrale*. »

Le clergé de la cathédrale est tout entier fra
çais. C'était insinuer clairement qu'il était l'aute
du sinistre.

Le cardinal commença par pourvoir à la rép
ration des dommages et à la reconstruction
l'église, qui était, d'ailleurs, assurée à ses frais.
premier devoir accompli, il fit citer la *Sentinel*
devant la justice et la mit en demeure de prouv
ses dires.

Les calomniateurs lui demandèrent grâce da
une lettre d'une platitude très remarquable, où
exposaient qu'une condamnation pécuniaire
l'emprisonnement entraîneraient sans aucun dou
la disparition de leur journal. Cette conséquen
n'était vraiment pas faite, on en conviendra, po
arrêter l'archevêque. Il laissa la justice suivre s
cours; la *Sentinella* fut condamnée et cessa
paraître, ce dont les Français et les honnêtes ge
de toute nationalité se consolèrent sans beauco
de peine.

Les journaux italiens de Tunis se le sont te
pour dit, et leur prudente réserve a permis
calme de se faire dans l'esprit de leurs nationa

Au reste, la religion sincère des Italiens de la Régence les a peu à peu conduits à de meilleurs sentiments envers leur archevêque, et la constante application de celui-ci à ne leur faire que du bien a dissipé à la longue leurs préventions. L'accueil qu'il a trouvé en Italie, en 1889, lorsqu'il y a prêché, dans les principales villes, ses discours contre l'esclavage, prouve suffisamment que l'hostilité de quelques politiciens, ennemis jurés de la religion et de la France, ne doit pas être considérée comme le sentiment général des Italiens à son égard.

III

Mgr Lavigerie avait dit, en 1882, dans la lettre qu'il adressait au Pape pour le remercier de sa promotion au cardinalat :

« Le plus beau jour de ma vie sera celui où, après avoir doté ce vicariat de tout ce qui lui est nécessaire en institutions, en hommes et en argent, je pourrai aller me prosterner humblement aux pieds de Votre Sainteté, pour lui demander de relever le siège de Saint-Cyprien et de ressusciter la grande Église de Carthage, en lui donnant un évêque après mille ans de mort. »

Deux ans après, au commencement de 1884, il pouvait inviter son clergé à demander au Saint-Siège, par une démarche collective et solennelle, le rétablissement du siège primatial de l'Afrique.

••

Voici en effet ce qui avait été accompli depuis l'arrivée du nouveau vicaire apostolique.

Sur l'emplacement de l'ancienne Carthage, où la prière catholique était auparavant inconnue, même dans la chapelle consacrée à saint Louis, le Saint-Sacrifice était maintenant offert dans six sanctuaires différents. Trois communautés religieuses s'y trouvaient représentées dans des maisons diverses. Au centre même, au sommet de Byrsa, s'élevait un magnifique séminaire. Un palais épiscopal avait été construit dans le quartier de Mégara, où saint Cyprien avait remporté la couronne du martyre et où il avait été enseveli. Une chapelle y avait été dédiée au grand évêque de Carthage, et c'était là que se tenait, à ce moment même, un synode qui s'apprêtait à promulguer des statuts diocésains.

Neuf paroisses avaient été ajoutées aux neuf qui existaient précédemment, et deux chapelles de secours, fondées à Tunis dans les faubourgs maltais et sicilien, y rendaient plus facile l'assistance aux offices religieux. Une cathédrale provisoire y avait été bâtie en quelques mois, et elle avait pu recevoir, en certaines circonstances, jusqu'à quatre mille fidèles. Près de là s'élevaient des constructions assez grandes pour servir à la fois de presbytère, d'évêché et de chancellerie.

Les terrains environnants étaient devenus la propriété de l'évêque pour qu'on pût y élever la cathédrale définitive. C'était l'emplacement de l'ancien cimetière, qui avait été désaffecté et rem-

placé, au grand avantage de la salubrité publique et malgré une opposition déraisonnable, par un cimetière beaucoup plus vaste et situé hors des murs.

Les troupes françaises campées dans la Régence avaient reçu des aumôniers militaires.

De pieuses confréries avaient été créées, sans préjudice de celles qui existaient déjà. C'étaient les associations paroissiales des dames de charité et des mères chrétiennes, les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, la confrérie de Notre-Dame-des-Sept-Douleurs pour les Italiens, celle de Notre-Dame-du-Mont-Carmel pour les Maltais, toutes deux exclusivement réservées aux hommes. Un cercle catholique, fréquenté déjà par plus de quatre-vingts jeunes gens, avait été fondé tout auprès de la cathédrale.

L'hôpital s'était agrandi; il avait été transporté dans une caserne gracieusement accordée par le Bey sur l'intervention du ministre de France, et au lieu de trente malades, il pouvait en recevoir aisément cent cinquante. Il était desservi par des religieuses et administré par un conseil de six membres choisis à dessein dans les trois nationalités française, maltaise et italienne. Tous les malades pouvaient y être admis, sans distinction de pays ni de culte.

Un immense et splendide asile pour les vieillards achevait de s'élever près des murs de la ville, et les Petites-Sœurs des Pauvres y avaient déjà recueilli des Italiens et des Maltais, les Français

étant encore trop peu nombreux, et, grâce à Dieu, trop peu indigents, pour leur fournir des hôtes. En même temps, les Sœurs de Bon-Secours françaises et italiennes étaient établies à Tunis pour garder les malades qui voulaient se faire soigner à domicile.

Un grand collège avait été fondé sous la direction des missionnaires d'Alger, et il comptait dès lors deux cent vingt-sept élèves de toutes les religions. Un pensionnat pour les jeunes filles des familles aisées avait été ajouté par les Dames de Sion à celui que dirigeaient les Sœurs de Saint-Joseph. Une maîtrise, établie près de la cathédrale, assurait la solennité des cérémonies et la bonne exécution des chants liturgiques. Outre les huit écoles primaires qui existaient déjà soit pour les garçons, soit pour les filles, des écoles nouvelles avaient été établies sous la direction des Frères ou des Sœurs à Tunis, à Sfax, à Sousse, à Bizerte, Monastir, Mehdia, Béjà, La Marsa.

Si l'on remarque, après l'énumération de toutes ces œuvres, si promptement fondées, que pas une seule n'avait entraîné de dettes, on conviendra que, matériellement et spirituellement, le diocèse de Carthage était déjà tout rétabli.

Le Pape n'avait plus qu'à en proclamer la restauration.

Heureux, tout le premier, d'un événement si glorieux pour la foi catholique, Léon XIII se laissa persuader sans peine aux prières du cardinal Lavigerie, et il annonça solennellement, dans

e consistoire du 10 novembre 1884, que l'Église le saint Cyprien, la métropole de toute l'Afrique, était désormais relevée de ses ruines.

La Bulle de restauration fut distribuée dans le même consistoire, et quelque temps après, un Bref pontifical précisait la situation canonique du nouveau diocèse : le vicariat apostolique de Tunis était supprimé et devenait l'archevêché de Carthage ; il aurait pour suffragants les évêchés nouveaux que le Pape espérait voir créer bientôt dans a même province.

Mgr Lavigerie, dans la lettre où il annonçait cet événement à ses diocésains, réglait que les archevêques auraient leur métropole à Carthage, mais pourraient officier pontificalement dans la cathédrale de Tunis. Il divisait le nouveau diocèse en trois archidiaconés, sièges probables des évêchés à venir : celui de Carthage au nord, celui de Ruspe au sud, et celui de Tunis au centre.

Est-il besoin de dire que toutes ces œuvres ont été continuées depuis 1884, et qu'elles ont même pris de nouveaux accroissements?

Laissant de côté l'augmentation du clergé diocésain et du personnel enseignant des écoles primaires, mentionnons seulement la création récente, à La Marsa, d'un orphelinat agricole pour les enfants pauvres, et celle d'un petit séminaire diocésain à Carthage.

Ce dernier établissement a été ouvert à la rentrée d'octobre 1889, à la suite de l'abandon

qui a été fait du collège Saint-Charles à l'Université de France. On peut dire, à la lettre, que le succès de ce collège avait dépassé de trop loin les prévisions de son fondateur. Jusqu'en 1886, l'enseignement en appartenait, aussi bien que la direction morale et l'administration, aux seuls missionnaires d'Alger. A cette époque, son extension obligea le cardinal Lavigerie, qui n'a pas fondé pour cette fin sa congrégation des Pères Blancs, à remettre l'enseignement aux mains de professeurs laïcs, revêtus des grades universitaires et nommés par le ministre de l'Instruction publique, sur la présentation des missionnaires. Ce système, qui est celui du collège Stanislas à Paris, fut loin d'arrêter la prospérité de Saint-Charles. Mais, comme il a exigé bientôt un trop grand nombre de Pères, et que, d'autre part, il n'a pu suppléer à l'absence de petit séminaire diocésain, l'archevêque s'est vu obligé d'en retirer ses religieux et de les appliquer, en plus petit nombre, à la direction d'une maison destinée aux vocations ecclésiastiques.

Il serait difficile de comprendre comment tant de choses ont pu se faire en dix ans dans un pays de Mission, si l'on ne savait que Mgr Lavigerie, en se réservant partout l'initiative et la haute direction, a voulu toutefois, lorsque ses affaires multiples le faisaient résider à Alger ou l'appelaient en Europe, se faire seconder en Tunisie par des collaborateurs aussi intelligents que dévoués.

Nous avons dit que Mgr Buhagiar fut sacré

omme auxiliaire de Carthage en 1885, et l'on sait ue Mgr Brincat a reçu le même titre en 1889. [ais ces deux évêques ont été appelés à servir Église ailleurs qu'en Tunisie; le premier ne ırda pas à être chargé du vicariat apostolique de [alte, et le second a reçu de Mgr Lavigerie la ıission spéciale de diriger l'action antiescla-agiste.

C'est à Mgr Grussenmeyer, protonotaire apos-›lique, que revient principalement l'honneur 'avoir réalisé en Tunisie les premières entre-rises du cardinal; rappelé à Alger comme pre-ıier vicaire général, il a été dignement remplacé Tunis, dans l'administration spirituelle, par [gr Gazaniol, aussi protonotaire, et dans l'admi-istration temporelle par Mgr Tournier, camérier e Sa Sainteté. Nommons avec eux Mgr Polomeni, rchidiacre de Ruspe, né en Algérie d'une famille ıaltaise.

IV

Carthage, trois fois détruite, reprend donc ujourd'hui une vie nouvelle. Tunis peut rester la apitale de la Régence et la plus grande ville de os colonies; la cité où se firent entendre saint 'yprien, Tertullien et saint Augustin est rede-enue pour jamais la capitale de l'Afrique entière, t le prestige de sa primauté religieuse rejaillit usque sur ses souvenirs païens. Ce sont les

fouilles savantes des missionnaires d'Alger qui mettent au jour, non pas seulement les basiliques chrétiennes, mais les tombeaux, les citernes, les médailles, les objets d'art du temps de Hannibal, les colonnes des temples romains et les palais des proconsuls.

C'est sur la colline de Byrsa, où s'éleva, au IXe siècle avant Jésus-Christ, la citadelle presque mythique de la reine Didon, qu'ils ont élevé leur vaste séminaire, et c'est de là qu'ils vont annoncer aux nègres de l'Equateur le nom du Christ et le nom de la France. Les vieux Phéniciens passent à bon droit pour les plus hardis voyageurs de l'antiquité; mais jamais la passion du lucre ne les poussa plus loin que ne fait aujourd'hui, pour les modernes habitants de Carthage, l'ardent désir de sacrifier leur vie en portant à des Barbares inconnus l'affranchissement du corps et la liberté de l'âme.

Autour d'eux, s'élèvent partout les asiles du dévouement et de la prière. C'est, sur le penchant de la colline voisine, où s'élevait le temple de Vénus Céleste, un sanctuaire de la Vierge Marie, e tout près de là un couvent de carmélites. Plu loin, c'est une maison de pénitence pour les fille repenties.

Une croix domine les ruines de l'amphithéâtr qui vit le supplice de tant de martyrs. La basi lique de sainte Perpétue et de sainte Félicité, o saint Augustin prêcha des sermons que nou avons encore, a été retrouvée, et le pèlerin peut

ontinuer la prière des anciens chrétiens, age-
ıouillé sur les restes de mosaïques, parmi les fûts
le colonnes brisées et les débris des chapiteaux.
Jn sanctuaire s'élève près du lieu où saint Cy-
prien est mort pour la foi, et une croix a été pla-
ée à l'endroit de sa sépulture. Une chapelle a
té construite au lieu même où sainte Monique,
'oyant s'éloigner le navire qui emportait l'ingrat
Augustin, répandit, comme la veuve de Naïm, ces
pleurs maternels qui touchent toujours le cœur de
Dieu.

Parmi les noms de tous les grands hommes qui
sont nés à Carthage, ou qui sont venus l'illustrer
le leur présence, les Hamilcar, les Hannibal, les
Scipion, les Marius, les César, les Tertullien, les
saint Cyprien, les saint Fulgence, les Arnobe,
es Lactance, les saint Augustin, il n'en est pas,
pour nous, Français, qui brille d'une gloire plus
pure et plus aimable que le nom de saint Louis.

C'est devant Tunis, à Carthage même et sur la
colline historique de Byrsa, qu'il a trouvé la mort
dans un dernier acte de dévouement à la cause de
la chrétienté, et en soignant de ses mains ses sol-
dats atteints de la peste. « Oh! qui me donnera
disait-il, de voir la foi chrétienne prêchée à
Tunis! »

Dieu, qui a le temps pour lui, ayant l'éternité,
Dieu devait, à son heure, exaucer ce dernier vœu
du saint roi, et c'est pour cela que, de nos jours, on
a vu au milieu des ténèbres séculaires qui cou-

vraient ces régions, luire simultanément la croix de Jésus-Christ et l'épée de la France.

Il convenait que le nom de saint Louis fût le premier honoré sur la terre tunisienne.

Après la prise d'Alger, quand nos armes reparurent, triomphantes cette fois, dans l'Afrique du Nord, le premier soin du roi de France, petit-fils et successeur de saint Louis, fut de se faire céder par le Bey de Tunis la colline de Byrsa, où était mort son glorieux ancêtre. Dix ans plus tard, la France y faisait élever, à grands frais, un sanctuaire commémoratif. Mais Carthage était bien loin de nous, à cette époque, et ce n'était pas une facile entreprise que d'y bâtir une chapelle chrétienne. Le monument ne répondit guère à sa destination, et c'est à peine s'il pouvait contenir cinquante pèlerins. Le culte ne tarda pas à y être supprimé, et la garde en fut confiée à des mains étrangères.

L'archevêque d'Alger vint un jour prier dans cette chapelle, alors que personne, sauf lui peut-être, ne pensait encore à l'occupation de la Tunisie. Son patriotisme s'émut de voir si mesquin et si abandonné le monument du saint roi. Il se rendit à Rome, et il obtint du Pape Pie IX que Saint-Louis de Carthage fût confié à ses missionnaires, sûr que la prière y serait désormais plus fréquente, et se promettant bien d'y élever quelque jour un sanctuaire plus glorieux.

Peu d'années après, la Tunisie était soumise à la France, et lui-même était devenu archevêque de Carthage.

Au mois de mai 1884, la première pierre d'une ouvelle basilique était posée, en grande solenité, à côté de l'ancienne chapelle, et quelques nnées suffisaient à son achèvement.

Aujourd'hui elle s'élève triomphante au somıet de l'ancienne Carthage, dominant de ses ɔurs, de son dôme et de sa grande croix d'or, les erniers contreforts de l'Atlas, les plaines, les ıcs, la blanche ville de Tunis, les montagnes de Ariana, du Bou-Korneïn et le cap Bon, le golfe ɔut entier, les ruines lointaines d'Utique, jusu'au cap Blanc et à Bizerte. On ne voit qu'elle à horizon, et les navires la saluent de loin bien vant d'aborder.

V

Vraiment elle était belle, au jour de sa consération, dans son style byzantin et mauresque si ien approprié au pays, éclatante de blancheur ous les feux du soleil d'Afrique, dans les bleues rofondeurs du ciel le plus pur du monde!

Sur son grand dôme flottaient les plis immenses 'un drapeau tricolore, en l'honneur duquel s'inlinaient loyalement les drapeaux de toutes les ıations.

Autour d'elle s'étendaient, à cheval, pour la rotéger et lui rendre hommage, les rangs presés de nos chasseurs d'Afrique; les zouaves préentaient les armes au cortège sacré; l'artillerie

beylicale, l'artillerie du prince musulman, annonçait de ses salves le triomphe du catholicisme; les peuples innombrables couvraient les flancs de la colline, Français, Italiens, Maltais, Anglais, Allemands, Juifs, Arabes, Kroumirs et Nègres du Soudan.

Dès l'aube de ce grand jour, les cloches de tous les sanctuaires avaient fait tressaillir dans leur tombe les ossements des anciens martyrs. Et, quelques heures après, une procession incomparable se rendait à la vieille chapelle de Saint-Louis pour transférer les reliques.

C'est de ce point élevé au-dessus de la mer, qu'on vit bientôt s'avancer les congrégations séculières des marins de Naples, de Malte et de Sicile, les longues files de religieux et de religieuses, les deux cents missionnaires d'Alger avec leur costume arabe, les prêtres et les prélats de tout pays, les abbés mitrés, les douze évêques d'Afrique, de France, de Sardaigne, de Sicile, et enfin, après les deux archevêques, sous un dais magnifique, le successeur de saint Cyprien, portant les reliques destinées à l'église nouvelle. A ce moment les canons du Bey tonnèrent tous ensemble, et la musique des zouaves à laquelle se joignit la fanfare des séminaristes missionnaires, entonna l'hymne national.

Le cortège, fendant la foule sous la protection de nos soldats, pénétra lentement dans l'intérieur de la basilique, et tandis qu'il entrait, les assistants pouvaient lire, au-dessus des portes, ces

paroles d'un pape Français, Léon IX, répétées par Léon XIII dans la bulle qui a restauré le diocèse de Carthage.

« Il est hors de doute qu'après le Pontife Romain, le premier archevêque et le grand métropolitain de toute l'Afrique est l'évêque de Carthage. Ce dernier ne peut être dépouillé, en faveur de quelque évêque d'Afrique que ce soit, de ce privilège qu'il a reçu du Saint-Siège Apostolique et Romain, mais il le conservera jusqu'à la fin des siècles, et tant que le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ sera invoqué en Afrique, soit que Carthage reste abandonnée, soit qu'elle ressuscite un jour dans sa gloire, *Sive resurgat gloriosa aliquando.* »

VI

Et Carthage, en effet. ressuscitait ce jour-là dans sa gloire, pendant que les pontifes et les prêtres s'avançaient vers le sanctuaire sous les voûtes décorées d'or et soutenues par deux cents colonnes en marbre de Carrare.

Nos généraux et tous nos officiers de terre et de mer, nos attachés d'ambassade, tous nos fonctionnaires remplissaient les premiers rangs de la nef droite ; aux premiers de la nef gauche, étaient les étrangers de marque, S. A. le prince Taïeb, frère héritier du bey avec tous les ministres tunisiens, et après eux, les consuls de toutes les puissances.

Le résident-général, en costume d'apparat, occupait dans le chœur même une place digne de la France qu'il représente ; son siège s'élevait sur une estrade décorée de drapeaux tricolores, en face du trône du cardinal. Des tentures de velours rouge ornaient les stalles où les douze évêques siégaient en ornements pontificaux, entourés de leurs porte-insignes.

Alors se déroulèrent les cérémonies majestueuses de la consécration de l'église. Les colonnes de marbre se dépouillèrent de leurs draps d'or pour permettre aux pontifes d'y tracer le signe de la croix avec le saint chrême, et chaque évêque se mit à consacrer un autel.

Saint Louis semblait visiblement présider à cette fête. Ses reliques insignes, une partie de son cœur même, reposaient au-dessus du grand autel, dans un reliquaire d'une richesse inouïe, et qui passe pour le chef-d'œuvre de l'orfèvrerie française au XIXe siècle. Il représente la Sainte-Chapelle de Paris, soutenue dans les airs sur les bras de deux anges qui figurent, l'un la Religion portant la couronne d'épines, l'autre la France portant le sceptre royal.

Mais bientôt l'évêque de Constantine et d'Hippone monte en chaire pour lire la lettre pastorale que le cardinal Lavigerie adresse à ses diocésains sur la cérémonie de ce jour, et dans laquelle il retrace, à la manière de Bossuet, toute l'histoire de Carthage.

L'assistance écoutait dans une attention pro-

›nde, lorsque le cardinal, craignant la fatigue our son suffragant, se leva au milieu de la lecture t la remplaça par une courte et vibrante improisation, dont il faut citer ce trait :

« Tant de splendeurs, s'écria-t-il avec la maesté de son attitude et de son geste, tant de splenеurs paraîtront peut-être exagérées à plusieurs, ans ces temps difficiles; mais il fallait à cette glise, après tant de siècles de deuil, une fête igne de son histoire. Peut-être les ornements ont je suis revêtu paraîtront-ils trop magnifiques. lais moi, je me souviens que sur cette colline de yrsa, ici, à la place même d'où je vous parle, a aru enchaîné, dépouillé de ses vêtements, a été nsulté, battu de verges, le dernier archevêque e l'ancienne Carthage; et moi, son successeur, e premier archevêque de la Carthage nouvelle, je iens à paraître à mon tour sur le même sol, au nême endroit, dans toute la pompe que l'Église ›ermet à ses pontifes. Et ainsi l'on verra que les léfaites du christianisme, à l'heure marquée de)ieu, se terminent en triomphes ! »

VII

Quand le cardinal eut achevé, on rétablit, dans une cérémonie symbolique, le siège primatial de Saint-Cyprien. Les chanoines portèrent sous le dais du trône un immense fauteuil d'or, et le nouveau primat d'Afrique en prit solennellement

possession, tandis que retentissait sous les voûtes l'hymne joyeux de la résurrection, *O filii et filiæ.*

Cet hymne fut suivi de la Messe, écoutée dans un grand recueillement, et le cortège épiscopal se dirigea vers la grande porte de la basilique.

Une foule immense, difficilement contenue par les chasseurs d'Afrique, attendait au dehors, couvrant au loin les pentes de la colline.

Gens de toute race, de tout pays et de toute religion, catholiques à genoux, protestants la tête nue, Arabes musulmans et Nègres païens debout dans l'attitude du respect et de l'étonnement, tous reçurent la bénédiction des douze évêques, successeurs des apôtres, qui se tenaient en haut du portique.

Et il semblait que l'Afrique entière recevait en ce moment la grâce manifeste de la conversion et de la liberté.

La cérémonie était terminée depuis longtemps, qu'ils restaient là encore, ces pauvres infidèles, comme frappés de stupeur, dans une profonde admiration de l'Église et de la France.

Et nous, prêtres et fidèles de France, nous nous demandions si ce n'était pas là un beau rêve. Habitués à nos querelles intestines, nous demeurions dans le ravissement de cette fête sublime, qui venait de réunir dans une même manifestation de foi et de patriotisme, le cardinal et le gouverneur, les évêques et les généraux, les missionnaires et les zouaves, les prêtres et les soldats.

C'était comme une vision des destinées de la France, glorieuse quand elle confesse sa foi, hu-

miliée quand elle la renie. Ce jour-là, sur une plage lointaine, en face des nations étrangères, elle se montrait dans son rôle naturel, et elle frappait d'admiration tous les peuples d'Europe et d'Afrique.

On connaît la prière de saint Louis mourant : « Seigneur, gardez et sanctifiez votre peuple. » Elle était exaucée en ce moment : la France paraissait bien gardée et bien sanctifiée, bien forte et bien chrétienne.

Hélas! en rentrant sur le sol de France avec quelques missionnaires d'Alger, je les vis cacher sous un manteau noir leurs habits de religieux, les habits qu'ils avaient librement portés dans l'Afrique musulmane.....

Les deux jours qui suivirent l'inauguration de la basilique furent consacrés aux sessions d'un concile, qui, par le nombre des évêques, des prélats et des prêtres, n'était pas indigne de rappeler, après douze cents ans, les anciennes assemblées de l'Église d'Afrique.

Il fut ouvert solennellement par le chant du *Veni Creator* et par la célébration de la Messe, le vendredi matin 16 mai, dans le chœur de l'église primatiale ; et les délibérations se firent au séminaire des Missions d'Alger, entre l'ancienne chapelle de Saint-Louis et la basilique nouvelle, au centre même du plateau de Byrsa.

Les décisions des Pères sont actuellement soumises à l'approbation du Saint-Siège, sans laquelle

elles ne peuvent être promulguées. Nous pouvons seulement dire que le concile s'est surtout proposé de rappeler aux chrétiens de l'Afrique moderne les souvenirs de leurs ancêtres des premiers siècles ; il a ordonné de publier, pour être lue et expliquée dans toutes les paroisses, l'histoire des saints qui ont illustré l'Afrique romaine ; il a voulu qu'on rappelle l'ancienne législation canonique de ce grand pays, pour remettre en vigueur toutes les règles de discipline qui sont encore applicables aux temps actuels. Il a donné une adhésion solennelle aux enseignements de Léon XIII, approuvé la campagne contre l'esclavage, et, ce qui n'est pas le moins pratique, exprimé le vœu que les décisions du concile provincial d'Alger de 1873 deviennent obligatoires pour le diocèse de Carthage.

Le dimanche, 18 mai, vit s'achever dans la cathédrale provisoire de Tunis ces cérémonies mémorables.

Après la Messe, que célébra l'archevêque de Cagliari, primat de Sardaigne, eut lieu la clôture solennelle du concile. On chanta l'Évangile où Notre-Seigneur promet d'être avec les siens lorsqu'ils seront réunis en son nom, et de lier ou délier dans le ciel tout ce que ses apôtres auront lié ou délié sur la terre. Puis les décrets furent lus successivement, soumis à l'approbation de chacun des douze archevêques et évêques, et enfin signés par eux à l'autel.

Alors fut bénite la première pierre de la pro-

cathédrale définitive de Tunis, et le résident de France, sur l'invitation du cardinal, y donna le premier coup de marteau.

La nouvelle église est dédiée d'avance à saint Vincent de Paul, un Français, et à sainte Olive, une vierge de Sicile.

Une lettre pastorale de l'archevêque, lue avant la bénédiction de la pierre, fit connaître les raisons de ce double choix.

Ces deux saints sont les seuls dont la vie soit connue, parmi ceux qui ont vécu à Tunis. Vincent de Paul y a passé deux ans dans l'esclavage, jusqu'à la conversion de son maître; Olive y est venue comme lui en captivité, plusieurs siècles auparavant, et elle y a subi la mort pour la foi, après y avoir donné l'exemple des plus douces vertus.

Mais surtout ces deux saints ont été choisis pour patrons de Tunis, afin de symboliser l'union qui doit s'établir entre tous les chrétiens de la Régence, union plus nécessaire encore dans un pays qui se forme, au milieu d'un peuple séparé de nous par une religion et des mœurs différentes.

« En les réunissant, dit le cardinal, pour placer ce temple sous leur patronage, j'ai eu la pensée, le désir, et aussi l'espérance, mes très chers Frères, que leur commune protection rapprochera ici les membres des deux principales nations dont vous êtes originaires, et vous fera comprendre combien il est nécessaire que vous viviez dans un mutuel accord, oubliant les injures que vous auriez, peut-être, à vous reprocher les uns aux autres. »

CHAPITRE IX

LE CARDINAL LAVIGERIE ET LA FRANCE

Il suffirait, ce semble, du chapitre qu'on vient de lire pour apprécier les services que le cardinal Lavigerie a rendus à la France ; les Italiens l'ont dit, sa présence en Tunisie vaut pour nous mieux qu'une armée.

Il a donné bien d'autres preuves de son patriotisme, depuis ses débuts apostoliques dans cet Orient où il faisait bénir partout le nom de la France, jusqu'à la fondation de ces missionnaires d'Alger, qui portent notre influence aux extrêmes limites du désert et dans les plus sauvages contrées de l'Afrique centrale. Mais, sans revenir sur les questions déjà traitées, il reste encore à faire connaître certaines circonstances où s'est manifesté avec plus d'éclat son dévouement aux vrais intérêts de son pays; il reste aussi à dire jusqu'à quel point la France a su lui rendre justice.

I

Chargé du gouvernement spirituel de notre grande colonie africaine, l'archevêque d'Alger ne

s'est pas pour cela désintéressé de ses progrès matériels.

L'année même de son arrivée en Algérie, il prit occasion de ce qu'il avait été appelé à bénir, à Maison-Carrée, des charrues à vapeur dont on allait faire les premières expériences, pour exprimer ses sentiments sur la prospérité du pays auquel il s'était à jamais dévoué.

Dans son allocution il demandait à la France pour l'Algérie une plus grande part de « libertés civiles, religieuses, agricoles, commerciales », et il l'attendait « de la raison et de la justice de la mère patrie ». Mais il invitait surtout les Algériens à chercher leur salut en eux-mêmes. « Je vous demande, disait-il, de ne pas vous désintéresser de vos destinées, de sortir de cette routine qui attend tout de l'État et qui lui demande tout, de vous montrer ainsi dignes de la liberté que vous réclamez, et qui seule, avec la sécurité, doit être la condition vitale d'une colonie. Je vous demande l'esprit d'initiative, de libre association, pour toutes les branches ouvertes à votre activité, pour tout ce qui est utile, fécond, chrétien. »

Et il prêcha si bien d'exemple, qu'un jour on l'appela, au conseil du Gouvernement, *le premier colon de l'Algérie.*

Il fut fier de ce titre, et il s'appliqua à le mériter. Tous ses établissements religieux, en Algérie comme en Tunisie, ont été fondés, matériellement, sur l'agriculture. A Maison-Carrée, à Kouba, dans la plaine du Chéliff, à Carthage, il a acheté des

terres incultes, de la *broussaille*, comme on dit là-bas, et il les a fait transformer par ses religieux, par ses orphelins, par des ouvriers à gages, en champs des plus productifs, en jardins de primeurs, en vignes excellentes. Il a créé des vins qui sont devenus célèbres. Les cépages de raisin muscat qu'il a fait choisir en Espagne ont donné le délicieux vin de dessert qui est maintenant si recherché sous le nom de *vin de Carthage*, et qui a obtenu un grand prix à l'Exposition Universelle de 1889.

Ces diverses exploitations une fois assurées du succès, le cardinal s'est dessaisi de son droit personnel et il en a fait légalement donation à ses œuvres. Ainsi les orphelins possèdent un petit fonds à faire valoir, ainsi les noviciats de religieux et de religieuses ont au moins leur pain assuré, ainsi même les caravanes de missionnaires peuvent se procurer, en partie, les provisions de toute nature dont elles ont besoin à leur départ pour le Soudan ou les Grands Lacs.

Le même principe doit être suivi dans les Missions lointaines. On manque de tout, dans les pays barbares; mais on y a la terre presque pour rien. Qu'on y crée donc des établissements agricoles; que les missionnaires et leurs néophytes fassent sortir du sol leur propre nourriture, qu'ils y puisent les ressources nécessaires à l'aumône et à la fondation des églises, des asiles, des écoles. C'est ce que le cardinal Lavigerie fait pratiquer à ses Pères Blancs, c'est ce qu'il a conseillé à tous

les missionnaires, dans une lettre aux comités directeurs de la Propagation de la foi. Il y rappelle les exemples des anciens moines. « En paraissant, dit-il, exposer une pensée nouvelle, je ne fais que rappeler ce qui a existé durant des siècles, et a fait le monde chrétien. »

Mais il ne s'agit ici que de son dévouement aux progrès de la colonisation algérienne. C'est le même sentiment qui lui a toujours fait honorer, et, en 1880, protéger avec succès contre les fameux *Décrets* l'admirable monastère des Trappistes de Staouéli. Est-il pour les colons un meilleur exemple de ce que peuvent le travail et l'économie, que cette colonie de pauvres religieux transformant une plaine sauvage et malsaine en vignes, en prairies, en jardins, puisant dans un sol inculte assez de richesses pour prodiguer les bienfaits de la charité à toutes les misères, à toutes les œuvres utiles, en Algérie et même en France?

L'archevêque d'Alger, pour rassurer contre les craintes d'abandon et d'isolement les Européens qui venaient chercher du travail dans la colonie, voulut leur préparer, en cas d'échec et de misère, un asile pour la vieillesse. Il fonda pour eux, dans une propriété voisine d'Alger, presque au sommet de la Bouzaréah, une maison de retraite qu'il confia aux Petites Sœurs des pauvres. Les vieillards y trouvent, avec les soins dévoués de ces admirables religieuses, le ministère d'un aumônier et la jouissance d'une jolie chapelle. Ils se rendent avec empressement et confiance au vœu

délicat qu'exprimait ainsi l'archevêque en ouvrant cet asile :

« Lorsque, brisés par l'âge, par la maladie, par le poids du travail, nos colons viendront frapper à la demeure hospitalière que leur ouvre, par mes mains, la charité catholique, je les recevrai avec joie, avec respect, comme on reçoit le guerrier qui revient blessé du champ de bataille où il a combattu pour son pays. »

Ce qui manque le plus à l'Algérie, c'est, aujourd'hui encore, un nombre suffisant de colons. Bien exploitée, elle pourrait en nourrir sans peine trois fois plus qu'elle n'en possède. Ce besoin était bien plus sensible encore lorsque Mgr Lavigerie arriva en Afrique. Aussi se préoccupa-t-il d'y attirer en plus grand nombre les Européens, et en particulier les Espagnols, qui fournissent aux départements d'Oran et d'Alger tant de colons laborieux et chrétiens.

En 1869, ayant établi pour eux, dans son diocèse, un service religieux spécial, il leur fit part de cette bonne nouvelle dans une lettre pastorale, et en prit occasion d'adresser l'appel que voici aux Espagnols d'outre-mer :

« Le dernier vœu que nous formerons, c'est que votre prospérité croissante, votre bonne réputation et aussi le soin paternel que nous prenons, en Algérie, de tout ce qui touche vos intérêts matériels et religieux décident beaucoup de vos compatriotes à venir chercher ici l'ordre, la paix, le travail qui ne leur manqueront pas. Qu'ils viennent

ı milieu de nous, ils y seront accueillis et traités
›mme vous l'êtes vous-mêmes, par tous comme
›s frères, et par moi, pour ce qui concerne les inté-
›ts de vos âmes, comme des enfants bien-aimés. »

Une invitation plus pressante encore fut celle
u'il adressa aux Alsaciens-Lorrains après la guerre
› 1870. Son *Appel*, adressé à tous les députés de
rance, alors réunis à Bordeaux, fut le point de
́part de la loi qui fut votée pour favoriser l'émi-
ration de ces malheureux compatriotes dans la
›lonie algérienne. Il rappelait aux victimes de
annexion allemande les liens qui l'unissaient à eux
›mme ancien évêque de Nancy; il leur montrait
ans l'Algérie une France nouvelle, disposée à
›ur faire le meilleur accueil et comptant sur eux
our devenir plus prospère et plus catholique; il leur
pprenait que des sociétés se fondaient, pour leur
âtir des demeures dont le prix modique ne serait
as exigible avant que le travail des premières
nnées leur eût déjà donné une certaine aisance.

« Sous un ciel encore plus doux que le vôtre,
isait-il, dans un climat qui passionne tous ceux
ui l'ont connu, vous pourrez former des villages
niquement composés d'habitants de vos pro-
inces, et où vous conserverez la langue, les tra-
itions, la foi du sol natal. Vous y retrouverez,
our vous parler et pour vous instruire, des prêtres
e vos pays, que nous vous donnerons pour pas-
eurs; vous pourrez donner aux centres créés par
ous les noms des villes, des bourgs, des villages
[ui vous sont chers, parce qu'ils sont ceux de la

patrie... Venez, nous sommes prêts à vous accu
lir comme des frères, à vous faciliter vos premi
travaux, à vous consoler de vos douleurs. »

Cet appel fut écouté. Il devait l'être, étant pa
d'un cœur qu'avaient profondément désolé
humiliations et les déchirements de la patrie.

II

La guerre avait été déclarée à la Prusse le 19 jui
let 1870. Alger, qui n'avait pas alors de télégraph
ne l'apprit que deux jours plus tard. L'archevêq
se hâta, par deux lettres successives, d'exhorter s
diocésains à prier pour la France, et il le fit e
termes dignes de sa foi et de son patriotisme. Ma
ses actes et ceux de son clergé furent plus él
quents que tous les écrits.

Dès l'origine de la guerre, un grand nombre
séminaristes et de prêtres demandèrent à se rend
aux frontières en qualité d'aumôniers ou d'infi
miers, et bientôt tous leurs collègues, sans exce
tion, sollicitèrent l'honneur de les suivre. L'arch
vêque fit deux parts égales de ce que réclamaient l
besoins de l'armée et les besoins de son diocèse,
l'on commençait du reste à prévoir des soulèv
ments; dans une lettre rendue publique, il offi
au ministre de la Guerre, pour le service des amb
lances et pour celui de l'aumônerie, *la moitié de s
collaborateurs*, et il se chargea de pourvoir l
même à leurs traitements.

Mais tel était, en France, le nombre des demandes semblables, que le gouvernement ne put accepter que trois aumôniers algériens.

Deux d'entre eux se trouvaient aux premières batailles. A Wissembourg, M. l'abbé Gille, curé de Saint-Eugène, put donner l'absolution au général Douai au moment où ce vaillant officier tombait sous les balles ennemies; il rejoignit ensuite l'armée de Mac-Mahon à Lunéville. L'abbé Gillard, secrétaire de Mgr Lavigerie, fut fait prisonnier sur le champ de bataille de Reichshoffen et conduit en Bavière ; libéré ensuite, aux termes de la convention de Genève, il rejoignit l'armée du Rhin et fut blessé à Sedan. Force lui fut alors de rentrer en Afrique. L'archevêque alla en personne le recevoir à bord du bateau qui le ramenait à Alger, et il le fit sur l'heure son vicaire général, aux applaudissements de tout son clergé.

Cependant, la guerre, continuée par le gouvernement de la Défense nationale, se prolongeait au delà de toutes prévisions, chaque jour plus terrible et plus désastreuse.

Après Sedan, l'archevêque d'Alger ordonna que jusqu'à la fin des hostilités il y aurait tous les jours à la cathédrale une messe spéciale pour le succès des armées françaises, et exposition du Saint-Sacrement de cinq heures du matin à sept heures et demie du soir. Il écrivit à la préfecture que la rentrée des séminaires n'aurait pas lieu avant la fin de la guerre, et que les séminaristes, dont plusieurs se trouvaient déjà sous les drapeaux, reste-

raient, suivant leur âge, à la disposition des autorités compétentes pour la défense commune.

Les séminaires étant libres jusqu'à la fin des hostilités, il les offrait au gouvernement, pour y établir les ambulances des milices algériennes, dans le cas où elles auraient à combattre. Il serait heureux, disait-il, de pouvoir leur servir lui-même d'infirmier et de leur procurer tous les soins que réclamerait leur état. Il demandait à recevoir dans ses orphelinats de Kouba et de Maison-Carrée les enfants pauvres des colons et des ouvriers algériens qui étaient rappelés sous les armes. Il offrait enfin les cloches de sa cathédrale, à l'exception d'une seule, pour fondre des canons, et il encourageait les fabriques de son diocèse à agir de même.

Il écrivait encore au préfet d'Alger : « Je n'ai pas besoin d'ajouter que, dans un cas de révolte à l'intérieur, qui, je l'espère, ne se réalisera pas, je n'hésiterai pas à recommander à tous les prêtres qui dépendent de moi de s'unir vigoureusement à leurs paroissiens pour repousser l'ennemi. »

A peine la guerre d'Allemagne touchait-elle à sa fin, que les Kabyles profitaient de nos embarras en Europe pour prendre les armes contre nous. L'Algérie, dépourvue de troupes régulières, put craindre quelque temps un massacre général; mais le courage des colons, promptement organisés en francs-tireurs et en gardes-mobiles, ne permit pas à la révolte de s'étendre à toute la province, et l'amiral de Gueydon, nouvellement nommé gouver-

neur, parvint, malgré le peu de forces dont il disposait, à réprimer l'insurrection en quelques semaines par des prodiges de courage et d'habileté.

Là encore, comme dans la guerre allemande, on put apprécier le patriotisme du clergé algérien à son langage et à ses actes. Tous les prêtres se proposèrent pour accompagner les troupes qui se rendaient au secours des localités assiégées ou menacées. Le curé de Palestro succomba au milieu de ses paroissiens, en combattant avec eux contre les ennemis du nom chrétien et de la France. L'archevêque fit l'éloge de ce vaillant prêtre dans une lettre au clergé diocésain, et il présida lui-même un service funèbre à son intention dans l'église cathédrale.

III

Qui s'étonnera, après ce que l'on vient de lire, que Mgr Lavigerie ait toujours eu les sympathies de l'armée, et qu'il ait entretenu les meilleures relations avec nos généraux d'Afrique?

Vaillant lui-même et vrai tempérament de guerrier, il était fait pour comprendre et aimer les héroïques soldats de la conquête algérienne.

L'année même de son arrivée, en 1867, il ordonne que l'église de la Cité-Bugeaud, près d'Alger, soit dédiée au saint patron du maréchal dont le nom a été donné au faubourg. Il veut qu'une

des chapelles renferme un cénotaphe avec le buste du capitaine, et qu'on y fasse régulièrement des prières pour les généraux, officiers et soldats défunts de nos armées d'Afrique : « L'Église, dit-il, remplacera pour eux la patrie, la famille absente. »

Quatre souvenirs pleins d'intérêt lui ayant été accordés sur sa demande, par les familles de Yusuf, de Pélissier, de Lamoricière, et de Bugeaud, il en fait une sorte de trophée religieux et les expose à l'admiration des pèlerins dans la belle église de Notre-Dame-d'Afrique. Au socle même qui porte la statue de Marie sont attachées les épées du duc de Malakoff et du brave Yusuf, ainsi que le bâton glorieux de Lamoricière; tout auprès, dans un cadre, on peut vénérer la petite médaille de la Sainte Vierge, que Bugeaud a portée sur lui pendant ses dix-huit campagnes d'Afrique, et qu'on a trouvée sur sa poitrine après sa mort chrétienne.

S'il est facile de multiplier les preuves de sa sympathie pour l'armée, on ne voit pas éclater en des manifestations moins nombreuses la sympathie de l'armée à son égard.

Au moment même des graves difficultés qu'il eut à surmonter pour mener à bien l'œuvre des orphelins de la famine, le général de Wimpffen, qui commandait la province d'Alger, lui écrivait dans les termes suivants :

« Je ne puis trop vous remercier, Monseigneur, des services que vous rendez à nos petits malheureux et à la colonie. Votre œuvre, bien connue,

doit être soutenue non seulement par la charité publique, mais encore par l'État. »

Et comme Mgr Lavigerie le félicitait de la part qui lui revenait dans cette entreprise, il lui répondait le 25 octobre 1868 : « J'ai eu, Monseigneur, une bonne pensée au sujet des pauvres orphelins indigènes; mais il fallait votre puissante initiative pour créer l'œuvre la plus remarquable peut-être de notre époque. Je suis fier de voir que vous voulez bien m'y associer. »

Des relations plus cordiales encore ont uni Mgr Lavigerie à cet admirable général de Sonis qu'un historien digne de lui vient de révéler au public français [1]. Le héros lui écrit de Laghouat, le 20 octobre 1868, pour lui témoigner sa reconnaissance, lui demander des prières pour sa famille, et « l'assurer qu'il travaillera de toutes ses forces à ce que Dieu demande de tout chrétien : le faire connaître, le faire aimer, le faire servir. » En 1878, à l'archevêque qui lui parle de reprendre le commandement d'une division en Algérie, il répond, de son quartier général de Saint-Servan, qu'il ne pourrait vivre un mois à Alger, à Oran ou à Constantine, sans déchaîner les fureurs de la presse radicale, à laquelle il serait bientôt sacrifié »; et il ajoute : « Pour moi, Monseigneur, j'aurai toujours le regret de n'avoir pu rien faire pour témoigner à Votre Grandeur la reconnaissance dont je suis pénétré pour elle. Daigne Notre-

1. *Le Général de Sonis*, par Mgr BAUNARD. Paris, Poussielgue, 1890.

Seigneur bénir vos œuvres, si dignes de la sympathie de tout ce qui porte un nom français, si combattues par les ennemis de Jésus-Christ, mais si assurées de l'admiration de la postérité. »

Quand il mourut, le cardinal Lavigerie voulut que le *Bulletin des Missions d'Alger* rendît hommage à sa vaillance, à sa foi, à sa fermeté, à toutes ces vertus qui l'ont fait appeler « le Juste » par les Arabes, et qui ont rendu son nom légendaire jusque sous la tente des nomades.

Rappelons aussi l'amitié qui unit Mgr Lavigerie au général Wolff, à qui fut confiée la division d'Alger peu de temps après la paix de 1871. L'archevêque lui attribua l'honneur d'avoir pensé le premier à fonder l'hôpital des Attafs, et il raconte qu'ayant objecté le manque de ressources, il reçut du général cette réponse : « Nous avons, depuis quinze ans, dans la caisse de la division, trente-huit mille francs, résultat d'une souscription faite lors du voyage de l'empereur pour la création d'un établissement de bienfaisance en faveur des indigènes. On n'a jamais pu arriver à un plan pratique pour l'emploi de cette somme. Si M. le gouverneur y consent, je vous donnerai cette somme, et la charité fera le reste. » Le gouverneur était le général Chanzy. Son consentement ne se fit pas attendre.

Le général Chanzy fut, lui aussi, un des amis de l'archevêque d'Alger. Leur vie avait été rapprochée en Syrie, à Rome, en Afrique, et part ils avaient travaillé ensemble au service de

même cause patriotique et religieuse. Peu de jours après sa mort, Mgr Lavigerie lui faisait faire un service solennel dans sa cathédrale, et il écrivait à son coadjuteur : « Je me suis trouvé associé à ses joies les plus pures et à ses plus amères douleurs. Aussi ai-je pu connaître ce que son âme renfermait de sentiments élevés, généreux et, je le dis aujourd'hui à sa gloire, vraiment chrétiens. »

On le voit rendre les mêmes honneurs funèbres, en 1869, au maréchal Niel, et plus tard au général d'Eudeville et à M. de Chabannes, aide-de-camp du général Wolff. En décembre 1889, l'amiral de Saint-Hilaire étant mort à Alger dans une situation de fortune qui faisait honneur à son désintéressement, Mgr Lavigerie lui a fait, à ses frais, des funérailles splendides, et il a prononcé à sa louange un discours aussi touchant qu'élevé.

Mais aucune mort ne lui a causé des regrets plus vifs et plus intimes que celle de ce grand amiral de Gueydon, qui mérite certainement la première place parmi tant d'hommes éminents que l'Algérie a eus pour gouverneurs depuis la conquête.

Un jour que l'amiral lui avait fait part de ses convictions personnelles en matière de religion, et de ses idées si chrétiennes sur l'avenir de l'Afrique, l'archevêque lui demanda amicalement pourquoi il ne mettait pas sa pratique tout à fait d'accord avec ses théories, pourquoi enfin il n'allait pas jusqu'au bout : « J'irai, soyez-en sûr,

répondit le gouverneur. Je veux mourir en homme digne de ce nom et reconnaître, avant de partir, que j'ai des comptes à revoir devant celui qui m'a mis ici-bas. Si vous êtes près de moi, je vous appellerai pour m'y aider... »

Il mourut en France, à la fin de 1886, pendant que Mgr Lavigerie était à Biskra; mais, s'il ne put l'appeler près de lui à sa dernière heure, il ne manqua pas pour cela à sa promesse. Il reçut avec piété les sacrements de l'Église, et il trouva ensuite la force de dicter à sa femme une courte lettre pour en informer le cardinal.

Mais le plus éclatant témoignage que l'archevêque d'Alger ait donné de sa sympathie pour nos soldats, c'est bien le discours qu'il a prononcé dans sa cathédrale, en 1875, pour le rétablissement des aumôniers militaires, *sur l'armée et la mission de la France en Afrique*. Quoique ce discours doive être reproduit en entier à la fin de ce livre, il convient de rappeler ici le passage de l'exorde, où, après avoir dit que Dieu a choisi l'armée de la France pour rendre à la vie la terre illustre des Tertullien, des Cyprien et des Augustin, il s'écrie :

« Ne vous étonnez pas de ces choix de la Providence. Avec les apôtres de la vérité, les hommes de guerre sont ceux que Dieu associe le plus visiblement à son action dans le monde. Aux premiers il confie les desseins de sa miséricorde, aux seconds les arrêts de sa justice, et les uns et les autres sont appelés à payer cet honneur suprême d'un même prix, qui est celui de leur sang. »

IV

Le cardinal Lavigerie n'a pas trouvé chez tous ses compatriotes la même justice que chez les représentants de l'armée. On ne s'étonnera pas qu'il se soit, par exemple, rencontré dans certains journaux d'Algérie ou de la métropole, des hommes capables d'outrager celui qu'admiraient les Sonis, les Gueydon, les Chanzy. Mais leurs attaques sont restées si au-dessous de lui qu'il est superflu de les discuter.

Quand on vient dire qu'il cause des embarras à la politique française en Afrique, il suffit de répondre par le récit de ses œuvres, ou simplement par les témoignages de nos rivaux, disant comme cette Revue italienne de 1887 : « Nous avons la conviction que l'archevêque d'Alger, cardinal Lavigerie, est, en Afrique, l'agent de sa patrie qui a le plus d'autorité et d'activité, et celui qui rend le plus de services[1]. »

On lui a reproché aussi de posséder des richesses immenses et d'être plusieurs fois millionnaire. « Cette accusation, dit-il, ne serait pas pour me déplaire, car si j'avais ces millions, à coup sûr, j'en trouverais aisément l'emploi. » La

1. « Noi abbiamo il convincemento che l'arcivescovo d'Algeri, il cardinale Lavigerie, sia il più autorevole, il più attivo e il più utile agente della sua patria nell'Africa. » (*Bolletino dell'Associazione nazionale per soccorrere i Missionari cattolici italiani*, nº 4. Milano, Cogliati, 1887.)

légende a son origine dans l'étendue des terrains qu'il a achetés et fait cultiver près d'Alger, aux Attafs et à Carthage; on feint d'ignorer qu'il en a *légalement* fait donation à ses missionnaires et à ses orphelins, et qu'il s'est engagé par un écrit public envers ceux que scandaliseraient ses richesses, « à leur faire donation complète et gratuite de toutes les propriétés qui lui appartiendraient personnellement, soit en Afrique, soit ailleurs ».

Les diverses œuvres africaines, même après la dotation qu'il leur a faite, doivent compter, au jour le jour, sur les secours de la charité catholique pour plus des trois quarts de leur budget. Aussi a-t-il encore pu écrire en parlant de ses détracteurs : « Si une donation faite en mon nom ne leur convient pas, je me fais fort d'obtenir de la société légale, qui s'est constituée civilement, pour soutenir en Afrique nos œuvres de mission ou de charité, et à laquelle j'ai légalement tout abandonné, qu'elle remette en pur don tous les biens qu'elle tient de moi à quiconque s'engagera, sur de valables garanties, à verser chaque année, en retour, le quart de ce qui est nécessaire au maintien des œuvres de charité et d'apostolat dont elle a la charge [1]. »

Pourquoi faut-il que de telles insanités aient trouvé de l'écho jusque parmi les représentants élus de l'Algérie et de la France?

1. *Bulletin des missions d'Alger*, nº 61, janvier-février 188‾

Dans un livre qui, par les matières mêmes dont il traite et d'après la pensée de son auteur, est destiné à rapprocher tous les Français dans un sentiment de patriotisme, pourquoi est-il nécessaire de rappeler les mesquines tracasseries de la Chambre, les injustifiables suppressions de traitements, les déclamations anticléricales d'ignorants députés? Pour traiter à fond la question, il faudrait donner à ce triste chapitre deux fois plus d'étendue qu'aux autres. Mais j'aime mieux rester incomplet que de remuer longuement ces misères; il en rejaillit toujours quelque éclaboussure sur l'honneur national.

A la fin de 1876, malgré les efforts du gouvernement, la Chambre supprima, au budget des cultes, plus de la moitié de ce que le diocèse d'Alger recevait de l'État pour ses œuvres.

L'archevêque n'osa pas recourir à la charité publique, même dans son diocèse. « C'est pour moi, disait-il, et comme évêque, et comme Français, une insupportable honte que de venir, dans un pays comme celui-ci, peuplé de musulmans, d'étrangers, faire publiquement ressortir les plaies saignantes que nous recevons de la France. » Il confia ses inquiétudes à ses prêtres dans une lettre destinée à eux seuls, et dans laquelle, rendant justice à leur abnégation et à leur patriotisme, il protestait qu'ils ne méritaient ni l'affront ni le dommage qu'on leur infligeait.

La précaution qu'il avait prise de cacher ces mesures vexatoires au public de la colo-

lonie fut rendue inutile, dès l'année suivante, par un vote inexcusable du conseil général d'Alger. Les politiciens radicaux de cette assemblée supprimèrent, en 1877, les subventions jusque-là accordées aux communautés qui étaient chargées des œuvres d'intérêt départemental.

Ces crédits n'étaient pas en eux-mêmes fort considérables, mais leur suppression fut entourée de circonstances vraiment instructives. Elle eut lieu au scrutin public, et il fut constaté que *tous les membres musulmans du conseil, sans exception, avaient voté pour les communautés catholiques*, tandis que les Français se déclaraient contre elles.

Etait-ce assez de honte pour les colons ? assez d'honneur pour les Arabes, et pour les institutions religieuses qui leur avaient inspiré une pareille confiance ?

Au commencement de 1885, les Chambres supprimèrent ou réduisirent à presque rien la plupart des crédits du budget algérien des cultes, et notamment les bourses des séminaires. Le cardinal Lavigerie, à peine relevé d'une maladie qui avait failli l'emporter, prit la résolution d'aller mendier lui-même en France pour ses prêtres et ses missionnaires.

« Le pain que je demanderai pour eux, écrivit-il, sera, du moins, celui de la charité. Il n'aura pas l'intolérable amertume que lui donnent, pour ceux qui aiment la patrie, les outrages qui leur arrivent en retour de leurs sacrifices et de leur dévouement. »

Il reprit donc, comme dans sa jeunesse, le bâton de quêteur.

Il parcourut la France, soulevant sur son passage une émotion universelle, faisant tressaillir les foules d'indignation et de patriotisme, à Marseille, à Lyon, à Paris, à Rouen, à Lille, partout où il se présentait. Il lui suffisait de dire ce que faisait pour la France le clergé d'Afrique, et de quels outrages on osait l'abreuver, pour sentir monter de tous les cœurs une protestation généreuse, qui, à elle seule, réparait déjà le mal accompli.

Il ne faisait pas de politique dans ses harangues, il montrait seulement les dommages qu'entraînerait, pour l'influence de notre pays, la suppression d'un clergé français dans l'Afrique du nord, au point de vue des populations musulmanes, des étrangers qui peuplent l'Algérie, des colons français, enfin des nations européennes qui se disputent aujourd'hui l'empire de l'Afrique intérieure.

« Ce sont tant d'intérêts aussi graves, disait-il, qui m'ont conduit au milieu de vous.

« Sentinelle avancée, j'ai voulu, dans la nuit qui déjà nous entoure, faire entendre le cri d'alarme, avant que la place ne soit tombée.

« Ce cri douloureux de mon patriotisme, je voudrais qu'il fût entendu par ceux-là même qui ont voté des mesures si funestes. Ils ne l'ont fait, sans doute, que par erreur. Ils ont cru frapper l'Église seule dans nos personnes; mais, en réalité, ils ont surtout frappé la France...

« C'est une nécessité absolue pour elle, dans des colonies qui se forment, et où elle n'est représentée que par un petit nombre de ses fils, que l'existence d'un clergé national. Or, elle ne peut l'avoir que si elle le soutient, comme le font, pour leurs colonies, toutes les autres nations, même protestantes.

« Une question ainsi posée doit être aisément résolue. Quelles que soient les passions qui nous divisent, je me refuse à croire qu'il se trouve un Français qui ne les sacrifie au bien de la France ! »

On put croire un moment que cette généreuse espérance allait se réaliser. Le gouvernement, inquiet de l'effet produit sur l'opinion par la campagne du cardinal, résolut d'y mettre un terme en faisant rétablir une partie des crédits supprimés, et il obtint du parlement un subside de cent mille francs pour les séminaires d'Algérie et de Tunisie.

Comme on ne mettait aucune condition à cet acte de justice, le cardinal accepta ces ressources et cessa d'en appeler à la charité publique.

Mais cette demi-réparation ne l'empêcha point de remplir jusqu'au bout ses devoirs d'évêque et de Français. De retour en Afrique, il s'expliqua franchement, dans une lettre au clergé tunisien, sur la triste situation qui était faite au catholicisme en France. Cette lettre, qui contribua pour une bonne part au réveil momentané de l'esprit chrétien, eut le don de déplaire souverainement au ministre des cultes, M. Goblet; il s'en plaignit devant le Sénat en termes qui lui attirèrent de la

art de M. Buffet une réponse péremptoire, où il ıt mis au défi de citer dans la lettre incriminée un mot, une phrase qui, directement ou indirecement, même en la torturant et en en dénaturant sens, pût être considérée comme une attaque ontre le gouvernement de la République. »

Le cardinal, en effet, disait à ses prêtres :

« Ce n'est pas pour vous engager à favoriser ou à ombattre, dans l'exercice de vos fonctions sarées ou dans l'emploi de votre autorité spiriuelle, des intérêts politiques, que je vous parle es divisions qui nous désolent. Tout au contraire, 'est pour vous demander de ne point mêler votre ninistère à des questions de cette nature, souvent lélicates et difficiles, toujours irritantes. Vous 'avez, sur ce point, comme citoyens, qu'à remlir les devoirs que vous dicte votre conscience; omme prêtres, qu'à recommander à Dieu, dans os prières, ceux qui sont chargés, par l'exercice lu pouvoir, des intérêts de la patrie, à enseigner ux fidèles qui vous sont confiés, que tout gouverement régulièrement établi doit être pour eux, lans l'ordre propre de son action, l'expression et le eprésentant de la Providence. »

Mais il ajoutait :

« Autant donc nous manquerions à nos devoirs, n nous mêlant activement aux querelles des paris, et en justifiant ainsi l'accusation, quelquefois ortée contre nous, de nous en faire les instruments, autant nous trahirions ces mêmes devoirs, si nous ne prenions la défense de la foi, et si nous

n'avertissions les fidèles des périls qui la me nacent. »

Et, prêchant d'exemple, il rappelait aux catho liques tous les attentats commis publiquemen contre la religion, il les avertissait que, si le mêmes sectaires continuaient à tromper le pays par leurs artifices, c'en était fait, en France, de la liberté chrétienne.

Il concluait « que les chrétiens fidèles devaient regarder comme un crime la complaisance ou la faiblesse qui les porteraient à soutenir de leur influence ou de leurs votes, quel que fût d'ailleurs leur drapeau politique, les hommes qui manifesteraient l'intention de continuer la persécution commencée, ou même qui ne s'engageraient pas nettement à la combattre ».

Les ennemis de la religion, malgré le terrain perdu aux élections de 1885, disposaient encore de la majorité à la Chambre nouvelle. Ils ne justifièrent que trop les craintes exprimées par le cardinal. Les membres qu'ils choisirent pour former la commission du budget que dirigea M. Wilson supprimèrent, en 1886, le crédit de cent mille francs rétabli l'année précédente en faveur des séminaires algériens et tunisiens.

Le gouvernement, si peu clérical qu'il fût, comprenait trop bien les intérêts évidents de la France pour se prêter de nouveau à pareille folie ; battu à la commission du budget, il annonça qu'il soutiendrait contre elle devant la Chambre le crédi supprimé.

Une nouvelle discussion allait donc avoir lieu ;
ıe fois de plus on allait agiter publiquement, au
ilieu des calomnies et des outrages, la question
savoir si la France continuerait, grâce à une
ajorité de quelques voix, à donner dédaigneuse-
ent au clergé d'Afrique le peu de ressources qui
t indispensable à son entretien, ou bien si l'affront
ıit jusqu'à lui refuser le pain nécessaire.

C'en était trop pour la dignité et le patriotisme
s évêques et des prêtres qui consacrent là-bas
ute une vie de dévouement aux intérêts de la
ance !

Par une lettre collective et publique, ils infor-
èrent le gouvernement qu'il était inutile de
fendre le crédit devant les Chambres, et qu'ils
voulaient plus d'une aumône si amère. Ils
maient mieux, disaient-ils dans un élan sublime
ıi trouvera peut-être un jour des imitateurs,
*s aimaient mieux mourir de faim que mourir de
nte.*

Voilà donc ce qui attendait le cardinal Lavigerie
son clergé après tant d'années de dévouement !
n a, ces dernières années, supprimé la somme
578,000 francs des crédits affectés aux trois
iocèses d'Algérie, c'est-à-dire plus de la moitié
e ce qui les aidait à soutenir les œuvres les plus
tiles à notre influence dans l'Afrique du nord.

Le cardinal a dû recommencer en 1887 sa tournée
e quêteur dans les principales villes de France.

Le respect et la générosité des catholiques ont

V

Il n'y a pas de suffrage qui tienne, les députés ne sont pas la France, et la preuve, c'est que rien n'est moins rare qu'une Chambre impopulaire. Si le cardinal Lavigerie s'est vu contrarié et entravé par nos législateurs dans ses œuvres les plus utiles, il a trouvé plus de justice auprès de l'opinion publique et même auprès du gouvernement.

Il est aujourd'hui peu de noms, s'il en est, d'aussi populaires que le sien. Quand il passe dans une ville, c'est un événement. S'il vient à Paris, il est obligé de cacher son adresse pour dérober un peu de temps aux multitudes de visiteurs. Doit-il prendre la parole en public, l'église ou la salle est remplie plus de deux heures d'avance. Bref, la curiosité parisienne laisserait, pour le voir et l'entendre, le shah de Perse ou le Grand Prix. Les journaux relatent ses moindres démarches, et les feuilles les plus radicales n'osent point parler de lui sans respect. Son portrait, la reproduction du chef-d'œuvre de Bonnat, ne se rencontre pas seulement dans les presbytères ou chez les personnes « bien pensantes » ; il se trouve dans beaucoup de demeures où personne n'a la foi, et il n'est pas rare de le trouver accolé, sur une cheminée démocratique, à une « vieille barbe » révolutionnaire.

Beaucoup ignorent ce qu'est un archevêque ou

un cardinal, qui connaissent et qui aiment le nom de ce cardinal et de cet archevêque. On le prononce mal peut-être, on le gratifie instinctivement d'une particule noble, dont il n'a que faire; on dit par erreur : « le cardinal *de* Lavigerie »; mais on ajoute sans erreur : « Celui-là, c'est un bon! » Après cela, il est vrai, on dit volontiers qu'il « ne ressemble pas aux autres », mais tout de même, c'est un honneur pour l'Église de France, en ce temps de préjugés impies, que d'avoir imposé à l'admiration populaire son plus célèbre représentant.

Soit qu'ils aient cédé à cette opinion du grand nombre, soit plutôt qu'ils aient nécessairement constaté l'importance des services que le cardinal Lavigerie rend à l'influence nationale, les représentants du gouvernement français l'ont presque toujours écouté et soutenu, dans la mesure du moins où le permettait leur crainte des députés. Il est plus qu'inutile d'en apporter des preuves pour l'époque où les conservateurs étaient au pouvoir; mais il convient de dire qu'il en a presque toujours été de même pendant ces douze dernières années.

Les gouverneurs de l'Algérie et les résidents tunisiens, bien placés pour comprendre ses œuvres, l'ont constamment soutenu de toutes leurs forces, et cette année encore, au mois de mai, on pouvait voir M. Massicault le seconder de son mieux pour rendre plus imposantes les fêtes religieuses de Carthage et de Tunis.

On a vu des ministres des Cultes comme

M. Goblet soutenir contre les commissions budg(
taires les subsides des séminaires algériens.

En 1880, à force d'énergie et en faisant valoi les services qu'il rendait alors même, en Tunisie, la cause française, Mgr Lavigerie parvint, malgr des oppositions en apparence insurmontables, empêcher dans tous les diocèses d'Algérie l'appli cation des fameux décrets qui dissolvaient le congrégations religieuses. On put même croire u moment, après les expulsions du mois de juin qu'il obtiendrait aussi pour la France la fin de ce odieuses mesures. Mais si des circonstances indé pendantes de sa volonté l'ont fait échouer dan cette dernière entreprise, il a du moins préserv de toute expulsion son diocèse et toute sa pro vince. Les Jésuites eux-mêmes ne furent pas in quiétés à Alger; ils purent y conserver l'entièr direction de leur collège de Ben-Aknoun, jus qu'au moment où ils crurent devoir l'abandonne spontanément, faute de ressources et de profes seurs assez nombreux.

Le gouvernement français n'a pas omis d demander à l'archevêque de Carthage et d'Alg s'il lui conviendrait d'accepter une haute distin tion dans l'Ordre de la Légion d'honneur, dont est chevalier depuis sa mission de Syrie. Mais cet offre lui ayant été faite au moment où il organis l'Église tunisienne à travers les oppositions d colons étrangers, il crut devoir refuser, par patri tisme même, la récompense de son patriotism

Il n'avait pas les mêmes raisons de refuser

cardinalat. L'éclat de la pourpre romaine devait au contraire rejaillir sur les nouvelles Églises de l'Afrique française et en imposer, par un légitime prestige, aux étrangers et aux infidèles.

Le Pape et le gouvernement français avaient un égal désir de lui conférer cet honneur. Le Pape surtout tenait à admettre Mgr Lavigerie dans le plus haut conseil de l'Église, et il en avait officiellement manifesté l'intention dès le commencement de son pontificat en 1878. Mais le président de la République était alors M. le maréchal de Mac-Mahon...

L'archevêque d'Alger ne fut promu au cardinalat qu'en 1882, dans le consistoire du 27 mars. Il en avait été prévenu, huit jours plus tôt, à Carthage, par une dépêche de Mgr Jacobini. Ce fut à Carthage aussi qu'il voulut recevoir l'envoyé pontifical qui lui portait la calotte cardinalice.

Cette cérémonie eut lieu dans la grande salle du séminaire Saint-Louis en présence de plusieurs évêques et d'un grand nombre de prêtres algériens, de M. Cambon, ministre de France à Tunis, du général en chef, de l'amiral, des officiers supérieurs de l'armée et de la marine françaises, des consuls étrangers, des ministres tunisiens et des principaux membres de la colonie, Arabes ou Européens.

Ce fut le consul d'Angleterre qui félicita le nouveau prince de l'Église au nom du corps diplomatique, et le comte Cecchini, garde-noble, qui lui transmit les compliments du Pape.

Le cardinal répondit que sa personne n'était pour rien dans cet honneur, mais que Léon XIII avait voulu glorifier en lui l'ancienne Église d'Afrique. En fût-il autrement, ajoutait-il, il ne pouvait qu'être confus de ces faveurs en les recevant à une telle place, sur ces ruines de Carthage où tout parlait des grandeurs humaines et aussi de leur vanité. Des souvenirs puniques et romains « il ne restait rien, pas même une apparence, et il fallait fouiller sous les sillons du laboureur pour savoir que Carthage avait existé en ces lieux ». Parlant ensuite des gloires chrétiennes de Carthage, il s'humiliait devant les noms de Tertullien, de Cyprien, de Fulgence, d'Augustin, et il prenait la solennelle résolution de consacrer le reste de sa vie à rétablir la foi et le culte chrétien sur cette terre sanctifiée et illustrée par de si grands hommes.

Aussitôt après la réception de la calotte, le cardinal se rendit à Tunis dans un train spécial, avec les principaux invités pour assister au *Te Deum* qui devait être chanté, à six heures, dans la cathédrale provisoire.

Quand il parut à la gare de Tunis, la foule éclata en applaudissements et en cris répétés de : « Vive l'Église ! Vive le cardinal ! Vive la France ! » L'empressement des Maltais alla jusqu'à dételer sa voiture, et à le conduire, malgré lui, en triomphe, au milieu d'acclamations enthousiastes.

Le nouveau cardinal prit ensuite le chemin de l'Europe, et le 20 mai, il prêtait le serment habi-

l de fidélité au Saint-Siège dans la chapelle de
chevêché de Paris, entre les mains du cardinal
ibert, auquel le liait une ancienne et forte
itié.

Le lendemain il recevait la barrette rouge au
ais de l'Elysée.

l s'appliqua, dans son discours au président de
République, à le remercier d'avoir témoigné,
sa personne, toute la bienveillance du gouver-
nt français pour les missionnaires, et il fit le
s magnifique éloge du dévouement de ces
nts prêtres aux intérêts de leur patrie :

« Je voudrais pouvoir, dit-il, étendre sur eux le
nteau d'honneur qui vient de me couvrir. Ils
nt mérité mieux que moi. Plusieurs, qui
étaient plus chers, puisqu'ils étaient mes fils,
nt teint par avance, dans les profondeurs de
tre Afrique, avec la pourpre de leur sang ! »

Le chef de l'État, dans sa réponse, loua égale-
ent le patriotisme des missionnaires, et termina
disant que nul ne les pouvait représenter
eux que l'archevêque de Carthage et d'Alger.
e me félicite, ajouta-t-il, Monsieur le Cardinal,
voir à vous remettre cet insigne d'une dignité
i est le juste prix des mérites et des vertus qui
us décorent, ainsi que des précieux services que
us rendez à notre pays. »

Le cardinal Lavigerie alla ensuite à Rome rece-
ir des mains du Pape le chapeau de cardinal,
ns le consistoire du 3 juillet, et prendre posses-
on de son titre à l'église de Sainte-Agnès-hors-

les-Murs. Il annonça publiquement, dans cette dernière cérémonie, son dessein de rétablir le diocèse de Carthage. L'allocution qu'il y prononça se terminait par ces paroles : « Que les prières faites dans l'église d'Agnès obtiennent au premier cardinal africain la grâce de relever l'Église de Cyprien, de Félicité et de Perpétue ! »

Quelques jours après, le 10 juillet, il débarquait à Malte.

Il y venait visiter et baptiser les jeunes nègres que ses missionnaires ont rachetés de l'esclavage et qu'ils y forment à la science et à la vertu pour les envoyer plus tard convertir et civiliser leurs frères de l'Afrique centrale.

Un témoin oculaire a raconté l'accueil enthousiaste qui lui fut fait à La Valette par la population tout entière.

Les cent cinquante mille habitants de l'île étaient venus ensemble au port et dans les rues avant l'arrivée du bateau. L'évêque, à la tête de tout son clergé, attendait le cardinal, qu'un flot de peuple saisit, quand il toucha la terre, et porta presque jusqu'à la voiture épiscopale. A peine celle-ci s'était-elle mise en route, que, malgré tous les ordres contraires, elle était dételée. Le peuple la traîna à travers la ville brillamment pavoisée aux couleurs pontificales, maltaises, anglaises et françaises. Autour de la voiture flottaient les mêmes étendards, tandis que des fenêtres tombait un véritable déluge de fleurs et que la foule mêlait au son des cloches de toutes les églises ses acclama-

tions répétées de : « Vive le Pape ! Vive la France ! Vive le Cardinal bienfaiteur des Maltais ! » Pas une tête qui ne se courbât sur le passage du cortège. Les troupes anglaises présentaient les armes, quand la voiture épiscopale passait devant leurs postes, et sur la place Royale leur musique entonna le *God save the Queen* comme pour une fête nationale.

Le soir toute la ville fut illuminée, et le cardinal étant sorti pour remercier les habitants, vit se renouveler tout l'enthousiasme du matin. Le lendemain, on lisait, à la suite du récit de ces faits, dans le *Malta News*, journal anglais et protestant : « Nous voulons exprimer les vœux sincères de notre cœur en nous écriant : Longue vie au très bon, très grand, très éminent prélat, à l'illustre cardinal Lavigerie. »

Des manifestations non moins éclatantes saluèrent le cardinal au moment de son départ, et les habitants de Malte l'accompagnèrent de longs vivats, quand il lui fallut quitter cette île si chrétienne. Des barques nombreuses le suivirent jusqu'en pleine mer, chargées de musiciens qui jouaient l'air de Pie IX et la *Marseillaise.*

Mgr Lavigerie ne s'arrêta pas à Tunis, qui avait déjà vu les premières fêtes de son cardinalat. Il avait hâte de revenir dans son diocèse d'Alger. L'accueil que lui fit sa ville épiscopale fut aussi plein d'émotion et d'enthousiasme. Mais hélas ! il put s'apercevoir qu'il rentrait sur la terre fran-

çaise. Les processions étant interdites par le conseil municipal d'Alger, il refusa la réception solennelle que voulaient lui faire les autorités administratives et militaires; il ne lui convenait pas d'accepter des hommages auxquels ne devait se mêler aucun signe de religion, et d'être honoré publiquement où Dieu ne pouvait pas l'être.

Il monta donc en voiture en débarquant, et se rendit à la cathédrale à travers les rangs d'une foule respectueuse. Lorsqu'il arriva devant la place de l'église, les acclamations éclatèrent de toutes parts, et ce fut un long cri de : « Vive le cardinal! » Mgr Dusserre, son coadjuteur, en le recevant dans la cathédrale au milieu du clergé et d'une assistance compacte, lui exprima en termes délicats et élevés, la joie, la fierté, l'admiration de toute l'Église africaine.

Des réceptions non moins touchantes l'attendaient quelques jours plus tard à Notre-Dame-d'Afrique et chez ses chers novices de Maison-Carrée. Ces fêtes se terminèrent le 25 septembre au grand séminaire de Kouba, par une démonstration plus remarquable encore. Le clergé entier du diocèse s'y était réuni pour offrir à son archevêque une *cappa magna* cardinalice et une magnifique étole pastorale, qui lui furent présentées par le curé de la cathédrale d'Alger, M. Soubrier, aujourd'hui évêque d'Oran.

Le cardinal revêtit immédiatement ces insignes, et, avant d'aller chanter le *Te Deum* à la chapelle, il répondit par une allocution improvisée à l'a-

dresse de ses prêtres. Nous ne rapporterons pas les affectueux remerciements qu'il leur fit, mais ce ne sera point mal terminer ce chapitre, que de rappeler en quels termes il leur communiquait ses patriotiques inquiétudes au sujet des tendances irréligieuses qui se manifestaient en France.

Après avoir félicité son clergé de ne s'être jamais mêlé en rien aux compétitions des partis, et de s'être toujours tenu également loin des *provocations* et des *lâchetés*, il ajoutait :

« Pour moi, je suis d'un œil attristé le tort, peut-être irréparable, que l'écho de tant d'excitations impies cause, au dehors, à notre influence. C'est encore plus comme Français que comme évêque qu'un tel spectacle me désole... Je connais à fond ce dont je parle, et je vois avec douleur notre influence menacée sur tous les points du bassin de la Méditerranée, où elle était surtout due au protectorat séculaire que nous exercions vis-à-vis de tous les chrétiens.

« Encore quelques coups du genre de ceux que réclament, parmi nous, avec une fureur aveugle, les ennemis de toute religion et du nom même de Dieu, et notre autorité disparaîtra. Ah ! si je pouvais me faire entendre de ceux qui poursuivent cette guerre impie, je leur demanderais pitié, non pas pour la religion et la liberté des âmes, puisqu'ils s'en déclarent les ennemis, mais pour la France dont ils sont les fils ! Qu'ils en croient un vieil évêque qui a passé sa vie à la servir. En la séparant de l'Église, ils perdront dans le monde

entier leur principale force et leur premier h
neur. Que, du moins, avant de consommer i
aussi funeste mesure, ils interrogent tous c
qui ont représenté notre pays au dehors. qu'ils
terrogent les chefs honorés de notre marine!
sauront comment on se sert de leurs attaques
qui se prépare à recueillir notre héritage. »

CHAPITRE X

LE CARDINAL LAVIGERIE ÉCRIVAIN

Notre but, dans ce livre, a été de faire connaître s œuvres du cardinal Lavigerie telles que nous 'ons pu les connaître nous-même d'après les ›cuments, d'après des témoins bien informés et ›s propres voyages.

Ce que nous avons appris et ce que nous avons ı, nous avons voulu le dire, autant qu'il était ›ssible, en essayant simplement d'être vrai, et ıns y ajouter d'appréciation personnelle.

Ce principe de discrétion a-t-il été appliqué dans ne mesure suffisante? L'auteur le voudrait, du ıoins. C'est pour s'y montrer fidèle qu'il renonce l'idée de faire ici une étude critique sur Mgr La-igerie écrivain. Il indiquera seulement ce que le ardinal a publié, et, pour permettre aux lecteurs e se faire à eux-mêmes leur opinion, il citera en ntier l'un de ses discours, celui qui a pour sujet 'armée et la mission de la France en Afrique.

Le cardinal Lavigerie n'est pas seulement

l'homme d'action que chacun sait. C'est aussi un lettré et un savant. Il a reçu en Sorbonne les titres de docteur ès lettres et de docteur en théologie, et à Rome les titres de docteur en droit canonique et en droit civil.

Avant d'être absorbé par ses travaux apostoliques, il a publié plusieurs ouvrages. Licencié ès lettres, il édite des auteurs grecs et latins, des cours de versions et de thèmes grecs, un dictionnaire grec-français, une Histoire sainte et une Histoire de l'Église abrégées. Docteur ès lettres à l'âge de vingt-cinq ans, il donne au public sa thèse française sur l'*École chrétienne d'Édesse*, et sa thèse latine sur l'historien *Hégésippe*.

Professeur de littérature latine à l'École des Carmes, il se familiarise de telle sorte avec les écrivains de Rome que, cette année encore, à soixante-cinq ans, il dictait en latin classique la lettre de convocation et les autres documents relatifs au concile de Carthage, et cela en se promenant de long en large dans son cabinet de travail, sans chercher les formules de sa pensée plus de temps qu'il n'en fallait à ses secrétaires pour les écrire.

Professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne, il renouvelle, sous le double rapport de la science et de l'intérêt, les questions qui font l'objet de son cours, comme il est facile de s'en convaincre en lisant ce qui en a été publié dans ses *Leçons sur le Jansénisme*.

Malgré la réelle valeur de ces premiers travaux,

e n'est point là que Mgr Lavigerie a le mieux déloyé ses talents d'écrivain. Les publications relaives à ses œuvres, ce qu'il lui a fallu dire ou :crire au jour le jour comme missionnaire et :omme évêque, voilà où se montrent vraiment la rigueur et l'étendue de sa pensée, la netteté et la pureté classiques de son style.

Mais c'est surtout la nature même des matières traitées qui intéresse le lecteur dans ses mandements, dans ses lettres, dans ses rapports, dans ses discours et allocutions.

Qu'il raconte sa mission de Syrie; qu'à propos de ses orphelins arabes il fasse appel à la pitié des chrétiens de France ou à la justice du gouvernement algérien; qu'il prononce l'éloge funèbre de Pie IX, ou celui de nos généraux; qu'il expose la mission de la France et de son armée en Afrique; que, dans sa première lettre d'archevêque, il entretienne ses diocésains du passé, du présent et de l'avenir de l'Algérie; qu'il émeuve les capitales de l'Europe sur le sort des esclaves noirs, ou que, au moment de relever le siège de saint Cyprien, il retrace, à la manière de Bossuet, les étonnantes destinées de cette Carthage qu'il a fait sortir une quatrième fois de ses ruines : tout ce qu'il dit touche aux grands événements de ce siècle, et tout prend l'importance d'un document historique.

Quelquefois, mais comme à ses heures de loisir et pour se rappeler qu'il a occupé une chaire d'histoire en Sorbonne, il revient à l'érudition. Qu'on ise, dans ses *Œuvres choisies*, ses études sur saint

Martin, sur Saint-Louis de Carthage, sur Sainte-Anne de Jérusalem, sa lettre sur la Mission du Sahara, et celle qu'il écrit au secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres sur l'utilité d'une mission archéologique à Carthage.

Il faut signaler encore à tous ceux qu'intéresse l'avenir de l'Afrique ses lettres aux directeurs de la Propagation de la foi sur les Missions de l'Equateur, sa circulaire relative au baptême des infidèles et à la question du prosélytisme en pays arabe, la plupart de ses mandements au clergé ou aux fidèles des diocèses d'Alger et de Carthage.

L'importance de ce qu'a écrit le cardinal Lavigerie et la manière dont il l'a écrit (on jugera de son style d'après le discours cité en appendice), ont fait penser à lui plus d'une fois pour l'Académie française.

Les uns ont dit qu'il avait refusé d'en faire partie, les autres qu'il avait posé sa candidature. Il n'est pas vrai qu'il ait jamais fait la moindre démarche pour entrer à l'Institut; mais nous ne voyons pas, quant à nous, pourquoi il refuserait toujours, s'il lui était offert, un honneur qui rejaillirait sur ses œuvres et sur l'Église.

Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été invité, en 1884, par le secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à poser sa candidature dans cette section de l'Institut, et qu'il a répondu à cette démarche par la lettre suivante :

« Monsieur le Secrétaire Perpétuel,

« Par suite de la grave maladie dont je relève à peine, je n'ai pu répondre que par un télégramme à la communication bienveillante qui m'était faite en votre nom.

« Je veux aujourd'hui suppléer au laconisme forcé de cette première réponse, et exprimer du moins ma reconnaissance à ceux des membres de votre Académie qui avaient pris avec vous l'initiative de ma candidature.

« Je veux surtout vous donner l'explication d'une réserve qui a peut-être eu lieu de vous surprendre.

« Je comprends la règle qui fait une obligation aux candidats de solliciter directement les suffrages de l'Académie. Il est juste qu'ils montrent ainsi le haut prix qu'ils y attachent.

« Mais deux raisons personnelles m'ont fait reculer devant cette démarche.

« La première est l'absence des titres qui eussent pu la justifier. Je n'en ai guère d'autres, en effet, que ma bonne volonté, et la bonne volonté, lorsqu'il s'agit de science et de résultats acquis, est une recommandation insuffisante.

« La seconde raison est d'un ordre plus délicat encore. Au fond, je ne suis qu'un missionnaire; mes autres titres ne valent que par celui-là. Or, si un missionnaire doit tout recevoir, puisqu'il manque de tout, il est des choses qu'il ne doit pas solliciter.

« Pour faire une brèche dans la barbarie, j'ai d
m'entourer d'une légion d'apôtres. Dans la lut
engagée dans l'intérieur de notre Afrique, on
d'entre eux ont déjà versé leur sang, d'autres o
succombé à la fatigue et à la maladie. Que dirai
on de moi, si, pendant que les miens ne cherche
que les palmes du martyre, on me voyait brigu
les palmes de l'Institut?

« Un tel rapprochement est condamné par s
expression même.

« Si donc j'avais cédé à la tentation, séduisan
d'ailleurs, qui s'offrait à moi, au fond, j'aurais
en rougir.

« Il y a vraiment là incompatibilité, et il faut
laisser dans ma Barbarie.

« Mais si je ne puis aller à l'honneur, je se
toujours heureux d'être à la peine et de répond
à votre appel, lorsque nous pourrons, mes m
sionnaires et moi, servir avec vous la science
notre pays. »

CONCLUSION

Le cardinal Lavigerie a dit :

« Ceux qui abandonnent la religion, ceux qui la mbattent, ceux qui nous fuient, pour la plupart nous connaissent pas. Ils se font, de nous et de tre foi, des fantômes dont ils s'effraient comme plaisir, tandis qu'ils nous suivraient, s'ils conissaient la vérité. Ils nous croient ennemis de raison, et nous défendons ses droits; de la ience, et nous la regardons, avec la foi, comme gloire la plus pure de l'humanité; de la patrie, nous sommes prêts à nous sacrifier pour elle. »

En racontant les œuvres du grand évêque qui, r quarante années de féconds et glorieux laurs, s'est acquis le droit de tenir un tel langage, isse ce petit livre démontrer, pour son humble rt, qu'en effet « ceux qui nous fuient ne nous nnaissent pas » !

Avec l'éminent cardinal de l'Église africaine, us, jeunes recrues du clergé de France, nous otestons contre l'injustice de ceux qui en sont core à nous représenter comme les ennemis de science, de notre temps et de la patrie.

Meaux. École Saint-Étienne, 4 novembre 1890.

APPENDICE

L'ARMÉE ET LA MISSION DE LA FRANCE EN AFRIQUE

DISCOURS

PRONONCÉ PAR MGR LAVIGERIE

DANS LA CATHÉDRALE D'ALGER

LE 25 AVRIL 1875

POUR L'INAUGURATION DU SERVICE RELIGIEUX DANS L'ARMÉE D'AFRIQUE

L'ARMÉE ET LA MISSION DE LA FRANCE
EN AFRIQUE

Ecce ego aperiam tumulos vestros, et educam vos de sepulcris vestris, et scietis quia ego Dominus locutus sum, et feci.

J'ouvrirai votre tombe, et je vous rappellerai à la vie; mais vous n'oublierez pas que c'est moi, votre Dieu, qui l'ai voulu, et que votre résurrection est mon œuvre.

Ezéch., XXXVII, 12, 14.

MESSIEURS,

C'est ainsi que Dieu parlait, par ses prophètes, aux Juifs courbés sous le joug des rois superbes de Babylone; c'est ainsi qu'il parle aux descendants des antiques races africaines, ensevelies depuis de longs siècles dans les ténèbres de la barbarie et de la mort. Et, de même que, pour arracher son peuple à la servitude, il choisissait une armée, l'armée de Cyrus; de même, pour rendre à la vie la terre illustre des Tertullien, des Cyprien, des Augustin, de tant de grands hommes, il a choisi une armée, l'armée de la France.

Ne vous étonnez pas de ces choix de la Providence. Avec les apôtres de la vérité, les hommes de guerre

sont ceux que Dieu associe le plus visiblement à s
action dans le monde. Aux premiers, il confie les de
seins de sa miséricorde, aux seconds, les arrêts de
justice; et les uns et les autres sont appelés à pay
cet honneur suprême d'un même prix, qui est celui
leur sang.

Si donc il n'est rien de plus digne de l'exécration d
hommes que les passions qui allument la guerre et l
malheurs qui la suivent, il n'est pas de spectacle pl
auguste que celui des conseils éternels, par lesque
Dieu, respectant la liberté que nous tenons de lu
conduit nos luttes et leurs crimes mêmes au poi
précis qu'a marqué sa sagesse. Soit qu'il veuille *fond*
les empires et enchaîner les peuples à leur fortun
soit qu'il châtie des races coupables et leur fas
expier par la ruine l'obstination de leur décadenc
soit qu'il retrempe leur vigueur dans les épreuves
dans le sang, la guerre est l'instrument redoutable d
sa Providence, et la terre des champs de bataille es
cette terre mystérieuse dont parlent nos Saints Livres
où sa main écrit les noms des peuples qu'il appelle
la vie et les noms de ceux qu'il a voués à la mort[1] !

Vous ne le nierez pas, sans nier votre gloire, vous
dont la voix des siècles a résumé l'histoire dans cett
parole magnifique : *les Actes de Dieu par les Francs*

Sans doute, les conseils d'en haut échappent sou
vent à nos faibles regards. Ne pouvant percer les pro
fondeurs de l'avenir, nous ne saurions juger toujour
de la portée des coups du présent. Mais il est cepen
dant des caractères où il est impossible à l'homme d
méconnaître l'esprit et la main de Dieu.

Lorsqu'une nation s'arme pour servir les grande

1. Recedentes a te in terra scribentur. JEREM., XVII, 13.

causes de l'humanité et de la justice; lorsqu'elle porte avec elle la lumière et le nom de Jésus-Christ jusque dans les régions barbares; lorsque, dans le sentiment élevé du devoir, elle s'impose le sacrifice de ses trésors et de son sang pour arracher un peuple à la mort; lorsqu'elle souffle sur ses ossements arides et que peu à peu elle leur rend la vie, il faut proclamer, dans une si généreuse entreprise, une action supérieure à celle de l'homme, et confesser, avec le Prophète, que c'est Dieu même qui inspire ces courages désintéressés et appelle du tombeau ces autres Lazares.

A ces traits, qui ne reconnaîtrait l'histoire de notre conquête africaine, et si jamais la France a reçu une mission d'en haut, quand fut-elle plus évidente? J'en trouve partout, ici, la marque assurée : dans les causes, dans les premiers pas, dans les progrès, dans les obstacles, dans la valeur des chefs, dans la patience des soldats, dans la persévérance et le dévouement de tous, dans ce qui est fait déjà et dans ce que l'avenir réserve à cet immense continent dont vous avez ouvert les portes; en sorte que faire cette histoire, c'est moins encore parler de vous, que constater, à chacune de ses pages, la main de Dieu qui vous guidait. Et voilà pourquoi j'ai pensé ne pouvoir mieux célébrer, aujourd'hui, le rétablissement du culte chrétien dans l'armée française, en Afrique, qu'en rappelant, en présence de ces autels, ce que vous avez fait pour répondre à la mission providentielle dont Dieu a confié la préparation à votre valeur.

Seigneur, soyez béni de ce que je vais placer aujourd'hui le nom de la France à côté du vôtre, et de ce que je le fais avec justice, puisque, pour préparer ces jours dont nous voyons déjà l'aurore, vous avez emprunté son bras et son cœur! Soyez béni de ce que

la mission qu'elle a reçue de vous peut devenir, s elle le veut, un gage de votre miséricorde, et de c qu'au milieu même de ses douleurs, elle trouve, su ces lointains rivages, dans le souvenir des actes d ses fils, une moisson de gloire !

I

Le XVIe siècle commençait, lorsque, sur les débri des principautés arabes de l'Afrique du Nord, s'élev: une puissance nouvelle, qui devint bientôt la terreu du monde chrétien.

Deux pirates, dont la légende populaire a immor- lisé le nom, les Barberousse, établissent à Alger, pa la trahison et par le meurtre, un royaume qui restera jusqu'à la fin, digne d'une telle origine. Sans foi, san pitié, unissant à la plus audacieuse bravoure le géni du pillage, ils forment autour d'eux cette terribl milice, composée de Turcs récemment arrivés en Eu- rope du fond de la Tartarie, et de renégats chrétien: ramassés, pour une vie de brigandage et de débau ches, sur toutes les côtes de la Méditerranée. Le pre mier soin de ces hordes barbares est de dompter le: Arabes et de noyer dans le sang toute pensée de résis- tance; puis, maîtres absolus de la terre, ils se tour nent triomphants vers la mer, et pendant trois cent ans ils courent à la curée du monde.

Durant ces tristes siècles, aucun navigateur chrétier ne peut être certain, un seul jour, ni de sa vie, ni de son honneur! A chaque moment, des extrémités de l'horizon, du milieu des rochers, il peut voir s'élancer d'audacieux pirates, qui, poussant des cris inconnu: et le menaçant de leurs armes, lui enlèvent d'un seu coup ses biens et sa liberté. Chaque nuit, les villes

les villages, placés à la portée d'une incursion de ces sauvages agresseurs, peuvent voir leurs portes renversées, leurs maisons envahies et leurs habitants massacrés ou entraînés par la violence. Vainement la crainte universelle a-t-elle multiplié les défenses; vainement a-t-on établi, sur les côtes de l'Italie, de l'Espagne, de la Provence, des îles de la Méditerranée, ces hautes tours que nous voyons encore debout comme un lugubre témoignage de tant d'abominables entreprises : la ruse, l'audace, la persévérance triomphent de tout, et, chaque année, des milliers de victimes viennent grossir la troupe infortunée qui gémit dans les bagnes algériens.

Là, vendus comme un vil bétail, livrés à des maîtres avides, qui les torturent souvent jusqu'à la mort, pour les forcer au travail que refuse leur faiblesse, pour les contraindre à l'apostasie, ou pour les soumettre à d'infâmes exigences, ils ne trouvent d'autre adoucissement à leurs maux que le dévouement de ces Religieux intrépides voués au rachat, ou, pour le dire d'un mot que l'admiration des siècles a consacré, à la Rédemption des captifs.

Ceux d'entre vous, bien rares désormais, qui sont, en Algérie, les contemporains de la conquête, savent ce que je dis. Ils ont vu les dernières victimes de ces supplices. Ils ont vu les instruments qui les livraient à la mort, les crocs de fer qui garnissaient les remparts, et sur les pointes desquels on jetait les esclaves, pour les laisser mourir de douleur, de soif et de faim aux rayons ardents du soleil. Ils ont vu les humides cavernes, où ils agonisaient lentement, privés d'air et de lumière. Ils ont entendu l'horrible histoire des cent dix Français, tombés, à la veille même de notre expédition, entre les mains de ces barbares, et dont les

cent dix têtes, empilées dans des sacs immondes furent livrées par le Dey Hassein aux outrages de l multitude.

A de semblables récits sans cesse renouvelés, l'Eu rope se soulevait de douleur et de rage. Les prince rougissaient du sanglant tribut payé à la barbarie Les plus puissants, Charles-Quint, Louis XIV, avaien tenté vainement de l'anéantir.

Fiers de tenir en échec les maîtres du monde, dé fendus par des côtes inhospitalières, appuyés sur le barbares populations de l'Afrique, enrichis par leur pillages, les pirates se proclamaient et se croyaien invincibles. « Les eaux l'environnent, la mer est la « source de ses richesses, les flots sont ses forteresses « l'Afrique et la Libye ses auxiliaires[1]. » Ainsi par laient autrefois d'Alexandrie les peuples de l'Orient ainsi parlaient d'Alger les peuples de l'Europe, déses- pérant de le jamais vaincre, et, pour échapper à ses corsaires, se résignant, l'un après l'autre, à acheter honteusement à prix d'or une paix chaque jour violée,

Dieu cependant a déjà choisi le bras auquel il va confier sa vengeance. Mais la France ne s'y portera pas d'elle-même. Il faut, si je l'ose dire, qu'on l'aille chercher, et que des coups répétés triomphent de sa longue résistance.

C'est d'abord l'acte insensé par lequel le Dey d'Alger inflige à notre représentant le dernier des outrages, et lui déclare, par surcroît, n'avoir nul souci ni de son roi ni de sa nation. C'est la destruction violente de notre commerce et de nos comptoirs dans la Régence. Il semble que cela doive suffire pour nous précipiter

1. Alexandria populorum; aquæ in circuitu ejus : cujus divitiæ, re : aquæ muri ejus... Africa et Libyes in auxilio suo. NAHUM, 8, 9.

sur ces barbares; et cela suffit, en effet, dans les conseils du Souverain, où un soldat et un prêtre font partager à ceux qui les entourent l'émotion de leur foi et de leur vieil honneur. Je les nommerai tous deux, car ils ont droit à la reconnaissance de l'Algérie. Le soldat était un Clermont-Tonnerre, que sa noble devise[1] autorisait à relever la tête devant l'injure, alors même que tous eussent voulu la laisser impunie; le prêtre était l'éloquent évêque d'Hermopolis.

Ils comptaient sans les résistances calculées d'un parti déjà redoutable, qui repoussait une guerre, d'où la religion devait sortir vengée, et le prestige des rois très chrétiens entouré d'une auréole de gloire. Devant cette opposition menaçante, il fallut que l'honneur de la France attendît trois ans.

Mais c'est en vain, ô politiques, que vos calculs cherchent à se soustraire à des desseins plus hauts. En vain proposerez-vous au pacha musulman de l'Égypte de se faire le champion de votre querelle; en vain invoquerez-vous l'autorité de la Sublime-Porte; en vain, dissimulant le dépit de ces insuccès et tremblant de mécontenter une nation puissante, enverrez-vous humblement demander à ce chef de brigand, qui vous brave, une démarche ambiguë, dont vos cœurs abaissés se contenteront. Il va frapper enfin un coup qui brisera vos résistances. A votre ambassadeur, qui attend, dans la rade d'Alger, sa réponse à votre prière, il enverra, pour toute excuse, avec l'insolence d'un barbare, une bordée de ses canons chargés à mitraille.

C'est le coup de tonnerre par lequel la Providence déchaîne la tempête.

La France se réveille au bruit des canons d'Alger.

1. Et si omnes, ego non!

Elle sent qu'elle cesserait d'être elle-même, si elle ı vengeait un tel outrage. Le vieux roi Charles X décla aux représentants de la nation qu'il ne saurait le laiss impuni. En un instant l'ardeur guerrière, si longtem comprimée, se manifeste de toutes parts. On voit d officiers, des généraux mêmes solliciter de fair comme simples soldats, la campagne d'Afrique. L'e thousiasme éclate surtout dans les provinces méridi nales, victimes séculaires de la piraterie musulman Ce fut au bruit des cloches, avec l'accompagneme des chants sacrés et des bénédictions de l'Église, au acclamations d'un peuple qui mêlait les ardeurs de foi au souvenir de ses souffrances, que l'armée, co duite par Bourmont, monta sur la flotte qui lui éta préparée; et lorsqu'un descendant de saint Lou l'héritier même du trône, vint traverser à Toulon l longues lignes des vaisseaux, où les soldats de France juraient d'être dignes de leurs pères, où l matelots sur leurs vergues faisaient monter jusqu'au cieux l'antique cri de guerre de la patrie, il semb aux témoins de cette scène sublime qu'un souffle d croisades vînt soulever nos drapeaux !

C'est ainsi que notre flotte prend sa route, au mili des sympathies ardentes de tous les pays chrétie qu'elle laisse derrière elle. L'Espagne, l'Italie, les il de la Méditerranée, se rappelant leurs villes ince diées, leur commerce ruiné, les morts tombés sous l coups des barbares, les esclaves sans nombre, homme femmes, enfants, arrachés violemment de leurs rivag et gémissant encore dans les bagnes, unissent leu vœux pour son triomphe, et notre armée s'avan vers le sanglant repaire de la piraterie, soutenue da son entreprise vengeresse par les bénédictions du pr sent et les longues malédictions du passé.

Vous la voyiez, et vous la bénissiez du haut du Ciel, ô Dieu, protecteur de la faiblesse et vengeur de l'iniquité! Vous reconnaissiez dans ces chefs intrépides, dans ces soldats, qui marchaient à la mort pour le triomphe de l'honneur, de l'humanité, de la justice sur la plus monstrueuse barbarie, vous reconnaissiez les fils des guerriers de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, les fils de cette France que vous avez armée, pendant tant de siècles, pour être, en votre nom, l'appui de tous ceux qui invoquent ici-bas ce nom sacré contre l'injustice triomphante! Seigneur, aux jours mauvais, vous vous souviendrez de la fidélité des anciens jours; vous n'oublierez pas le pacte séculaire qui nous avait faits partout les soldats de votre cause, et vous sauverez les fils, même coupables, en souvenir des vertus de leurs pères.

Enfin, le 13 juin 1830, au lever du jour, la terre d'Afrique apparaît aux yeux impatients de l'armée qui vient y chercher tant d'épreuves et tant de gloire. Elle leur apparaît avec ses hautes montagnes qui semblent soutenir le ciel, ses collines qui baignent dans les flots leurs pieds couverts de verdure, ses maisons éparses au-dessus du rivage, la lumière pure de son soleil et les teintes de sa mer qui rappellent aux vétérans de l'armée d'Égypte l'azur des mers de Syrie, ce spectacle dont les climats du Nord ne peuvent donner une idée, qui nous a tous charmés, quand nous l'avons contemplé pour la première fois, et que les vieux soldats regrettent encore jusque sous le ciel de la patrie.

Mais ces splendeurs d'un monde nouveau s'illuminent d'un éclat plus vif par l'espoir, désormais prochain, du combat et de la victoire.

Le lendemain, anniversaire de Marengo et de Fried-

land, l'armée, qui compte plus de trente mille hommes, prend terre, à six lieues d'Alger, au point précis qu'avait marqué, un quart de siècle par avance, un officier des armées de Napoléon. Le débarquement, contre toute attente, ne rencontre point d'obstacle. Le Dey a donné l'ordre de laisser aborder librement nos soldats, afin, disait-il dans son orgueil, qu'il n'en pût échapper un seul pour apprendre à la France la destruction de son armée.

Il comprendra bientôt sa folie.

Déjà tout se prépare pour l'attaque. La presqu'île de Sidi-Ferruch est occupée. Une redoute, qui s'appuie, de chaque côté, sur la mer, défend le camp français contre les surprises. L'ennemi se masse, à notre vue, sur les collines de Staouéli. Il réunit bientôt autour de ses drapeaux sans nombre cinquante mille combattants. Le lieutenant du Dey d'Alger, celui du Bey d'Oran, le Bey de Constantine en personne, commandent cette armée, où des nuées de cavaliers indigènes appuyent la milice turque. Les nôtres brûlent de se mesurer avec l'ennemi. Mais le sage comte de Bourmont ne veut rien laisser au hasard. Il retient l'impatience universelle. Lui-même, établi sur une élévation qui domine la mer, près des ruines d'une vieille tour bâtie par les Espagnols, à l'époque de leur domination passagère, procède aux premiers préparatifs.

C'est là que, sur un autel improvisé, seize prêtres de la France, qui ont accompagné l'armée, offrent solennellement le sacrifice et ressuscitent le culte chrétien sur la terre africaine. A cette même place s'élevait, dans les premiers siècles, une église épiscopale[1].

1. Casæ F ven

A quelque distance, auprès de la mer, on apercevait et on voit encore, parmi les ruines, toujours debout, malgré les injures du temps, la basilique de Tipasa. C'était sous les voûtes de ces temples que retentissait autrefois la prière catholique. Le temple, où priait aujourd'hui l'armée de la France, n'avait d'autre voûte que le ciel, d'autres bornes que l'immensité. Il convenait qu'il en fût ainsi, et qu'avant la voix des armes, Dieu, par la bouche de ses ministres, pût faire entendre sans obstacle à ces rivages, dans la langue où ils les entendaient autrefois, les paroles de résurrection et d'espérance.

Enfin, après cinq jours d'attente, le 19 juin se lève, et, avec lui, l'aurore de nos victoires.

Au signal parti de leur camp, les troupes barbares s'ébranlent, et s'avancent, avec des cris, contre les redoutes que garde notre armée. Berthezène, Loverdo, Des Cars, qui commandent nos divisions, sont à la tête de leurs troupes, sous les yeux de Bourmont. Lahitte et Valazé les appuient. Un vieux général de l'empire, Porret de Morvan, occupe le poste du péril avec toutes les ardeurs de sa jeunesse.

Vous étiez là, attendant de donner vos premiers coups, obscurs encore, mais portant déjà vos victoires dans le mâle fierté de vos regards, capitaines futurs des grandes guerres de ce siècle : Lamoricière, Changarnier, Duvivier, Damrémont, qui deviez attacher vos noms à nos batailles africaines; Pélissier, vainqueur de Sébastopol; Mac-Mahon, soldat intrépide de Malakoff et de Magenta; Baraguey d'Illiers, Vaillant, Forey, Magnan, Chabaud-Latour; et vous, brave Dumesnil, qui deviez écrire cette noble histoire; et vous, digne fils des croisés, Quatrebarbes, qui deviez demander à la France, dans ses assises solennelles, de

terminer par la croix cette conquête commencée par l'épée, et subir à Ancône une défaite plus noble que les plus nobles victoires!

La bataille est engagée. Nos soldats ont vu, pour la première fois, accourir, en rangs confus, du fond de la plaine, à travers les broussailles et les hauts aloès, ces cavaliers arabes que nous devions trouver devant nous durant vingt années. Leurs longs vêtements blancs soulevés par la course, semblant voler au-dessus des obstacles, rapides comme l'aigle, brandissant leurs longs fusils, ils se précipitent, arrivent à notre portée, s'arrêtent soudain, tirent et s'enfuient pour recharger et revenir encore. C'est un immense tourbillon, où hommes et chevaux partagent la même furie et se communiquent leurs passions. « Il s'élance, disait Job en « parlant du cheval de l'Arabie, il s'élance, dévorant « l'espace, dès que retentit le bruit des armes. Il en- « tend le signal du combat, et il dit : Vah! De loin, il « sent l'odeur des batailles, il comprend les excitations « des chefs, les clameurs de l'armée [1]. » Tel le peignait il y a cinq mille ans, l'écrivain sacré, tel nos soldats le voient sous leurs yeux, comme une apparition de cet Orient, immobile jusque dans ses ardeurs.

L'armée doit lutter contre un adversaire plus redoutable : c'est la milice turque, qui, depuis trois siècles, fait trembler les populations de la Régence. Elle nous aborde avec une énergie farouche et l'assurance d'une vieille troupe qu'animent la rage religieuse et la conscience de n'avoir jamais subi de défaite. Le choc est terrible. Un moment, une de nos ailes est ébranlée; mais les chefs ramènent leurs soldats. On voit l'intré-

1. Fervens et fremens sorbet terram. Ubi audierit buccinam, cit : Vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, et ulatum exercitus. Job, xxxix, 24, 25.

pide Mounier entraînant les siens, lutter seul, avec quelques braves, contre une multitude d'ennemis qui l'entourent ; un mouvement offensif le délivre. Partout le combat est engagé. Nos vaisseaux, qui se sont approchés du rivage, appuient l'armée du tir de leurs canons, et portent le désordre dans les rangs ennemis. Enfin, un cri, un cri terrible, ce cri de l'infanterie française qui fait trembler les champs de bataille, sort à la fois de toutes les poitrines : En avant ! à la baïonnette ! en avant !

C'est fait ! Le torrent vainqueur se précipite. Tout ce qui résiste est renversé. Les cavaliers arabes se dispersent aux quatre vents du ciel, allant annoncer à leurs montagnes qu'elles vont recevoir de nouveaux maîtres. Les Turcs seuls tiennent encore et se font tuer avec courage ; mais ils sont désormais trop peu pour notre nombre, nos soldats les écrasent. Ce n'est plus qu'une déroute ; ils ne s'arrêteront que sous les murs d'Alger, et les nôtres franchissent, en les poursuivant, les deux lieues qui les séparent du camp de Staouéli, dont ils s'emparent et où ils couchent sous les tentes de l'ennemi.

Collines de Staouéli, vous avez été les témoins de leur victoire, vous avez entendu leurs cris de triomphe et les premiers accents de cette langue, qui était celle de la France et qui vous annonçait l'avènement d'un monde nouveau. Vous les avez vu s'incliner devant l'autel dressé sous vos palmiers antiques ! C'est là qu'au nom de leur patrie, du monde chrétien tout entier, ils prirent possession de la terre qu'ils allaient conquérir. C'est là que le plus grand de nos capitaines, le père de l'Algérie, a voulu que la prière fixât sa demeure sanctifiée par la pénitence et par le travail, et fît monter sans cesse vers le ciel, par les lèvres qui lui

sont consacrées, un hymne de reconnaissance! Seigneur, que cette prière monte jusqu'à votre cœur! Qu'elle en fasse descendre vos bénédictions sur notre France nouvelle! Qu'elle obtienne la rosée à ses champs, la fécondité à ses travaux, la vigueur aux bras de ses fils, la vertu et le courage à leurs âmes! Qu'elle inspire toujours au vainqueur l'humanité et la justice! Qu'elle donne au vaincu l'intelligence des biens que lui assure sa défaite! Qu'elle fasse de tous un seul peuple, et que ce peuple soit digne de vous!

On eût pu poursuivre et tenter d'entrer, le jour même, dans la capitale épouvantée. Mais il faut attendre l'artillerie, que les ordres du chef de la flotte ont retenue dans la haute mer. Ce retard rend le courage à l'ennemi, à qui notre prudence semble de la crainte. Il se présente devant notre camp; mais les nôtres le poussent, de proche en proche, jusqu'aux collines qui cachent encore Alger à leur vue. Là se livrent des combats nouveaux. Là tombe, mortellement blessé d'une balle qui a brisé sa poitrine, l'un des fils du comte de Bourmont.

Hélas! chrétiens l'un et l'autre, ils s'étaient agenouillés auprès des autels, avant de quitter la France, pour recevoir, des mains du Pontife, comme des croisés d'un autre âge, le Dieu de l'Eucharistie. Et maintenant, le fils, se sentant mourir et parlant des grandes causes de la religion et de la France auxquelles il sacrifiait sa vie, disait en montrant sa blessure : « Elle est bien placée, là. Elle est près du cœur! » Le père, averti de ce coup terrible, ne veut prendre que le temps d'em-[illegible]asser et de bénir un fils si digne de sa tendresse; [illegible], calme, tout entier au devoir, il retourne au poste [illegible]ombat, et il trouve, pour annoncer son malheur, [illegible]paroles que Sparte eût admirées!

Les Turcs restent à Sidi-Khalef ce qu'ils étaient à Staouéli. On y voit un de leurs janissaires s'élancer sur une batterie, et, rejeté dans le fossé, recevoir dix blessures sans cesser de combattre, puis, une main coupée, s'enfoncer de l'autre un poignard dans le cœur, pour ne pas tomber vivant au pouvoir des chrétiens.

Mais tant de valeur sera impuissante. L'armée s'est mise en marche de nouveau, et vingt jours après celui où elle a vu pour la première fois la terre d'Afrique, elle domine enfin les crêtes du mont Boudzaréah, sur les pentes duquel Alger est bâti.

Elle est sous ses yeux, cette ville fameuse, où tant de captifs, encore chargés de fer, n'attendent leur salut que de sa victoire. Le voilà, ce port, où les pirates trouvaient leur refuge, et où ils se partageaient les dépouilles sanglantes du monde chrétien; dans la rade, la flotte française, qui appuie nos troupes par sa présence; au loin, du côté du soleil qui se lève, les riches plaines de la Mitidja; sur toutes les collines, des maisons sans nombre, avec leurs jardins d'orangers et leurs terrasses orientales; et sur les chemins qui bordent la mer, la population qui s'enfuit épouvantée! L'armée salue de ses acclamations ce grand spectacle, qui lui promet enfin sa proie.

Mais entre l'armée et la ville, vers le milieu de la montagne, dominé par nos soldats, commandant Alger, se dresse un dernier obstacle : un fort, dont le nom rappelle, comme pour augmenter la fierté légitime de notre triomphe, la défaite de Charles-Quint.

Ses canons tirent sur nos troupes. Notre artillerie les réduit au silence. Bientôt ses murailles sont battues en brèche. Elles vont céder sous nos coups. Déjà nos soldats se préparent à l'assaut, lorsqu'une scène affreuse et sublime vient les frapper d'horreur et d'ad-

miration. La garnison, qui défend la forteresse, sor en bon ordre, par une poterne, en emportant ses bles sés. On voit un nègre rester seul, impassible, sur le murs ébranlés, au milieu des boulets qui pleuvent d toutes parts. Il disparaît enfin, et, mettant le feu au magasin de poudres, s'ensevelit sous les ruines qu vomissent au loin, comme un volcan, des flammes e des débris. Ce noir représentant des races africaine semblait renverser, devant le monde chrétien, les der nières barrières de la barbarie.

Toute lutte est impossible désormais. Le Dey, trem blant au fond de sa Kasbah, doit subir la loi du vain queur. Bientôt Bourmont se présente en maître, dans ce palais où la France avait reçu l'outrage que nos mains venaient de venger.

Alger est à nous, ou, pour mieux dire, il est au monde civilisé.

Ils la nommaient « la bien gardée ». Mais ils auraient pu apprendre de nos Saints Livres, qu'il n'y a de bien gardées que les villes gardées par Dieu [1]. Au jour qu'il a marqué pour leur ruine, rien ne les défend plus : ni les tempêtes ne dispersent les flottes ennemies, ni les flots ne protègent les côtes inhospitalières, ni les remparts ne sont un sûr asile. Leurs pensées se confondent, et l'antique courage qui veillait sur elles n'est plus que folie. Et Dieu s'est enfin lassé de tant de violences et de tant de crimes! Il a eu pitié d'une terre baignée de tant de sang et de tant de larmes, consacrée par la foi de tant de martyrs! Les voilà dans sa main, ces fiers pirates! Ils avaient dit, dans leur orgueil superbe : Que nous importe la France! La France vient de leur répondre et de leur montrer son pouvoir!

[1] Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam. Ps. cxxvi, 1.

Mais, en nous donnant le triomphe, il semble que Dieu s'en montre jaloux.

Le drapeau de la monarchie, qui a guidé nos soldats, tombe au lendemain du jour où il était arboré sur les murs de la Kasbah; le vieux roi qui a préparé la conquête prend le chemin de l'exil; Bourmont quitte Alger en fugitif, n'emportant avec lui, sur une barque étrangère, que le cœur de son fils.

Et tandis que les noms des princes, des capitaines qui ont pris part à nos guerres africaines, sont restés attachés à nos villes, à nos villages, tandis que nous leur avons élevé des colonnes et des statues, aucun hameau ne garde les noms de ces premiers vainqueurs. Rien d'humain n'a survécu à leur victoire, et le seul monument qui soit resté d'elle est la croix, qu'ils ont replantée sur ces rivages comme un signe de pardon et de vie.

Qu'on cherche à cet oubli des raisons humaines, j'en pourrais trouver moi-même, et je sais que la Providence n'a pas toujours besoin de miracles pour se faire entendre de nous. Mais je n'en vois pas moins que le seul signe qui soit resté de la conquête est un signe divin, et que Dieu n'a voulu, durant un demi-siècle, laisser inscrire, à côté du sien, le nom d'aucun autre vainqueur. C'est moi, semble-t-il nous dire, c'est moi, qui, par les mains de ces vaillants hommes, ai ouvert ce sépulcre, où un monde était enseveli !

II

Le sentiment chrétien de l'honneur avait présidé, dans l'expédition d'Alger, aux résolutions de la France. Devant les menaces d'une nation rivale, elle avait hau-

tement affirmé ce qu'elle regardait comme un droit et comme un devoir : venger l'injure nationale et les humiliations du monde chrétien, conquérir la Régence et travailler à nous l'assimiler un jour, par son libre retour à la civilisation et à l'ancienne foi.

Quelle page eût ajoutée à nos annales l'histoire de notre conquête, si rien n'eût arrêté ces premiers élans; si nous avions pu, sans obstacle, poursuivre les succès qui, en vingt jours, avaient mis entre les mains de Bourmont, Bône, Oran, et même la lointaine province de Titteri par l'investiture de leurs chefs; si, sans laisser aux Arabes le temps de douter de notre puissance, nous avions remplacé le gouvernement des Turcs par le nôtre; si, en assurant aux populations indigènes l'ordre, la paix, la prospérité, nous les avions gagnées peu à peu par nos bienfaits, par les exemples d'un peuple chrétien! C'eût été une croisade, la dernière, la plus noble, la plus digne de la France et des inspirations de l'Évangile.

En un jour tout change d'aspect. La France ébranlée tremble sous les coups de la révolution, de nouveau déchaînée. Au-dedans, l'esprit d'impiété se réveille et repousse toute pensée religieuse, pendant que notre faiblesse encourage les exigences jalouses du dehors. Il semble qu'une entreprise si glorieusement commencée doive avorter dans l'impuissance et dans la honte, et que Dieu en va retirer sa main.

Mais c'est le secret de la Providence de se servir des obstacles pour montrer, comme en se jouant, la faiblesse de nos pensées. De même qu'aux jours de l'hiver, ous voyons, sur nos côtes, les vaisseaux battus par les npêtes qui menacent de les engloutir, mais le naunier dispose ses voiles, tient le gouvernail d'une in ferme, et c'est la tempête qui l'amène plus promp-

tement dans le port ; de même la Providence se sert de nos déchaînements et de nos ardeurs pour conduire nos destinées. Nous la verrons, après des résistances de dix années, réaliser à la fin notre conquête par ceux mêmes qui l'auront le plus longtemps combattue.

Tout semble donc se liguer d'abord contre l'Algérie. Le prince, incertain de lui-même et de sa propre durée ; les députés de la nation, effrayés des sacrifices à faire, conspirent pour rejeter, comme un fardeau, la noble mission qu'avait acceptée l'ancienne monarchie. Seul, l'instinct national, toujours fidèle, au fond, malgré ses erreurs, à notre vieux génie missionnaire et guerrier, proteste contre la pensée de cet abandon. Chaque fois qu'une voix plus hardie le propose, elle est couverte par la voix du peuple, j'allais dire par la voix de Dieu.

Cela dure dix années, années de contradictions, de doutes, de démarches sans gloire, de souffrances, de travaux stériles, et où rien ne reste digne de la France que la constance de ses soldats.

Un vieux général de l'Empire, Clauzel, dont les vertus guerrières méritaient une plus noble tâche, reçoit, le premier, la mission ingrate de garder, avec une poignée d'hommes, les villes occupées par nous, assez pour qu'on ne puisse dire que nous abandonnons le pays sans combattre, pas assez pour qu'on puisse nous accuser de le conquérir. Deux fois, par une pointe hardie, il pénètre dans les profondeurs du Tell, jusqu'à Médéah, et emporte sur les indigènes le Col de Mouzaïa, dont le nom deviendra fameux par tant de légendes guerrières. Après cette satisfaction donnée à l'honneur de notre armée, il traite dans l'ombre, avec le Bey musulman de Tunis, pour lui livrer les deux tiers de notre conquête. Mais, au pre-

mier bruit d'un tel projet, la clameur est si forte, que le gouvernement même, dont il suit les vues, est contraint de désavouer et de rappeler le négociateur. Berthezène, Rovigo, Voirol apparaissent à peine. Drouet d'Erlon leur succède, condamné à la même impuissance par suite des mêmes desseins. C'est à peine si, durant quatre années, quelques points nouveaux du littoral, Arzew, Mostaganem, Bougie, sont enlevés aux Arabes. Ils les assiègent aussitôt, comme ils assiègent déjà Alger, Bône et Oran.

Ces incertitudes ne retarderont pas seulement la conquête; elles la rendront plus sanglante, en permettant à de formidables obstacles de se dresser contre nous.

Rien n'a remplacé, dans la Régence, l'administration cruelle, mais forte des Turcs, et les indigènes, délivrés du joug, sont en proie à la plus affreuse anarchie. Se ruant partout sur leurs anciens maîtres et sur leurs fils, les Coulouglis, les Arabes et les Kabyles ensanglantent, par leurs massacres, Médéa, Miliana, Mascara, Tlemcen, toutes les villes de l'intérieur. Les tribus se livrent à leurs goûts de guerre et de pillage, tantôt luttant entre elles pour venger d'anciennes injures, tantôt s'alliant pour se jeter sur nos postes, pour piller nos transports, n'écoutant encore, dans ce premier délire de l'indépendance, que les instincts de sang, de brigandage, de courses guerrières, qui animaient leurs chefs de hasard. Nous pouvions profiter de ces désordres, et tenir divisées des races alors irréconciliables, Maures des villes qui cherchent à dominer par la ruse, Arabes qui courent les plaines, Kabyles qui gardent sur leurs montagnes leur antique indépendance. Mais qu'attendre d'yeux inattentifs, sans cesse tournés vers la France, pour y surprendre le signal du retour? Le

nom musulman couvre également, pour notre ignorance, le vainqueur, dont nous avons rompu le joug séculaire, et le vaincu, dont nous avons brisé les fers.

Et cependant, sur les sommets de l'Atlas, formant, avec les restes des Libyens et des Berbères, la masse des populations indigènes, se trouvent les descendants des chrétiens. C'est le Liban de l'Afrique, mais un Liban que l'Europe a délaissé, et où peu à peu le christianisme a disparu, après la destruction de son sacerdoce. Laborieux, sobres, pleins de courage, exempts de fanatisme pour une religion imposée par de longues violences et quatorze fois reniée par eux, séparés des Arabes par le ressentiment de l'opprimé contre l'oppresseur, n'ayant pas subi la loi des Turcs, conservant encore, dans quelques tribus, le signe sacré de la croix, et, dans toutes, le code ou, comme ils disent, le canon de leurs lois civiles, les Kabyles semblaient destinés à notre alliance. C'est un de leurs chefs qui, dans les premiers temps, disait ces paroles remarquables, rapportées par Bedeau : « Nos ancêtres ont connu les chrétiens, plusieurs étaient fils des chrétiens, et nous sommes plus rapprochés des Français que des Arabes. »

L'Europe voit, en ce moment, une nation infortunée, déchirée par les serres de l'aigle moscovite. Selon toute apparence humaine, elle perdra son nom, sa langue, sa foi, tout ce qui constitue la vie d'un peuple. Mais si, après de longs siècles de martyre et de mort, il était donné à la Pologne de renaître à l'indépendance; si une nation sœur, ayant la même foi, les mêmes ardeurs généreuses, revenait lui dire : « Lève-toi, et reprends le nom et la gloire de tes pères ; » est-ce que les fils des martyrs qui ont inondé le sol de leur patrie d'un sang magnanime ne tressail-

liraient pas à cet appel? Est-ce que, réveillés peu peu de la servitude, ils ne salueraient pas leurs lib rateurs par des cris d'allégresse?

Et nous, je le dis avec tristesse, nous avons trou devant nous, sans la reconnaître, une autre Pologn les restes de ce peuple qui eut pour pasteurs et po maîtres les Cyprien, les Optat, les Augustin, les Fu gence. Nous devions, dès le premier jour, jeter à s montagnes et à ses vallées le cri de la délivrance. No devions lui dire : « Afrique chrétienne, sors du ton beau! Réunis tes débris épars sur tes monts et da tes déserts! Reprends ta place au soleil des nations, t sœurs dans la civilisation et dans la foi! Que tes en fants, apprenant de nouveau ton histoire, sachent qu nous ne venons à eux que pour leur rendre la lumièr la grandeur, l'honneur du passé! »

Cette pensée ne nous est pas venue, tant étaie grandes notre ignorance et notre insouciance du spec tacle qui frappait nos regards; tant était puissante e quelques-uns la haine hypocrite qui poursuivait la f jusque dans ses plus anciens souvenirs, haine infernal qui sacrifiait, qui sacrifierait encore à son impiété, pou des siècles peut-être, les intérêts de la patrie et le san des chrétiens!

Lorsque nous reconnaîtrons plus tard notre erreu avec les progrès de la conquête, avec la science plu exacte de l'histoire, avec le réveil de la foi, il ne ser plus temps. Nos coups auront porté sur l'Arabe et su le Kabyle, et leur sang également versé par nos main les auront unis dans une haine commune contre leu commun agresseur.

Déjà l'abandon calculé, où, en dehors de la portée d ion de nos places, nous laissons les races indigènes roduit ses premiers effets. Elles viennent de se don

er un chef, qui réunira leurs forces éparses et les lan-
cera contre les chrétiens.

C'est dans le Beylick d'Oran, plus remuant et plus fanatique, que le pouvoir d'Abd-el-Kader prendra naissance. Les marabouts, seule autorité alors reconnue d'un peuple qui n'a plus d'autre lien commun que sa foi, concertent son élévation et assurent bientôt son crédit par des fables qu'accepte une foule crédule.

Jeune, ardent, cavalier intrépide, savant et poète autant que peut l'être un barbare, le marabout de la tribu des Hachems, qui vient d'être proclamé chef de la guerre sainte, ne tarde pas à séduire, par ces dons extérieurs, les tribus qui l'entourent. Il cache encore, sous les apparences de l'humilité, de l'amour de la patrie et de la religion, l'ambition qui le dévore. Bientôt son zèle pour le Coran, ses prédications contre l'infidèle, les soins qu'il met à flatter les plus pauvres, sa valeur qui brave avec un bonheur téméraire le feu des Français, ont assis son pouvoir. Dès lors il parle en maître, et c'est dans leur sang qu'il étouffe ses rivaux.

C'est peu que de fonder un empire ; il faut lui donner des conditions de vie et de durée. Là se manifestera le génie de l'Émir. Chaque tribu reçoit un chef qui doit répondre d'elle. Une implacable justice veille à l'exécution des lois et réprime le brigandage. L'ordre et la paix succèdent à l'anarchie. Il crée des finances régulières, par les droits d'investiture renouvelés chaque année, par la dîme de la guerre sainte. Il a une capitale, des fabriques d'armes, il aura bientôt une armée, et le sultan du Maroc lui-même enverra des ambassadeurs au fils de Mahi-Eddin. Et tout cela est l'œuvre d'un Arabe de vingt-trois ans, dont l'enfance a vécu de l'aumône, et dont la jeunesse s'est passée au fond des montagnes, sous la pauvre tente d'un marabout. Tant

le génie a de puissance, tant les œuvres devicnne faciles, quand un peuple entier soutient un homme, qu'il ne semble plus penser, aimer, haïr, vivre q par lui !

Mais il va faire plus encore. Il va faire accepter consacrer par nous le pouvoir qu'il destine à nous re verser.

Sous l'empire de la même pensée qui avait dicté Clauzel un traité de cession au souverain de Tuni Desmichels, qui commande à Oran, entre en relatio avec Abd-el-Kader. Bientôt le marabout de Masca traite presque de pair avec la France. Diplomate e naissant, comme tous les Arabes, il se crée des inte ligences et des appuis jusque dans l'entourage du so verain. L'appui des Juifs indigènes, leur or achèvent d lui aplanir toutes les voies. Son autorité est reconnu On lui accorde un monstrueux monopole, source de m sères pour les Français, d'oppression pour les Arabe on ne fera de commerce qu'avec lui seul. On lui four nira des armes, on combattra ses adversaires, on r cevra ses envoyés, dans l'espoir de se décharger, à c prix, sur un vassal puissant et sans la honte d'u abandon visible, du pesant souci de la conquête.

C'en était fait de l'Algérie. Encore quelques années d patience et de ruse, pour donner à son autorité la co sécration du temps, pour former ses troupes régulière pour fondre ses canons, acheter ses armes, et l'Émi pouvait jeter nos soldats à la mer. Mais, tandis qu sous le masque d'une indifférence étudiée, Abd-el-Kade se rit de notre aveuglement, il tombe lui-même, selo belle expression de Bossuet, dans des ténèbres plu isses, sans qu'il faille autre chose, pour lui ren ser le sens, que ses propres prospérités.

out à coup, l'écho d'un effroyable désastre arrive

la France des bords de la Macta. L'Émir est venu jusque sous les murs d'Oran, châtier, avec insolence, la tribu des Smélas, nos auxiliaires fidèles. Il emmène de force leurs otages. Trézel, qui a succédé à Desmichels, le poursuit pour délivrer les prisonniers, ne voulant pas, malgré les traités, accepter la honte de voir frapper des hommes, dont le seul crime est de nous servir. Il reprend de force sa proie à l'Émir; mais au retour, sa colonne, qu'alourdissent un convoi pesant, les roues de ses canons, les charrettes des vivres, les voitures des blessés, est surprise dans les gorges profondes coupées par les marais de la Macta. Les indigènes ont occupé, en troupes innombrables, les crêtes qui commandent l'étroit passage. Ils fondent sur nous, de ces hauteurs. Notre petite troupe se serre et répond par son feu à celui des Arabes. Mais le convoi retient sa marche. Les conducteurs effrayés embourbent leurs chars dans les marais. Nos soldats veulent les défendre et sauver les blessés; mais sur la longue ligne où ils doivent se déployer, ils sont coupés, et partout entourés d'ennemis. Les compagnies étrangères, réfugiées sur un mamelon où elles se défendent avec courage, sont menacées d'être anéanties. Oudinot est mortellement frappé en se portant à leur secours. Cependant Abd-el-Kader, avec l'instinct du barbare, fait mettre le feu aux herbes desséchées et aux broussailles qui couvrent la terre. Le théâtre du combat est une fournaise, dont un soleil brûlant et le vent du désert augmentent encore les ardeurs. Seuls nos canons protègent la retraite désordonnée d'une troupe qu'a gagnée la folie. Mais déjà le convoi tout entier est entre les mains des Arabes, et nos soldats entendent de loin les cris de nos blessés égorgés par ces sauvages avides de pillage et de sang. Nous avions perdu le quart des nôtres, et Abd-el-Kader pou-

vait envoyer sur tous les points de l'Algérie les trophé
de son triomphe.

L'illusion sera de courte durée. Un long cri d'horre
accueillit dans la France entière le récit lugubre de
massacre. Il faut relever l'honneur de nos armes. I
vengeur de notre défaite sera celui-là même, qu
chargé de négocier l'abandon de l'Algérie. a dû
retirer devant les manifestations de l'opinion alarmé
Mais Clauzel est un homme de guerre. Il saura fai
expier à l'Émir la mort de nos soldats. Pour mieu
marquer l'importance de cette revanche militaire, o
lui adjoint l'héritier même du trône, qui devait long
temps partager avec honneur la vie de notre armé
africaine, et entreprendre son histoire interrompu
par la mort.

Mostaganem, La Chiffa, l'Oued-Djer, les Beni-Sala
sont le théâtre de dures représailles. Ce n'est pas assez
il faut poursuivre le vainqueur jusque dans sa capitale
Mascara tombe sous les coups du maréchal et révèl
la gloire naissante de Lamoricière. Tlemcen est occupé
et le Méchouar, où le vieux Mustapha tenait encore ave
ses Turcs, est confié à la constance intrépide de Cavai-
gnac. Le Sig, l'Habra, le Chéliff, voient nos soldats s'a-
vancer sans résistance et se montrer jusque sous
Médéah.

Puis, comme s'il craignait de pousser trop loin la
victoire, Clauzel retourne en France, et l'Émir reprend
l'offensive. Bugeaud, dont l'Algérie apprendra plus
tard à connaître le nom et à bénir la mémoire, mais
qui est encore l'adversaire déclaré de la conquête,
paraît un moment pour battre Abd-el-Kader à la
ak, et, vainqueur, conclure bientôt avec lui, à
na, un pacte nouveau, où se montrent, plus
que dans celui d'Oran avec Desmichels,

les pensées secrètes et la faiblesse du pouvoir.

C'est alors qu'a lieu, pour donner à l'opinion une satisfaction nouvelle, la première expédition de Constantine. Elle aboutit à un désastre plus douloureux que celui de la Macta. Clauzel est revenu pour diriger cette campagne contre la province de l'Est, restée, par les traités, en dehors des contrées livrées à l'Émir. Insuffisante par le nombre; en butte, sous le ciel africain, aux rigueurs inaccoutumées d'un hiver de Russie; manquant d'abri, de pain, de munitions que les terres défoncées par les pluies n'ont pas permis de transporter, l'armée est obligée à la retraite. Elle était partie de Bône au commencement de la saison des pluies, elle y revient diminuée de moitié, couvrant les chemins de ses morts, après avoir vu, à Constantine, les femmes musulmanes se précipiter au massacre des malades et des blessés qu'elle laissait derrière elle. Elle eût péri tout entière, sans la mâle constance du maréchal, qui montra dans sa défaite les vertus du grand capitaine, et sans l'intelligence et le brillant courage d'un simple commandant, dont le nom entra, ce jour-là, dans la gloire — c'était Changarnier.

La défaite est suivie dans le pays et dans l'armée d'un élan semblable à celui qu'a fait naître La Macta. Damrémont reçoit la mission d'effacer son souvenir de nos annales.

Général, mort, comme Turenne, aux bras de la victoire, capitaines, soldats intrépides, ensevelis vivants sous les murailles que vous veniez de conquérir, vous allez enfin faire céder, devant votre gloire, les oppositions obstinées et nous assurer l'avenir!

Asile imprenable des anciens maîtres de la Numidie, Cirtha, *la ville du diable*, selon les légendes africaines, est bâtie, comme un nid d'aigles, sur un piton aride

que les gouffres du Rummel entourent de toutes par
et qu'une langue étroite, avec un pont jeté sur l
abîmes, relie seule à la terre. Pour défendre ces e
trées que les canons protègent à l'intérieur, tous l
habitants se sont faits soldats. Du haut de leurs mu
railles, des fenêtres de leurs noires maisons transfo
mées en forteresses, ils accueillent avec des cris, d
malédictions et des menaces, notre petite armée qu'
nime la présence de Nemours, l'un des fils du roi. O
somme le vieux Ben Aïssa, qui commande au nom d
Bey Ahmed, de se rendre. Il répond avec une fiert
antique que ne démentira pas son courage : « Si t
manques de poudre, nous t'en enverrons; si tu n'a
pas de pain, nous t'en fournirons; mais tant qu'u
vrai musulman restera dans la ville, tu n'y entrera
pas! » — « Voilà des braves, dit le général en rece
vant leur réponse; nous n'en aurons que plus d'hon
neur. »

Le temps, une fois encore, s'est déclaré contre nous
La pluie mouille nos poudres et défonce les routes
C'est sur leurs bras que nos soldats portent les canons
à travers le lit et les pentes du Rummel, jusque sur
les hauteurs du Coudiah, sous le feu même de l'ennemi, qu'ils affrontent sans pouvoir lui répondre. Tout est enfin préparé. Le soleil, succédant aux sombres nuages des jours précédents, éclaire de ses rayons le commencement du combat, et les nôtres proclament, dans leur pittoresque langage, la victoire prochaine des soldats du Christ sur ceux de Mahomet.

Bientôt le canon tonne des deux côtés. Un boulet, parti des remparts, vient frapper le général, au moment
il s'avance pour en reconnaître les approches. Il
be au poste du péril et de l'honneur. Valée le rem-
, sans que l'ardeur de l'armée se ralentisse. Bien-

tôt la brèche s'ouvre sous nos coups et va devenir praticable. Alors se manifeste la noble émulation de la gloire et du péril. Mais il faut choisir parmi les plus braves. Ils se précipitent aux accents de leurs chefs. Ils disparaissent, reparaissent, disparaissent encore aux regards de l'armée qui les contemple et les devance de ses vœux. On voit soudain, dominant la brèche, la chéchia rouge sur la tête, le manteau arabe sur les épaules, debout au milieu des coups et de la fumée, élevant son épée, appelant ses soldats, un chef intrépide : c'est Lamoricière, entraînant ses zouaves. La mort décime leurs rangs. Mais leur constance n'est point troublée. Déjà ils ont enlevé le drapeau musulman et placé sur la brèche le drapeau de la France. Ils descendent dans la place, enfoncent les portes basses des maisons, escaladent les fenêtres, d'où les balles pleuvent sur eux. Ils sont dans la première rue. Tout à coup, les murailles s'ébranlent, s'écroulent et ensevelissent les vainqueurs : c'est une mine qui éclate sous leurs pas. Les survivants hésitent : mais Combes, Bedeau, Leflô les entraînent. Bientôt la ville est envahie. Chaque maison soutient un siège. Chacune des rues étroites et couvertes devient une redoute à enlever. Mais peu à peu l'infanterie tout entière a franchi la brèche. Il faut fuir. La population sort éperdue par la porte d'El-Kantara. La Casbah seule résiste encore. Là se sont réfugiés, avec leurs femmes et leurs enfants, les derniers défenseurs de Constantine. On les voit gravir les murailles qui surplombent l'abîme sur lequel la ville est bâtie, se suspendre en grappes vivantes et se précipiter tous ensemble, avec un effroyable cri, dans les gouffres du Rummel.

Constantine est prise, et le nom de ses vainqueurs est écrit au livre des grandes victoires : Damrémont,

Valée, Perrégaux, Combes et sa mort stoïque, Chan garnier, Leflô, Canrobert, Bedeau sont à la tête.

Le soir de ce jour mémorable, on vit des officiers e des soldats, tenant dans leurs mains le drapeau pri sur la brèche, s'approcher d'un jeune colonel qui gi· sait aveuglé, sanglant, dans sa tente; sans parler, il déplient ce trophée de la victoire, et, avec cette déli· catesse sublime du cœur, qui convient si bien à l'homme de guerre, ils en couvrent leur chef comm d'un manteau de gloire. Ce colonel, était Lamoricière retiré vivant des décombres où l'explosion l'avait en· seveli. Ces soldats, c'étaient les zouaves!

Vrais soldats de l'armée d'Afrique, ils y étaient nés du noble cœur de celui-là même qui les menait sur la brèche de Constantine, et qui les avait formés à son image. Il disait d'eux, alors qu'ils ne comptaient pres· que encore, comme aujourd'hui nos tirailleurs, que des indigènes dans leurs rangs : « Les plus solides sol· dats du monde, marchant toujours, ne mangeant ja- mais ; après les plus longues courses, sans vêtements, sans chaussures, prêts à bondir sur l'ennemi, et sup- pléant à tout par leur ardeur guerrière. » Et quand les Français, devenant plus nombreux, remplacent les indigènes, on les voit ajouter à ces qualités premières l'initiative vive et prompte, la saillie gauloise, et cet esprit de corps, qui transforme les hommes, en les ren- dant capables des prodiges que l'on attend d'eux. C'est ainsi qu'ils reçoivent de leurs devanciers et qu'ils transmettent à leurs successeurs les qualités que ré- clame une guerre où il faut surmonter les fatigues, tourner les difficultés et les obstacles, surprendre, se garder des surprises, se battre corps à corps dans les broussailles, sur les pentes inaccessibles, escalader les crêtes, et, entre les combats, pourvoir à tout sur les

provisions de l'ennemi : habitudes de la guerre qu'on leur a reproché quelquefois de conserver toutes, jusque dans la paix.

Tant d'indomptable valeur assurera la conquête. L'opinion se prononce désormais avec une force qui veut être obéie. Elle ne peut admettre qu'une terre, illustrée par le courage et par le sang de tant de braves, ne soit pas française tout entière. Le pouvoir cède enfin, et, cette fois, ce sera sans retour.

Mais il faut attendre encore, avant que les lois nous donnent les hommes et les ressources, désormais nécessaires pour une conquête rendue, à plaisir, plus difficile.

Elles ne seront pourtant pas sans honneur, ces années, où, sous le commandement de Valée, se manifeste l'héroïque constance d'une armée, soumise, dans l'intervalle des combats, aux plus rudes épreuves de la fatigue, de la faim, de la soif, de la maladie.

Stora, Sétif, Blida, Djidjelly, les Portes de Fer, et, lorsqu'Abd-el-Kader, effrayé de ces progrès de chaque jour, a levé le masque, l'Oued-el-Alleug, l'Arba, Cherchell, les Haractas, El-Affroun, le bois des Oliviers, le col de Mouzaïa, Miliana sont les témoins de nos victoires, et nous portent les noms de Changarnier, de Négrier, de Duvivier, de Galbois, de Salles, de Lafontaine, de Rulhières, du brave Yusuf, de Lamoricière, du duc d'Orléans, du duc d'Aumale. C'est une guerre de surprises, où il faut recevoir de pied ferme un ennemi qui sort à l'improviste des crêtes escarpées ou des ravins profonds, le poursuivre dans sa fuite, le saisir, le forcer au combat. Là se déploie, chaque jour, le courage personnel. Les généraux, les officiers deviennent soldats, et combattent corps à corps avec l'ennemi. On voit, aux portes de Bône, le brave Morris accepter, au

milieu de la mêlée, un duel avec une sorte de géan indigène, rouler avec lui de cheval dans la poussière e le tuer, aux applaudissements de l'armée. En revanche, de simples officiers tiendront tête à des armées comme Lelièvre à Mazagran; des sous-officiers deviendront d'un coup chefs de troupes, et Blandan inspirer à Béni-Méred la résistance héroïque de ses dix-hui compagnons d'armes contre des nuées d'Arabes. O voit briller encore plus de grandeur morale dans de scènes où se renouvelle l'antique héroïsme de la légion thébaine. Des soldats, de faibles détachements environnés par des multitudes, prisonniers, désarmés refusent la vie qui leur est offerte aux prix de l'apostasie. Ils tombent, comme cette petite troupe de la Maison-Carrée, martyrs intrépides de leur foi. Que du haut du ciel, mêlés aux légions de martyrs de l'ancienne Afrique, ils soient les protecteurs de leur frères d'armes et de la terre qu'ils ont arrosée de leu sang!

Mais pour nos soldats le courage de la mort et du champ de bataille est plus facile que celui de l'inaction et de la souffrance.

Toutes nos villes, Oran, Tlemcen, Mostaganem, Bougie, sont autant de places étroitement bloquées. Alger ne crée autour de lui une plus large enceinte que pa ses camps, ses blokhaus, ses fossés qui le défenden contre les Hadjoutes de la plaine et les brigands qui se cachent sous leur nom redouté. Pour ravitailler chacun de ces postes où nos soldats sont enfermés, il fau une expédition souvent périlleuse. Si les troupes manquent, si la saison est trop dure, si la mer est déchaînée, c'est pour nos soldats, la faim cruelle, l'abandon la mort. Comment dire les souffrances de ces garnisons séparées de la France et du monde, enfermées

sans gloire dans leurs murailles, en proie à la nostalgie, à la maladie, au désespoir! Vous savez l'histoire du Méchouar de Tlemcen et celle du régiment de ligne, chargé de garder Oran au début de la conquête, manquant de vivres, de vêtements, de chaussures, et voyant son brave chef mourir de douleur des souffrances de ses soldats. Elle est plus lugubre encore, l'histoire de la première garnison de Miliana, tout entière en proie à la fièvre, et qui de douze cents hommes n'en compta que trente qui survécurent à tant de misères.

Et que dire des camps empestés de Bouffarik, du Fondouk, de l'Harrach, de l'Arba, de Bône, où l'on ne pouvait laisser séjourner les soldats, sans qu'ils n'y prissent des germes de mort? Aussi compte-t-on parfois, dans ces rudes années, plus d'hommes malades qu'il n'en reste dans les rangs.

Mais c'est trop parler de leurs souffrances. Je n'en citerai qu'un dernier trait, noble comme les âmes de ces humbles enfants de la France, qui tombaient ainsi, loin de la patrie, sans gloire, sans espérance, sans les consolations mêmes de la religion, que l'esprit de ce temps refusait à l'armée. C'est une parole simple et sublime de ces mourants, entassés dans de sombres réduits, seul asile que l'on pût donner à de si nombreuses misères, et que visitait, l'âme navrée, l'un de leurs généraux. « Que faites-vous ici, mes enfants? » leur dit-il. — « Nous mourons, mon général! » Et il en est mort ainsi, en vingt années, sur la terre d'Afrique, plus que la France n'y compte aujourd'hui de colons.

Algériens des âges futurs, vous qui n'aurez pas connu les souffrances de vos pères, et pour lesquels il ne restera de cette histoire que les souvenirs lointains du passé, lorsque vous trouverez, dans les sillons de vos

campagnes, les ossements blanchis de nos soldats découvrez-vous avec respect, faites une prière pour ce braves dont aucune prière n'a béni la tombe, et dites vos fils : Voilà ce qu'a fait la France ! Elle a sacrifi pour vous les meilleurs de ses enfants. Ce sont eux qui pour vous donner une patrie, sont venus ici trouver l mort, non pas la mort soudaine du combat, telle qu le soldat doit l'attendre, mais la mort lente et sombre devant laquelle leur jeunesse s'est courbée avec l'héroïsme austère du devoir !

III

Il y avait déjà plus de dix années que la France prodiguait à l'Afrique ses trésors et son sang. Et néanmoins, en dehors de la province de Constantine, où le sage Bedeau organisait les indigènes, elle n'avait pas plus fait, pour la soumission du pays, qu'au premier jour de la conquête. Aucune route n'était sûre. Aucune tribu n'avait reconnu sincèrement notre pouvoir. Assiégés derrière nos remparts, nous avions devant nous l'armée de l'Émir, c'est-à-dire un peuple entier incarné dans son chef.

L'heure était venue de mettre énergiquement la main à l'œuvre. Mais pour une telle œuvre il fallait un homme de guerre ; Dieu donna Bugeaud à l'Algérie.

Formé à l'école des grandes batailles du commencement de ce siècle, nature droite et sensée, rude, emportée, ombrageuse quelquefois, bonne, honnête, et juste toujours, il avait, sur la guerre, des idées personnelles, fruits de l'expérience, de la réflexion, de l'étude, qu'il menait à la pratique, du même cœur qu'il meit ses troupes au feu ; sachant ce qu'il voulait, le

disant, forçant à le faire, et justifiant sa ténacité par le succès, car il eut ce rare honneur, durant huit années, et, dans dix-huit expéditions qu'il conduisit lui-même, de n'éprouver jamais un échec ; aimant l'armée, aimé des soldats, leur donnant, plus encore que les témoignages d'une sollicitude paternelle, ce que les hommes demandent surtout à ceux qui ont l'honneur de leur commander, qui est de sentir une pensée qui les guide et une main qui les garde ; en un mot, et malgré des imperfections toutes du dehors et qui n'atteignaient en rien le fond, digne d'être mis au rang des grands capitaines.

Heureux si à ces qualités de l'homme de guerre il eût joint, à un égal degré, celles qui sont nécessaires pour former l'âme d'un peuple, et si sur l'épée et sur la charrue, il eût, dès lors, ouvertement placé la croix !

Tel est l'homme qui vient mettre son épée dans la balance, pour la faire pencher enfin du côté de l'Algérie !

Chose éternellement digne d'admiration, et où nous retrouvons visiblement la main de la Providence, il a été jusqu'alors le plus constant adversaire de la conquête. Il l'a combattue avec persévérance par la plume, par la parole et par ses actes mêmes à la Tafna.

Il va donc se démentir lui-même. Mais sa loyauté le reconnaîtra, et elle en fera hommage à une puissance plus haute que celle de l'homme. Écoutez ces paroles qu'il adressait au monde, au moment où il prenait possession du Gouvernement algérien : « A la tribune comme dans l'exercice du commandement militaire, j'ai fait des efforts pour détourner mon pays de s'engager dans la conquête absolue de l'Algérie... Ma voix n'était pas assez puissante pour arrêter un élan qui est

peut-être l'ouvrage du Destin. Le pays s'est prononcé
je dois le suivre. »

C'est la parole d'un homme de guerre, d'un homm
qui, selon le beau témoignage que lui a rendu l'un d
plus grands écrivains de ce siècle [1], ne se refusait ja
mais, et à aucun titre, à la vérité, lorsqu'il la voyait.
reconnut donc, ce vieux soldat, dans la grande voix d
la France qui l'appelait à la suivre, l'écho d'une voi
plus haute. Il la nommait du nom que mettait sur se
lèvres son ignorance des choses de Dieu. Mais le Desti
dont il parle n'est pas la force aveugle du fatalisme
c'est un plus noble Maître, c'est Celui qu'il priait, a
soir de ses journées, dans ses campagnes africaines
en lui recommandant la France et ses soldats ; Celu
qui, pour récompenser sa droiture, viendra éclairer l
soir de sa vie et se pencher sur son lit de mort!

Ce qu'un instinct supérieur lui révèle comme l'œuvr
de la Providence, il le réalise déjà par de merveilleu
succès.

Quel spectacle que celui de ce vieux capitaine, dé
barquant à la veille de la Sikkak, sur la plage africaine
et développant, avec précision, devant les officiers d
sa petite armée, les règles d'une guerre qu'il n'a pa
encore vue, mais que son sens droit, guidé par l'étud
des anciennes guerres numides, a déjà devinée! Ave
quelle force il démontre les fautes commises en trai
tant un ennemi mobile, insaisissable, qui n'attaqu
que dans la retraite, comme une troupe disciplinée
qui accepte le combat! Avec quelle netteté il fait voi
qu'en présence d'un adversaire qui se dérobe san
cesse, dans un pays où des sentiers impraticables

1. M. Louis Veuillot, qui a été en Afrique, dans sa jeunesse, le secrétaire du maréchal.

courent seuls à travers les ravins et les montagnes, l'ennemi, ce n'est ni l'armée de l'Émir, ni le climat, ni le soleil, ni la fatigue : l'ennemi véritable, c'est le convoi ! Avec quelle clarté il établit que, pour atteindre l'Arabe et pour le vaincre, il faut être Arabe soi-même, c'est-à-dire léger comme lui, sans chariots, sans roues, sans artillerie autre que celle de montagne !

Les vieux soldats s'étonnent et résistent. Dans vingt rencontres, c'est l'artillerie seule qui a tenu l'ennemi à distance dans les retraites, c'est elle qui a sauvé l'armée à la Macta; y renoncer, c'est s'exposer à quelque désastre plus horrible. Le général reste inébranlable. Il fait rembarquer pour Oran le matériel de l'armée, et, la veille de la bataille, il décrit, dans le détail, les incidents du lendemain; comment, débarrassé de roues inutiles, il passera désormais dans les sentiers de l'ennemi; comment il fera donner toute sa troupe, et, pour la première fois depuis la conquête, il fera des prisonniers.

Tout s'exécute comme il l'a dit. A l'incrédulité, à la défiance succède l'admiration, et la guerre d'Afrique est fondée. Il n'y manque que le moyen de vivre dans les expéditions lointaines; on le trouvera, grâce à la rapidité de nos marches, dans les silos des Arabes et dans les razzias de leurs troupeaux.

Mais, si à la Sikkak il enseigne à vaincre, à Alger il enseignera comment on change en un champ d'honneur un champ de désolation et de mort.

Plus de bornes restreintes à la conquête, plus de places et de blokhaus, où nos troupes, prisonnières des populations qu'elles ont vaincues, sont en proie à la maladie, à la faim. Il va prouver qu'il est plus facile de dominer le pays tout entier que de maintenir contre des populations insoumises vingt frontières

mal définies, et que rien ne vaut, pour la santé des hommes, le clairon des batailles. Il ouvre donc à la fois leurs forteresses devenues des prisons, et il les lance tous à la poursuite de l'ennemi.

C'est l'époque entraînante des combats, des marches sans fin, des embuscades, des périls, de la noble ambition, de la gloire. Que d'actes de brillant courage, que de poursuites, que de ruses, que de constance, que de revers, que de retours inattendus, que d'ardeur d'une part, que de raison ferme de l'autre! Quel drame que ces huit années, qui tiennent la France attentive et qui font connaître à l'univers les noms de tous ses capitaines!

Bugeaud a porté ses premiers coups au cœur même de la puissance d'Abd-el-Kader. Déjà Mascara est occupée; Taza, Boghar, Msila, Saïda sont détruits; Tlemcen ouvre ses portes; Sebdou est saccagé. Tagdemt, la capitale nouvelle, est prise, et l'Émir est réduit à n'avoir plus, comme il le dit lui-même, dans sa Smala désormais errante, qu'une capitale à dos de chameau.

Dans cette première campagne, et dans les dix-sept autres qui la suivront, presque sans intervalle, se groupe autour du vieux général cette pléiade d'hommes déjà illustres et d'autres que la renommée couronnera plus tard : Cavaignac, Randon, Montpensier, Bosquet, Saint-Arnaud, Montauban, Herbillon, Renault, Bourbaki, Martineau-Deschenez, Ladmirault, Bouscarin, Trochu, Daumas, Wimpffen, Vinoy, Jeanningros, Chanzy, et, à leur tête, ceux que l'on nommait les trois Africains : Changarnier, Bedeau, Lamoricière, rivaux de gloire, d'honneur, comme ils le eront, plus tard, de fidélité aux convictions de leur vie.

Changarnier, le brillant et intrépide soldat de Cons-

tantine, de Blidah, du Col de Mouzaïa, de l'Oued-Fodda, de Ténès, de Téniet-el-Had et de cent autres combats; Changarnier, le seul resté debout, après trente années, et dont la verte vieillesse tient tête à ses adversaires, du haut de la tribune nationale, du même cœur qu'il poursuivait l'ennemi sur les cimes de l'Atlas! Bedeau, soldat chrétien, qui gardait au milieu des camps la discipline du cloître, le sage de l'armée d'Afrique, le modeste et noble vainqueur de Tlemcen, de l'Oued-Mouila, de l'Aurès, des gorges de la Kabylie! Et enfin, le plus illustre, le plus africain des trois, celui qui commençait à Sidi-Ferruch, simple lieutenant, sa vie militaire, et qui la terminait, général, dix-huit ans après, à Sidi-Brahim par la soumission d'Abd-el-Kader, Lamoricière!

Placé à la tête de la province d'Oran, au milieu de laquelle Abd-el-Kader a établi le siège de son empire, sur les frontières du Maroc où l'Émir cherchera plus tard son appui, Lamoricière se trouve mêlé à tous les grands faits de la guerre, tantôt à côté de Bugeaud qu'il seconde de son ardeur, tantôt seul, lorsqu'il prend de rapides initiatives ou que la confiance d'un si bon juge lui abandonne, durant son absence, le sort de l'armée; partageant sa gloire sans l'éclipser, complétant par ses qualités brillantes les grands et solides côtés du vieux maréchal.

Nous les avons vus ensemble, pendant huit années, ces deux capitaines que la France pleure encore, et dont les noms se sont trouvés sur tant de lèvres, comme pour opposer leur ombre à l'ennemi, aux époques de nos luttes et de nos désastres. Nous les avons vus luttant d'intelligence, d'énergie, de valeur, de gloire, de dévouement, d'amour pour toi, ô terre algérienne! car, si tu nommais l'un ton père, l'autre

pouvait à bon droit se dire ton fils, ayant reçu sur ton sol tous les honneurs de sa vie! Jamais on ne vit deux hommes moins semblables briller d'un égal éclat; mais jamais on n'en vit de plus dignes de cet éclat même. L'un, touchant presque à la vieillesse, ayant lentement gravi les degrés des honneurs militaires, presque obscur encore, malgré des services d'un demi-siècle, au moment où il va révéler les grandes vertus de l'homme de guerre; l'autre, favori de la fortune, trouvant à chaque pas une nouvelle occasion de gloire, et courant, plutôt qu'il n'avance, jusqu'au sommet de la hiérarchie; l'un, fortement nourri par l'expérience et par l'étude, ne laissant rien au hasard, disant volontiers, avec nos anciens capitaines, qu'il faut craindre l'ennemi de loin, pour ne le pas craindre de près, et calculant si bien ses coups qu'il n'en manque jamais un seul; l'autre, bouillant du feu de sa jeunesse, se fiant aux éclairs d'une intelligence toujours en éveil, à cet instinct qui, dans la guerre, fait les hommes de génie, et triomphant de tous les périls où il se jette, à force de ressources, de volonté, de courage; l'un, ménageant ses troupes; l'autre, les rendant, par son exemple, capables d'affronter toutes les fatigues; le premier, juste, humain même envers les vaincus, toutes les fois que le permettent les lois impérieuses de la défense, mais voulant les contenir par la force et par la crainte; le second, les aimant et voulant gagner leurs cœurs par les bienfaits et par la confiance, missionnaire, si je l'ose dire, d'une si noble cause, et à force de foi dans son œuvre, la réalisant dans ses zouaves; et pour que rien ne manque à tant de con-
-astes, le maréchal, de grande stature, ferme encore
s ses cheveux blancs, gardant la gravité de son
; et de son âge, marchant, au milieu de son armée.

entouré de respect; le général, petit, actif, alerte, bannissant toute gênante étiquette, et, la chéchia rouge sur la tête, à la main son bâton légendaire, enthousiasmant ses soldats par son humeur guerrière et par les éclairs de gloire qui, dans les combats, sortaient de ses yeux. Tous deux intrépides dans le péril, tous deux types de l'honneur, de la loyauté, de la droiture, de l'intégrité militaires; tous deux dévoués à l'Algérie non moins qu'à l'armée, et comprenant que les travaux de la paix doivent succéder sans retard à ceux de la guerre, mais ici se séparant encore : Bugeaud ayant plus de foi dans la discipline et dans la main de l'État, Lamoricière croyant plus à la fécondité d'une libre initiative; l'un et l'autre, sans avoir vu leur œuvre achevée, quittant le théâtre de leurs travaux et de leur gloire, le premier, pour mourir bientôt, en chrétien, au milieu des déchirements de la patrie; le second, pour terminer, avant l'âge, par un noble sacrifice et par une fin héroïque, une vie si noblement commencée.

Un évêque peut-il le rappeler sans émotion, et n'est-ce pas l'un des plus grands spectacles de ce siècle, que le général illustre de nos guerres africaines, immolant sa vie militaire au droit et à la faiblesse écrasés par la force, et, proscrit lui-même, mettant sa glorieuse épée au service de la plus auguste infortune!

Je vous admire, général, sur la brèche de Constantine, je vous admire, au milieu des soldats que vous avez formés à votre image, à Mascara, à Mouzaïa, à Isly; mais cette gloire guerrière, d'autres la partagent avec vous. J'aime mieux vous voir, seul, auprès du vieux Pontife que tout abandonne, et couvert, dans votre défaite, de l'auréole qui enveloppe cette grande et intrépide majesté. J'aime mieux, devant ces autels,

me rappeler, telle que l'a décrite un historien digne de vous [1], la nuit terrible, où la mort enveloppa soudain de ses ombres la lumière d'une si belle vie. Là, seul, loin de ceux que vous aimiez, vous vous armiez, pour le dernier combat, de la croix que tenait votre main déjà défaillante, et vous invoquiez le nom de ce Dieu que l'adversité vous avait appris à connaître et qui allait vous couronner d'une gloire que rien ne peut plus vous ravir.

Tels sont les hommes que, dans les premiers jours de la grande lutte, alors qu'il faut frapper des coups décisifs, nous voyons réunis dans un commun effort et comme dans une seule pensée. Mais, Tagdemt ruinée, les magasins et les fabriques d'armes détruits, les troupes régulières anéanties, tout change d'aspect. Ce n'est plus une armée que le général a devant lui ; c'est un peuple, dont les tribus éparses se soulèvent, se soumettent, se soulèvent encore, selon que le Français approche ou que l'Émir les entraîne par la terreur ou par l'enthousiasme. Le feu, les ravages, la mort sont partout à la fois. L'Émir se multiplie. Battu un jour dans la montagne, il apparaît, le lendemain, daus la plaine, après une course furieuse, menaçant nos alliés, enlevant nos colons, ruinant nos cultures. Pour le combattre et pour le vaincre, ce n'est plus assez d'une armée. Il faut dix armées diverses. Des colonnes légères se forment et se montrent partout à la fois, ayant chacune son chef et son centre d'action. Bedeau est à Tlemcen et Bab-el-Thaza : Changarnier, à Cherchell, aux Beni-Menasser, à l'Oued-Fodda, à Ténès, à Téniet-el-Had ; Négrier, à Tébessa; Leblond

1. KELLER. *Le Général Lamoricière, sa vie militaire, politique t religieuse*, 2 vol. in-8.

en Kabylie; Bugeaud, le duc d'Aumale, Lamoricière, Gentil, dans l'Ouaransenis; Saint-Arnaud, aux Beni-Menad; Ladmirault, dans les montagnes de Miliana; Cavaignac, Renault, dans le désert, à la poursuite des Ouled-Sidi-Cheikh ; Desvaux, à Tiaret; Géry à Médrissa. L'Émir, repoussé, fugitif, n'a plus où reposer sa tête. C'est alors que, dans une marche rapide à travers les profondeurs du Sahara, et par une charge audacieuse, le duc d'Aumale enlève la Smala fugitive, et, avec quelques centaines de cavaliers, s'empare d'un camp défendu par cinq mille hommes et où se trouvent les femmes, les amis fidèles, les trésors de l'Émir. Les tribus, dépouillées, réduites à l'impuissance, sont contraintes de céder à la force, et après tant d'années de luttes, Abd-el-Kader laisse l'Algérie à son vainqueur et va demander au Maroc un plus sûr asile.

C'est la première fois que la paix est donnée à la colonie. Les tribus soumises sont confiées à la garde des chefs ralliés à notre pouvoir. L'Algérie va prendre enfin son essor. Quelques villages à peine s'élevaient près de l'enceinte des villes, quelques fermes isolées dans la Mitidja. Avec Bugeaud tout change, et on peut lire, dans les mêmes bulletins, les félicitations que le maréchal adresse aux troupes pour avoir battu l'ennemi et pour avoir bâti les villages ou défriché les terres.

C'est dans ces années que se fondent Chéragas, Douéra, Saoula, Beni-Mered, Fouka, Nemours, El-Arrouch, La Calle, Smendou et cent autres colonies ; que les ports d'Oran, de Mers-el-Kebir, de Philippeville, de Bône et d'Alger reçoivent leurs premiers agrandissements ; que les routes sont partout commencées; que le commerce prend vie, et que les po-

pulations arrivent dans des proportions encore inconnues, pour commencer ce rude et utile labeur, auquel appartient l'avenir. Je raconterai, quelque jour, l'histoire de vos travaux et de vos souffrances, colons de l'Algérie. Je les ai partagés avec vous, et nul plus que moi ne leur rend hommage; mais je dois donner des bornes à ce discours et m'arrêter à la création de la colonie. L'armée se multiplie pour une aussi grande œuvre; le génie construit les routes, les ponts, les murailles; l'artillerie transporte les immigrants; la cavalerie fait les moissons et les fourrages; l'infanterie est partout où la main de l'ouvrier est nécessaire. Les chefs sont colons comme les soldats : Bosquet fonde Sétif, Pélissier construit Mostaganem, Marey-Monge relève les ruines de Médéah, Saint-Arnaud crée Orléansville, Randon dessèche les marais de Bône. C'est un atelier immense où chacun porte à l'œuvre commune le tribut de ses efforts, une main au travail, l'autre sur son épée, également prêt à s'attaquer au sol ou à l'ennemi. Bugeaud est l'âme de ce mouvement, et tant qu'il est là, sa volonté lui donne un succès rapide. Mais il lui manquera le temps d'organiser les œuvres de la paix, comme il avait organisé celles de la guerre. Il comprenait à la fin, après avoir eu longtemps des pensées contraires, que l'intérêt suprême de la colonie était de marcher vite, même aux dépens quelquefois d'une rigoureuse discipline. S'il eût survécu à la guerre il aurait renversé, sans doute, les barrières élevées par un vain formalisme et la perpétuelle intervention de l'État; et comme il avait conquis l'Algérie, en l'ouvrant librement à l'armée, il l'eût colonisée, en l'ouvrant librement aux colons.

Cependant Abd-el-Kader songe à un retour offensif plus menaçant que ses attaques passées. Une agita-

tion sourde, produite par ses partisans fanatiques, éveille dans l'Émir l'espérance de renverser le Sultan du Maroc, de s'emparer de son trône, et d'entraîner contre nous, à sa suite, non plus quelques tribus découragées, mais tout un peuple nouveau.

Le faible Abd-Erraman est contraint, pour échapper au péril qui le menace, de se déclarer contre nous. Le maréchal, toujours attentif, accourt du fond de la Kabylie. Isly sera le théâtre du plus noble des exploits de ce vrai capitaine. C'est là qu'il mettra le sceau à sa renommée et qu'il cueillera des lauriers immortels. C'est là, qu'ayant en face de lui une armée de vingt mille hommes déjà réunie, et n'en comptant lui-même que dix mille, il retiendra les impatiences de son armée, et attendra que les renforts marocains soient arrivés et que l'ennemi ait doublé son nombre. C'est là qu'il expliquera à ses lieutenants que, pour des masses indisciplinées, le nombre est une faiblesse, et qu'avec dix mille hommes de vieilles troupes ils sont d'autant plus sûrs de vaincre que le nombre de leurs adversaires s'est augmenté. Il le prouvait, la veille du combat, avec sa verve ordinaire, par les exemples fameux de l'antiquité, où de faibles armées, comme celles d'Alexandre, avaient aisément triomphé de multitudes barbares. Mais il le prouva bien mieux, le lendemain, sur le champ de bataille, lorsque ces tourbillons mêlés d'hommes et de chevaux s'élançant sur notre armée, ils la trouvèrent disposée dans un savant ordre, qui faisait pleuvoir sur les assaillants, engagés dans les échelons formés par nos troupes, des feux qui se croisaient de toutes parts. Les premiers qui se sont élancés s'enfuient éperdus et jettent un nouveau désordre parmi ceux qui se précipitent, au hasard, sur leurs pas. Bientôt la confusion est à son comble,

les Marocains tournent leur fureur contre eux-mêmes, et nos soldats, ne trouvant plus rien qui leur résiste, n'ont qu'à marcher vers le camp en frappant tout ce qui ne peut fuir. Cent des nôtres succombent à peine, tandis qu'on ne peut compter leurs morts. Leur artillerie, la tente du prince qui les commande, leurs drapeaux deviennent notre proie, et parmi le butin, des monceaux de chaînes avec lesquelles ce chef de barbares avait ordonné de lui amener nos généraux enchaînés après leur défaite. Tant il méprisait notre petit nombre ! Mais le maréchal lui avait montré, selon ses maximes favorites, qu'on ne décrète point la victoire, que l'enthousiasme ne tient guère contre les coups d'une bonne artillerie et que le nombre ne remplace ni la science ni la discipline.

C'est le dernier coup porté à la puissance de l'Émir. Il essaie, par un suprême effort, de lutter encore et profite d'une absence du maréchal pour reparaître en Algérie. Il massacre à Sidi-Brahim un détachement de nos soldats, et il tente, par ce sanglant exploit, un appel désespéré à ses anciens partisans. Mais le vieux lion, comme il le nomme, ne lui laisse pas le temps de rallumer l'incendie, Il accourt au premier cri d'appel, oubliant l'ingratitude qui a déjà payé ses premiers services. Lamoricière, Levasseur, le duc d'Aumale, Yusuf. Pélissier, Canrobert occupent à la fois l'Eghris, le Chéliff, le Dahra ; et Abd-el-Kader, chassé de toutes parts, s'enfuit jusque dans la Kabylie. Ces fiers montagnards lui déclarent que, s'ils ont toujours respecté leurs hôtes, ils n'ont jamais accepté de maître. L'Émir cède à la fortune et reprend une dernière fois le chemin du Maroc. Là, menacé par les soupçons toujours éveillés du Sultan, il rend à la générosité de la France un suprême hommage en venant se remettre entre ses mains.

C'est Lamoricière qui accueillera, à Sidi-Brahim, sur le théâtre même du dernier massacre de nos soldats, l'Émir fugitif, et un prince de la maison de France, le duc d'Aumale, recevra l'épée de ce nouveau chef des croyants. Bugeaud venait de quitter l'Afrique pour n'y plus revenir; mais, quoiqu'il fût absent du dernier acte de ce drame, il en était néanmoins le héros : c'était le fruit de ses huit ans de victoires.

Comment parler des années qui vont suivre, des grandes expéditions de la Kabylie, des pointes hardies accomplies dans le Sud, des insurrections toujours réprimées? Les noms, qui, entre tant d'autres, se pressent dans ma mémoire, de Randon, de Mac-Mahon, de Barral, d'Aurelle de Paladines, de Chabron, de Bataille, de Marmier, de Lebrun, de Pourcet, de Desvaux, de Cissey, de Beaufort-d'Hautpoul, de Ducrot, de Martimprey, de Fénelon, de Margueritte, de Wolff, de Colomb, de Deligny, de Chanzy, de Sonis, de Lacroix, de Lallemand, de Cérez, m'avertissent qu'il faut finir, de peur que la louange, ne s'adressant presque plus qu'à des vivants, ne paraisse prendre, sur mes lèvres, les apparences de la flatterie.

Telle est l'œuvre de la conquête. Jamais peuple ne dépensa plus généreusement son sang et ses trésors; jamais armée n'acquit plus de gloire. Et néanmoins, l'œuvre répondrait-elle à de si nobles efforts, si elle devait s'arrêter aux résultats qui sont sous nos yeux? Des travaux immenses et magnifiques, des villes, des monuments, des routes, de vastes entreprises; mais au fond, un pays, qui a coûté à la France plus d'or qu'il n'en aurait fallu, il y a quatre années, pour payer sa rançon, et qui ne peut jusqu'ici se suffire à lui-même; une colonie qui compte moins d'habitants

français qu'elle n'a coûté d'hommes à la France; des terres, qui ont donné moins de richesses, malgré leur admirable fécondité, que celles que l'on eût obtenues des terres de la mère patrie, avec les mêmes efforts.

Est-ce donc pour cela que nous avons vu la Providence tout conduire comme par la main? Est-ce là ce qu'elle voulait, lorsqu'elle précipitait ces barbares, lorsqu'elle contraignait la France à la suivre, malgré tant de résistances, lorsqu'elle donnait tant d'invincible ardeur à ses soldats, tant d'aveuglement à ses ennemis, et à la fin, tant de sagesse à ses capitaines, et qu'elle forçait le plus grand de tous à confesser publiquement qu'il ne se rendait qu'à sa voix? Et ne l'avons-nous pas vue, nous-mêmes, se servir des moyens qu'elle seule emploie, parce que seule elle les tient dans sa main puissante? Il y a quelques années, lorsque, par un triste retour, nous voyions, au lieu de la France nouvelle que notre armée était venue conquérir, se dresser devant nous je ne sais quel projet de royaume barbare, par quels tonnerres ne fûmes-nous pas réveillés, et quels sinistres lueurs ne frappèrent pas nos regards? Les fléaux des anciens jours, les mêmes qui domptaient, entre les mains de Dieu, l'aveuglement des Pharaons, les sauterelles, la famine, la peste, ouvrirent les yeux aux plus incrédules, et forcèrent d'abaisser toutes les barrières; et, hier, encore, l'insurrection formidable qui semblait devoir nous perdre n'est-elle pas devenue, entre les mains d'un homme[1] dont vous n'oublierez ni l'énergie, ni l'intégrité, ni la haute intelligence, et dans celles d'un successeur[2] illustre à tant de titres, et

[1] L'amiral comte de Gueydon.
[2] Le général Chanzy.

lont la modestie a seule le pouvoir de fermer aujour-l'hui mes lèvres, un moyen de reprendre l'œuvre in-terrompue et de guérir tant de blessures?

Non, l'éternelle Sagesse, qui proportionne toujours les moyens à la fin qu'elle veut obtenir, ne se propo-sait pas, par de si grands coups, des effets jusqu'à pré-sent si précaires. D'ailleurs, en empruntant la main le la France, Dieu ne voulait-il pas faire entendre au monde qu'il avait de plus grands desseins?

Ce n'est pas ta mission, ô France chrétienne, d'ar-acher, pour prix de ton sang et de ta gloire, les tré-ors des peuples vaincus; ce n'est pas ta mission de es chasser devant toi pour te faire place, en les li-rant à la mort : ton génie est de communiquer, au rix du sacrifice, tes sentiments et tes lumières. C'est à ce que tu as fait pendant tant de siècles pour la érité; c'est là ce que tu as fait même pour tes erreurs; c'est là ce que tu fais encore par tes écrits, ar ta parole, par ta langue restée celle du monde ivilisé. C'est là ce que tu es venue faire dans ce monde barbare. Tu es venue, non pas seulement y hercher de l'or, mais y porter la justice; non pas eulement y récolter de plus riches moissons, mais semer la vérité; non pas y fonder ton pouvoir sur a servitude et la destruction des vaincus, mais y ormer un peuple libre et chrétien. Et si tu doutais de na parole, parce qu'elle pourrait te paraître inspirée ar mon ministère, quoique je sois le successeur de ces évêques qui ont formé ton âme et que je con-naisse ton âme aussi bien que toi-même, j'emprunte-rais celle d'un soldat, de celui qui a connu également les ardeurs nouvelles et ton ancien cœur, de Lamori-cière, qui, parlant de ta conquête et des desseins de Dieu sur elle, a renfermé en ces simples mots tout ce

que je viens de dire : LA PROVIDENCE, QUI NOUS DESTINI A CIVILISER L'AFRIQUE, NOUS A DONNÉ LA VICTOIRE.

Voilà ta mission. Elle est belle, elle est digne de toi et tu ne l'as payée trop cher ni par tes trésors, n par le sang de tes fils, ni par votre gloire, ô soldat de l'armée d'Afrique ! Et maintenant laisse dire ceux qui s'étonnent ! Le soleil, lorsqu'il s'élance dans sa course à travers les cieux, s'arrête-t-il, en répandan sa lumière, aux plaintes de ceux qu'inquiètent ses ardeurs ? Avance par la pratique de l'humanité et de la justice, par l'exemple des nobles vertus qui sont l'apanage des nations chrétiennes, par la charité envers les faibles, par les inspirations de l'Évangile ; car si tu as promis de respecter, dans ce peuple, le sanctuaire de la conscience, tu n'avais pas le droit d'humilier, comme tu l'as fait durant tant d'années, la croix devant le croissant, en paraissant oublier ton culte et le renier même, quelquefois, par les insultes dont tu le laissais couvrir ; tu n'avais pas le droit d'enchaîner la vérité et d'empêcher nos lèvres de la répandre. Et ne crains pas que pour ressusciter la foi sur ces rivages, je demande les armes sanglantes par lesquelles le Coran l'a étouffée, il y a de longs siècles. Je sais que si, pour la liberté de son ministère, un évêque doit être prêt à donner sa tête, il doit garder en tout les règles de la sagesse et de la douceur. Je sais que ma poitrine devrait, s'il le fallait, être la première à se placer devant les vaincus pour protéger, contre d'injustes violences, leurs âmes autant que leurs corps.

Mais ce n'est pas assez d'un peuple. Montez en prit, avec moi, sur ces cimes inaccessibles qui bornt notre horizon et jetez vos regards sur l'immen qui nous entoure. Auprès de nous, les débris

d'une nation autrefois chrétienne, mêlés à ceux des invasions barbares. Au delà, sur la surface de ce continent immense, la plus affreuse barbarie, l'ignorance, le sang, l'anthropophagie, l'universel esclavage. Déjà le monde chrétien, l'Espagne, le Portugal, l'Angleterre, la Hollande, les Missionnaires de tous les peuples, assiègent ses côtes de toutes parts. Des pionniers intrépides ont pénétré dans ses profondeurs inconnues, et l'univers étonné se passionne pour leur courage, comme il se passionne pour les conquérants. Ces efforts lointains seront longtemps stériles. Les pacifiques conquérants de l'Afrique doivent être à portée de recevoir, d'une main, de l'Europe chrétienne, ce qu'ils donneront, de l'autre, à tant de races déchues. C'est vous qui ouvrirez les portes de ce monde immense et les clés de ce sépulcre sont ici dans vos mains. Déja il est ouvert par votre conquête. Un jour, si vous êtes, par vos vertus, dignes d'une mission si belle, la vie y renaîtra avec la lumière, et tous ces peuples, aujourd'hui perdus dans la mort, reconnaîtront qu'ils vous doivent leur existence ; et en apprenant votre gloire, votre valeur, ils seront fiers de leurs ancêtres.

Pour moi, mes yeux ne verront pas ce jour ; mais je l'attendrai, du moins, avec une ferme confiance, qui me suivra jusque dans la mort. Là, si Dieu fait miséricorde à mon âme, mes prières chercheront encore à en hâter la venue. Prosterné devant le trône de l'Agneau, dont le sang a racheté tous les peuples du monde, j'unirai ma voix à celle des Martyrs, des Docteurs, des Pontifes de l'ancienne Afrique, qui implorent, depuis tant de siècles, la résurrection de leur patrie. Lorsqu'enfin ces vœux seront exaucés, ma cendre refroidie tressaillira au fond de sa tombe,

et, déjà perdu dans les clartés éternelles, j'entendrai, avec des transports nouveaux, mêlés à l'hymne de l'action de grâces, les noms que je viens de vous redire et que je veux porter sans fin, gravés dans mon cœur, l'Église, la France, la terre africaine : l'Église, dont je suis le ministre; la France, dont je suis le fils; l'Afrique, que vous avez conquise et dont Dieu m'a fait le Pasteur!

Ainsi soit-il!

LE TOAST DU CARDINAL

Au moment où nous mettons sous presse, on télégraphie d'Alger, en date du 12 novembre :

Aujourd'hui, à la résidence archiépiscopale de Saint-Eugène, un déjeuner a été offert par le cardinal Lavigerie à l'état-major de l'escadre de la Méditerranée.

Les officiers de la flotte étaient au nombre de quarante, ayant à leur tête les vice-amiraux Duperré et Alquier, les contre-amiraux O'Neil et Auger Dufresse.

Parmi les autres convives on remarquait Mgr Dusserre, coadjuteur; les généraux Bréart, commandant du 19e corps; N. Bayard, commandant la subdivision d'Alger; Florentin, commandant l'artillerie, le préfet, le procureur général, le premier président, le recteur de l'Académie, le président du tribunal civil, le procureur de la République, le secrétaire général du gouvernement et les quatre conseillers du gouvernement.

A la fin du repas, le cardinal Lavigerie a prononcé le toast suivant, qui a produit une impression profonde et auquel on attache ici une véritable portée politique en raison de la situation de l'orateur, un des doyens du Sacré-Collège et de l'épiscopat, en raison aussi de son récent voyage à Rome et de la confiance intime dont il est l'objet de la part de Léon XIII :

« Messieurs, permettez-moi, avant de nous séparer, de boire à la marine française, si noble-

ment représentée aujourd'hui au milieu de nous

« Notre marine rappelle à l'Algérie des souvenirs glorieux et chers; elle a contribué dès le premier jour à sa conquête, et le nom du chef éminent qui commande actuellement l'escadre de la Méditerranée semble lui ramener comme un lointain écho de ses premiers chants de victoire.

« Je suis donc heureux, Monsieur l'Amiral, en l'absence de notre gouverneur, retenu loin de nous, d'avoir pu vous faire ici comme une couronne d'honneur de tous ceux qui représentent en Algérie l'autorité de la France, les chefs de notre vaillante armée, de notre administration et de notre magistrature.

« Ce qui me touche surtout, c'est qu'ils soient tous venus à cette table sur l'invitation du vieil archevêque qui a, comme eux, pour mieux servir la France, fait de l'Afrique une seconde patrie.

« Plaise à Dieu que le même spectacle se reproduise dans notre France et que l'union qui se montre ici parmi nous, en présence de l'étranger qui nous entoure, règne bientôt entre tous les fils de la mère patrie.

« L'union. en présence de ce passé qui saigne encore, de l'avenir qui menace toujours, est en ce moment, en effet, notre besoin suprême; l'union est aussi, laissez-moi vous le dire, le premier vœu de l'Église et de ses pasteurs, à tous les degrés de hiérarchie. Sans doute, elle ne nous demande renoncer ni au souvenir des gloires du passé, ix sentiments de fidélité et de reconnaissance

qui honorent tous les hommes. Mais quand la volonté d'un peuple s'est nettement affirmée, que la forme d'un gouvernement n'a rien en soi de contraire, comme le proclamait dernièrement Léon XIII, aux principes qui, seuls, peuvent faire vivre les nations chrétiennes et civilisées; lorsqu'il faut, pour arracher son pays aux abîmes qui le menacent, l'adhésion sans arrière-pensée à cette forme de gouvernement : le moment vient de déclarer enfin l'épreuve faite et, pour mettre un terme à nos divisions, de sacrifier tout ce que la conscience et l'honneur permettent, ordonnent à chacun de nous, de sacrifier pour le salut de la Patrie.

« C'est ce que j'enseigne autour de moi, c'est ce que je souhaite de voir enseigner en France par tout notre clergé, et en parlant ainsi je suis certain de n'être point désavoué par aucune voix autorisée.

« En dehors de cette résignation, de cette acceptation patriotique, rien n'est possible en effet, ni pour conserver l'ordre et la paix, ni pour sauver le monde du péril social, ni pour sauver le culte même dont nous sommes les ministres.

« Ce serait folie d'espérer soutenir les colonnes d'un édifice, sans entrer dans l'édifice lui-même, ne serait-ce que pour empêcher ceux qui voudraient tout détruire d'accomplir leur œuvre de folie, surtout d'assiéger du dehors, comme le font encore quelques-uns, malgré les hontes récentes, donnant aux ennemis qui nous observent le

spectacle de nos ambitions ou de nos haines, et jetant dans le cœur de la France le découragement précurseur des dernières catastrophes.

« La marine française nous a, de même que l'armée, donné cet exemple : quels que fussent les sentiments de chacun de ses membres, elle n'a jamais admis qu'elle dût ni rompre avec ses traditions antiques, ni se séparer du drapeau de la patrie, quelle que soit la forme, d'ailleurs régulière, du gouvernement qu'abrite ce drapeau.

« Voilà une des causes pour lesquelles la marine française est restée forte et respectée, même aux plus mauvais jours, pourquoi elle peut porter son drapeau comme un symbole d'honneur partout où elle doit soutenir le nom de la France, et permettez à un cardinal missionnaire de le dire avec reconnaissance, où elle protège les missions chrétiennes créées par nous. Messieurs, à la marine française. »

L'amiral Duperré a répondu :

« Monseigneur, je remercie Votre Éminence, au nom de la marine dont vous venez d'exprimer les sentiments. Je bois à l'apôtre de l'Afrique, à S. Ém. le cardinal et au clergé de l'Algérie. »

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PARIS. — IMPRIMERIE F. LEVÉ, RUE CASSETTE, 17.

OUVRAGES DE Mᴳᴿ F. LAGRANGE

ÉVÊQUE DE CHARTRES

Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Académie franç 4e édition. 3 volumes in-8°, avec 2 portraits........................ 22 fr
La même. 6e édition. 3 volumes in-18 jésus........................ 10 fr

Histoire de saint Paulin de Nole. 2e édition. 2 volumes in-18 jésus, gravure, plan et vue.. 6 fr

Histoire de sainte Paule. 5e édition. Beau vol. in-8° avec gravure.. 7 fr
Le même. 6e édition. In-18 jésus........................ 4 fr

Lettres choisies de saint Jérôme. Nouvelle traduction française avec le t en notes. 4e édition. In-18 jésus........................ 4 fr

OUVRAGES DE Mᴳᴿ BAUNARD

RECTEUR DES FACULTÉS CATHOLIQUES DE LILLE

Le Général de Sonis, d'après ses papiers et sa correspondance. 16e édi revue et augmentée. In-8° écu........................ 4 fr.
Franco.. 4 fr.

Dieu dans l'École.
Tome I. *Le Collège Saint-Joseph de Lille* (1881-1888). Discours, notice souvenirs. In-8° écu........................ 5 fr.
Tome II. Le *Collège chrétien*. Instructions dominicales: Les Autorités de l'Éc La Journée de l'École. L'École et la Famille. In-8° écu........... 5 fr.
Tome III. (*Le Collège Chrétien*). Instructions dominicales: L'Ame de l'Éc L'Œuvre de l'École. La Sortie de l'Ecole. In-8° écu (*Sous presse*).

Le livre de la Première Communion et de la Persévérance. Edition luxe, plié en portefeuille ou broché. Grand in-16 carré............ 8 fr.
Le même ouvrage, édition ordinaire. 5e édit. Gr. in-32, format carré. 3 fr.

Le Doute et ses victimes dans le siècle présent. 7e édit. In-18 j. 3 fr.

La Foi et ses victoires. — Conférences sur les plus illustres convertis de siècle.
Tome I. In-8°. 4e édition..... 6 fr. — In-18 jésus. 5e édition...... 3 fr.
Tome II. In-8°.............. 6 fr. — In-18 jésus. 3e édition...... 3 fr.

L'apôtre saint Jean. 4e édition. In-18 jésus, avec gravure....... 4 fr.

Histoire de saint Ambroise. 2e édition. Beau volume in-8° avec portrait plan de Milan au IVe siècle........................ 7 fr

Histoire de la vénérable mère M. S. Barat, fondatrice de la Société Sacré-Cœur. 3e édit. 2 forts vol. in-8° avec portrait. *Prix net*...... 10 fr
Franco.. 12 fr.
Le même ouvrage. 5e édition. 2 volumes in-18 jésus............. 5 fr

Histoire de Madame Duchesne, fondatrice de la Société des Religieuses Sacré-Cœur en Amérique. In-8°, avec autographe et carte.......... 6 fr
Le même ouvrage. 2e édition. In-18 jésus........................ 3 fr

Le Vicomte Armand de Melun. In-8°, avec portrait............. 8 fr

Histoire du cardinal Pie. 4e édition. 2 vol. in-8° avec 2 portraits. 15 fr

Panégyrique de sainte Thérèse, prononcé le 15 octobre 1886. In-8°. 75 c

ŒUVRES COMPLÈTES DU R. P. LACORDAIRE

Précédées d'une notice sur sa vie.

9 vol. in-8° : 50 fr. — Les mêmes 9 vol. in-18 jésus : 30 fr.

On vend séparément :

Vie de saint Dominique. In-18 jésus, avec portrait. . . . . 3 fr. »
Conférences prêchées à Paris (1835-1851) et à Toulouse. 5 vol. in-18 jésus (tomes II à VI des Œuvres) . . . . 20 fr. »
Œuvres philosophiques et politiques. In-18 jésus. . . . . . 3 fr. »
Notices et panégyriques. In-18 jésus. . . . . 3 fr. »
Mélanges. In-18 jésus. . . . . 3 fr. »
Vie de saint Dominique, illustrée d'après le P. Besson. In-8° raisin. 12 fr. 50
Lettres à un jeune homme. 8e édition. Joli volume in-32 encadré. 1 fr. 25
Sainte Marie-Madeleine. 9e édition. Joli volume in-32 encadré . . 1 fr. 25

ŒUVRES POSTHUMES DU R. P. LACORDAIRE

Lettres à Mme la baronne de Prailly. In-8° . . . . 7 fr. »
— Le même ouvrage. In-18 jésus. . . . . 3 fr. 75
Lettres à M. Th. Foisset. 2 volumes in-8°. . . . . 12 fr. 50
Lettres inédites. In-8° . . . . 7 fr. »
Sermons, Instructions et Allocutions. Notices, Textes, Fragments.
— Tome I. Sermons (1825-1849). In-8°. . . . . 7 fr. »
— Tome II. Sermons (1850-1856). Instructions données à l'École de Sorèze (1854-1861). In-8° . . . . 7 fr. »
— Tome III. Allocutions. In-8°. . . . . 6 fr. »
Le même ouvrage. Tome I, 3e édition. In-18 jésus. . . . . . 3 fr. 75
— Tome II, 3e édition. In-18 jésus. . . . . 3 fr. 75
— Tome III. In-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

CONFÉRENCES DU R. P. DE RAVIGNAN

4e édition. 4 volumes in-18 jésus......... 12 fr. 50

OUVRAGES DE M. AUGUSTE NICOLAS

Jésus-Christ. Introduction à l'Evangile, étudié et médité. In-8° . . 7 fr. »
Études philosophiques sur le Christianisme. 23e édit. 4 vol. in-8°. 24 fr. »
— *Le même ouvrage.* 26e édition. 4 volumes in-18 jésus . . . . 14 fr. »
La Vierge Marie et le Plan divin. 4 volumes in-8°. . . . . . 24 fr. »
— *Le même ouvrage.* 8e édition. 4 volumes in-18 jésus. . . . . 16 fr. »
Du Protestantisme et de toutes les hérésies dans leur rapport avec le Socialisme. 3e édition. 2 forts volumes in-8° . . . . 12 fr. »
— *Le même ouvrage.* 4e édition. 2 volumes in-18 jésus. . . . . 7 fr. »
La Divinité de Jésus-Christ. Démonstration nouvelle tirée des dernières attaques de l'incrédulité. 4e édition. In-8° . . . . 6 fr. »
La Raison et l'Evangile. In-8° . . . . 4 fr. »
Mémoires d'un père sur la vie et la mort de son fils. In-18 jésus. 3 fr. »

LA VIE
DE LA VÉN. MÈRE MARGUERITE-MARIE
PAR Mgr JEAN-JOSEPH LANGUET
Evêque de Soissons, membre de l'Académie française.
NOUVELLE ÉDITION
conforme à l'édition princeps de 1729, avec préface, notes, éclaircissements et continuation jusqu'au second centenaire de la mort de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque
PAR M. L'ABBÉ LÉON GAUTHEY
Vicaire général d'Autun.
PRÉCÉDÉE D'UNE ÉPITRE DÉDICATOIRE A SA SAINTETÉ LÉON XIII
PAR Mgr PERRAUD
Evêque d'Autun, Chalon et Mâcon, membre de l'Académie française
In-8° raisin avec portrait et autographes........... 10 fr.
Edition ordinaire, in-18 jésus..................... 4 fr.

VIE ET ŒUVRES
DE LA Bse MARGUERITE-MARIE ALACOQUE
Par les Religieuses du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial.
2e édition, 2 forts volumes in-8° avec 2 photographies. 15 fr.

HISTOIRE DU P. CLAUDE DE LA COLOMBIÈRE
Par le P. E. SEGUIN
2e édition. In-18 jésus avec portrait......... 3 fr. 50

SAINT ANTOINE LE GRAND
PATRIARCHE DES CÉNOBITES
Par M. l'abbé VERGER
In-8° écu................. 4 fr.

SAINT GRÉGOIRE DE NAZIANZE
SA VIE, SES ŒUVRES ET SON ÉPOQUE
Par M. l'abbé BENOIT
2e édition. 2 in-18 jésus.... 7 fr.

VIE DE SAINT PHILIPPE NÉRI
PAR S. E. LE CARDINAL CAPECELATRO
Archevêque de Capoue
traduite sur la seconde édition par le P. Pierre Henri BEZIN
Prêtre de l'Oratoire.
2 volumes in-18 jésus........................ 8 fr.

SAINTE MARCELLE
LA VIE RELIGIEUSE CHEZ LES PATRICIENNES DE ROME AU IVe SIÈCLE
Par M. l'abbé L. PAUTHE
2e édition. In-18 jésus......... 4 fr.

SAINT HILAIRE
ÉVÊQUE DE POITIERS, DOCTEUR ET PÈRE DE L'ÉGLISE
PAR M. L'ABBÉ P. BARBIER,
du diocèse d'Orléans
In-18 jésus....... 3 fr. 75

CHRISTOPHE COLOMB

D'après les travaux historiques
Du Comte ROSELLY DE LORGUES
Par M. l'abbé LYONS
Aumônier des religieuses du Saint-Sacrement à Nice.
In-8° écu (*Sous presse*).

TE JEANNE DE FRANCE

(1464-1505)
UCHESSE D'ORLÉANS ET DE BERRY
Par Mgr HÉBRARD
In-8° écu.......... 5 fr.

STE JEANNE DE VALOIS

ET
L'ORDRE DE L'ANNONCIADE
Par Mgr HÉBRARD
In-12.............. 4 fr.

HISTOIRE DE MLLE LE GRAS

LOUISE DE MARILLAC
FONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ
Précédée de lettres de Mgr MERMILLOD et du Supérieur des Prêtres de la Mission
In-8°........ 7 fr. 50.—In-18 jésus. 3e édition.... 3 fr. 50

ÉLIZABETH SETON

ET LES COMMENCEMENTS DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE AUX ÉTATS-UNIS
Par Mme DE BARBEREY
4e édition. 2 volumes in-18 raisin, avec portrait.... 5 fr.

HISTOIRE DE SAINTE ANGÈLE MÉRICI

ET DE TOUT L'ORDRE DES URSULINES DEPUIS SA FONDATION JUSQU'A NOS JOURS
Par M. l'abbé V. POSTEL
Deux beaux volumes in-8°, avec portrait.......... 15 fr.

VIE DE M. LE PREVOST

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DES FRÈRES DE SAINT-VINCENT DE PAUL
Précédée d'une lettre de Mgr GAY, évêque d'Anthédon
In-8° orné de 3 portraits..... 6 fr.

VIE DE FRÉDÉRIC OZANAM

Par son frère C.-A. OZANAM
Chapelain d'honneur de Sa Sainteté, Missionnaire apostolique.
In-18 jésus. 3e édition...... 4 fr.

OUVRAGES DE M. LE VICOMTE DE MELUN

VIE DE LA SŒUR ROSALIE

FILLE DE LA CHARITÉ
In-8° avec portrait....... 6 fr. — In-18 jésus avec portrait. 1 fr. 50

VIE DE MADEMOISELLE DE MELUN

In-8° avec portrait....... 6 fr. — In-18 jésus avec portrait.. 3 fr.

LA MARQUISE DE BAROL

SA VIE ET SES ŒUVRES, SUIVI D'UNE NOTICE SUR SILVIO PELLICO
In-8° avec portrait...... 6 fr. — In-18 jésus avec portrait. 2 fr. 50

OUVRAGES DU R. P. TH. RATISBONNE

HISTOIRE DE SAINT BERNARD ET DE SON SIÈCLE

6e édition. 2 vol. in-8° raisin................ 12 fr.

— La même, 10e édition. 2 vol. in-18 jésus.. 6 fr.

NOUVEAU MANUEL DES MÈRES CHRÉTIENNES

16e édition. In-18 raisin.............. 2 fr. 50

llégories ornées de 70 gravures. In-8° jésus.......................... 6 fr.
lettes évangéliques. Sujets de méditations. In-18 jésus........... 3 fr.
ayons de vérité. In-18 jésus....................................... 3 fr.
éponses aux questions d'un Israélite de notre temps. In-18 jésus. 1 fr.
etraites (Trois) à l'usage des religieuses. In-18 jésus............... 3 fr. 50

MONSIEUR FRÈRE
T FÉLIX DUPANLOUP

Par M. l'abbé DAIX

-18 jésus.................... 3 fr.

L'ABBÉ HETSCH

par l'auteur des *Derniers jours de Mgr Dupanloup*

In-8°, 7 fr.—In-18 jésus, 2e éd., 3 fr. 50

ALBÉRIC DE FORESTA

Fondateur des Écoles apostoliques

SA VIE, SES VERTUS ET SON ŒUVRE

Par le R. P. de CHAZOURNES

édit. In-18 jésus. 3 fr. — *Le même ouvrage*, avec portrait, 3 fr. 50

VIE DE

JEAN DE LA CROIX

PREMIER CARME DÉCHAUSSÉ
ET COADJUTEUR DE SAINTE THÉRÈSE

r le R. P. Dosithée de St-ALEXIS
ue par la R. Mère Marie-Elisabeth de la Croix, Carmélite.

3 volumes in-12..... 10 fr.

VIE DU VÉNÉRABLE FRÈRE

JEAN DE SAINT-SAMSON

RELIGIEUX CARME DE LA RÉFORME DE TOURAINE

Par le R. P. SERNIN MARIE DE SAINT-ANDRÉ, Carme déchaussé

In-8° raisin, avec portrait. 7 fr. 50

---

ie de saint Vincent de Paul, par L. Abelly, évêque de Rodez. Nouvelle édition. 2 volumes in-12 avec gravures. . . . . 7 fr. 50

astelli (Le vénérable serviteur de Dieu, François-Marie) Clerc profès Barnabite, par le R. P. L. M. Ferrari. In-18 jésus avec portrait.............. 2 fr.

ie du P. Chérubin de Maurienne, de l'ordre des Frères Mineurs Capucins, par M. l'abbé Truchet. In-8° raisin, avec portrait. . . . . . . 6 fr.

ie intérieure du Frère Marie-Raphaël H. Meysson, Diacre, de l'ordre des FF. Prêcheurs, par le R. P. Pie Bernard. 2e édition. In-12......... 3 fr.

VIE DE M. OLIER

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE ET DU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE

Par M. FAILLON, prêtre de la même Compagnie.

3 vol. in-8° raisin. 4e édition, avec 30 gravures.. 22 fr. 50

ŒUVRES SPIRITUELLES DE M. OLIER

Catéchisme chrétien pour la vie intérieure. Édition conforme aux éditions primitives. In-32 raisin. . . 75 c.

Esprit d'un directeur des âmes (L') In-32 raisin. . . . . 70 c.

Explications des cérémonies de la grand'messe de paroisse, selon l'usage romain. In-32 raisin. 1 fr. 25

Introduction à la vie et aux vert[u] chrétiennes. Nouvelle édition. In-[3] raisin.. . . . . 1 fr.

Journée chrétienne (La). Nouvel[le] édition corrigée et augmentée. In-[3] raisin.. . . . . 1 fr.

Lettres spirituelles. Nouvelle éditio[n] 2 volumes in-32 raisin. . . 2 fr.

VIE INTÉRIEURE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

OUVRAGE RECUEILLI DES ÉCRITS DE M. OLIER

Avec approbation de S. Em. le cardinal GUIBERT, archevêque de Par

2e édition. In-12.......................... 3 fr.

MÉDITATIONS SUR LES PRINCIPALES OBLIGATIONS DE LA VIE CHRÉTIENNE ET ECCLÉSIASTIQU

Par M. l'abbé CHENART

Nouvelle édition revue par un membre de la Compagnie de Saint-Sulpice.

2 volumes in-18......... 3 fr.

VIE DE M. DE COURSON

12e SUPÉRIEUR DU SÉMINAIRE ET DE LA COMPAGNIE DE SAINT-SULPICE

In-18 jésus avec portrait. . 4 fr.

M. TEYSSERRE

FONDATEUR DE LA COMMUNAU[TÉ] DES CLERCS DE SAINT-SULPICE

Par M. l'abbé PAGUELLE DE FOLLEN[AY]

In-18 jésus avec portrait. . 4 fr.

De la Crèche au Calvaire. Méditations d'après saint Bonaventure et sa[int] Ignace; avec une introduction, par Mgr d'Hulst. In-18 raisin. . . . 3

Résurrection (De la) à l'Ascension et du Cénacle à Rome. Méditatio[ns] avec une introduction par Mgr d'Hulst. In-18 raisin. 4

Le Chemin de Croix des Enfants, précédé d'une lettre de Mgr D'HULS[T]. 2e édit. In-18 avec gravures, relié toile de couleur, ornements en noir. 25
Le cent..*Net*..... 20

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ VERNIOLLES

LES RÉCITS BIBLIQUES ET LEURS BEAUTÉS LITTÉRAIRES

2e édition. In-12. 3 fr.

LES RÉCITS ÉVANGÉLIQU[ES] ET LEURS BEAUTÉS LITTÉRAIRES

In-12......... 3 fr.

OUVRAGES DE M. L'ABBÉ RIBET

L'ASCÉTIQUE CHRÉTIENNE

Un volume in-8°.... .... 7 fr.

LA MYSTIQUE DIVINE

DISTINGUÉE DES CONTREFAÇONS DIABOLIQUES ET DES ANALOGIES HUMAINES

Trois beaux volumes in-8°............. 22 fr.

LA MYSTIQUE

DIVINE, NATURELLE ET DIABOLIQUE

Par GŒRRES

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND PAR M. CH. SAINTE-FOI

2e édition. 5 volumes in-18 jésus........ 16 fr.

LES TRÉSORS DE CORNÉLIUS A LAPIDE

EXTRAITS DE SES COMMENTAIRES SUR L'ÉCRITURE SAINTE

Par M. l'abbé BARBIER.

5e édition. 4 forts volumes in-8° raisin.. 32 fr.

SOIRÉES D'AUTOMNE

OU LA RELIGION PROUVÉE AUX GENS DU MONDE

Par M. l'abbé MAUNOURY.

3e édition. In-12...... .... 1 fr. 80

DICTIONNAIRE UNIVERSEL

DES SCIENCES ECCLÉSIASTIQUES

Par M. l'abbé GLAIRE.

2 forts volumes in-8° raisin à 2 colonnes............... 32 fr.

LA SAINTE BIBLE

TRADUCTION DE L'ANCIEN TESTAMENT D'APRÈS LES SEPTANTE

Par P. GIGUET. Revue et annotée.

4 volumes in-12...... .... 15 fr.

ENCYCLOPÉDIE POPULAIRE

Publiée sous la direction de M. PIERRE CONIL

Fort volume in-8° jésus de 2,300 pages à 2 colonnes

Broché en 2 volumes . . .	35 fr.	Relié 1/2 chagrin, tr. jaspée.	45 fr
'elié toile chag., tr. jaspée.	40 fr.	Relié en 2 vol., 1/2 chagrin tranche jaspée	50 fr
ɔl. en 2 v. toile chag., tr. jasp	42 fr.		

IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION INÉDITE DU XVII[e] SIÈCLE

Publiée par Ad. HATZFELD

1 volume in-8° raisin, papier glacé avec gravures............ 20 fr.

Le même ouvrage, in-8° jésus, édition de luxe, 30 fr.

ı *même traduction,* sans le texte latin, avec des réflexions tirées les œuvres de Bourdaloue. Gros in-32 raisin avec gravure. 1 fr. 50

DE LA BÉNÉDICTION A TRAVERS LES TEMPS

ÉLÉVATIONS SUR LES BIENFAITS DE DIEU

Par MICHEL LOUENEAU

In-18 raisin (*Sous presse.*)

VIE CHRÉTIENNE D'UNE DAME DANS LE MONDE

Par le R. P. DE RAVIGNAN

Quatrième édition. In-12............................ 3 fr.

EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE

Traduits par le R. P. Pierre JENNESSEAUX, S. J.

Treizième édition. In-12.............................. 3 fr.

RETRAITE SPIRITUELLE

SELON LA MÉTHODE DE SAINT IGNACE

Par les PP. R. DEBROSSE et H. AUGRY

Cinquième édition. In-12 en feuillets détachés et sous bande. 3 fr.

COURTES MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Par le P. PAUL GABRIEL ANTOINE, S. J.

Publiées par le P. AUBERT, de la même Compagnie.

Quatrième édition. In-18 raisin.............................. 2 fr

---

TRAITÉ DE L'AMOUR DE DIEU

DE SAINT FRANÇOIS DE SALES

Édition revue et publiée par le P. MARCEL BOUIX

Très beau volume in-8° jésus, avec gravure.................. 12 fr.

---

rie Jenna, sa vie, ses œuvres, par Jules LACOINTA. Etude suivie de lettres e Marie Jenna. In-18 jésus . . . . 3 fr. 50

vations poétiques et religieuses, par Marie JENNA. 4° édition augmentée e pièces inédites. In-18 jésus. . . . . 3 fr. »

isées d'une croyante, par Marie JENNA. 2° éd. encadrée. In-32. 1 fr. »

re de Messe (Le premier), offert aux enfants, pa M. JENNA. In-32. 1 fr. »

– LE MÊME OUVRAGE, sur papier de Chine. In-32, gravures . . 1 fr. 50

fs du Purgatoire (Les). Recueil de prières, par A. R., auteur de l'*Eglise travers les siècles,* approuvé par NN. SS. les Evêques de Langres et de Îmes. In-32 jésus avec gravure. . . . . 3 fr.

MÉDITATIONS SUR TOUS LES ÉVANGILES

DU CARÊME ET DE LA SEMAINE DE PAQUES

PAR LE R. P. PÉTETOT, supérieur général de l'Oratoire précédées d'une notice biographique sur l'auteur par le P. LESCŒ prêtre de la même congrégation.

Fort volume in-18 jésus................. 4 fr.

ANNÉE FRANCISCAINE

OU COURTES MÉDITATIONS SUR L'ÉVANGILE

A L'USAGE DES TERTIAIRES DE SAINT FRANÇOIS

2 forts volumes in-12.................................. 8 fr

COURTES MÉDITATIONS ASCÉTIQUES

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

Par le R. P. JOSEPH DE DREUX, des frères Mineurs Capucins.

OUVRAGE INÉDIT DU XVII[e] SIÈCLE, REVU ET PUBLIÉ

PAR LE R. P. SALVATOR DE BOIS-HUBERT, CAPUCIN

In-18 jésus. . . . 2 fr. 50

ŒUVRES COMPLÈTES DU PÈRE AMBROISE DE LOMBEZ

DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS

Recueillies et publiées par le P. FRANÇOIS DE BÉNÉJAC

Traité de la Paix intérieure. In-12 avec portrait. . . . . . 1 fr

Lettres spirituelles. In-12 avec gravure. . . . . 1 fr

Traité de la joie de l'âme chrétienne. In-12 avec gravure. . . 1 fr

LES MÉDITATIONS DE LA VIE DU CHRI

Par saint BONAVENTURE

TRADUITES PAR M. H. DE RIANCEY

Septième édition. In-18 raisin. . . . . 3 fr.

MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANN

D'après les meilleurs auteurs ascétiques

Par M. l'abbé D. BOUIX, docteur en théologie

4 volumes in-12............................ 10 fr.

Pensées et affections sur les mystères et sur les fêtes qui se rencontrent d l'année et neuvaines de Noël, de la Pentecôte, de l'Assomption et de l'Immac Conception par le R. P. Gaétan Marie DE BERGAME, des Frères Min Capucins. Traduit de l'italien. 2 vol. in-18 raisin. 4

Pensées et affections sur la passion de N.-S. J.-C., pour tous les jours de l'an tirées des divines Écritures et des saints Pères, par le R. P. Gaétan-Marie BERGAME. Traduit de l'italien. 3 vol. in-18 raisin. . . . . 7 fr

Zèle de la perfection religieuse (Du), par le P. Joseph Bayma, S. J. Tra par le R. P. Olivaint. 6[e] édition. In-32 raisin. 7